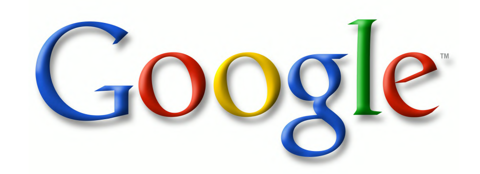
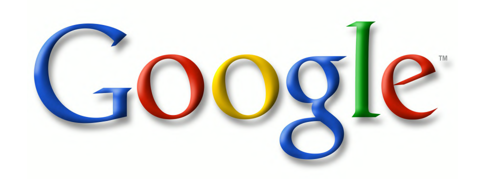
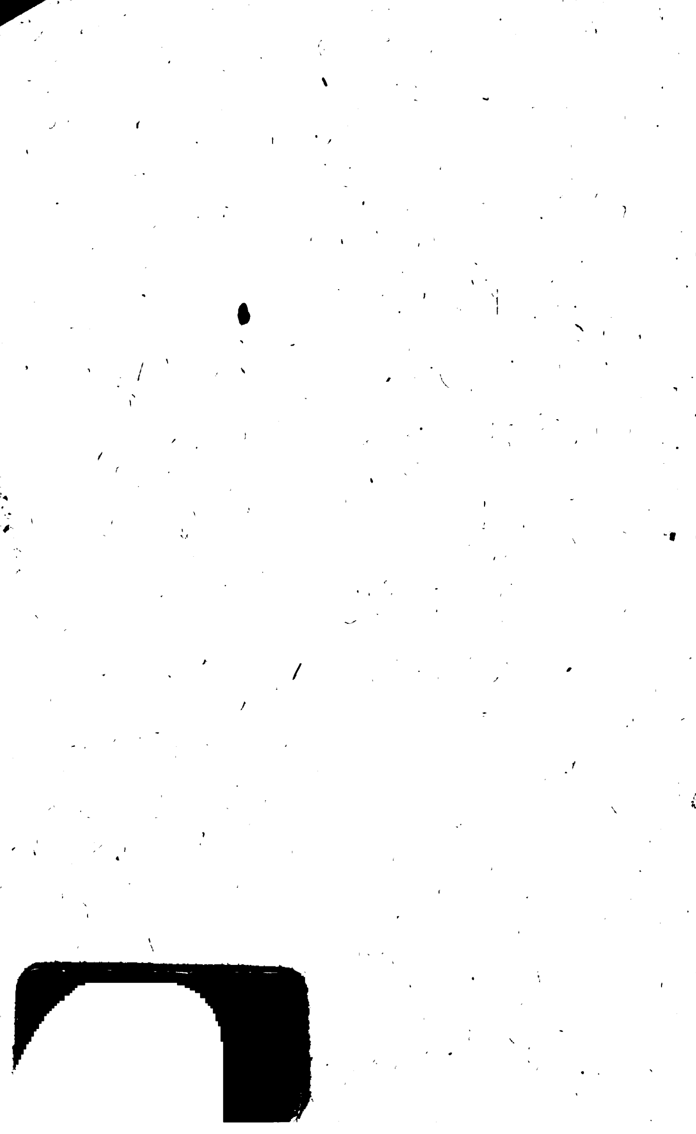





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08170271 8



1761 II voll

13B6

*DM
Journal

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

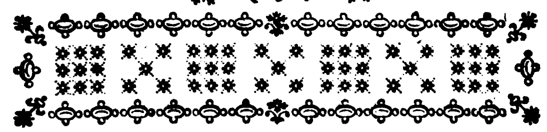
MAI 1761.



NEUCHATEL,
De l'Imprimerie du prémier EDITEUR *de ce Journal.*



MDCCLXI.



JOURNAL HELVETIQUE.

MAI 1761.

HUITIEME LETTRE

D'un Protestant, emploïé dans la Mission pour convertir les Juifs. (*)

Vous avez eû raison, mon cher Ami, de prendre à bon augure, que mon Banquier & sa Femme aïent voulu que je logeasse chez eux. Dès le lendemain de mon changement de gîte, ils me parlèrent tous

A 2

(*) *Note des Editeurs.* Un grand nombre de nos Lecteurs aïant trouvé ces Lettres déplacées dans nôtre Journal, nous déférerons à leurs avis, & celle-ci sera la dernière dont nous ferons usage.

deux à cœur ouvert. La Dame prenant la parole, me dit: Vous nous parûtes hier un peu ſurpris de ce que nous ſouhaitions de vous avoir dans nôtre maiſon. Nous ne vous ferons point un myſtère de nôtre deſſein. Mon cher mari m'aïant raporté la converſation, où vous lui fites ſentir l'autre jour, par deux exemples frapans, que nous ne liſions nos Livres ſacrés qu'avec les lunettes des préjugés de nos Péres, nous avons conclu entre lui & moi, que nous ſerions inexcuſables devant DIEU, ſi nous ne cherchions pas à bien entendre ſa vraïe parole; ſi, pouvant profiter des lumiéres que ſa Providence nous ofre, pour ſortir enfin du ténébreux labyrinthe, où depuis tant de ſiécles, nous allons à tâtons, ſans entrevoir, ni nous ni nos guides, aucune iſſuë, nous laiſſions échaper une ocaſion ſi favorable. Oui, dit le Banquier, nous comprenons bien déja, qu'il eſt très-important de ne recevoir, qu'à bones enſeignes, les corrections du *Kéri*, & de conſidérer atentivement ſi quelques-unes des leçons du Texte, bien que nos anciens Docteurs les aïent jugé vicieuſes, ne ſont point au fond préférables à celles qu'ils leur ſubſtituent dans la marge, ou à la fin des Bibles Hébraïques, dans une eſpèce d'*Errata*, ou d'indice de *Fautes à corriger*. Mais après cela, nous ne ſavons point, coment nous convaincre, & nous guérir des illuſions que

peuvent nous faire les voïelles *postiches*, que l'éducation, & une longue habitude ont en quelque ſorte conſacrées à nos yeux. Devons-nous quiter nôtre manière de lire l'hébreu, pour en prendre une diférente? Et qui nous aſſurera que cette autre ne ſeroit pas ſujette aux mêmes inconvéniens, ou à de plus grands encore?

Je lui répondis, Quoique je ſois bien perſuadé qu'il n'y auroit abſolument aucun inconvénient à ſuivre la nouvelle Méthode qu'a propoſé Mr. MASCLEF (*), vous pouvez néanmoins garder encore votre façon de lire, pourvù que ſur chaque paſſage, où vous trouverez de l'embaras, & où il y aura lieu de ſoupçoner quelque mépriſe de vos Grammairiens, vous ayiez ſoin de bien examiner, ſi quelque petit changement dans les voïelles, qu'on vous a apris à ſupléer par routine, ne rendroit pas un ſens plus aiſé, mieux lié, & en même tems plus convenable à la nature du ſujet, & à toute la ſuite du diſcours.

Je comprends aſſez la bonté de cette règle, me dit la Dame; mais pour être mieux en état de m'en ſervir, je voudrois vous en voir faire l'aplication ſur quelques paſſages.

(*) Voïez ſa GRAMMATICA HEBRAÏCA *à punctis aliiſque inventis Maſſorethicis libera*. Pariſiis, *apud Jacobum Collombat*, MDCCXVI.

Voïons donc, par exemple, lui dis-je, Madame, le Pſeaume CXXII, qui comence aïnſi: *Cantique de David pour les* (Tribus) *qui ſe relèveront. Je me ſuis réjoui avec ceux qui me diſoient: Nous irons à la Maiſon de l'Eternel.* Quoi! me dit le Bànquier, y a t-il dans l'hébreu de ce verſet quelque voïelle qui vous paroiſſe ſuſpecte? Non, Monſieur, lui répondis-je; mais prenez, s'il vous plait, la peine de nous interpréter les quatre verſets ſuivans, ſelon vos points Maſoréthiques. Il le fit ſur le champ de cette maniére: 2. *Nos pieds ont été arrêtés dans tes portes, ô Jéruſalem.* 3. *Jéruſalem qui eſt bâtie come une Ville, qui entretient chez elle conjointement l'union,* 4. *lorſque les Tribus y montent, les Tribus de* DIEU, *en témoignage à Iſraël, pour célébrer le nom du Seigneur.* 5. *Car c'eſt-là que ſont placés les Tribunaux de la Juſtice, les Trônes de la Maiſon de David.* Trouvez-vous, leur dis-je, dans ces quatre verſets les choſes édifiantes, que ſembloit vous promettre le beau début du premier verſet? Y apercevez-vous la clarté, l'ordre, la liaiſon, la convenance & l'inſtruction, qui doivent toûjours former le caractère d'un Ecrit divin? Je vous avouë, me dit la Dame, que je ne vois pas bien à quel propos des gens qui ſe réjouïſſoient tant d'aller à la Maiſon de DIEU, s'arrêtent ainſi dans les portes de Jéruſalam, pour nous dire un

mot des bâtimens de cette Ville; de sa bone police, lorsque les Tribus s'y rendoient dans les solemnités; des Tribunaux où se rendoit la justice; & des Trônes de la Maison de David. Tout cela peut ètre fort bon; mais je ne sai s'il est bien-là dans sa place.

Voici donc le cas, repris-je alors, où nous pouvons faire usage de nôtre Règle, & essaïer quelques petits changemens de voïelles, pour voir ce qui en résultera. D'abord, je vous prie de remarquer que dans les cinq mots hébreux,

gn (o) m (e) doth - - - qui signifie arrètez.
r (a) guelénou - - - - nos piés.
j (a) ked (a) ou, - - - conjointément.
gn (e) do u) th, - - - témoignage.
jach (e) bou, - - - - sont placés;

que dans ces cinq mots, dis-je, toutes les voïelles auxiliaires, que je vous montre renfermées entre deux crochets, sont des voïelles d'emprunt, étrangères au Texte. Je puis donc, sans aucun danger, les tenir pour suspectes, & leur en substituer d'autres, pour découvrir si elles ne me présenteront pas un meilleur sens. Cette substitution faite, j'ai ces cinq autres mots hébreux.

gn (a) m (u) doth, qui signifie des colonnes.
r (o) guelénou, ceux qui auroient parlé mal de nous.
j (i) kédou, - - - - ils réjouïront.

1761 II vol

13B6

*DM
Journal

„ & nous auroient dépeints avec les couleurs
„ les plus noires dans leurs ſentences iniques
„ ſur tes Tribunaux; les Juifs, dis-je, ont
„ enfin ouvert les yeux dans les lieux de leur
„ diſperſion: Ils y ont pris pour nous des
„ ſentimens d'équité & de droiture, & ſont
„ devenus nos ſolides apuis, & les colonnes
„ de la vérité, les fermes ſoutien du Chriſtia-
„ niſme. 3. Ces Juifs vertueux, & ſincère-
„ ment convertis à JESUS leur Sauveur, ra-
„ mèneront la joie dans Jéruſalem, qui ſera
„ rebâtie, & remiſe dans l'état le plus floriſſant,
„ come la Ville capitale de la Chrétienté fi-
„ dèle, avec qui elle s'eſt étroitement unie,
„ pour ne faire toutes deux enſemble qu'une
„ ſeule & même Egliſe; 4. lorſque dans cette
„ Capitale, les Tribus ſe ſont relevées de la
„ pouſſière & de la profonde misère, où les
„ avoit précipitées la révolte de leurs Péres;
„ oui, les Tribus de DIEU, leſquelles donant
„ gloire à ſon Saint Nom, ont rendu témoi-
„ gnage contre l'ISRAEL incrédule & perſécu-
„ cuteur, qu'il avoit bien mérité d'être chaſſé
„ de ſa Patrie par les Romains, & aſſervi à des
„ Etrangers, pour avoir rejeté, avec tant de
„ méchanceté le Seigneur JESUS, ce Meſſie
„ que DIEU lui avoit envoïé au tems marqué
„ ſelon ſes promeſſes. 5. Car c'eſt-là, c'eſt
„ dans cette Capitale de la Chrétienté fidèle,
„ & dans Jéruſalem qui a fait avec elle une

„ étroite & ſainte confédération, c'eſt dans
„ l'une & dans l'autre, que ſeront rétablis,
„ pour le bonheur de tous les Peuples, les Tri-
„ bunaux d'une Juſtice éclairée & impartiale,
„ & les Trônes des Princes fidèles, qui com-
„ poſeront tous enſemble la Maiſon du DA-
„ VID myſtique, c'eſt-à dire de JESUS CHRIT,
„ lequel eſt véritablement, & dans le ſens le
„ plus parfait, l'home ſelon le cœur de DIEU. “

Le reſte du Pſeaume quadre à merveille avec ce comencement; mais il faut, s'il vous plait, Madame, prier Mr. vôtre Epoux, de nous en doner la paraphraſe. Oui, mon cher Ami, lui dit-elle, puiſque j'ai tant fait que de bégaier mes idées ſur le premier verſet, & que Mr. nous a dévelopé les ſiennes ſur les quatre ſuivans, vous ne nous refuſerez pas vôtre explication ſur les derniers, où il laiſſe ſans doute ſubſiſter la ponctuation Maſoretique.

Il lui répondit, come Mr. n'aperçoit, dans les quatre derniers verſets aucune voïelle intruſe & de contrebande, je n'y vois non plus aucune obſcurité, qui demande les lumiéres d'un Comentateur. Vous vous contenterez donc d'une ſimple traduction : La voici. 6. *Demendez à* DIEU *la paix de Jéruſalem. Ceux qui t'aiment, ſeront dans un état floriſſant.* 7. *La paix règnera dans ton enceinte, la tranquilité dans tes palais.* 8. *En faveur de*

mes frères & de mes amis, j'anonce à présent la paix, qui règnera *chez toi. 9. En faveur de la Maison du Seigneur nôtre* DIEU, *je recherche pour toi le bonheur.*

Mon cher Ami, lui dit alors son aimable moitié, vous n'ètes pas encore quite avec nous. Monsieur & moi, nous vous prions de nous doner en peu de mots, la paraphrase de ces mêmes versets, que vous venez de nous traduire. Suis je un *Docteur*, lui dit-il, pour m'imposer cette loi? Si vous n'ètes pas *Docteur* en public, lui répondit-elle, vous l'ètes au moins dans vôtre maison, où l'on ne vous impose jamais aucune loi, & où j'obtiens toûjours de vous tout ce qu'une femme peut atendre de l'home le plus raisonable & le plus complaisant. Que ce soit raison ou non, lui repliqua-t-il, toûjours est-il certain, que ravi de vous âgréer, & sensible à vôtre doux langage, je ne saurois résister à vos désirs: Il en coûteroit trop à mon cœur. Il me semble donc que le Psalmiste s'est transporté dans nôtre siécle, & qu'il nous parle en ces termes.

„ 6. O vous qui voïez combien le Ciel est „ irrité, & depuis si long-tems, contre Jéru„ salem, élevez en haut vos cœurs & vos „ mains, & ne cessez point de demander à „ DIEU jour & nuit, dans vos ardentes prié„ res, qu'il lui plaise de disposer tous les en„ fans de cette malheureuse Ville, à faire de

„ sérieuses réfléxious sur les crimes qui lui a-
„ tirérent de si grands maux, & qui après
„ dix-sept siécles, presque entiérement écou-
„ lés, ne permettent point encore au Pére des
„ miséricordes, de ramener les Juifs de leur
„ grande dispersion. Que pour desarmer le
„ bras vengeur du souverain Juge de l'Uni-
„ vers, ils fassent devant lui une exacte re-
„ cherche, & une humble confession des pé-
„ chés de lur Peuple, qu'ils les abandonent,
„ & se détournent entiérement des iniquités
„ de leurs Péres, pour marcher dèsormais en
„ la présence du Seigneur, dans tous les sen-
„ tiers de la vérité & de la justice. C'est là le
„ vrai, & le seul moïen d'obtenir de DIEU
„ cette paix, que nous devons implorer pour
„ Jérusalem. Ceux qui, vivement touchés de
„ ta désolation, Ville autrefois si favorisée du
„ Ciel, désirent passionément la conversion
„ de tes peuples éxilés, pour n'être plus éto-
„ nés & éfraïés de la longue durée de ta misé-
„ re, verront enfin leurs désirs satisfaits par
„ ton glorieux rétablissement, & ils joüiront
„ avec toi de la plus grande prospérité.

„ 7. Une paix éternelle règnera dans ton
„ enceinte. Tous tes habitans ne seront plus
„ qu'un cœur & qu'une ame. Aucune calami-
„ té, aucun trouble, aucune division, aucu-
„ ne alarme ne répandra de l'amertume sur
„ leurs jours. Les plaintes auront cessé, tous

„ les gémissemens auront pris la fuite. On ne „ poussera plus vers le Ciel que des cris de „ joïe : On n'entendra plus, de toutes parts, „ que des cantiques de loüanges & d'actions „ de graces. Tes palais seront le séjour de la „ tranquilité la plus parfaite. Tes Souverains, „ exemts de toute mauvaise ambition, ne s'o- „ cuperont plus de projets belliqueux. Tou- „ tes leurs vûes & leur aplication seront de „ faire fleurir dans ton sein, les arts de la „ paix. Aussi ne verront-ils jamais leurs Peu- „ ples, se soulever au dedans, ni leurs voisins „ s'armer contre eux au dehors.

„ 8. Si j'anonce à présent la paix, qui re- „ naîtra chez toi, & qui fera goûter, dans „ toute la suite des siécles, à tes Citoïens soli- „ dement vertueux, les fruits les plus doux ; „ je ne le fais, que pour réjoüir, consoler & „ fortifier mes fréres & mes amis dans leurs „ diverses épreuves : Je ne me propose en ce- „ la d'autre but, que d'afermir les espérances „ non seulement de ceux qui me sont unis par „ les liens de la Foi, liens plus étroits encore „ que ceux du sang ; mais aussi de ceux qui „ me sont atachés par les nœuds d'une tendre „ afection, qui embrasse tous les amis de la „ sagesse, de quelque Nation & de quelque „ Réligion quils soient.

„ 9. Si je cherche à hâter ton heureux réta- „ blissement ; c'est parceque je suis persuadé,

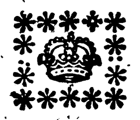
„ qu'il ſera le triomphe de la vraie Réligion,
„ que le Seigneur nôtre DIEU, ſera dès lors
„ craint, adoré, & ſervi réligieuſemen dans
„ tout l Univers; que la terre entiére devien-
„ dra come un ſaint Temple élevé à ſa gloire,
„ Temple où tous les cœurs & toutes les voix
„ ſe réüniront, pour célébrer par les plus ra-
„ viſſans concerts ſes perfections & ſes bien-
„ faits, pour admirer la magnificence de ſes
„ œuvres, & les merveilles de ſa grace. "

Quand nôtre Banquier eut fini cette explication, je ne pus m'empêcher de dire à ſa femme: Vous aviez bien raiſon, Madame, de doner à Monſieur votre Epoux le titre de *Docteur*. Je vois aſſez à cet échantillon, que ſon ſavoir ne ſe borne pas à faire des calculs de change & d'aritmétique, & à diſtinguer & compter des éſpéces. S'il n'eût pas fait ſes délices de la parole de DIEU, il ne nous auroit pas manifeſté de ſi beaux ſentimens.

Il ne s'agit pas ici de mes ſentimens, réprit-il d'abord; il ſeroit queſtion de prononcer ſur le ſort de nos voïelles, dont vous ne reconoiſſez pas la *légitimité* dans les cinq mots de ce Pſeaume, que vous avez diſtinguez des autres. J'avoue que les voïelles que vous leur ſubſtituez, ont cet avantage, que d'un Pſeaume, autrement aſſez découſu, elles font un tout, dont les diférentes parties ſe lient mieux entr'elles, conſpirent à un même but, & ſe

raportent toutes à la converſion & au rétabliſſement de Jéruſalem & de ſes Enfans. Mais quoique tous les Chrétiens faſſent profeſſion d'atendre la converſion des Juifs, vous leur feriez plutôt croire, que les fleuves remonteront à leurs ſources, que vous ne leur perſuaderiez que nous deviendrons un jour leurs *colonnes*, tant ils conſervent de mépris pour nous dans le fond de leur ame, & tant ils ſe flâtent de n'avoir jamais beſoin de nôtre apui. Jugez de-là ſi votre changement de voïelles peut maintenant faire fortune chez eux.

Pour moi, dit alors nôtre judicieuſe Dame, ſans m'embaraſſer du jugement qu'en porteront les Chrétiens, come j'aime en toutes choſes l'arangement, & ſur-tout dans mes idées, je tiens grand compte à Monſieur de ce qu'il m'a indiqué un moïen de remettre dans un ordre naturel, des choſes qui me paroiſſoient aſſez déplacées. Ainſi finit nôtre conférence, où je fus très-ſatisfait de l'un & de l'autre. Puiſſiez-vous être auſſi content de moi, que je ſuis, &c.



SUITE

De l'Essai sur la nature & la nécessité du Travail, tiré des Sermons de MR. *le Professeur* LULLIN.

ON a vû dans les précédentes analyses de ces Sermons, quelle est la nature du travail que recomande ST. PAUL, au Chapitre troisiéme de la seconde Epitre aux Thess. vers. 11. & 12. quelle en est l'utilité, & quels en sont les plaisirs. Il nous reste à prouver que le travail est non seulement utile & agréable, mais qu'il est encore absolument nécessaire. Cette nécessité peut se démontrer par la constitution même de l'home, par sa destination, par la raison, & par l'ordre exprès de Dieu. Il paroit manifestement que l'home a été fait pour une vie active & laborieuse; nôtre penchant nous y porte dès l'enfance; nos membres & toutes les parties de nôtre corps, par leur force, par leur agilité & par leur souplesse, montrent qu'ils ont été faits pour le travail & l'exercice, & que c'est-là leur destination naturelle & primitive; nos besoins nous en font une nécessité indispensable; sans le travail & l'industrie, nous manquerions de tout, & nous serions un poids inutile sur la terre.

La société dont nous somes membres, éxige nos soins; elle reclame en quelque sorte nôtre industrie & l'emploi de nos talens. Partout, dit nôtre Orateur Chrétien, où la nonchalance & la paresse sont comunes, n'atendés que vanité, molesse, envie, malignité, frivole babil. On n'entrera dans les professions qu'à simple titre. Les charges seront pourvuës, mais non remplies. On n'encensera qu'à la fortune & à la volupté; & la République énervée, panchera vers sa ruine. L'home, à ce qu'on prétend, est plus robuste & plus vigoureux que les animaux. Il résiste mieux qu'eux à la disette, à l'intemperie des saisons & à la fatigue; son intelligence d'ailleurs le rend propre à plusieurs ocupations, dont les animaux ne sont point capables; & sa raison lui prescrit le devoir de faire usage de ses organes & de ses facultés pour son propre bonheur, & pour celui de ses semblables. Mais ce qui achéve de le convaincre de la nécessité du travail, c'est que le Souverain Législateur l'a comandé de la maniére la plus précise, & qu'il y a une parfaite harmonie entre la pratique de ses Loix & nôtre félicité.

On voit par-là que ceux qui se bornent à de vaines spéculations, qui consument & perdent leur tems à des lectures frivoles, souvent dangereuses, à des observances puériles, qui sous l'apas d'une sainteté aparente, les

éloignent de la véritable, manquent essentiellement à leurs devoirs, & que par de coupables rêveries, ils substituent les comandemens des homes à ceux de Dieu. Tous ces germes de dévotion, qui ne produisent pas de bons fruits, ne méritent point d'être cultivés; ce sont des semences stériles que le vent emporte çà & là, & qui n'ont aucune consistance, ni aucune solidité. L'home sage, le Chrétien, doit se tenir en garde contre les délires d'une imagination échaufée; tout ce qui émane de Dieu est pur come lui, conforme à l'ordre, à la raison, au bien de la société, à la conscience, & aux sublimes perfections de l'Etre suprême.

On perd son tems & ses forces en poursuivant des chiméres. Le vuide de nôtre cœur ne peut être rempli que par des réalités; & le superstitieux abandone le tronc, pour s'atacher à des branches foibles & stériles, qui se rompent lorsqu'il veut s'apuïer dessus: Presque aussi aveugle que l'impie, qui se moque de la crédulité des homes, & qui après les avoir séduits, insulte encore à leur infortune. En général, la Doctrine Chrétienne, est un esprit de raison, d'ordre & de travail. Le Chrétien est apellé à combattre sans cesse ses préjugés, ses erreurs & ses passions.

J'ai tâché de rassembler dans cette petite récapitulation les divers traits renfermés dans

ce tableau, afin d'en faire mieux apercevoir les raports & l'unité; on les voit se dévélopper successivement, & se réunir en quelque sorte dans un seul point, qui est la volonté de Dieu, toûjours bone, agréable & parfaite: Motif bien puissant pour déterminer un Etre libre & raisonable à sentir sa dépendance & le prix des bienfaits de son Créateur; on ne peut le conoitre sans l'aimer, & l'aimer sans respecter ses ordres. Suivons à présent la marche de l'Orateur, il ne peut nous égarer.

(*) A force de désirer d'être vertueux, on parvient enfin à le devenir; mais ce n'est que par des soins, de l'aplication & du travail; & come la probité a les promesses de la vie présente aussi bien que de la vie avenir, elle méne souvent à la fortune & aux dignités; on les aquiert sans fraude, sans brigue & sans cabale; quelle que soit l'injustice du siécle, on y considére les gens utiles, sages & à talens; on estime un home éclairé, modeste & laborieux. Le vrai mérite se fraïe, sans art, son chemin; il perce la foule sans in-

---

(*) En éfet, M. LULLIN joignoit à une belle & riche imagination beaucoup de savoir, de piété & de justesse d'esprit. On en verra les preuves dans cette foible ébauche de ses Sermons, qui soutiennent la lecture & intéressent, quoiqu'ils soient dénués des graces de la voix & de l'action de l'Orateur.

trigue & ſans baſſeſſe ; il laiſſe derrière lui ſes Concurens; les ſufrages lui ſont aſſurés, parce que la conſcience & le bien public plaident hautement ſa cauſe. La jalouſie & l'envie ſont forcées à ſe taire ; ou ſi elles oſent parler, la vérité leur impoſe bientôt ſilence.

Le crédit & la faveur peuvent influer ſur les emplois, mais un beau génie, un home vertueux ne fut jamais négligé ; l'intérêt public fait pancher la balance en ſa faveur, & la ſociété ſe félicite de le voir en place.

Si par une de ces révolutions, qui étonent même quelquefois ceux qui en ſont les inſtrumens, le ſage eſt forcé de céder au torrent, en perdant ſa place, il ne perd rien de ſa dignité. Ses vertus le diſtinguent de la foule; il eſt toûjours grand, parce qu'il eſt toûjours vertueux.

Or, que de jeunes Fainéans ne prétextent point la légèreté & l'injuſtice du Peuple, pour s'éloigner des emplois publics, & les mépriſer ; quand il ſeroit vrai que le public ne fait pas toûjours un bon choix, c'eſt un malheur pour lui ; mais ſi l'on eſt digne de ſon ſufrage, il faut ſe préſenter avec modeſtie, dans la vuë de ſervir ſa Patrie, de mériter l'eſtime de ſes

Concitoïens & leur aprobation (*); elle eſt agréable & flateuſe; l'on n'en impoſe point au monde par un faux orgueil, qui n'eſt qu'une pareſſe déguiſée, & qui ſert de voile à l'ignorance. Il y a des gens qui ſeroient au comble des honeurs, ſans en être honorés, parce qu'ils ſont trop foibles pour en ſoutenir le poids. C'eſt le mérite & l'utilité des ſervices qui font la vraie gloire. Eh! qui perpétua le mémoire de ces grands Homes, que l'Etat & l'Egliſe ne ceſſeront de regretter? Qui a immortaliſé nos heureux & illuſtres Réformateurs? Leur naiſſance, leurs richeſſes, leur autorité? Non, c'eſt leurs travaux inconcevables, ce ſont leurs vertus. Les noms des voluptueux & des fainéans ont péri heureuſement pour eux; car ils ne ſeroient rapellés qu'à leur honte; mais ceux de nos grands Homes ſeront toûjours célèbres.

Y a-t-il des jours plus beaux que ceux qui ſont emploïés à des ouvrages dignes de l'home & du bon citoïen, & où ſe dévelopent l'intelligence & l'induſtrie. Chaque moment peut ofrir des vues utiles ou agréables; de nouveaux objets, des découvertes importantes & des progrès qui ſurprennent.

(*) Si la voix du Peuple n'eſt pas en nôtre faveur, il faut reſpecter ſon élection, qui ne peut nuire au vrai mérite, ni dégrader l'honête-home. Dans l'élection des Conſuls, le Peuple préfera un lin Roma à CATON; en fut-il moins eſtimé?

Dans ces ocupations paiſibles, les momens s'envolent, les heures ſe dérobent, les journées coulent, & nous laiſſent la délicieuſe ſatisfaction de pouvoir nous rendre un bon compte de l'uſage de nôtre tems. Le caprice, l'inconſtance, la mauvaiſe humeur n'entrent point dans la maiſon de l'home apliqué & laborieux; il voit proſpérer ſon travail, & en fait ſa félicité. Lorſque chacun chérit ſes devoirs, l'ordre & la concordent régnent; le profit, l'abondance, l'honeur habitent où ſe trouvent l'induſtrie & le travail. Quelle ſatisfaction pour celui qui s'eſt rendu par des voïes honètes l'artiſan de ſa réputation, de ſa fortune, & de ſon avancement! Le paſſé lui eſt honorable, le préſent lui eſt doux, & lui eſt garant d'un délicieux avenir. *Je n'ai envié*, diſoit ST. PAUL, *ni l'argent, ni l'or de perſone. Ces mains m'ont fourni ce qui m'étoit néceſſaire, & à ceux qui étoient avec moi. C'eſt une choſe plus heureuſe de doner, que de recevoir* (*).

(*) Ce paſſage ne prouve-t-il pas manifeſtement que la propriété des biens eſt reſpectée & recomandée par la Loi de l'Evangile? ST. PAUL travailloit lui-même, pour n'être à charge à perſone. Il n'exhorta point les Fidèles de partager ſes biens entr'eux, mais à ſe ſecourir, & à ſe ſoulager réciproquément par des aumônes & des œuvres de charité. L'ordre civil n'eſt point détruit ni altéré par l'œconomie chrétienne, il reçoit une nouvelle force.

On voit par ce paſſage, & par pluſieurs autres, que les Apôtres eux-mêmes travailloient pour vivre, & qu'ils n'ont jamais exigé que les Fidèles partageaſſent leurs biens avec eux. Ils trouvoient qu'il étoit plus doux & plus glorieux *de doner que de recevoir*; la libéralité marque une ame noble, un cœur humain & compatiſſant. Il eſt à vous ce Pain, homes droits, généreux & diligens; il vous apartient, & perſone n'a droit de vous l'ôter; mais il eſt beau, il eſt honorable de trouver du plaiſir à le partager avec les pauvres, qui éleveront leurs mains & leurs vœux au Ciel, pour vous bénir, & faire proſpérer votre travail. Dieu répandra ſur lui & ſur vos perſones ſa bénédiction; vôtre récompenſe eſt préparée dans le Ciel, & la joie que vous reſſentez, en répandant vos aumônes, eſt déja un gage de la félicité que Dieu vous deſtine.

Le travail fait donc la douceur & le luſtre de la vie; il en bannit les inquiétudes, les amertumes & les terreurs (*). Il fournit un remè-

(*) Le travail eſt encore la ſource de la paix de l'ame, en ce qu'il bannit la médiſance, qui eſt une ſource de trouble & de diſcorde. Un home ſagement ocupé, ne s'amuſe point à médire du prochain. Il ſait qu'il n'eſt comptable de ſes actions qu'à trois Tribunaux, celui des Magiſtrats, de ſa Conſcience,

dé à nos maux ; il est un motif & une source d'espérances, & le fondement d'une joie constante & solide. Il augmente la force, la vigueur & les progrès de la jeunesse ; l'âge mur lui doit ses succès & ses établissemens avantageux. Dans la vieillesse, l'home sage & laborieux jouït de sa réputation & du fruit de ses peines. Come il a évité dans son printems les égaremens des passions, son hiver est doux & paisible ; il a ménagé ses forces par son activité & ses vertus, il en jouït encore lorsque les années, acumulées sur sa tête, lui font voir la mort de près ; les infirmités & les maladies sont ordinairement le partage d'une vie passée dans l'indolence & la volupté. Le vieillard, qui fut laborieux & intelligent, se repose à l'ombre de ses travaux ; la prudence & les conseils sont respectés ; il excite l'émulation des jeunes-gens, & la caducité même est honorable ; semblable à ses ruines d'une Ville ancienne & puissante, dont on admire encore les débris. Mais combien de gens qui meurent sans avoir presque vécus, & qui ne laissent sur la terre aucune trace de leur existance !

J'en apelle à l'expérience, & au sentiment

& de Dieu : Il sait qu'il y a plus de grandeur à défendre son prochain, qu'à le condamner, & qu'il ne faut pas moins d'esprit pour conoitre ses vertus, que pour relever ses défauts.

des persones de tout âge & de toute condition, si on ne se trouve pas plus content & plus glorieux de travailler moderément, d'exercer ses talens & son industrie, que de consumer son tems dans l'oisiveté & dans l'ennui? Que la conscience examine & prononce, elle dissipera bientot les vains prestiges, les faux prétextes, dont les fainéans cherchent à colorer leur paresse & leurs folles dissipations. *C'est semer la nuée, & n'en recueillir que du vent.*

On en pourroit dire autant de ces assemblées, où l'on ne se voit que pour s'amuser, ou pour médire, de ces sociétés qu'on nomme *Cercles*, où l on ne s'ocupe qu'à jouer, ou à parler de nouvelles, en s'échaufant pour l'un ou l'autre parti, come si l'on étoit apellé à décider de la justice de leur cause, qu'elle fût du ressort de nôtre Tribunal, & que nous eussions droit de condanner les uns, & d'absoudre les autres. Sans nous ériger en politiques, nôtre loisir ne peut-il pas être rempli plus utilement par les soins que demandent nôtre profession & nôtre famille? Homes, Citoïens & Chrétiens, que de devoirs n'exigent pas ces diverses relations! Sacrifierons-nous des intérêts si pressans, si chers, si sacrés à une vaine curiosité, pour des événemens qui ne nous regardent point, & qui ne

peuvent guéres influer sur nôtre repos & sur nôtre bonheur? (*)

Il ne faut pas cependant croire que la Réligion proscrive des plaisirs inoçens & légitimes; elle est douce & agréable; elle est pour le Juste *un festin continuel.* JESUS-CHRIST qui doit être pour nous un modèle, ne fit pas dificulté de se trouver aux nôces de CANA: Ses Apôtres nous exhortent de nous *réjouïr en nôtre Seigneur, & d'être en joie.* La Réligion n'a rien de sévère, de triste & de rebutant; son joug est aisé, & son fardeau leger; elle ne condanne que des plaisirs insensés, qui nuiroient à nôtre corps, à nôtre fortune, à nôtre réputation, autant qu'à nôtre ame, & qui ne sont qu'une dangereuse & funeste phrénésie. Le fanatique déclame contre tous les plaisirs. Le sage en jouït, mais avec modération; & reconoissance: Il se refuse ceux qui ne sont pas conformes à son état, à son âge, à sa situation; sur-tout ceux qui sont contraires aux Comandemens du Législateur suprême,

(*) On voit par ce qu'on vient de lire, que Mr. LULLIN joignoit dans ses discours le pathétique & l'onction des sentimens à la noblesse & à la justesse des pensées; j'ai pris la liberté de joindre ici quelques-unes des miennes. Il ne sera que trop facile de les démêler, & il ne seroit pas juste d'atribuer mes fautes à ce grand Home.

auquel il eſt toûjours ſoumis ; il ſait que celui qui n'a pas la force de triompher de ſes déſirs, en devient l'eſclave, & que lorſqu'on n'a pas la prudence de les borner, on ne ſait où fixer leurs limites, & ils nous dévorent ſans ceſſe.

Nôtre ame eſt faite pour l'action, de même que nôtre corps ; mais cette action doit tourner au profit de l'un & de l'autre ; ſi on ne s'ocupe qu'à de petites choſes, elle s'étreſſit en quelque ſorte ; nos ſens & nos organes s'émouſſent & s'apéſantiſſent. Nôtre ame ceſſeroit de ſubſiſter, ſi elle ceſſoit d'agir ; ſon éxiſtence conſiſte dans la penſée & dans ſon activité. Concevoir, comparer, réfléchir, juger, afectioner, vouloir, ce ſont-là tout autant de mouvemens qui lui ſont propres ; ôtez à l'home ſes facultés, vous en faites un automate, ſans vertus & ſans vices, qui ne mérite ni châtiment ni récompenſe. Plus l'ame aporte d'activité dans les conoiſſances & de vigueur dans la raiſon, plus auſſi elle s'élève & ſe perfectione. Tel que l'inſtrument dans la main d'un habile Ouvrier, eſt une ſource de richeſſes, & opére les preſtiges de l'art, ainſi le corps animé par cette ame intelligente, va nous procurer des biens ſans fin, & exécuter des choſes étonantes.

Cette noble activité influe & ſe peint en quelque ſorte ſur le viſage & ſur la phiſionomie ; elle anime les yeux & la démarche ; elle

done à tous les membres du corps de la force & de la souplesse. Quelle morne langueur, quelle pesanteur au contraire dans toute la persone du Fainéant, qui croupit dans une lâche paresse ! Il ne fait que végéter sur la terre. Ses sens & ses organes se roidissent, il perd son adresse & sa vigueur ; il s'abrutit en quelque sorte.

La nature pourvoit aux besoins des animaux ; l'instinct les conduit & les dirige ; mais l'home ne peut se soutenir & se conserver que par le travail : C'est pour cela que la bonne Providence l'a doué de talens & d'industrie. Il faut à l'home des vêtemens, un domicile, & de la nourriture ; il ne peut se les procurer que par ses soins, son aplication & son travail. Il faut cultiver la terre, exercer les arts & les métiers ; par-là, tout prospére ; les homes s'unissent entr'eux par les diversités de leurs talens ; leurs besoins sont remplis & satisfaits. ADAM même, dans l'état d'inocence, étoit obligé de cultiver la terre, & de racheter le tems.

Les Patriarches donoient l'exemple à leurs Enfans, & se plaisoient à travailler. Les uns étoient Bergers, les autres Laboureurs. Pour faire aimer le travail, il faut le pratiquer. Les plus grands Homes, entre les Romains, conduisoient eux-mêmes la charuë. En Egipte, on obligeoit tous les Particuliers à faire enrégistrer devant le Magistrat leur profession.

FRAGMENS HISTORIQUES.

IV.

FRAGMENT.

*Depuis la Vocation d'*ABRAHAM.

te de gipte.

Nil.

; cata- tes.

LE Nil eſt encore une des merveilles d'Egipte. Il prend certainement ſa ſource en Ethiopie. Cette découverte, longtems regardée come impoſſible par les Anciens, eſt aujourd'hui un fait décidé. Ce Fleuve tombe dans la Haute-Egipte, de deſſus ſept cataractes, entre des rocs & des précipices, avec tant de fracas, qu'on l'entend à quelques milles. On ofre-là aux Etrangers un ſpectacle aſſez ſingulier. Deux homes ſe mettent dans un petit bateau, l'un pour le diriger, l'autre pour empêcher l'eau d'y entrer. Les flots les balotent quelque tems. Ils conduiſent habilement la nacelle au travers des canaux les plus étroits, pour éviter les rochers; & ſe laiſſant emporter par la riviére dans ſa chûte, ils tombent de haut en bas. On tremble pour eux; on les croit perdus: Mais au grand étonement des Spectateurs, ils reparoiſſent bientôt aſſez loin de-là.

Après avoir traversé la haute & moïenne Egipte, le Nil se partage en deux grands bras, au-dessus de l'anciene Memphis, & va se jetter dans la Mer par sept bouches, qui tirent leurs noms d'autant de Villes situées sur leurs branches. La plûpart de ces bouches ont été fermées: Il s'en est formé d'autres, & les seules considérables sont aujourd'hui celles de Rosette & de Damiette. Ses bouches.

Tous les Ecrivains parlent de l'inondation annuelle du Nil come d'un miracle. Ses eaux comencent à croître vers le Solstice d'Eté, & continuent jusques après l'Equinoxe d'Automne par degrés pendant près de cent jours. Elles rentrent dans leur lit avec la même proportion. Si le Fleuve ne monte pas à seize, ou dumoins à quinze piques, il en résulte une grande disette. On n'observe l'inondation par ordre public qu'au 28. de Juin, où elle s'est déja élevée à la hauteur de six ou huit piques, (mesure turque d'environ vingt-six pouces) des Crieurs publics avertissent alors, & continuent de publier combien elle augmente chaque jour. A peine a-t-elle ateint six piques, qu'on abat l'écluse du grand canal, qui passe au milieu *d'Al-Kahira*. Manque-t-il un seul pouce à cette hauteur? on ne l'abat pas, parce que les Païs arosés, ne devroient aucun tribut. Si le Bassa la fait Inondation.

abattre, il eſt obligé de prier le Tribut à la Porte Ottomane. Si l'eau paſſe la meſure de dix-ſept à dix-huit piques, elle devient le fleau du Païs, renverſe beaucoup de maiſons, ſumerge le bétail, engendre des milliers d'inſectes.

C'eſt au milieu du concours du Peuple, que le Bacha fait ouvrir l'écluſe. On enſanglanta longtems cette fète en immolant une victime humaine. Moins barbare que les Chrétiens, le premier Gouverneur Turc abolit cette afreuſe coûtume. Cette année fut très ſtérile, & le Nil l'année ſuivante ne montoit pas. Le Peuple ſuperſtitieux començoit à murmurer. Ce ſage Magiſtrat les mena ſur une montagne, & leur fit adreſſer à Dieu d'ardentes priéres. Vers le matin, on vint anoncer que le Fleuve étoit cru de douze piques. On y courut. Un Autel dreſſé à l'entrée du canal, fut couvert de fleurs. Le Nil répandit l'abondance. Depuis ce tems, on éléve tous les ans un Autel au même endroit.

[N]ilomé[tr]e.

Le Nilométre, dont on ſe ſert aujourd'hui pour juger de l'acroiſſement journalier de l'eau, eſt dans le Château de Kaliraſ. C'eſt un grand réſervoir quaré, autour duquel il y a une belle galerie, ſoutenuë par douze colones de marbre, ornée d'arcades & d'une baluſtrade, où l'on s'apuie pour

examiner

examiner l'eau. Au milieu de ce baſſin, que traverſe un canal, qui comunique avec le Nil, s'éléve un pilier octogone de marbre blanc, diviſé en parties égales. C'eſt par ſon moïen qu'on obſerve la hauteur de l'eau. Les règles du nivellement y ſont ſi bien obſervées, que le réſervoir eſt toûjours de niveau avec le Fleuve. On a embéli ce Nilométre de figures hiéroglyphiques.

Pour conduire l'eau partout avec une juſte égalité, on a creuſé à force de ſueurs des canaux & des rigoles. Il y en a pour chaque Village. On ouvre d'abord ces rigoles dans la Haute-Egipte; enſuite dans les autres parties, ſuivant certaines règles fixes. On uſe de machines pour les lieux trop élevés. La Pompe d'ARCHIMEDE y a été longtems en vogue. Aujourd'hui, on tranſporte l'eau dans des paniers d'oſier ſi bien faits, qu'ils n'en laiſſent pas écouler une ſeule goute. Plus de deux cent mille bœufs ſont journellement ocupés à ce tranſport. On en aroſe les jardins & les arbres fruitiers.

Efets de l'inondation du Nil.

Le Nil rend la terre prodigieuſement fertile, par le limon qu'il y laiſſe. Dès qu'il s'eſt retiré, il ne faut ni labourer, ni bècher, mais on mêle un peu de ſable avec la terre qui ſeroit trop graſſe. On ſéme en-

ſuite dans les mois d'Octobre & de Novembre. Deux mois après, tout eſt couvert de grains & de légumes. La moiſſon ſe fait en Mars & en Avril. La même terre produit juſqu'à quatre fois par an des fruits de diférentes eſpèces: 1°. De la laitue & des concombres. 2°. Du bled. 3°. Des melons après la moiſſon, & enfin d'autres légumes.

L'influence du Nil s'étend encore plus loin. Il rend les femmes fécondes, ſoit qu'elles ſe baignent dans ſes eaux nouvelles, ſoit qu'elles en boivent. Il en eſt de même des animaux. Les vaches y font preſque toûjours deux veaux. Les brebis y agnellent deux fois l'an. Une chévre fait ſouvent quatre chevraux en ſix mois. L'herbe des pâturages croit juſqu'à la hauteur du bétail.

Pendant deux ſaiſons, l'Egipte ofre à ceux, qui ſont ſur quelque élévation, le ſpectacle charmant d'une vaſte Mer, parſemée de Villes, de Villages, de chauſſées de boſquets, d'arbres fruitiers, dont on n'aperçoit que la cime. A une certaine diſtance, l'horiſon eſt borné par des Montagnes & des Forêts. Dans les autres ſaiſons, l'Egipte eſt une prairie émaillée de fleurs, où l'on voit bondir des troupeaux nombreux, où l'air eſt embaumé par le parfum

des fleurs, où l'on n'aperçoit de toutes parts que des Laboureurs & des Jardiniers.

Les Anciens ignoroient la cause des inondations du Nil. Ce qui les embarassoit le plus, c'est qu'au contraire des autres fleuves, il se déborde en été, & est plus bas en hyver. Ils eurent recours à diverses conjectures ingénieuses pour expliquer ce phénomène. On soupçona cependant qu'il pouvoit venir des pluies d'Ethiopie. PTOLOME'E *Philadelphe*, Prince trés curieux, fit vérifier ce fait sur les lieux, & persone n'en doute de nos jours. Cause d l'inonda tion.

Il ne me reste plus à observer, sinon qu'au comencement de Juin & dans les quatre mois suivans, il soufle un Vent de *Nord-Est*, qui empêche que l'eau du Nil ne se jette trop rapidement dans la Méditerané. Vent [illegible] raculeu

L'art s'est joint à la nature pour embélir l'Egipte. Les Piramides, le Labirinte, le Lac Mœris vont en fournir la preuve. Raret[illegible] artific[illegible] les.

Il y a plusieurs Piramides dans la haute Egipte; mais celles dont les voiageurs font une mention particuliére sont à l'Occident du Nil, dans l'endroit ou étoit Memphis. On en compte 20, dont trois fort peu éloignées les unes des autres se font surtout remarquer. Celles qui sont ça & là dans le désert de Lybie ne sont que des copies des trois grandes, mais en petit. Piram des.

Leurs Auteurs. On ne ſait à qui atribüer ces ſomptüeux Ouvrages ; il y a même chez les naturels du païs une grande varieté de ſentimens à à ce ſujet, *juſte châtiment*, dit ingénieuſement PLINE, *de la vanité de ceux qui les ont fait bâtir*. L'époque préciſe de leur conſtruction n'eſt pas moins dificile à fixer. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elles ont au moins 3000 ans. On les deſtinoit à ſervir de ſépulcres: Auſſi trouve-t'on encore aujourd'hui un Tombeau dans la plus grande.

Leur cause. Quelques uns les atribüent à l'oſtentation & au deſpotisme ; d'autres à un plus noble ſentiment. Peut-être ſont elles le fruit de l'opinion des Egiptiens ſur l'ame. Ils croïent qu'après la mort, elle tient compagnie au corps, tant qu'il ſubſiſte: Delà ce ſoin exceſſif qu'ils prirent d'empêcher la corruption des corps. Enfin la deſcription même de ces Piramides a diviſé les Savans. Voici ſans contredit les recherches les plus éxactes.

plus ... e. de- ... rs. La plus belle eſt ſituée ſur une eſpèce de rocher dans le déſert de Lybie. Ce Roc s'élève de 100 piés au deſſus des plaines d'Egipte: Ainſi la hauteur de la ſituation augmente la beauté de l'Ouvrage. Le côté du Nord près de la baſe aïant été meſuré a été trouvé de 693 piés. La hauteur priſe par ſa perpendiculaire eſt de 481. mais la

hauteur inclinée eſt égale à la baſe, d'où il réſulte que la plus grande eſt moins haute que St. Paul de Londres. Il faut donc concevoir une baſe quarée, & ſur elle quatre triangles équilateraux également inclinés les uns vers les autres, qui ſe rencontrent enfin dans un point.

On monte au ſomet par des degrés, dont le plus bas a près de 4 piés de haut ſur trois de larges. Ce degré formoit une eſpèce de promenade autour de la Piramide. Au ſecond, la Piramide ſe rétrécit de 3 piés, & la même proportion dure juſqu'au ſomet, qui eſt une ſurface plane d'environ 13 piés en quaré. On y arive avec peine, parce que l'air a uſé pluſieurs des degrés, excepté du côté du midi. Ces immenſes maſſes ſont toutes de la même piéce. Il y en a 207 ou 208.

Un paſſage étroit ſe préſente au milieu des degrés du côté du Nord. On parcourt la piramide aux flambeaux, parce qu'elle n'a point de fenêtres. On y trouve des allées, une galerie pavée d'un marbre blanc poli; divers paſſages; une Chambre preſque pleine de ruines, où l'on reſpire une odeur de Cadavres; une deuxiéme galerie qui, ſoit par l'art, ſoit par la richeſſe des matériaux, forme un rare morceau d'Architecture, au bout de laquelle ſont deux petits Son intérieur.

Cabinets revêtus d'un marbre blanc de Thébaide; une magnifique Chambre au centre de la piramide, dont le pavé, les côtés, & le haut sont construits de superbes tables de marbre. C'est dans cet admirable apartement qu'est le Tombeau du Roi CHEOPS d'une piéce de marbre, creusée en dedans, ouverte par le haut & qui lorsqu'on la frape, rend un son pareil à celui d'une cloche. Ce Tombeau a la figure d'un Autel, dont les surfaces sont unies & sans aucune marque d'Architecture. Il est tourné du Nord au Midi. Aux deux côtés de la Chambre on a taillé dans la muraille deux petites Niches en ligne droite. On y avoit mis des lampes, si l'on en juge par leur noirceur. Enfin PLUTARQUE parle d'un écho qui répéte distinctement le même son 4 à 5 fois. Les Modernes atestent que cette répétition se fait jusqu'à 12 fois, les dimensions dont on à parlé, rendent la chose croiable. Les côtés de la Piramide sont éxactement tournés vers les 4 parties du monde, & marquent par conséquent le vrai méridien de l'endroit.

A une portée d'arbalete vers le midi, on voit la seconde Piramide, à l'Occident & au Nord de laquelle sont deux magnifiques morceaux d'Architecture, taillés perpendiculairement dans le roc, & qui semblent

avoir servi de demeure aux Prêtres. La 3me est un peu plus loin.

On demande coment ces grands Ouvrages ont été bâtis? HERODOTE supose qu'après avoir mis la prémiére rangée, les Ouvriers par le moien de quelques machines de bois, placérent d'autres pieres dessus & ainsi de suite. Selon d'autres on fit des ponts de briques, qu'on détruisit après la construction de la piramide. Un Auteur Anglois pense, qu'on fit une grande tour au milieu, contre laquelle on apliqua le reste de l'Ouvrage piéce par piéce, en diminuant toûjours a proportion de la hauteur. Dans le plus aisé de ces Plans, les Piramides d'Egipte ont dû être des morceaux d'Architecture trés dificile. Coment on les a bâties.

On demande ensuite de quels matériaux on se servit? Il paroit qu'on en emploïa de deux espèces; les pieres blanchatres & dures qui sont à l'extérieur, furent probablement prises du rocher même, & le marbre de l'intérieur a pû y être aporté ou des Montagnes d'Arabie, ou de celles de la Thébaide. Matériaux.

En un mot si l'on vouloit essaïer de suputer combien des masses si prodigieuses ont dû couter, on pourroit s'en faire une foible idée en se rapellant qu'au moins 360000 homes y travaillérent pendant 20 Ce qu'elles ont couté.

ans, & que selon un calcul fait, la some des raves, des oignons & autres légumes, dont on nourissoit les Ouvriers, monta environ à quatre cent mille Louis neufs: Ce qui avoit été gravé sur une colonne, dont le tems a éfacé l'inscription.

Après cela des Modernes ont osé dire qu'il n'y avoit rien de surprenant dans ces Piramides, que leur énorme masse. Pour moi, je ne crains pas d'assurer, que même dans l'état où elles sont, il n'y a pas de Prince au monde, qui en pût faire construire autant.

Le Labirinte. HERODOTE, qui a vû le Labirinte, assure qu'il étoit au dessus de tout ce que la renommée en a publié, & même au dessus des Piramides. Il étoit l'ouvrage de 12 Rois, qui gouvernoient en même tems l'Egipte, & qui tous contribuérent aux fraix. Cet Edifice devoit leur servir de sépulcre & éterniser leur mémoire. On y avoit rassemblé toutes les Divinités qu'on adoroit dans le reste de l'Egipte. Les Gouverneurs & les principaux Seigneurs des Provinces s'y rendoient pour célébrer des fêtes & juger les causes les plus importantes. Le Labirinthe avoit 3000 Chambres, quinze cent en haut & autant sous terre. Les dernieres étoient les sépulcres des Crocodiles sacrés & des Rois, Auteurs de cet Edifice.

Tout le haut étoit en dedans incrusté de marbre. Des ornements de sculpture embélissoient les murailles. Les Palais étoient entourés de colonnes de pierre blanche trés polie. En un mot ce magnifique ouvrage paroissoit surpasser tout l'art humain. On avoit observé dans la disposition des apartemens, les régles de la plus éxacte simétrie.

Le Portique étoit de marbre de Paros. On montoit dans de trés belles galeries par 90 degrés ornés de colones de Porphire, d'images des Dieux, & de statües gigantesques des Rois. Les passages se croisoient les uns les autres d'une maniére si embarassée, qu'il étoit impossible à un étranger de retrouver son chemin. En ouvrant les portes, on entendoit un bruit pareil à celui du tonerre.

Le Labirinte à longtems bravé les injures du tems, malgré la fureur des Citoïens d'HERACLEOPOLIS, Esprits superstitieux, qui parce qu'ils adoroient l'*Ichneumon*, avoient en horreur un édifice consacré au culte des Crocodiles. Les Arabes mêmes ont contribué à sa destruction. Cependant il en reste encore une partie considerable au midi du Lac *Maris*, & un peu à l'Orient.

Enfin pour m'épargner un détail plus long sur les Salles, les Escaliers, les Porti-

ques, le Lecteur doit s'imaginer qu'on passe d'une Chambre dans une autre; que par le moïen de certaines allées, on se retrouve souvent au point dont on étoit parti; qu'une sombre obscurité y règne de toutes parts.

Le lac Mœris.

Croira-t'on que le Lac *Mœris* dont il me reste à dire un mot, est une merveille supérieure aux autres? Les Anciens en ont beaucoup éxageré la circonférence. Nos meilleurs Voïageurs ne lui donent qu'une demi lieüe de large, une journée de long, & près de 15 lieües de circuit, dimensions prodigieuses dans un Ouvrage fait de main d'home. On y voïoit encore du tems d'HERODOTE deux piramides au milieu. Sa plus grande profondeur est de 50 brasses d'eau, il ne comunique qu'avec le Nil par le moïen d'un large Canal creusé à dessein.

Le Roi MOERIS ou MIRIS le fit faire pour décharger le Nil d'une partie de ses eaux, quand il montoit trop haut, & en fournir aux terres, s'il n'ateignoit pas sa hauteur ordinaire. On avoit pratiqué divers Canaux pour cela, qui sont encore presqu'entiers, dont le nombre & la structure atirent à l'envi l'admiration. Les Egiptiens en tirent de précieux avantages.

Le grand Canal avoit autrefois de larges écluses, pour laisser entrer & sortir l'eau suivant le besoin. Chaque fois qu'il faloit les

ouvrir & les fermer, il en coutoit environ 12915 livres sterlings: Mais en révanche le Lac étoit d'un trés grand revenu. La pèche durant 6 mois raportoit par jour 258 livres sterlings, & pendant le reste de l'Année la 4nre partie de cette some. On y trouvoit 22 sortes de poissons excéllens, & l'on emploïoit un nombre prodigieux d'homes pour les saler. MOERIS dona ce revenu à la Reine pour ses menus plaisirs.

Au milieu de ce Lac s'élève une Isle d'environ une lieüe de tour, où l'on trouve encore de nos jours les ruines de plusieurs Temples. On a changé le nom de Lac *Mœris*, en celui du Lac de *Caron*. Ce CARON étoit un pauvre home, qui pour s'enrichir s'avisa de faire traverser le Lac *Mœris* pour un certain prix. Sa nacelle devint pour lui un Perou; puisqu'après avoir été élevé au poste de prémier Ministre, ses immenses richesses lui donérent assés de crédit pour faire assassiner le Roi, & se placer sur le Trône. Voilà sans doute l'origine de la Barque à CARON si fameuse dans la Mithologie.

Je ne finirois pas, si je voulois raporter toutes les raretés artificielles de l'ancienne Egipte, ouvrages merveilleux, dont les restes sont encore le principal ornement de Rome. On voit par éxemple un magnifique Palais dans la haute Egipte orné de

Autres ouvrage

plus de 6000 Colones, toutes plus belles les unes que les autres; de Tombeaux de Sephinx, de diverses figures qui peignent des traits d'Histoire, des chasses, des fêtes, des jeux &c. On voit près d'*Oiyut* une longue chaine de Grotes inimitables, rangées en ordre, & dont les Portes se répondent éxactement; ce qui doit en doner une idée sublime, c'est qu'elles passent dans le païs pour des ouvrages des Démons. Enfin parmi les antiquités de *Tentyra*, on voit encore de beaux restes d'un Temple d'une hauteur étonante, & d'une étendüe prodigieuse. Selon une tradition que débitent les Habitans, ce fut un Temple de SERAPIS, où il y avoit autant de fenètres, qu'il y a de jours dans l'an.

Mais je finis: L'Antiquité de ce Peuple célebre, son Gouvernement, ses Loix, sa Réligion, ses Sciences &c. m'ouvrent un nouveau champ. Qu'on me permette cependant d'ajouter, que si dans des Villes aussi médiocres que *Tentyra*, on trouve des monumens d'une si rare beauté, les magnifiques Cités de *Thèbes*, de *Memphis* &c. durent sans doute en renfermer de plus admirables encore. Que faut-il dont penser du pouvoir & de la magnificence dès anciens Habitans de l'Egipte?

LAUSANNE.

EXAMEN

De cette Maxime de Mr. de la ROCHEFOUCAULT, propoſée dans le Journal Helvétique de Février 1761. *Nos vertus ne ſont guères que des vices déguiſés.*

Le Maſque tombe, l'home reſte,
Et le Héros s'évanouït.

ROUSSEAU.

EST-IL bien vrai qué les vertus des Homes ne ſoïent que des vices déguiſés ? Ne peut-on pas apeller de cette Sentence devant le Tribunal de la Raiſon & de l'Expérience ? Que prononcent-elles ? Qu'il y a, il eſt vrai, beaucoup de vices chés les Homes, mais qu'il s'y trouve cependant quelques vertus ſincéres & réelles ; come il ſe trouve quelques fleurs parmi les ronces & les épines. Les Grecs ont eû leurs SOCRATES & leurs ARISTIDES ; les Romains ont pour modèles leurs FABRICIUS, & leurs CATONS. Les SPARTIATES ont doné l'éxemple des plus éminentes vertus. Les Athéniens,au milieu de leur Luxe, dans le ſein même de la volupté,ont vû de grands Homes ſignaler leur amour pour la Pa-

trie,& pour la Liberté (*). Que de chofes mémorables ce même amour n'a-t-il pas infpiré auxRomains? REGULUS aime mieux s'expofer aux plus cruels tourmens que de manquer à fa Parole, & à ce qu'il doit à fa Patrie : Dans les horribles profcriptions du Triumvirat, de fimples Efclaves s'expoférent à la mort pour fauver la vie à leurs Maitres ; leur fidélité ne fe démentit point, malgré de fi rudes épreuves. Des vertus, qui réfiftent à la crainte de la mort & aux menaces des plus afreux fuplices, ne peuvent nous être fufpectes. Si l'on ouvre les Anales de l'Hiftoire moderne, on trouvera qu'elle ne céde en rien à l'Hiftoire ancienne, dans les beaux & grands éxemples de vertus, qu'elle nous préfente. On y voit un SULLI, un DUPLESSIS MORNAI, un TURENNE, un d'AGUESSAU & plufieurs grands Perfonages, foit en France, foit ailleurs, qui ont illuftré leur Siécle & leur

(*) Il ne faut pas condanner févérement des foiblefles atachées à l'humanité, qui peuvent fe trouver avec de grandes vertus. J'ai été furpris de ce que dit un célèbre Écrivain ; fi j'étois Chef, dit il, de quelqu'un des Peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever fur la frontiére du païs une potence, où je ferois pendre fans remiffion le prémier Européen qui oferoit y pénétrer. Je lui demande grace, du moins pour les Miffionaires.

Païs (*); Ames nobles & généreuses, dont les pensées ont été aussi pures que les actions. Si les Homes ne sont pas aussi vertueux qu'ils devroient l'être, ils ne sont pas aussi vicieux que certains Moralistes afectent de le publier. On a fait un assés gros traité sous le titre, de la *fausseté des vertus humaines*; come s'il n'y avoit point de vraïes vertus sur la terre & qu'on dût se défier de tous les Homes: La Candeur, la Bone foi, la Bienfaisance, l'Equité ne sont-elles plus? La Raison, la Conscience, la Réligion même, seroient-elles donc vaines & inutiles? La vertu auroit-elle perdu tous ses charmes? Le vice seul auroit-il pour les Homes des atraits invincibles? Gardons nous de le croire; c'est calomnier l'humanité, c'est détruire la confiance mutuelle, qu'on doit avoir les uns pour les autres, & jetter dans les cœurs de noirs soupçons, & les semences des divisions, des quérelles, & des haines irréconciliables. Quelle afection, quelle estime auroit-on pour la

(*) Mr. ROUSSEAU croit que les prémiers Homes étoient plus vertueux que nous. Avant, dit-il, qu'il y eût de ces homes cruels & brutaux qu'on apelle Maitres, & de cette autre espèce d'homes fripons & menteurs qu'on nomme Esclaves, il n'y avoit point de vices. Je crois qu'il se trompe, & que les Homes de tous les tems ont été à peu près semblables.

Prochain, si l'on est persuadé qu'il n'en mérite aucune, qu'il ne cherche qu'à nous tendre des piéges & à nous tromper; que tous les Homes sont des fourbes ou des méchans! La forèt la plus épaisse, le plus afreux désert seroit préférable à une Société, où l'intèrèt seul est écouté, dont l'équité, la bénéficence, & la bone foi sont bannies. L'expérience nous rassure contre ces terreurs chimériques; l'inocence & la probité habitent encore parmi nous. Il n'est pas nécessaire de chercher au loin, pour trouver des Homes d'une probité sincère & délicate: Il y en a qui sont conduits au bien & à la vertu, par principes, ou par les éfets d'un heureux temperament; la pratique de la Justice ne leur coute rien, elle coule de source, ainsi qu'une onde pure, que le limon ne peut ternir. Le viçe leur est étranger; ils ne peuvent soutenir l'aspect de sa diformité; leur ame faite pour la vertu, n'aime & ne goute que ce qui en porte l'empreinte & l'image (*). Après tout,

(*) Peut-on dire que des Persones toûjours prêtes à sacrifier leur intérêt particulier au bien public soient les joüets d'une vaine gloire, & les dupes de l'amour propre; eux qui ont le courage de l'immoler? Peut on soupçoner que des vertus nobles & pures naissent d'une source si basse & si corompüe? Ce seroit dire que les ténèbres ont enfanté la lumiére.

tout, le vice ne peut joüer long-tems le rôle de la vertu ; cette ſituation eſt trop violente.

Les Perſones nées avec un penchant peu favorable, peuvent ſe corriger à l'aide d'une bone éducatiou, & en étudiant les règles que preſcrit la vertu, & qui ſont leur bonheur. Elles trouvent leur gloire & leur félicité à triompher des paſſions, & à fuïr le crime. L'aprobation de la Raiſon & de la Conſcience les ſoutient dans ce Combat; la Victoire qu'elles remportent, augmente leur force & leur courage ; elle les anime à de nouveaux ſuccès. C'eſt ainſi que *Socrate* ſurmonta ſes inclinations vicieuſes, & qu'il fut digne d'être nommé, le plus ſage de la Grèce. O vertu, divine vertu ! Peut-on te conoître, ſans te chérir, ſans deſirer de vivre ſous ton fortuné Empire ! Les vicieux même ſont forcés à te rendre homage. Ils ont honte de leurs dérèglemens ; dans le tems même qu'ils ſont le mal, le bien les pourſuit, pour ainſi dire, leur cœur eſt déchiré par une guerre cruelle, les regrets, le repentir & les remors ne leur permettent pas de goûter les améres & funeſtes douceurs du vice. On l'a dit, il eſt luimême forcé de rendre homage à la vertu ; tant elle a d'empire ſur les Homes : Si le vice ſe montroit tel qu'il eſt, il feroit horreur. Pour ſe cacher, il ſe couvre des voiles de l'hypocriſie.

On me fera peut-être ici une objection; on dira que l'homage que le vice rend à la vertu, n'est que simulé & aparent; qu'on couvre les défauts intérieurs,. sous de beaux dehors; que ce n'est qu'une amorce pour tromper plus aisément, & séduire plus de gens. Mais cette imputation est injuste & témeraire; qui est-ce qui est assés pénétrant pour sonder le fond des cœurs, & en déveloper tous les replis? Pourquoi soupçoner le mal, quand le bien se manifeste, & fermer les yeux au jour, lors qu'il brille de toutes parts? Il y a des gens qui aiment mieux les ténèbres que la lumiére, & parce que leur cœur n'est pas bon, ils soupçonent que celui de tous les autres est mauvais. Ces Juges iniques flétrissent tout ce qu'ils touchent; à leurs yeux l'œconomie est avarice, la libéralité est prodigalité; l'humilité qui se cache, & qui fait le bien dans le silence, n'est qu'un desir secret d'être mieux louée, en paroissant fouler aux pieds une vaine gloire. Leur jalouse malignité n'épargne rien; aussi sévéres pour les autres qu'indulgens pour eux mêmes, parce qu'ils ne méritent que le mépris, ils décident que persone n'est digne d'estime.

Suposons pour un moment ce qui est si contraire à la vérité, savoir, que nos vertus ne sont que des vices déguisés, par l'usage & la politesse. Dans ce cas même elles seroient

honorables & utiles; elles ferviroient à adoucir nos mœurs (*); & à nous faire obferver avec plus de foin les bienféances; en prenant les aparences, les couleurs, & l'habitude de la vertu, on s'acoutumeroit infenfiblement à la pratiquer. On devient enfin ce qu'on défire de paroitre. L'home vicieux ceffe de l'être; acoutumé à facrifier à la vertu, il renverfera les autels du crime. Auffi les grands vices font-ils aujourd'hui plus rares qu'autrefois, & l'on n'en parle qu'avec horreur. Quel intérêt avoient les prémiers qui fondérent les Sciences à déguifer leurs vices. Quel intérêt eurent encore les Sauvages à diffimuler les leurs? Examinons plus particuliérement cette propofition :

Les vertus des Homes ne font guéres que des vices déguifés.

On a déja dit que le penchant à la vertu

(*) Un illuftre Auteur l'a remarqué avant moi, *Les Sciences*, dit-il, *ont adouçi & perfectioné les mœurs*. Cela eft naturel. Le cœur s'enrichit des trésors de l'efprit. Il eft naturel qu'un home qui conoit fes devoirs les pratique mieux que celui qui les ignore. Le Savant à des foibleffes, il eft vrai, parce qu'il eft home, & come le dit Mr. ROUSSEAU, un Home qui feroit fans défauts, pourroit n'avoir pas de grandes vertus.

eſt auſſi naturel à l'home que l'eſt ſon penchant pour le bonheur ; parce qu'il ne peut-être heureux ſans la vertu, & que tous les homes deſirent la félicité. Ils ſont faits les uns pour les autres, leurs beſoins réciproques les raprochent, & les engagent à s'unir étroitement. De-là, l'origine des Sociétés. On peut dire que nul home n'eſt étranger à un autre home, & qu'à moins d'être tout à fait inſenſible, la compaſſion & l'amitié forment entre tous les homes des nœuds qui les lient étroitement les uns aux autres (*). S'il étoit vrai que leurs vertus fuſſent toutes fauſſes, ces liens ſeroient bientôt rompus ; la compaſſion ne ſeroit qu'un inſtinct aveugle & momentané que l'intérêt particulier étouferoit dès ſa naiſſance ; l'amitié ne ſeroit qu'une embuche que le fourbe tendroit à l'inocence ; les homes ou impoſteurs ou crédules & dupes, ſeroient dans une défiance continuelle les uns des autres ; les plus ſolides fondemens de la Société, qui ſont l'é-

(*) Ce penchant eſt ſi naturel que les Brigands même obſervent entr'eux les Loix de la Juſtice ; c'eſt calomnier, en quelque ſorte, le Genre-humain que de ſoupçoner tous les homes de n'avoir que de fauſſes vertus. Quel intérêt avoit TITUS de déguiſer ſes vices ? Revêtu du pouvoir ſuprême, il pouvoit humainement tout ce qu'il vouloit. Il étoit bien libre de ſe montrer tel qu'il étoit.

quité & la bone foi, feroient ébranlés & détruits; la difcorde & la guerre, prendroient la place de l'union & de la paix; l'humanité ne feroit plus qu'un nom; les Peuples civilifés & barbares feroient confondus; & l'on ne trouveroit de repos & de fûreté que dans les forêts; où les Lions & les Tigres feroient moins redoutables & moins cruels que les Homes mêmes. Afreufe fituation, qui manifefteroit une dépravation de cœur, une méchanceté & une fcéleratesse, dont les monftres même ne font pas capables! A moins qu'on ne foit des CALIGULA & des NERON, dont les noms & les crimes atroces déshonorent l'hiftoire, & dégradent l'humanité, l'home ne peut fe méconoitre & s'oublier lui même, au point d'éfacer de fon cœur ces idées & ces principes d'ordre & de juftice qui y ont été gravés par les mains même du Créateur, & qui font come l'empreinte & les preuves de fon origine célefte (*). Il faudroit des éforts continuels, pour déguifer longtems fes vices, & paroitre ce que l'on

---

☞ (*) L'humilité qui fe cache dans l'ombre & le filence ne feroit-elle qu'une vertu fimulée? Un Home affés généreux pour facrifier fes biens au foulagement des miferables, n'auroit-il qu'une vertu aparente? Enfin les Martirs, qui immolent leur propre vie pour foutenir la vérité, ne feroient-ils que des fourbes & des impofteurs.

n'eſt pas. Nous en convenons, & l'on ne peut malheureuſement le nier, les vertus de l'home ne ſont rien moins que pures & parfaites, quelques nuages en terniſſent toûjours l'éclat, mais ſon ame n'eſt pas née pour le crime; ſon aſpect inſpire toûjours une ſecrette horreur. La vertu, au contraire, a une beauté & des charmes, qui forcent les plus méchans à lui rendre homage. Un Home ſage & vertueux nous paroit aimable; on ne peut lui refuſer ſon eſtime & ſon aprobation; la franchiſe & la candeur, ont des droits ſur nôtre cœur, que ne peuvent obtenir la ruſe & la diſſimulation, quelques habiles qu'elles ſoïent. TIBERE même, tout diſſimulé qu'il fut, fit élever un ſuperbe Mauſolée à un Romain qui avoit conſtamment reſpecté la vérité. Tout ce qui eſt faux nous bleſſe & nous révolte, on ne haït pas moins le fard dans les mœurs que ſur le viſage; & ſi nos vertus n'étoient que des vices déguiſés, les Homes ne ſeroient qu'un objet de mépris & d'horeur.





DISSERTATION
SUR LES PLEURS.

Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes.

VOLTAIRE.

LES homes ont été acoutumés de tout tems à se former des préjugés insensés sur les événemens de la vie les plus ordinaires. Dès qu'une chose a perdu les graces de la nouveauté, elle n'excite plus nôtre admiration. La curiosité, qui est presque toûjours le motif qui nous invite à penser & à réfléchir, s'éteint entiérement dans nôtre ame : Nous ne cherchons plus les moïens de nous éclaircir : Nous ne jugeons que d'une maniére vague & confuse. De-là viennent sans doute les opinions erronées que nous avons sur la nature des sentimens, & c'est-là peut-être une des raisons pourquoi les Philosophes modernes ont enrichi leur Doctrine d'une nouvelle discipline nommée *Esthétique*, ou le sistème des sensations, pour atirer par-là même nôtre atention sur des matiéres où nous ne promenions nos regards volages qu'avec

beaucoup de légéreté & d'indolence. C'est à la Postérité à juger si ces soins des Précepteurs du Genre-humain aprendront aux homes à se réjouïr & à s'afliger, à pleurer & à rire plus méthodiquement : C'est aux Générations à-venir à éprouver, si désormais l'on pourra dire avec raison,

Magnus abintegro seclorum nascitur ordo.
Jam redit & virgo, redeunt Saturnia Regna,
Jam nova progenies Cœlo demittiture alto (*).

Sans aspirer à la gloire de réduire en particulier les *ris* & les *pleurs* en sistème, j'espére qu'on ne sera pas fâché de trouver ici quelques réfléxions sur les causes qui produisent l'un & l'autre. Le ris a été le sujet d'une Dissertation, qu'on a vû imprimée au mois de Mai 1760 du Journal Helvétique. Les pleurs le seront de celle ci. Mais nôtre dernier but sera toûjours de montrer coment, en s'apliquant à en juger raisonablement, il faut éviter les ris & les pleurs, contraires à nôtre destination, & suivre le penchant que le Créateur nous a inspiré, d'une maniére conforme à ses vües, autant que nous pouvons les pénétrer.

Les Causes Phisiques qui produisent le ris & les pleurs sont presque les mèmes. Mais

(*) Voiés la IVme. Eclogue de VIRGILE. ỷ. 5.

l'agitation des esprits animaux est beaucoup plus violente, lorsque l'on verse des larmes que lorsque l'on rit. „ Le sang que le poul„ mon comprime, pousse vite, par le côté gau„ che du cœur jusqu'au visage, les esprits ani„ maux qui remplissent mille nerfs, mille „ petits tuïaux du visage, & pressent les con„ duits du sang ; les éforts que l'on fait ; tout „ cela dilate, épanouït le visage, force le „ sang de se filtrer presque sur la surface, & „ c'est un nouveau coloris. La contention „ fait couler les esprits animaux dans les „ yeux. La cornée s'étend, & réfléchit la lu„ miére plus vivement ; & les yeux en sont „ plus brillans. Dans les éforts, les vais„ seaux qui portent les larmes, reçoivent-ils „ trop de liqueur, ou bien se trouvent-ils „ trop resserrés, la liqueur s'échape, & ce „ sont là les larmes. En un mot c'est par la „ comunication des nerfs, que tout ce qui „ trouble ou afecte l'ame, se manifeste mal„ gré nous, par une disposition conforme du „ cœur & des entrailles au dedans, & au de„ hors par une configuration propre des mus„ cles & des autres parties du visage " (*).

(*) Ce passage entier est tiré de REGNAULT T. IV. des Entretiens Phisiques p. 148. & de DERHAM Théologie Phisique p. 433. L. V. ch. 8.

PLINE a fait la même remarque, dans son Histoire Naturelle, (*) que c'est à l'home seul que la Sagesse du Créateur a doné un visage qui exprime les sentimens de joïe, de chagrin, de compassion, ou de sévérité, qui l'animent. Mais pour nous coment pourrions nous nous empècher d'admirer cette harmonie si parfaite, qui se trouve dans la liaison de nôtre corps & de nôtre ame ? Cette comunication même des sensations de l'ame avec celles du corps semble la soulager des douleurs qui l'altérent. Les organes du corps sont ses amis : Elle leur fait confidence des chagrins qui la déchirent & des agrémens qui la flatent. Ils y prennent part : Ils sentent les mêmes afections & semblent diminuer ses aflictions & augmenter ses plaisirs. Quoique cette comparaison puisse ètre apliquée à bon droit aux sentimens qui font naître les pleurs, on auroit grand tort de l'étendre au de-là de mes intentions. Nous ne faisons que trop souvent de nôtre corps nôtre idole : Nous n'avilissons que trop souvent l'étincelle de la Divinité allumée dans nos

(*) Voiez PLINII Historiam Naturalem. L. II. chap. 37. Cette décision de PLINE est peut-être un peu trop hardie. Beaucoup de bêtes témoignent, par leurs mines, leur tristesse & leur joïe. L'on raporte même des Crocodiles qu'ils pleurent aussi.

cœurs. Cependant, tant que nous somes atachés aux inclinations & aux penchans de nôtre corps, il est juste que nous en fassions l'usage le plus conforme aux règles que Dieu nous a prescrites. Les mouvemens harmoniques qui enfantent les plaisirs des sens mettent tout le corps dans une assiète, qui est propre à seconder la liberté de l'ame dans toutes ses fonctions.

„ Les plaisirs sont les fleurs que nôtre divin Maître,
„ Dans les ronces du monde autour de nous fit
„ naître.
„ Chacune a sa saison, & par des soins prudens,
„ On peut en conserver dans l'hiver de nos ans;
„ Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main legére;
„ On flétrit aisément leur beauté passagére (*).

Rien n'est plus vrai à l'égard des larmes. Il n'y a qu'à faire atention à leur nature & à leur source, pour en être parfaitement convaincu.

Les larmes sont les éfets d'une émotion de l'ame, acompagnée d'un sentiment de tristesse. Cette définition est si juste, que même les pleurs qui proviennent d'un ris excessif, sont mêlés de douleur. Car la con-

(*) Voiez l'excellent Discours de M. de Voltaire, *De la modération en tout*.

tention, qui fait couler les esprits animaux dans les yeux, étant trop forte, devient désagréable & fait naitre dans l'ame un sentiment triste & douloureux. Il est encore plus clair, que le désespoir, le dépit, la compassion, la confusion, les regrets & le repentir qui excitent les diverses espèces de pleurs, sont acompagnés de tristesse, puisque toutes ces diférentes passions, qui nous agitent, tantôt à la fois, tantôt successivement, nous en fournissent autant d'ocasions & de sujets.

Si *Messieurs* les Savans ne sont pas contens de ces autorités, fondées sur l'expérience journaliére, ils en trouveront de plus convaincantes à leur avis dans les emblêmes sacrés d'EWALD (*) où il est démontré avec beaucoup d'érudition, que les pleurs ont été regardés de tout tems come un simbole de la tristesse par les Auteurs sacrés & profanes. Je me contenterai d'alléguer d'entre les tèmoignages des prémiers celui-ci. *Dieu essuïera toutes larmes de leurs yeux* (**). Quoique je ne puisse prendre çe passage dans un sens aussi étendu que l'on le prend ordinairement, il est assez propre à prouver ma thèse. Il est in-

---

(*) Voiez Emblemata Sacra IV. E. EWALDI. L. II. Exercit. V. p. 178.

(**) Voiez Apoc. VII. 17. Esaïe 25. 8. Luc VI. 21.

contestable, que le but du Prophète est de montrer que toute tristesse chagrine & amère, causée par les maux de la vie humaine dans nôtre présente sphère d'activité, sera bannie de l'état des bienheureux : Toutefois c'est une autre question, s'il n'y a pas des larmes, qui pourront contribuer au bonheur des fidèles, dans la Vie Angélique, qui leur est réservée. Il est dit de Dieu, qu'il s'aflige (*) & qu'il se réjouït. Il est dit des Anges qu'ils se réjouïssent & s'afligent ; & pourquoi voudrions nous exclure les éfets de ces impressions dans des Etres raisonables & perfectionés, mais doüés encore de sensations, quoique plus pures & plus subtiles, que celles dont nous jouïssons dans nôtre état présent. Il est vrai, que quand le but cesse, l'action cesse aussi. Cependant n'y a-t-il pas des larmes que nous conoissons dès-à-présent, &

(*) Quand nous disons que Dieu s'aflige, nous somes bien éloignés d'épouser l'opinion fabuleuse des Juifs, qui prétendent que Dieu pleure tous les jours, à cause de la destruction de Jérusalem. Les pleurs ou les impressions tristes, qui sont atribüées à l'Etre suprême, doivent être expliquées de la même maniére que ce qui est dit du ris de la Divinité. Nous avons éxaminé cette question épineuse dans la *Dissertation sur le rire.* Nous ne répéterons donc plus ici ce que nous en avons déja dit.

qui ſont auſſi douces que proportionées à toute créature, qui aime & qui reconoit les bienfaits de ſon Dieu? N'y a-t-il pas des pleurs, que les ſentimens d'amour pour l'Etre ſuprême, & la conviction où nous ſomes & où nous devons être de nôtre propre néant excitent, qui méritent d'avoir lieu dans la félicité que nous goûterons dans un état plus parfait? Ne nous feront-elles pas alors auſſi utiles qu'à préſent? Ne ſerviront-elles pas à nous enflamer de la plus noble reconoiſſance pour les bontés dont Dieu nous comble ſans ceſſe? Les idées d'humilité, d'anéantiſſement & de foibleſſe, cauſent la triſteſſe; mais il y a diférentes eſpèces de triſteſſe, come il y a auſſi diférens degrés d'imperfection. Ce qui eſt imperfection en ſoi même, peut ſervir à nôtre perfection, ſelon les rélations dans leſquelles on le conçoit. Ainſi cette idée imparfaite en ſoi-même de l'anéantiſſement, devient auſſi une perfection en nous, ſelon les raports & ſelon les rélations que nous avons avec Dieu, & ne produit qu'une triſteſſe agréable, douce & ſainte, puiſqu'elle eſt mêlée de la joïe la plus pure & la plus ſolide.

Ces raiſons-là me paroiſſent aſſez puiſſantes pour me porter à croire, que certaines larmes peuvent entrer dans le bonheur même, dont nous jouïrons dans l'éternité. Mais je

n'ai garde de vouloir décider avec trop de témérité sur ces matiéres abstraites, qui ne nous sont révélées que d'une maniére fort énigmatique.

Quoiqu'il en soit; je suis persuadé que les pleurs ont de l'agrément, quand même c'est la tristesse qui les cause.

Les Amans apellent ceux de leurs Maitresses des perles (*). La Phisique nous aprend,

---

(*) Je ne doute point que cette épithète ne vienne de ce que les Interprètes des Songes disoient, que lorsqu'on voioit une perle en songe, on auroit ocasion de pleurer. Car il me semble, que l'emblême d'une perle, outre la conformité naturelle qu'il y a entr'elle & les pleurs, est en quelque maniére une preuve du prix qu'ils croioient généralement pouvoir leur atribüer. Voiez J. Pierii Hieroglyphicorum Lib. XLI. ch. 43. „Illud magis receptum unionem esse lacrymarum „indicium sumptum quidem a conjecturibus qui „visos in somnis uniones lacrymarum proflu„vium portendere tradiderunt: Aïunt enim TELOUS, „MARGARITA, DAKRUOON ROON ut apud Suidam „est Artemidorum, & alios: Cujusmodi som„nium cum nobis aliquando contigisset, resque „postmodum subsecuta esset, ita cecinimus.

Visus eram niveos manibus tractare capillos,
Unio in his, lætis gema inimica viris.

qu'ils ſervent à humecter l'œil, à nétoïer & à éclaircir la cornée. Et SENEQUE fait dire avec raiſon à ULISSE, en s'adreſſant à ANDROMAQUE.

Tempus moramque dabimus arbitrio tuo
Implere lacrymis. Fletus ærumnas levat.

Cela eſt certain. Mais il faut pourtant avoüer, que parmi les diférentes eſpèces de larmes, il y en a qui ſont plus agréables les unes que les autres.

Celles que le déſeſpoir & le dépit excitent ſont les plus triſtes & même les plus douloureuſes, parceque c'eſt une émotion trop vive & peu convenable aux forces de nôtre corps, qui en eſt la ſource. Je mets dans la même ligne, les pleurs de regrets, de confuſion & de honte. Mais pour ceux que fait naître une confiance en Dieu, après une confeſſion de nôtre impuiſſance & de nos imperfections, ou auſſi une reconoiſſance pour tous les bienfaits, dont Dieu nous favoriſe, ſans que nous les aïons mérités, ni oſé nous y atendre, c'eſt-là la volupté la plus divine. Elle n'eſt ni trop violente, nî trop foible, & ce juſte équilibre tient nôtre cœur émû dans un ſuſpens ſouverainement agréable. Ces larmes ſont à la vérité mêlées de triſteſſe, mais elle eſt ſi aimable & ſi douce, qu'on peut dire avec raiſon,

que ce sont-là des pleurs de l'Aurore qui raniment les fleurs d'une prairie aride.

Il est vrai que les larmes que nous versons à l'ocasion des événemens qui nous regardent directement, nous touchent beaucoup plus que celles que nous versons à l'ocasion des malheurs d'autrui. L'amour propre, qui nous inspire cette préférence, par laquelle nous nous élevons au-dessus de nôtre prochain, en est une cause naturelle. Les derniéres pourtant, qui ne nous frapent pas si sensiblement, en sont d'autant plus agréables. Nous sentons en même tems une certaine complaisance qui nous flate d'être vertueux & de compâtir au malheur des autres.

„ Quand on est sur le port à l'abri de l'orage
„ On sent, à voir l'horreur du plus triste naufrage
„ Je ne sai quoi de doux :
„ Non que le mal d'autrui soit un objet qu'on aime,
„ Mais nous prenons plaisir à voir que ce mal même
„ Est éloigné de nous. (*)

De même aussi, lorsque nous nous trouvons au Théatre & que les malheurs des Hé-

E

(*) Cette pensée que j'ai trouvée dans les sentimens de CLEANTHE est une paraphrase des prémiers Vers du II. Liv. de LUCRECE, *De Rerum natura.* *Suave, Mari magna turbantibus æquora ventis* &c.

ros de l'Antiquité nous arrachent des larmes, ne somes-nous pas entrainés par les charmes les plus puissans d'une douce tristesse ? Nous nous répréfentons la vive image des calamités qui ont acablé des homes come nous ; nous réfléchissons coment nous pourions nous trouver dans le même état : Nous nous réjouïssons d'en être à-présent éxemts, d'y compâtir & de prendre goût à l'art du Poëte, qui nous transporte où il lui plait par ses nobles fictions.

Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire Poëta : Meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut Magus.

Une des douceurs les plus agréables qu'on goûte dans les pleurs, est celle que produit un atendrissement joïeux à la rencontre d'un Ami, qu'on n'avoit vû depuis longtems. Un triste souvenir de la longue absence de ceux que nous chérissons & que nous avons raison de chérir, nous porte à pleurer, mais ces pleurs sont adoucis par le plaisir de se revoir encore une fois. C'est ainsi, que lorsqu'Esaü & Jacob se revirent, ils verférent un torrent de larmes. La joïe de pouvoir s'embrasser, après avoir été privés si longtems de cette satisfaction, modera les senti-

mens de triſteſſe, qui leur rapelloient tous les chagrins & toutes les aflictions auxquelles ils avoient été expoſés (*).

Les pleurs que nous verſons en ſentant des odeurs trop fortes, come celles de l'oignon, ont peu de douceur (**). Les vapeurs

(*) Cette réfléxion, qui les porta à pleurer, en eſt une cauſe plus légitime que celle que les *Rabins*, épris du merveilleux ridicule ont inventée en diſant, que JACOB avoit pleuré, en ſentant ſon col roidi par un miracle, come du marbre, afin qu'ESAÜ qui vouloit l'y mordre en fut empêché & s'y démit les dents, ce qui arracha auſſi au dernier des larmes de douleur trés-naturellement. Ces fables forgées par les rèveries extravagantes des Docteurs Juifs ſont ſi ridicules, que nous ne ſaurions nous empêcher de rire, en nous réprêſentant à leur maniére les embraſſades pleureuſes de ces deux Patriarches. Mais elles nous inſtruiſent trop peu pour nous y arrêter plus longtems. Voiez le II. T. de *l'Hiſt. Univ. compoſée par une Société de Savans Anglois* ch. VII. Art. I. dans *les Rem. de la Trad. Allemande*.

[**] De-là vient ſans doute que quelques Savans ont regardé l'oignon come un ſymbole des larmes. Voiez J. PIERII Val. Hieroglyphicor. L. LVIII. ch. 4. qui remarque auſſi. „ Quod dantur remedio „ contra caliginem oculorum, quod eam, vel olfactu purgent. „ Voici le paſſage en entier. „ Id „ non omiſerim, apud quosdam cæpe lacrymarum „ hieroclyphicum fuiſſe, eaque de cauſa impe- „ ratum

que ces Plantes odoriferantes exhalent, chatouillent trop vivement les papilles, qui sont dans les narines; & cet atouchement aigu cause une émotion trop violente, qui est désagréable & se comunique aux sensations de l'ame, par un sentiment de déplaisir.

Les larmes que nous répandons en voïant pleurer les autres peuvent être les éfets de diférentes causes. Souvent elles naissent d'une compassion, dont nous somes pénétrés, en découvrant le malheur d'autrui; souvent aussi cela n'arrive que parceque l'image qui se présente à nôtre imagination produit le même éfet, que si ce même objet nous touchoit réellement. Mais il est juste de reconoitre que nous ne pleurons pourtant pas toutes les fois

---

„ ratum esse a Biante Philosopho Alyatti Regi eum ad „ amicitiæ suæ fructum amice benevoleque accer„ centi, ut cæpe vesceretur. Ita enim tetricum ejus „ Philosophi dictum ferunt, EGO ALUATTE KELENO „ KROMMNA ESTHIEIN : Nam quod cæpe oculos „ acriter mordeant, lacrymasque vel sola contrec„ tatione cieant, omnibus exploratum : Apteque „ COLUMELLA lacrymosam eam vocat. Idem & „ DIONYSIUS apud ARISTOPHANEM interrogatus, „ cur ita fleret, cæpe olfacere se respondit, & ea „ de causa KROMMNON Græcis dicitur OTI KORAS „ MNEI TOON ESTHIONTOON, quod comedentes „ jubeat oculorum pupillas occludere. Dantur „ vero" &c. Il y a quantité de passages dans les Poëtes anciens & modernes, qui font allusion à ces pleurs, excités par l'odeur de l'oignon.

que nous ſomes triſtes, & que ce n'eſt pas préciſément du degré de triſteſſe que dépend toûjours la diſpoſition que nous avons à l'exprimer par des pleurs. L'état où ſe trouvent les organes du corps y contribüe beaucoup, puiſque les vaiſſeaux qui renferment cette liqueur, qui s'échape par les yeux, & que nous apellons des larmes, peuvent être un jour moins pleins que l'autre. Nous pouvons auſſi conſiderer une même choſe dans deux points de vüe diférens, l'un triſte, & l'autre joïeux, & ainſi, le même objet peut nous porter un jour à rire & l'autre à pleurer. Les mêmes raiſons expliquent ce que l'on remarque de certaines perſones, qui ont un tempéramment plus enclin à pleurer que les autres. Mais je crois pourtant que l'on peut afirmer, ſans témérité, qu'il y en a pluſieurs qui ſe ſont ſi bien éxercées à pleurer, lorſque les pleurs pouvoient ſervir à leurs fins, que les larmes ſont à leur comande. Un certain mouvement peu naturel, & par-là même aſſez déſagréable, peut en être fort facilement la cauſe. Cette adreſſe eſt ſurtout fort comune aux femmes malicieuſes, qui ſavent trés-bien l'art de remuer & de baiſſer la paupiére coup ſur coup ou de fixer leurs regards ſur un même objet ſans les en détourner pendant quelques momens; ce qui n'empêche pas que les pleurs ne ſoient généralement un éfet

de la tristesse, dont les plaisirs même,qui sont des roses que la bonté de Dieu fait naitre du sein des épines, sont acompagnés ordinairement. Peu de gens y pensent. L'on s'abandone beaucoup plûtôt aux ris qu'aux larmes, parcequ'on oublie les douceurs qu'on a goûtées à pleurer, quand on en a eû de bones raisons. L'on sent de la joïe sans le savoir & come dit SOPHOCLE „ Les méchans ne sentent le „ prix du bonheur,que lorsqu'ils l'ont perdu. " Réfléxion admirable, puisqu'elle nous fait voir la folie des homes, qui par leur ingratitude envers l'Etre suprême se privent des agrémens les plus nobles de leur nature.

Quand même la plûpart des homes sont assés enclins à ne pleurer qu'avec une modération tout à fait singuliére, il y en a plus qu'on ne pense, qui trouvent tant de plaisir aux pleurs, qu'ils cherchent toutes les ocasions imaginables de pleurer & qu'ils pleurent même sans aucune bone raison. La tristesse est une passion trés dificile à réprimer, dès qu'elle s'est enracinée trop profondément. Elle nous fait souvent oublier que c'est un devoir que d'être content & tranquile. Il est ainsi plus nécessaire qu'on ne se l'imagine de déterminer les ocasions, où l'on peut verser des larmes, sans agir d'une maniére contraire à sa destination. Une des maximes les plus générales est celle de ne chercher jamais à pleu-

rer, parceque nous n'y trouverions dès-lors que très peu d'agrément; une tristesse & une joïe forcée ne pouvant être ni raisonable, ni délectable. Rien ne me semble par éxemple plus ridicule que ces fêtes, où l'on ne faisoit que pleurer à l'honeur d'ADONIS, déchiré par un Sanglier, qui le ravit d'entre les bras de VENUS (*). Je ne puis encore que désaprouver de même la coûtume ancienne des Israëlites, qui se croïoient obligés de faire pleurer des gens gagés exprès pour cela, à l'ocasion de la mort de leurs proches & de leurs Parens (**). Quels pleurs insensibles & peu

[*] ST JEROME prétend que le Prophète EZECHIEL a fait allusion à cette fête lorsqu'il dit ch. VIII. ℣. 14. „ Il me fit entrer par l'huis de la porte „ de la maison de l'Eternel, qui est vers Aquilon; „ & voici il y avoit des femmes assises pleurantes. „ THAMMUS" DEULING a écrit sur ce sujet une Dissertation pleine d'érudition; mais la plûpart de ses observations sont tirées du Dictionaire Crit. de BAYLE, Art. ADONIS, T. I. p. 82. &c. Ce n'est pas là le seul endroit des ouvrages de ce Docteur Allemand, où l'on peut voir facilement qu'il entendoit parfaitement bien le métier de Plagiaire.

[**] JEREMIE en parle au ch. XVI. ℣. 6. 7. de ses Prophéties: „ Et les grands & les petits mouront „ en ce païs: Ils ne seront point ensevelis & on ne „ les lamentera point, & persone ne se fera aucune „ incision, ni se rasera" &c. Cette cérémonie étoit

dignes d'être oferts aux Manes de nos Amis! Ceux que versent sans s'y forcer les persones qui nous regrettent sincérement, me paroissent beaucoup plus justes. Ils sont si naturels & pour ainsi dire si nécessaires pour temperer une vraïe douleur, que le plus sage des Rois a dit avec beaucoup de force: *Celui qui chante des chansons au cœur afligé est come celui qui ôte sa robe dans le tems du froid, & come du vinaigre répandu sur le nitre* (*.)

Il est aussi assurément bien agréable d'oser se flater que l'on a vécû ensorte que l'on mérite les regrets de ceux qui nous conoissoient. Il est doux d'oser dire,

„ Là reposera ma cendre
„ Là Tircis viendra répandre
„ Les pleurs dûs à nôtre amour. "

Les Païens ont regardé ces larmes come si sacrées, qu'ils avoient la coûtume de les ramasser dans des urnes, pour les voüer sur le sépulcre de leurs morts. J'avoüe que cette marque d'amitié me paroit grande & en même tems un témoignage de la plus vive ten-

---

étoit aussi en vogue parmi les autres nations. LUCIEN s'en moque fort finement dans son Dialogue PERIPENTHOUS De Luctu. Opp. Edit. Jac. Zvingeri T. I. p. 794.

[*] Voïés Prov. XXV. 20.

dreſſe, pourvû qu'on n'en abuſat point, & qu'on ne s'abandonat pas à des excès, come nous n'avons que trop de raiſon de craindre qu'on ne le fit. Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſûr qu'une triſteſſe exceſſive ne produit point de pleurs, à cauſe qu'elle nous rend tout-à-fait imobiles. L'engourdiſſement des eſprits animaux eſt alors ſi terrible, qu'il peut être la cauſe d'une mort ſubite. CORNEILLE a exprimé cet état afreux avec un trait auſſi ſublime que tendre, quand il fait dire à EURYDICE, qui tombe morte entre les bras de ſes femmes, après la nouvelle de l'aſſaſſinat de ſon Amant, tout en répondant à ſon amie qui lui reproche d'écouter cette nouvelle les yeux ſecs :

„ Non je ne pleure pas, Madame, mais je meurs. "

Cette penſée eſt des plus belles; mais l'on agit pourtant bien follement, lorſqu'on ſe livre à des paſſions auſſi violentes. MALHERBE a eû raiſon de dire dans ſes Stances à Mr. PERIER,

„ De murmurer contre-elle [*la mort*] & perdre pa-
„ tience
„ Il eſt mal à propos.
„ Vouloir ce que Dieu veut eſt la ſeule ſcience
„ Qui nous met en repos. "

Les pleurs qu'excite la compaſſion pour

les malheurs d'autrui ſont auſſi légitimes qu'agréables, pourvû que l'amour propre ne s'en mèle pas trop, & que l'on n'en oublie point le but. Perſone n'oſera douter que la compaſſion ne ſoit un penchant que Dieu nous a doné, pour nous porter à nous ſecourir promtement les uns les autres au beſoin. La réfléxion eſt un moïen trop lent, & ſi nous voulions toûjours faire des Diſcours auſſi difus & des recherches auſſi ſubtiles que le *Maître d'Ecole* de la Fable (*) qui voioit l'*Enfant* prêt a ſe noïer, nous laiſſerions bien périr dans le malheur la plus grande partie du genre-humain, dont la conſervation dépendroit de nôtre ſecours. Ainſi c'eſt la compaſſion qui doit prévenir le raiſonement & ſecourir les malheureux. C'eſt là le but pourquoi Dieu nous a doüés de cette inclination, come de toutes les autres, qui ſont les reſſorts

---

(*) Dans RABELAIS [L. I. ch. 42. T. I. p. 261.] Frére JEAN LE MOINE s'étant acroché à un árbre ſe fâcha auſſi à bon droit contre GARGANTUA & ſes gens, qui raiſonoient à leur aiſe ſur ſon malheur. „ Aidez-moi, leur cria t-il, de par le Diable. N'eſt-„ il pas bien tems de jaſer? Vous me ſemblez les „ Prêcheurs Décretaliſtes qui diſent, que quiconque „ voira ſon prochain en danger de mort, il le doit „ ſur peine d'excommunication triſulce plûtôt admo-„ neſter de ſoi confeſſer & mettre en état de grace, „ que de lui aider. „

qui nous font agir. Mais si nous voulions nous désespérer, & ne faire que pleurer toute nôtre vie à cause qu'un malheur est arrivé, & même sans nôtre faute, ce seroit là une folie des plus dangereuses. A juger d'HERACLITE selon ces principes & selon le raport assez apocriphe que nous en fait JUVENAL

Alter
Ridebat quoties a limine moverat unum
Protuleratque pedem flebat contrarius.

Je suis presque du sentiment de MONTAGNE. (*) Au moins je ne préfére nullement la conduite d'HERACLITE à celle de DEMOCRITE. Son but étoit sans doute de vouloir corriger les homes, en les plaignant & en pleurant leurs défauts. Toutefois étoit ce là le vrai moïen? Quelle utilité en retiroit-il lui? Quelle utilité en retiroient les autres? Nulle assurément. J'aurois mieux aimé qu'il eût pleuré une seule fois en sa vie, par compassion pour les malheurs où se plongeoient les homes, & qu'au reste il se fut étudié sérieuse-

[*] Voiez ses Essais, L. I. ch. 50. p. 216. Ce qu'il y a de trop téméraire dans ses décisions a été rectifié aussi amplement que judicieusement par BAYLE dans ses Nouvelles Lettres Crit. sur l'Hist. du Calvinisme. Lettre 21. 22. p. 318. &c.

ment à les en retirer, par les maximes de sagesse qu'il leur auroit inculquées selon la mesure de ses lumiéres & de ses forces. Ne trouverions-nous pas un home bien ridicule & bien fou, si en voïant un autre prêt à se jetter par la fenêtre, il se mettoit à pleurer amérement, sans se remüer pour le retenir. Ces pleurs du Philosophe Grec ressemblent à ceux que les Païens (*) & à leur imitation les Papistes atribüent à leurs Idoles, lorsqu'ils ne peuvent secourir ceux qu'ils protègent. Nous trouvons un éxemple des larmes de compassion, qui ont été bien plus utiles que celles-là à tous ceux qui ont voulu en ptofiter, dans celles que nôtre adorable SAUVEUR versa sur *Jérusalem.* (**) Un Personage, qui s'étoit rendu aussi respectable que lui par sa Doctrine & par ses miracles, ne pouvoit rendre l'esprit de ses Disciples plus atentif à ce qu'il avoit à leur prédire du sort funeste que cette ville ingrate s'atireroit par son obstination & par son impénitence. Nous savons aussi par l'Histoire que ce que N. S. leur en avoit dit, les yeux baignez de larmes, a fait assez d'impression sur eux pour les en faire souvenir à

(*) Voiez St. AUGUSTIN de Civitate Dei. L. III. cap. II. p. 151. Edit. Lud. Vivis.

(**) Ev. Selon St. Luc. XIX. 41.

tems ; puiſque les Chrétiens eurent le bonheur déchaper à la deſtruction afreuſe de Jérusalem, en ſe retirant hors de cette ville, dès qu'ils la virent aſſiégée ſelon la prédiction de J. C. En un mot, nous ne devons jamais pleurer, que lorſque les pleurs peuvent ſervir à un but raiſonable. Si nous jugeons ainſi de ceux de l'ambition, nous trouverons qu'ils ſont peu conformes aux règles de la ſageſſe. Eſt-ce qu'ALEXANDRE en pleurant la rapidité du cours des conquêtes de ſon Pére, ne décéloit pas un cœur plus avide de ſa propre gloire, que du bonheur de ceux qui ſeroient un jour ſes Sujets ? Cette envie étoit-elle juſte ? La fin qu'il ſe propoſoit, étoit-elle celle d'un cœur dévoüé à la vertu ? Les moïens qu'il choiſiſſoit, étoient-ils les plus ſûrs ? J'en doute fort : Et qui n'en douteroit point ?

Pour les larmes de l'amour, elles ſont de diférentes eſpèces. Je ſupoſe qu'il y en a d'agréables & de légitimes, come je crois & ſens qu'il y a des ocaſions auſſi juſtes & ſages que douces, de s'atendrir juſques aux larmes. Mais je ſais de ſûr, que la plûpart ſont fort ſotes & fort fades. Quand les Poëtes ont feint que CUPIDON étoit toûjours enfant, ils ont ſans doute voulu inſinüer, que les Amans reſſemblent auſſi en cela aux petits enfans, que peu de choſe réjouit, & peu de choſe

afligé, tellement qu'il n'en faut pas beaucoup pour les faire rire, non plus que pour les faire pleurer (*). Les larmes des Amans désespérés sont les plus injustes & les plus malheureuses. Il est bon que depuis longtems ce ne soit plus la mode de voir des galans, que la cruauté de leurs belles fait fondre en larmes ou porte au désespoir, sinon en vers. Cependant le peu d'éxemples qu'on en voit dans ce Siécle, où il y a si peu de bone foi & si peu de vrai amour naturel & chrétien, forment une triste preuve, qu'on ne sait guères se moderer dans l'usage de ce qui nous reste encore des afections naturelles. HORACE, VIRGILE, TERENCE & PLAUTE donent de-même qu'OVIDE aux Amans disgraciés des conseils, qui ne sont pas toûjours dictés par la raison, ou par la vertu. Si l'on méprise nôtre amour, il faut se souvenir que rien n'est plus volontaire; que si l'on nous trompe & nous devient infidèle, il faut que nôtre raison n'ait plus du tout d'empire sur nôtre cœur, si cela ne sufit pas pour nous guérir d'une passion déplacée. Pourquoi se

(*) Voiez le Dévin du Village par J. J. ROUSSEAU,

L'amour ne fait guère
Ce qu'il permet, ce qu'il défend
C'est un enfant, c'est un enfant &c.

désespérer? Il vaudroit bien mieux dire avec SGANARELLE:

„ Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort.
„ Mais pourquoi moi pleurer, puisque je n'ai point
„ tort?"

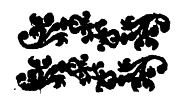
Les pleurs les plus criminels cependant & les plus douloureux sont ceux du dépit & de la colère. Quand même ils pourroient être de quelque soulagement pour ceux qui sont agités de ces passions lâches & désordonées, il vaut mieux les réprimer entiérement: Elles ne sont que des marques d'une méfiance de Dieu & d'un mépris pour les sages voïes de la Providence; ce qui est indigne de tout home raisonable.

Les larmes qui leur sont diamétralement oposées, sont les plus justes & les plus agréables; je veux dire celles que nous inspire la pénitence & la reconoissance pour les bienfaits de Dieu. N'oublions pourtant jamais, que le mérite moral des pleurs dépend du motif qui les fait couler. Rien n'est plus insensé que la superstition Monachale, qui a inventé les flagellations & d'autres disciplines, pour produire des pleurs & des sentimens de douleur, qui devoient tenir lieu des larmes de pénitence & de contrition qu'on ne

ſentoit point. (*) Les pleurs que le Roi Prophète répandoit dans le ſein de la miſéricorde divine en préſentant à ſon eſprit l'état triſte & dangereux où l'avoient plongé ſes crimes & la bonté de Dieu, qui ne l'y avoit pas laiſſé périr, étoient bien diférens de ceux-là. Ils ne reſſembloient auſſi pas à ceux qu'un Empereur verſa par foibleſſe & par lâcheté, dans la Cour du Palais du plus ambitieux des Papes. Il n'y avoit rien de bas dans une humiliation auſſi juſte que celle de DAVID réveillé de l'enchantement funeſte de ſes paſſions & relevé de ſa chûte. C'eſt plûtôt en ſentant ſi vivement d'où il étoit déchù, qu'il ſe rapella, tout ce qu'il y avoit jamais eû d'héroïque dans ſa vertu. C'eſt lui, ce ſont ceux qui l'imitent, qui méritent bien à plus juſte titre que les Héros d'HOMERE, qu'on diſe dans tout l'Univers, *Les gens de bien pleurent volontiers.* Il eſt au moins certain, que ni la Sageſſe, ni la Réligion, ni l'intrépidité n'étoufent point les ſentimens naturels: Elles les dirigent à des vües & à des uſages convenables à des Créatures, qui tiennent d'une nature angelique & d'une nature animale. Heureux &

[*] BOILEAU le Sorboniſte s'en moque avec raiſon dans ſon Hiſtoire des Flagellans.

& Sage, qui s'aplique à bien diſcerner, quand *il eſt tems de rire* & quand *il eſt tems de pleurer*. Son ame verra le tems d'une joïe ſolide, qui ſuivra toûjours la triſteſſe & les déſagrémens auxquels il ſera expoſé! *Vous êtes bienheureux*, leur dit N. S. Luc. 6. 21. *Vous qui pleurés maintenant, parceque vous rirés.*





REFLEXIONS

Sur cette Sentence de SENEQUE ; *La Sagesse enrichit, parce qu'elle rend les Richesses superflües.*

CECI n'est pas un Problême à résoudre, mais une Sentence à éxaminer ; il en est de-même, ainsi que l'a remarqué un Auteur judicieux, de quelques Maximes de M. de la ROCHEFOUCAULT, qui ont été proposées dans le Journal Helvétique. Il ne s'agissoit que de discuter si elles étoient vraïes & justes dans toute leur étendüe, & dans leurs diverses faces. J'ai souvent desiré qu'un Génie pénétrant, juste & philosophique fit un éxamen atentif de ces Maximes : On trouveroit peut-être, que la plûpart n'ont qu'une aparence de vérité, que souvent l'Auteur tire une conséquence générale, d'un principe particulier, & qu'il atribüe à tous les homes, les défauts de quelques uns. Enfin, ces Maximes ont souvent plus de finesse dans les termes que dans le fonds. L'Auteur, pour doner à ses Pensées une heureuse cadence & un air original, est quelquefois obscur & trop subtil, ce qui nuit à la justesse. Il prétend

que l'Amour propre eſt le motif de nos déterminations, & le mobile de nos actions; mais on pourroit montrer, & on l'a déja fait, que pluſieurs grands Homes ont ſacrifié cet amour propre à leurs devoirs & à la vertu. M. de la ROCHEFOUCAULT n'eſt pas le ſeul qui ait érigé un Autel à l'Amour propre; SENEQUE avoit dit avant lui „ que s'il ne lui „ étoit pas permis de comuniquer ſes conoiſ- „ ſances, il ne deſireroit pas de s'éclairer, & il „ ne prendroit pas la peine de s'inſtruire. " Mais les Païens ne conoiſſoient rien de meilleur ni de plus grand que la gloire.

Voïons apréſent ſi SENEQUE eſt plus raiſonable, lors qu'il dit, *que la Sageſſe enrichit, parce qu'elle rend les richeſſes ſuperflües* (*). Il me ſemble qu'il done ici le change au Lecteur. Il confond les richeſſes matérielles avec celles de l'Eſprit; il faut les diſtinguer. Les lumiéres & la doctrine qui nous rendent ſages, enrichiſſent nôtre Ame, mais n'augmentent pas nos tréſors. Qu'on done à un home les vaſtes conoiſſances d'un BAYLE, qu'on y ajoute les découvertes d'un NEUTON,

(*) On trouve ſur cette Sentence de SENEQUE, de bones, mais courtes Réfléxions dans le Journal de Mars pag. 319. Je ſuis en tout du ſentiment de l'Auteur; mais j'ai crû que cette Sentence méritoit d'être diſcutée avec plus d'étendüe.

ſi cet home eſt pauvre, ces conoiſſances, ces découvertes, ne rempliront pas ſa bourſe & ne pourvoiront pas à ſes beſoins. On demandoit à quelqu'un, pourquoi le Sage deſire les richeſſes, tandis que le Riche ne ſouhaite pas plus de goût & de lumiéres; on répondit, que c'étoit parce que le Sage conoit ſes beſoins, & que le Riche ne conoit pas les ſiens. La ſageſſe ne rend pas les richeſſes ſuperflües, mais elle aprend à en uſer avec modération, à ne pas trop s'y atacher, à les ménager avec œconomie, mais ſans avarice, à en faire un uſage bon & légitime, enfin à pouvoir s'en paſſer. Elle mépriſe cet inſenſé, qui dans ſon aveuglement,

Jetta tout dans la Mer, pour crier je ſuis libre.

La ſageſſe n'a jamais condanné la propriété des Biens, qui eſt dans l'ordre de la Providence, conforme à la nature, & au bien de la Société. Voici ce que dit ſur ce ſujet un célèbre Prédicateur. „ Dire que J. C. ait comandé „ de ſe dépouiller de ſes biens, pour le ſuivre, „ c'eſt faire dire au Sauveur ce qu'il n'a point „ penſé, c'eſt conclure d'un cas particulier au „ général, ce qui en matiére de raiſonement „ eſt le plus faux, & le plus abſurde des ſo- „ phiſmes: Sans compter que la maxime de „ J. C. de ſe défaire de tout ſon bien, priſe „ dans le ſens général & abſolu, ne ſeroit point

„ praticable, & qu'elle iroit à la ruine de la
„ Société, car coment une Société pourroit-
„ elle subsister sans le secours des Riches?
„ Coment suvenir aux fraix du Gouverne-
„ ment, *païer à César, ce qui est dû à César*,
„ si les Chrétiens sont réduits à une pauvreté
„ volontaire ou plûtôt forcée par leur profes-
„ sion de Chrétiens? Que deviendront les
„ Arts & les Sciences, le Comerce? Que de-
„ viendront ils eux mêmes, s'ils sont frustrés
„ de l'espérance d'un gain honête, s'ils ne
„ peuvent rien posséder en propre, ni jouïr
„ du fruit de leur industrie & de leurs tra-
„ vaux? Toutes les richesses des gens aisés
„ sortiroient du Païs, ou passeroient entre les
„ mains des fourbes, des méchans, des im-
„ pies, de sorte que les Etats Chrétiens se-
„ roient continuellement exposés ou à l'inva-
„ sion de leurs voisins, ou aux maux que les
„ méchans pouroient leur faire soufrir, sans
„ avoir aucune ressource pour leur défense.
Sermons de CHATELAIN Tom. I. pag. 124.

L'éxamen que je viens de faire, m'engage, à passer à celui d'une Question importante, qu'on trouve dans le Journal de Mars 1761. pag. 317. La voici, *Lequel est le plus dangereux pour la Société du superstitieux, ou de l'incrédule?*

Nous ne marchons ici que sur le bord des précipices & il ne nous reste de choix à faire,

qu'entre *Charibde* & *Sylla*. Il ne s'agit que de comparer le mal au pire. BAYLE a prétendu qu'une Société d'Athées pouvoit subsister, aïant pour frein, soit l'honeur, soit l'amour de la Patrie, soit, ce qui est une digue bien plus forte, la crainte du châtiment & la terreur des peines. On peut lui repliquer, que les menaces & les suplices ne sont pas capables d'arrèter le torent des passions & des vices. Le crime n'aura pas l'audace de marcher la tête levée; mais qui poura réprimer les trames sourdes, les complots, couverts du silence, & éxécutés dans l'ombre des ténèbres. La perfidie & la trahison sont-elles moins criminelles & moins dangereuses, que des actions comises à la face du Soleil, & en présence de témoins & de quelques Spectateurs. Les Athées n'auroient certainement en vüe que leur propre intérêt. L'équité, la reconoissance, l'humanité même, seroient bannies d'une Société, où l'on ne reconoitroit aucune distinction entre la vertu & le vice, où le coupable ne redouteroit point le bras vengeur d'un Juge suprême; où les Loix pouroient être impunément éludées ou rompües, par la fraude ou par la violence; où l'ordre civil pouroit être aisément dissous par la force, n'aïant aucun lien qui peût la resserrer ni la maintenir. Non, quand toute la nature, la voix de tous les homes, celle de nôtre cons-

cience, nateſteroit pas l'éxiſtence d'un Dieu, nôtre propre intérêt, nôtre repos & nôtre bonheur, celui de la Société devroient nous faire deſirer fortement qu'il y eût une Divinité ſage & puiſſante, qui veillat à nôtre conſervation, & dont la bonté nous protégeat ſans ceſſe.

Souverain Etre! Tu regardes du haut du Ciel les fils des homes; tu vois nos actions, & tu pénétres nos penſées les plus ſecretes; tu ès le vengeur du crime & le protecteur de la vertu: L'inocence trouve ſous ta main un ſûr azile; la recompenſe que tu lui promets ſera éternelle, & auſſi étendüe que ta puiſſance. Un jour l'impie ſera forcé de te reconoitre, de t'adorer, & de reſpecter tes ſains décrêts. Mais le ſuperſtitieux, qui défigure ton Image & ta Réligion, dont le culte cruel & barbare done ateinte à ta juſtice & à ta bonté, qui d'un Dieu de charité fait un tyran, eſt-il moins criminel que l'Athée? C'eſt ce qui nous reſte à éxaminer.

Qu'on ouvre les faſtes de l'Hiſtoire, on y trouve par tout les traces du ſang qu'a répandu le Fanatisme. Ses fureurs ſe ſont déploïées preſque ſur toutes les Nations. Ici, je vois des Croizés, animés d'un zèle atroce, ſignaler leur paſſage à *Jéruſalem* par le fer & par le feu, bruler des Villes, & ravager des Provinces. Ils déſolent la Terre entiére,

pour conquérir la Terre Sainte. Là je vois, sous les étendarts de la Superstition, des Soldats forcenés lui immoler des victimes, & plonger un fer sacré dans le sein de l'inocence. J'entens les *Vaudois* pousser des cris plaintifs, au milieu de leurs Femmes & de leurs Enfans, qu'immole la barbare Inquisition. Et vous Ste. *Barthelémi*, journée à jamais terrible, où les Traités solemnels furent violés, & les droits les plus saints foulés aux pieds, n'êtes vous pas un monument & une preuve, que la Superstition est pire que l'Athéïsme.

REPONSE

A l'Auteur de la Lettre inserée dans le dernier Journal p. 399. sur cette Question; *Quel est le plus glorieux ou de vaincre son Enemi par la vertu, ou de se vaincre soi même?*

MONSIEUR,

LA petite solution que j'avois hazardée à la demande que vous aviés faite, ne mérite pas les loüanges que vous avés la bonté de lui doner, mais vous mérités beaucoup d'éloge par la maniére polie dont vous critiqués une réfléxion qui m'étoit échapée, & que voici. *Si nos Enemis ont peu de vertu, il est facile de les vaincre.* En admettant le sens que vous lui donés, vous avés raison; *Devenir plus vertueux que nôtre Enemi*, dites vous, *ce n'est pas le vaincre, mais le surpasser.* Cette distinction est fine, mais elle est vraie; cependant si je voulois disputer contre vous, (& il y auroit même de la gloire à moi, d'être vaincu par un Enemi si éclairé & si généreux,) si dis-je, je voulois combatre contre vous, ne pourrois-je pas dire qu'en surpassant son énemi on en triomphe, & qu'on

ne peut lui être ſupérieur, & montrer ſa force, qu'en manifeſtant la foibleſſe de ſon adverſaire. C'eſt ainſi que CICERON triompha par la vertu des fureurs de CATILINA, & qu'AUGUSTE, en domptant ſa colère & ſa vengeance, ſe montra plus grand qu'il n'avoit jamais parû, & força ſes Enemis même, à l'admirer, & à déclarer qu'il étoit digne de l'Empire. On n'entend jamais ſur le Théatre prononcer ces Vers, que CORNEILLE met dans la bouche d'AUGUSTE, lorſqu'il pardone à CINNA,

Come à mon Enemi je t'ai doné la vie,
Et malgré les fureurs de ton lâche deſſein,
Je te la done encore come à mon aſſaſſin.

Sans être ſaiſi détonement & d'admiration, tant la vertu a de pouvoir ſur le cœur de tous les Homes. Plus même on eſt vertueux, mieux on ſent ces nobles mouvemens qu'elle inſpire. Il n'y a, come vous le dites, *Monſieur*, que des ames baſſes, des ſcélerats endurcis qui ſoient inſenſibles aux charmes & à la beauté de la vertu. Pour des méchans de cette eſpèce, on ne peut les ramener, on eſt contraint de les fuïr, come des tigres & des lions, & de les abandoner à leur malheureuſe deſtinée; plus vous feriés d'éforts pour les fléchir, pour les toucher, ou pour les ſervir,

plus il en feroient pour vous nuire ; si vous vous abaissés auprès d'eux, ils vous fouleront impunément aux pieds, & vous écraseront s'ils le peuvent. Les charbons de feu que vous amasserés sur leur tète pour fondre leur dureté, ne feront que l'augmenter.

Mais il y a des ames vertueuses, qui ont leurs foiblesses & leurs chutes. Leur raison n'a pas la force de résister à l'impétuosité de leur penchant. Voiés dans le Roman de la nouvelle *Héloyse*, la résistance qu'elle opose à une passion dont elle sent tout le danger, mais quelle ne peut vaincre ; ST. PREUX son amant, aussi vertueux qu'elle, n'a pas moins de foiblesse, emporté par son amour, brulé & consumé d'une passion, qui lui ôte presque l'usage de la raison, il n'écoute qu'elle, & se livre à ses coupables séductions ; mais quel repentir, quels remords ! Il paroit vertueux dans le sein même du crime.

Je suis &c.

LETTRE

Aux Editeurs sur la mort de Mr. BAULACRE, *Ministre du St. Evangile & Bibliotècaire à* GENEVE.

MESSIEURS

NOUS venons de rendre les derniers devoirs à un Vieillard vénérable, qui a si bien mérité de la République des Lettres, & de vôtre Journal en particulier, qu'il est digne d'y trouver une place après sa mort. Il vit avec plaisir ce Journal comencer; il s'est intéressé à son succès, & n'y a pas peu contribué, par les diverses Piéces de Critique sacrée & de Morale qu'il vous a envoïées de tems en tems.

A ce prémier trait, *Messieurs*, vous reconoissés Mr. LEONARD BAULACRE, Ministre de l'Eglise de *Genève*, qui, né avec d'heureux talens, les a cultivés avec soin, dans le repos d'une vie philosophique, a fait l'agrément des Sociétés & de l'heureuse Patrie dans laquelle il a vécu, & a enrichi le public d'un grand nombre de Dissertations, qui répandues dans divers Journaux, ont fait honeur

à la finesse & à la solidité de sa critique.

Né dans l'Année 1670, il est parvenu au terme le plus reculé de la vie humaine, & la santé ferme dont il a joui sans interruption, & qu'il devoit autant à sa frugalité qu'à la bonté de son tempéramment; une vie partagée entre les charmes de l'étude, de l'agriculture & de l'amitié; la liberté de se voüer aux ocupations qui lui plaisoient; une ame naturellement calme, qui ne se passionoit sur rien, & n'avoit que des goûts aisés à satisfaire; aucun souci domestique, aïant passé ses jours dans le célibat; aucune prétension; des Amis choisis, & nommément M. ABAUZIT; une piété éclairée & douce, ont fait de la vie de M. BAULACRE, une des plus heureuses dont l'imagination même puisse se former l'idée; & si vous ajoutés à son bonheur tout celui qu'il à fait gouter aux autres, il fournira la preuve qu'il est des situations, où la some des momens agréables, l'emporte de beaucoup sur la some oposée.

Je sais qu'un habile home, éxercé aux éloges historiques, se propose d'en doner un de M. BAULACRE qui répondra à tout ce que le public peut souhaiter, & y ajoutera la liste intéressante, (qu'il tient de la main même du défunt,) de ses productions imprimées, dont plusieurs sont sans nom d'Auteur; je m'en tiens donc, *Messieurs*, à vous tracer

rapidement quelques unes des principales époques de la vie de M. BAULACRE, que nous regrètons d'autant plus, que nous avons joui plus long-tems des douceurs de son comerce.

Il étoit d'une Famille ancienne, qui tient dans *Genève* à ce qu'il y a de plus distingué: Sa Mére étoit une BURLAMAQUI. Il se voüa par goût à la Théologie, & de même âge à peu près que feu M. ALPHONSE TURRETTIN, il fit ses études & fût toûjours lié d'une étroite amitié avec ce sage Théologien. On vit ce que seroit M. BAULACRE, dès ses prémiéres compositions, marquées au coin du génie, de la justesse, & d'une noble élégance; mais cet home, qui n'oublia jamais rien de ce qu'il avoit oui, ou vû, n'avoit qu'une mémoire ingrate lorsqu'il s'agissoit d'aprendre des Sermons par cœur; c'étoit pour lui un grand travail, il y mettoit beaucoup de tems, & ne se hazardoit à réciter en public, qu'après des épreuves réitérées; cette dificulté, qu'il regardoit come insurmontable, jointe à son amour pour la liberté, le fit hésiter long-tems à prendre le caractère de Ministre. Enfin il s'y détermina âgé déja de trente ans, & subit ses éxamens avec beaucoup d'honeur; mais il fut ferme à ne se charger d'aucune Cure, ni à la Campagne, ni à la Ville, s'en tenant à quelques Sermons qu'il prononçoit de loin en loin, & qui, composés

avec un trés grand soin, pleins d'idées neuves & heureusement rendües, avoient encore un avantage au gré de quelques persones, c'étoit d'être récités, non d'une maniére oratoire, mais d'un ton simple & familier, qui aprochoit de celui de la conversation, & leur donoit je ne sais quoi de naturel, plus propre à persuader.

Come il passoit toute la belle saison à la Campagne, se délassant de ses études à la culture des fleurs & des fruits, il étoit toûjours prêt à soulager les Pasteurs voisins; mais au lieu de Sermons, il donoit des paraphrases claires & judicieuses.

Peu d'homes ont lû l'Ecriture Sainte, avec plus d'atention & de discernement que lui; il rendoit justice à ceux qui ont travaillé à en doner l'intelligence, mais il sentoit aussi qu'il y avoit encore à glaner après eux, & conduit par son goût, que le talent & de bones études éclairoient, il tourna principalament ses méditations de ce côté là, & n'a fait presqu'autre chose pendant sa longue carriére, que chercher à répandre un nouveau jour sur quelques endroits de nos Saints Livres.

Il faut avoüer qu'il avoit pour y réussir de grands avantages; une sagacité vive, un sens droit, & qui content du simple ne recherchoit point hors de saison le merveilleux; l'intelligence de langues; une érudition nette &

variée ; beaucoup d'éloignement pour l'esprit trop sistématique, qui ne fait souvent qu'édifier erreur sur erreur ; un grand amour pour la vérité ; de la patience & du loisir : Il n'est pas surprenant qu'avec cet œil critique, il ait fait des découvertes, qui avoient échapé à d'autres ; elles n'ont pas toutes été goutées d'abord, c'est le propre de ce qui est nouveau & oposé aux opinions reçües ; mais il a eû la satisfaction de voir, que la plûpart de ses explications éxaminées de plus près, & sans prévention, ont eû l'aprobation des conoisseurs.

Equitable autant que modeste, il a toûjours laissé, à ceux même qui ne lui avoient fourni qu'un leger fil pour se conduire, la loüange qui leur étoit düe ; & il se rendoit justice à lui même, aussi-tôt qu'on lui faisoit voir qu'il s'étoit mépris.

Il voulut bien quiter en 1712 sa tranquilité studieuse, pour acompagner dans ses Voiages, M. LULLIN, Frére ainé du défunt Pasteur & Professeur, dont le nom seul réveille l'idée d'un éloge universel, & qui a si bien peint son ame dans les excellens Sermons qu'on vient d'imprimer de lui. M. BAULACRE fit un séjour assés long à *Paris*, en *Hollande* & en *Angleterre* ; il prêcha avec aplaudissement à *la Haïe*, & forma des liaisons intimes avec les Savans les plus distingués de

ce

ce tems là, & particuliérement avec Mrs. *Jean* LE CLERC & BERNARD, qui sentirent ce que valoit nôtre judicieux Critique.

De retour de ce voïage, il n'a plus quité sa Patrie, retrouvant dans son Cabinet tout ce qu'il chérissoit le plus; on l'en tira cependant en 1728, pour lui en doner un plus grand & plus digne de lui: La Charge de Bibliothécaire étant vacante, des Amis éclairés, & les vœux du public & des Supérieurs l'y apellérent; il est surprenant qu'on n'y eût pas pensé plûtôt. Cette Charge devenoit chaque jour plus considérable & plus pénible, par l'acroissement de la Bibliothèque, & la nécessité d'y mettre un certain ordre; il y faloit quelqu'un qui s'y voüat tout entier, & qui éxemt d'autre passion, fut accessible à celle-là seule, & cet home étoit M. BAULACRE. Exact en tout, assidu, savant, plein d'urbanité, il a rempli cet emploi pendant plus de 28 ans avec distinction. Ce fut une ocasion pour lui d'étudier plus à fonds tout ce qui a raport aux Manuscrits & à l'Imprimerie. Il lia des corespondances utiles, sur tout avec M. *Prosper* MARCHAND; il aprit à conoitre nos richesses, & il sût les augmenter; persone n'étoit plus propre à recevoir les Etrangers qui honoroient la Bibliothèque publique de leur présence; il savoit montrer les choses en beau, & intéresser la curiosité de chacun,

plus atentif à profiter des lumiéres des Savans, qu'à se faire honeur des siennes.

Cette administration ne nuisit point à ses ocupations chéries, & lui fournit au contraire, en multipliant les secours, de nouveaux moïens de rectifier & d'étendre ses conoissances. Il étoit, on peut le dire, une Bibliothèque vivante pour les Etudians en Théologie, qui trouvoient en lui quelquefois plus de lumiéres, que dans les Livres qu'ils cherchoient; toûjours prêt à écouter leurs dificultés, à leur doner des idées saines sur la Réligion, & des ouvertures sur les textes qu'ils avoient à traiter, à leur fournir des plans, à leur comuniquer ses remarques quand il avoit oui ou lû leurs compositions; & ces Etudians ne savoient ce qu'ils devoient le plus admirer en lui, la solidité de ses avis, ou la bonté dont il les acompagnoit.

Il faisoit les délices des Sociétés où il vivoit, & c'étoit par préférence avec des Gens de Lettres. On aprenoit toûjours quelque chose avec lui: Instruit de tout ce qui avoit raport à l'état actuel des Sciences & des Arts, recueillant de ses Lectures ce qu'il y avoit de plus curieux, & la mémoire garnie d'anecdotes intéressantes sur toutes sortes de sujets, il aimoit à conter, mais come il mêloit l'agréable à l'utile, ornant ses récits d'un heureux choix de tours & d'expressions, les va-

riant & les acomodant à la portée de chacun ; on l'écoutoit avec plaisir, lors même qu'on se souvenoit de l'avoir déja oui. Jamais conversation où il s'est trouvé n'a langui ; il avoit de plus que les autres le talent d'en remplir les vuides, & de la relever lorsqu'elle tomboit.

C'étoit un Sage aimable, spirituel, modeste, d'une humeur douce & toûjours égale, délicat jusqu'au scrupule sur tout ce qui interessoit la probité & la conscience, plein d'estime & d'amour pour la Réligion, dont il sentoit vivement la beauté & l'excellence ; charitable & zèlé, jusqu'à visiter sans obligation d'état des Malades, quoiqu'il fut lui même ataqué de dissenterie, (c'est la seule indisposition qu'il ait eû dans sa longue course ; aussi agréable dans sa maison, qu'il pouvoit l'être au dehors, d'une régularité de mœurs éxemplaire, toûjours prêt à obliger, & chéri de tous ceux qui l'aprochoient.

C'est ainsi qu'il a vécu jusqu'à l'année 1756, que se sentant un peu de surdité, & craignant d'être incomode, mais sur tout pensant à sa fin, il quita le séjour de la Ville pour aller vivre à la Campagne, où contemplant de plus près les œuvres du Créateur, il les admiroit sans cesse, & se rapelloit ses bienfaits avec éfusion de cœur ; il donoit encore des soins aux Arbres qu'il avoit plantés.

Ocupé de lectures pieuſes, il tournoit les entretiens à l'utile, ſans leur rien ôter de leur gaïeté, plus ſenſible encore on eût dit aux douceurs de l'amitié, & plus afectueux, il ſavoit gré de tout ce qu'on faiſoit pour lui ; auſſi jamais Pére n'a été ſervi de ſes enfans avec plus d'afection, que M. BAULACRE l'a été par ſes Proches ; il répandoit autour de lui la ſérénité, & inſpiroit l'amour de la Réligion & de la Vertu ; il parloit de ſa mort come d'un Voïage à faire & ſe livroit aux douceurs raviſſantes de l'eſpérance chrétienne ; il craignoit les douleurs aigües, Dieu dans ſa bonté les lui a épargnées ; il ne s'eſt point mis au lit, & a plûtôt ceſſé de vivre, qu'il n'eſt mort. Quoi qu'âgé de quatre vingt & onze ans, il fait couler des larmes ſur ſa perte, & à laiſſé à des Amis qui ont du ſentiment, le ſouvenir le plus doux celui d'un Philoſophe, qui a vécû & eſt mort en Chrétien.

On lui diſoit la veille de ſa mort, en s'apercevant qu'il s'afoibliſſoit : *Vous avés beſoin, Monſieur, de vôtre Philoſophie ; ajoutés, Chrétienne*, dit-il, *je n'en conois point d'autre.*

La Compagnie des Miniſtres ſes Collégues, dont il étoit le Doïen & par l'âge & par la date de ſa réception, a rendu à ſon mérite diſtingué l'homage le plus ſincère & le plus unanime. Il eſt mort le 20me. Avril 1761.

GENEVE.

VERS *sur la mort de M.* BAULACRE.

OMBRE illustre, ombre vénérable,
Si du séjour de la félicité,
Où t'éleva ta piété,
Tu peux, d'une douleur & juste & véritable,
Entendre encor les lugubres accens;
De nos regrets, sans cesse renaissans,
Reçois ici le triste témoignage:
Un souvenir, hélas! qui trouble encor mes sens,
M'invite à rendre cet homage
A tes vertus, à tes talens.
Devoir triste, cruel usage!
Ah! que vous coutés à mon cœur!
Peut-on parler de la perte d'un Sage,
Sans la plus amère douleur!
Non; mais ta piété, plus encor que ton âge,
Doit, aux yeux du Chrétien, adoucir ce malheur:
Pourquoi pleurer, quand d'un lieu de passage,
Après un long pélerinage,
L'ame s'envole au sein du Créateur,
Et va, parmi les Saints, partager sa faveur?

De tes talens ici rapellant la mémoire,
Que ne puis-je en tracer la glorieuse histoire!

Il faudroit un pinceau semblable, hélas! au tien,
Pour peindre dignement ce que je sens si bien.
De nos Archives litteraires,
Ofrant aux regards curieux,
Le trésor rare & précieux,
Tu sçus, par des égards, par des soins nécessaires
Par cent traits amusans, par un air gracieux,
Enchanter à la fois, & l'esprit & les yeux:
Par une complaisance, aux bons-cœurs ordinaire,
Quoique assailli souvent par des sots ennuïeux,
Tu ne leur laissas voir que le talent de plaire.

Assis au milieu de Savans,
Sectateurs du Lycée ou du brillant Permesse,
On te voioit tantôt par des récits charmans,
Egaïer l'austère sagesse;
Et tantôt l'étoner par l'art & la justesse
De tes raisonemens,
Où brilloit la délicatesse
De ton esprit & de tes sentimens.
Là, tu savois sans fadeur, sans licence,
Faire badiner la raison;
Et sur un rien, avec décence,
Amuser la grave Science,
En prenant du plaisir l'air, les graces, le ton.

Ici dans les saints Tabernacles,
Dévelopant le sens de nos sacrés Oracles,

Ralumant du Fidèle & le zèle & l'amour,
Tu savois plaire, instruire & toucher tour à tour.
La vertu, la candeur, une lumiére pure,
Une sage éloquence, une critique sûre
Brilloient en tes pieux discours;
Et d'un peuple nombreux atiroient le concours.

Ailleurs, on admira cet esprit de critique,
Eclairé par de longs travaux,
Qui, pour l'utilité publique,
Enrichissoit tant de Journaux.
Des observations savantes, curieuses,
Et des découvertes heureuses
Furent souvent le fruit de ta sagacité;
Et l'on vit, dans plus d'un volume,
Sur cent sujets divers, ton élégante plume
Des ténèbres du tems tirer la vérité.
Si, changeant quelquefois de ton & de langage,
Sans jamais cesser d'être sage,
Tu nous ofrois quelque riant tableau,
Les Graces badinoient sous ton leger pinceau.
Toûjours du goût suivant la route sûre,
Tu sçûs, de l'aimable nature,
Imiter la variété;
Sans que cette fécondité,
Fruit naturel de la culture,
Fit rien perdre à l'urbanité,

Qui nous charma dans tes ouvrages,
Et qui des Conoiſſeurs enlevoit les ſufrages.
Je te vois, ô merveille! au déclin de tes ans,
Semblable, preſque en tout, à ta brillante aurore,
De l'eſprit conſerver encore
La vigueur & les agrémens:
Mais l'âge enfin, vient terminer ta vie:
Tu meurs, chéri de ta Patrie,
De tes Parens, de tes Amis pleuré,
Et des Savans juſtement admiré.



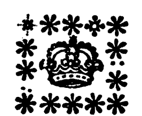
ENVOI *à Mademoiſelle* BAULACRE, *Niéce & Compagne de Défunt M.* BAULACRE.

A qui, BAULACRE, mieux qu'à vous,
Pourrois-je adreſſer un homage,
Qui de mon cœur eſt le langage
Et que l'eſtime rend ſi doux?
Vous ofrés à nos yeux, ſans aucun étalage,
Des Vertus de vôtre Oncle, un ſi rare aſſemblage,
Que peindre ſon Eſprit, ſon Goût, ſes ſentimens,
C'eſt, ſans vous flater trop, vous peindre en même tems.

GENEVE

VERS *pour être mis au dessous du Portrait de M.* BAULACRE.

Bon Ami, Parent genereux
Docte, tolerant, vertueux,
BAULACRE sût unir la justesse à la grace;
Il conut & franchit les sentiers tortueux
Et du Licée, & du Parnasse:
Il sût plus, il sût être heureux.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE de LAUSANNE perdit dès le mois de Décembre dernier un Profeſſeur diſtingué en la perſone de M. *Jean François* MOLLIN de MONTAGNI, qui ocupoit la Chaire de Philoſophie. Il avoit éxercé le St. Miniſtère en Angleterre & étoit Membre de la Société Roïale pour la Propagation de la Foi. Il avoit été Gouverneur de M. le Comte de BENTHEIM & dans ſes Voïages il avoit aquis bien des conoiſſances & beaucoup d'uſage du Monde. Il fut fait Profeſſeur honoraire en Philoſophie en 1738 & en 1750 il remplaça dans la même Chaire à *Lauſanne*, le célèbre M. de CROUSAZ. Un goût décidé pour les Sciences, qu'il inſpiroit aux Etudians, des idées claires & nettes, un eſprit juſte & conſéquent, l'ont rendu très utile dans l'Académie.

Le mois paſſé on procéda au remplacement de ce Profeſſeur & le Sénat Académique de BERNE nomma pour prononcer les Diſcours & ſoutenir les Thèſes d'uſage dans ces ocaſions, dans le grand Auditoire de la Capitale,

MESSIEURS,

Rodolphe SCHÆRER, Miniſtre.
Benjamin CARRARD, Miniſtre.
Théodore Louis de TRAYTORRENS, Miniſtre & Profeſſeur Honoraire en Phiſique Expérimentale à *Lauſanne.*
Claude Louis PACHE, Miniſtre.
Aléxandre Céſar CHAVANNES. Miniſtre.
Fréderich Samuel SCHMIDT, Membre de l'Académie Roïale des Inſcriptions de *Paris*, de l'Académie Roïale de *Gottingue*, de celles de *Cortone* & de *Luque*; de la Société des Antiquaires de *Londres*, de celle des Arts & Comerce d'Angleterre, de celle de Phiſique de *Bâle* &c. &c.
Antoine COURT, Miniſtre.
F. D. F. ci-devant Profeſſeur en Mathématiques & Phiſique Expérimentale.
Jaques DELEUZE, Miniſtre.
Jean Aléxandre GENEVOIS Miniſtre & Paſteur à *Burtigni*, Membre de la Société Roïale de *Londres* de même que de celle des Arts & Comerce d'Angleterre.

Les Diſputes aïant fini le 24me. Avril, LL. EE. firent le 27 la nomination du nouveau Profeſſeur en Philoſophie & choiſirent M. de TRAYTORRENS, dont le Pére avoit déja rempli ci devant avec diſ-

tinction la même Chaire dans l'Académie de *Lausanne.*

Cette Académie a fait encore une autre perte par la mort de M. SECRERAN, Professeur en Théologie, qui est décédé dans le Mois de Février. Nous pourrons en parler plus amplement le Mois prochain, en anonçant le remplacement qui s'en sera fait.



EXTRAIT

De SOLIMAN II. *ou* LES SULTANES, *Comédie nouvelle, par M.* FAVART, *répréſentée, pour la prémiére fois, ſur le Théatre Italien à* Paris, *le 9me. Avril* 1761.

LA Comédie, dont on va doner un précis, a eû un ſuccès des plus marqués, & le nombre des Répréſentations qui en a été doné n'a point diminué l'afluence des Spectateurs. Elle eſt en Vers libres & en trois Actes. Les Perſonages ſont SOLIMAN, Empereur, OSMIN ſon *Kislar-Aga*, Chef des Eunuques & Intendant du Serrail; ELMIRE *Eſpagnole*; ROXELANE, *Françoiſe*, DELIA *Circaſſienne*, toutes trois Sultanes, outre pluſieurs Oficiers & Perſonages muets.

Au Ier. Acte le Théatre répréſente une Sale des Apartemens intérieurs du Serrail. L'Empereur Ottoman ouvre la Scène avec OSMIN à qui il comunique le chagrin que va lui cauſer la ſéparation de la Sultane ELMIRE qu'il aime, ou plûtôt qu'il croit aimer. Il pouvoit la retenir dans le Serrail, mais il l'avoit laiſſée maitreſſe de ſon ſort, ne voulant obtenir ſon cœur que d'elle même,

& elle feignoit de vouloir partir. OSMIN fait entrevoir au Sultan, qu'ELMIRE craint son départ peut-être autant que lui même. SOLIMAN s'écrie avec vivacité: *Tu lui fais tort.* Cette expression, en établissant le caractère du Sultan, fait sentir, qu'il est moins entrainé par l'amour, qu'irrité par l'obstacle. Cependant il demande à OSMIN ce qui peut le faire soupçoner qu'ELMIRE l'aime.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu?

OSMIN.

Sur ce qu'elle est femme. . .
Sur des distractions avec art ménagées;
Des négligences arrangées,
Un hazard préparé, qu'on place heureusement;
Et de petites maladresses,
Faites le plus adroitement &c.

. . . .

Vous n'estimez un bien, que par ce qu'il vous coute;
Qu'une jeune Beauté cède enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez; & qu'elle soit févére,
Vous gémissez, cela vous déſeſpére,
On ne sait trop coment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère
Me rend à plaindre. . .

OSMIN passe ensuite aux dificultés que lui done le soin de contenir le grand nombre des Femmes du Serrail.

Entr'autres, nous avons une jeune Françoise,
Vive, étourdie, altiére, & qui se rit de tout.
Elle vit sans contrainte, & n'est jamais plus aise,
Que quand elle me pousse à bout.

. . . .

Quand je la gronde, elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi;
C'est celle-là qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

C'est ROXELANE, que l'on a trouvé l'art d'anoncer ici assés naturellement.

ELMIRE paroit. Ses adieux sont tendres; mais come l'Auteur vouloit que le principal intérêt portât sur ROXELANE, il a eû l'adresse de mettre dans la bouche d'ELMIRE des *à parte*, qui manifestent qu'elle joüe le sentiment, & qu'elle a plus de vanité, que d'amour. Après une Scène, dans laquelle elle se croit enfin sûre du cœur du Sultan, elle consent à rester & accepte ses présens. Fiére de son triomphe, elle ne balance plus à lui manifester ses sentimens de tendresse, &

elle le quite pour contremander les aprêts de son départ.

OSMIN, *après qu'elle s'est retirée.*

Seigneur, je vous fais compliment,
Vous êtes, je le vois dans un ravissement. . .

SOLIMAN.

Non, je n'aurois jamais pû croire,
Qu'elle eût cédé si promtement.

. . . .

Je suis aimé d'ELMIRE, & tout obstacle cesse.
Ah! que son cœur encore ne s'est-il déguisé!
Ou véritable, ou feinte, à présent, sa tendresse
Ne m'ofre qu'un triomphe aisé,
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse. . . .

ELMIRE reparoit sur la Scène, avec un Habit des plus galans. C'est un des présens de l'Empereur, & elle s'en est parée pour lui plaire. SOLIMAN fatigué de l'excès de tendresse & des loüanges que lui prodigue la sensible Espagnole, ordone à OSMIN de faire venir DE'LIA, célèbre Chanteuse de Circassie, arrivée récemment au Serrail. C'est sous le prétexte d'amuser ELMIRE, mais en éfet pour se dérober à l'ennui. OSMIN introduit DELIA.

DE'LIA. La belle Circassienne chante admirablement ; & l'Empereur, ravi de sa voix, lui done de grands éloges. L'Espagnole, jalouse & outrée de dépit, quite la Scène.

OSMIN vient dire qu'il ne peut plus tenir à l'indocilité de la petite Esclave Françoise. Le Sultan la fait venir, & c'est la Scène qui a fait le plus de plaisir dans la Piéce.

ROXELANE.

Ah ! voici, grace au Ciel, une figure humaine !
Vous êtes donc ce sublime Sultan,
De qui je suis Esclave ? Hé bien, prenez la peine,
Mon cher Seigneur, de chasser, à l'instant,
Cet Oiseau de mauvais augure.

. . . .

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France :
Aïez l'esprit plus liant & plus doux ;
Et croïez-moi, soumettez-vous.
On punit au Serrail le caprice & l'audace

ROXELANE.

Ce discours a fort bone grace.
Qu'un Empereur Turc est galant !
Prenez-vous ce ton-là, pour être aimé des femmes ?
Vous devez enchanter leurs âmes ;

En vérité c'eſt avoir du talent;
Mais, mais, je vous trouve excellent!
Et de vos volontés, voilà donc le Miniſtre?
Reſpectons ce Magot, avec ſon air ſiniſtre;
Aveuglément nous devons obéïr;
Il a vraiment de brillans avantages,
Ah! ſi vous le païez, pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ſes gages.

Le reſte de la Scène eſt de la même legéreté & du même enjoûment. Les bornes d'un Extrait ne permettent pas de la raporter en entier. L'Auteur a déclaré, que dans cét endroit, il n'a fait que rimer la Proſe du Conte de M. MARMONTEL, & qu'il ne pouvoit mieux faire, que de copier ſon modèle. Il faut cependant en excepter ces deux Vers généralement aplaudis, & dont la penſée apartient à M. FAVART.

Que du Serrail les portes ſoïent ouvertes,
Et que le honheur ſeul empêche d'en ſortir.

ROXELANE retirée, OSMIN demande au Sultan ce qu'il doit ordoner d'une Eſclave rebelle?

SOLIMAN.

C'eſt un Enfant, une petite fole,
Il faut l'excuſer.

OSMIN.

Cet Enfant
Pourroit bien envoïer le Sultan à l'Ecole.

DANS le IIme. ACTE, l'Empereur entre, ſuivi de pluſieurs Oficiers de ſa Perſone. Il s'aſſied ſur un Sopha; on lui préſente une pipe alumée, il la reçoit & fait ſigne à toute ſa ſuite de ſe retirer.

SOLIMAN ſeul fait quelques réfléxions ſur le caractère ſingulier de ROXELANE, qu'il opoſe à celui d'ELMIRE, ſi tendre, ſi reſpectueuſe. Ce Prince, qui a fait inviter ROXELANE à venir prendre du Sorbet avec lui, aprend par OSMIN qu'elle refuſe cet honeur. Elle entre, ſans ſe faire anoncer. Le Sultan en eſt ſurpris, mais il l'excuſe. Il continüe de fumer: Elle lui demande ſa pipe, il la lui préſente, elle la jette. Le prémier mouvement du Sultan eſt de s'ofenſer de ce manque de reſpect. Il finit par en rire. Mais, lui dit-il, il faut qu'on me reſpecte:

ROXELANE.

Et coment voulés vous, Monſieur qu'on vous corige?

SOLIMAN.

Me coriger! Dequoi donc, s'il vous plait?

ROXELANE.

Dequoi ! dequoi ! Ces Sultans me font rire ;
Ils penſent que ſur eux nous n'avons rien à dire.
Je prens à vous quelqu'intèrêt.
Croïés moi, banniſſons la gêne.
L'amitié me conduit ; quand ce ſeroit la haine
Vous pouriés y gagner encor.
La haine eſt franche, elle vaut un tréſor ;
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un Ami par pitié foiblement nous conſeille.
Nôtre Enemi conoit tous nos défauts ;
D'une gloire uſurpée il diſtingue le faux.
L'amitié dort, la haine veille.
Conſultés là, vous qui voulés règner.
L'orgueil nous trompe, eh ! faut-il l'épargner ?
Non.

SOLIMAN *à part.*

Cette femme eſt étonante !

Il l'interromt d'un ton impoſant. Ces vers ont été goutés aſſés généralement à la répréſentation : Ils étoient néceſſaires pour préparer à ce ton moral qui s'unit dans le reſte de la Piéce à la gaîté de ROXELANE.

Le Sultan lui propoſe à ſouper ; elle le refuſe, mais elle lui ofre elle même un diner, qu'il accepte. En conſéquence elle done ſes

ordres à OSMIN, avec un ton d'autorité dont il eſt étoné. Il ſort cependant pour les éxécuter. ROXELANE congédie enſuite SOLIMAN.

Allés vaquer aux ſoins de vôtre Empire ;
Vous reviendrés, lorſque tout ſera prêt.

Elle envoïe chercher auſſi-tôt ELMIRE & DELIA, pour être du diner & leur fait dire, que c'eſt de la part du Sultan.

Des Eſclaves viennent faire les aprêts d'un repas à la Turque. ROXELANE renverſe tout & ordone qu'on ſerve à la Françoiſe. Elle ſort pour faire elle même ſes arrangemens.

ELMIRE entre. Perſuadée que c'eſt SOLIMAN qui l'invite à diner, elle eſt au comble de la joïe. Il ſe paſſe entre elle & OSMIN une Scène dans laquelle elle le prie de lui être favorable. ROXELANE ſurvient, écoute ſans être aperçûe leur converſation & badine joliment ſa rivale. DELIA arrive. Cette Scène dévelope au mieux le caractère de ces trois femmes. DELIA, qui penſe en vile eſclave du Serrail dit :

Qu'on doit devant ſon Maitre
Reſter toûjours dans la ſoumiſſion,
Le ſilence, l'atention ;
La Nature a borné nôtre être ;
Pour un Amant le Ciel nous a fait naitre

Qu'il soit Sujet ou Souverain,
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être,
Par l'arrét de nôtre destin
Esclaves,

ELMIRE.

Compagnes,

ROXELANE.

Maitresses &c.

ELMIRE *à part.*

Son insolence me rassure;
Elle en sera punie, & je ne crains plus rien.

SOLIMAN entre. Come il s'atendoit à un tête à tête, il est surpris de voir ELMIRE & DELIA avec ROXELANE, qui le fait placer entre ses deux rivales. DELIA chante pendant le repas; ROXELANE chante à son tour, en s'acompagnant sur une harpe. Le Sultan hors de lui même se lève, s'aproche d'elle & lui tèmoigne le plaisir qu'il éprouve à l'entendre:

ROXELANE.

Oh! vous auriès encor plus de contentement,
Si vous voïés danser ELMIRE.

ELMIRE danse pendant que ROXELANE continüe à joüer de la harpe, & qu'elle chante un duo avec DELIA. SOLIMAN transporté

de plaisir, regarde s'il n'est pas aperçû d'ELMIRE, prend un mouchoir de soïe suspendu à sa ceinture, & le done en cachette à ROXELANE : Elle ne le reçoit, que pour le mettre entre les mains de DELIA :

SOLIMAN

Quel mépris !

DELIA

Quel bonheur !

ELMIRE

J'expire.

SOLIMAN, après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de DELIA & le présente à ELMIRE

ELMIRE

Ah ! je renais !

SOLIMAN *à Roxelane.*

Ote toi de mes yeux !

C'est-trop soufrir. Ingrate, tu me braves !

Qu'elle soit mise au rang des plus viles Esclaves.

Elle sort en regardant le Sultan d'un air ironique. SOLIMAN, en quitant la Scène, fait conoitre qu'il veut éviter ELMIRE. Il est

dans un trouble qui lui laiſſe ignorer s'il déteſte, ou s'il aime encore ROXELANE.

Le IIIme. Acte eſt ouvert par ELMIRE, qui ſe plaint de ce qu'elle ne voit pas SOLIMAN. Elle craint que ROXELANE ne l'emporte ſur elle, & forme le projet de la perdre; mais dans le même moment elle condanne ce ſentiment de vengeance. SOLIMAN entre agité & inquiet: Il adreſſe la parole tantôt à ELMIRE, tantôt à OSMIN, ſans doner de ſuite à ſes diſcours. On y reconoit l'état d'une ame entrainée par une paſſion violente, qui l'agite d'autant plus, qu'il fait plus d'éforts pour la vaincre. En jurant à ELMIRE l'amour le plus tendre, il ne ceſſe de parler de ROXELANE. Eh! laiſſons ROXELANE, lui dit l'Eſpagnole,

SOLIMAN

Il eſt vrai je m'égare.
N'y penſons plus. . . qu'elle compare
Vôtre ſplendeur & cet abaiſſement.

. . . .

On eſt moins afecté des peines qu'on éprouve,
Que des biens que l'on a manqués.

Pour raſſurer ELMIRE, il lui done ROXELANE pour Eſclave & la laiſſe maitreſſe de ſon

ſort. ELMIRE, qui l'accepte avec joïe, dit :

Je ne veux point ſur elle abaiſſer un regard ;

Je veux. . . .

SOLIMAN.

Que voulés vous ?

Il fait cette queſtion d'un ton à faire ſentir combien il s'intèreſſe encore pour elle ; cependant il l'envoïe chercher pour l'acabler de reproches, & l'humilier en la rendant tèmoin de ſon amour pour ELMIRE.

ROXELANE arive en habit d'eſclave & cachant ſon viſage. SOLIMAN la croit pénétrée de douleur. Pour l'acabler d'avantage, il afecte pour ELMIRE des tranſports encore plus ardens; mais quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſque tout à coup il voit rire ROXELANE ! Outré de colère contre elle, il fait retirer ELMIRE, pour ne pas laiſſer éclater en ſa préſence toute l'indignation qu'il conçoit contre cette Eſclave ſuperbe. ROXELANE ſoutient les reproches du Sultan avec une fermeté & une dignité qui l'étone. Sans démentir ſa gaîté naturelle, elle lui dit les choſes les plus fortes. SOLIMAN, frapé de voir tant de ſolidité dans une femme qu'il ne croioit que frivole, en devient plus épris & la preſſe de faire ſon bonheur. ROXELANE, ſans lui rien promettre,

lui laiſſe entrevoir cependant quelqu'eſpérance. Oubliés, lui dit elle,

Oubliés vôtre autorité,
Obtenés un cœur de lui même.

. . . .

Vous croiriés qu'en cédant à l'ardeur la plus pure,
J'aimerois par orgueil, ou par timidité.
Je dois m'épargner cette injure;
L'amour devient ſuſpect, s'il n'a ſa liberté.

SOLIMAN la lui done ſur le champ. ROXELANE, touchée de la générofité du Sultan, paroit émüe, & lui demande la permiſſion de ſe retirer en lui diſant:

OSMIN vous aprendra
Ce que n'oſe dire ma bouche.

Le Sultan, reſté ſeul, ſe flate d'avoir enfin ſoumis le cœur de cette Françoiſe, & ſe livre au plus doux eſpoir. Dans ce moment, on lui aporte une Lettre d'ELMIRE; il lit:

„ Sultan, ta parole eſt ſacrée:
„ ROXELANE eſt à moi, je puis en diſpoſer;
„ Je venge ton pouvoir qu'on oſe mépriſer:
„ Une Saïque préparée
„ Pour jamais à l'inſtant éloigne de ces lieux,
„ L'Eſclave que tu m'as livrée.
„ Tu ne reverras plus un objet odieux,

„ Et je t'épargne ses adieux.

SOLIMAN ne se conoit plus. Il s'écrie :

Noirs, Muets, Bostangis, il y va de la tête ;
Qu'on cherche ROXELANE, allés & qu'on l'arête.

Les ordres du Sultan sont éxécutés : On ramène ROXELANE, qui comence par excuser sa Rivale aux yeux de son Amant. Elle lui avoüe enfin, qu'il a sû toucher son ame ; elle fait cet aveu avec une espèce de dépit contre elle même, qui est bien placé dans sa bouche & qui soutient le caractère qu'elle a fait paroitre dans toute la piéce. SOLIMAN enchanté se croit déja certain de son bonheur. Arrêtés, lui dit ROXELANE :

L'Amour aime la liberté ;
Il veut encor l'égalité.
Vôtre pouvoir emporte la balance.
Mon trés auguste Souverain
Me prendroit aujourd'hui pour me quiter demain,
Et je dois m'assurer contre son inconstance.
Il ne m'obtiendra point sans être mon Epoux.

SOLIMAN

Quoi ! ROXELANE, y pensés vous ?

ROXELANE

Si mon Amant n'avoit qu'une chaumiére,
Je voudrois partager sa chaumiére avec lui.

. . . .

Mais mon Amant possède un trône;
Si je ne le partage, il n'est pas mon Amant.

SOLIMAN.

Mais un Sultan! . . .

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos Loix!

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le Muphti, le Visir, l'Aga!

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon Peuple!

ROXELANE.

A-t-il le droit de gèner vôtre cœur?
Vous le rendés heureux, il vous défend de l'être:
Est-ce à lui de borner les desirs de son Maitre,
De lui marquer les degrés du bonheur?
Epouse d'un Sultan, une femme estimable,

Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la Majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des Loix,
Protège l'innocence & lui prête sa voix,
Aux yeux de ses Sujets le rend-elle coupable?
Sans cesse avec activité,
Elle étudie, elle remarque,
Ce qui nuit, ce qui sert à vôtre autorité;
Vous présente la vérité,
Le prémier besoin d'un Monarque:
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embélir des roses de l'Amour.
Et quel autre auroit le courage
D'en ofrir seulement l'image?
Est-ce un Courtisan toûjours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flater vos défauts?
Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait fait consister le sien.
Les vertus d'un Epoux deviennent nôtre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

On vient informer SOLIMAN, qu'ELMIRE, au désespoir du triomphe de sa rivale, se dispose à partir. Le Sultan ne répond que par ces mots:

Je la plains.

Et il ordone qu'on la comble de bienfaits. S'adressant ensuite à OSMIN, il lui enjoint de déclarer à tous les Ordres de l'Empire, qu'il est déterminé à épouser ROXELANE, malgré la Loi & les usages

SOLIMAN *à Roxelane.*

Ils vivront sous vos Loix, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignés la douceur, la clémence;
Et d'une équitable puissance,
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu;
D'un Souverain le régne ne comence,
Que du moment qu'il conoit la vertu.

Le dénoüement de cette piéce est des plus heureux.

ROXELANE.

Sultan j'ai pénétré ton ame;
J'en ai démêlé les ressorts:
Elle est grande, elle est fiére & la gloire l'enflame;
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour tu vas me conoitre.
Je t'aime, SOLIMAN, mais tu l'as mérité.
Reprens tes droits, reprens ma liberté,
Sois mon Sultan, mon Héros & mon Maitre:
Tu me soupçonerois d'injuste vanité.
Va, ne fais rien, que ta Loi n'autorise:
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un Amant qui n'ait point à rougir.
Tu vois dans ROXELANE une Esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels ſentimens le Trône vous eſt dû.

Il ordone enſuite la pompe de ſon himenée.

Quoique l'on ne puiſſe diſconvenir que ce ne ſoit M. MARMONTEL, qui a fourni l'idée & le fonds de cette Comédie, par ſon Conte ingénieux intitulé *Les Trois Sultanes*, cela ne doit point diminüer le mérite du Poëte, qui a ſû mettre ſi habilement en œuvre les matériaux qui lui étoient préſentés. M. FAVART n'a fait ici que ce qu'ont fait les plus grands Maitres du Théatre, qui ont imité ou pris, ſoit chez les Anciens, ſoit même chez les Etrangers Contemporains les ſujets de leurs plus belles Piéces, ſans que cela ait diminüé leur gloire, parceque l'on a ſenti de tout tems la dificulté d'aproprier & de faire réuſſir au Théatre les plus beaux traits d'Hiſtoire. Outre la verſification, l'arrangement d'une Piéce Dramatique, d'où qu'elle ſoit tirée, éxige toûjours, pour être bone, un génie inventeur & des talens diſtingués.

Le Mot du ſecond Logogriphe du Mois de Janvier, dont nous avions renvoïé de doner l'explication, eſt MISANTROPE. On y trouve *Mons*, *Moiſe*, *Noé*, *Pô*, *Roi*, *Pois*, *Simare*, *Neron*, *Oran*, *Opera*, *Mi*, *Re*, *Mars*, *Mai*, *Monet*, *Jaſon*, *Pinte*, *Prime*, *Matines*, *Etain*, *Pirate*, *Paon*, *Paris*, *Pontas*, *Ane*, *Rome*, *Moine*, *Roſe*, *Poire*, *Pome*, *Niſo*, *Marot*, *Aſie*, *Main*, *Tein*, *Sein*, *Pet*, *Rot*, *Piron*, *Mitre*.

La prémiére Enigme d'Avril s'explique par Pepin *de Pome* & la seconde par Souliers: Le Mot du Logogriphe est Papier, où l'on trouve *Pape*, *Pipe*, *Ire*, *Pie* Pontife, *Pie* Oiseau, *Rape*, *Aire*, *Air*, *Aire* nid d'Aigle.



TABLE.

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

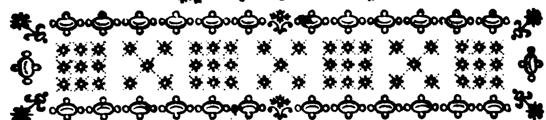
JUIN 1761.



NEUCHATEL,
De l'Imprimerie du prémier EDITEUR *de ce Journal.*



MDCCLXI.



JOURNAL HELVETIQUE.

JUIN 1761.

ESSAI

Sur ces Paroles : *Soïés doux & humble de Cœur & vous trouverés le repos de vos ames.*

On a déja montré ci devant dans quelques Discours (*) que la *Piété a les promesses de la vie présente & de celle qui est à venir*; or la douceur & l'humilité entrent nécessairement dans la Piété, & en sont deux parties principales; car une Piété qui ne seroit ni douce, ni modeste ne seroit pas une vraie Piété, & n'en auroit point l'auguste & l'aimable caractère.

I 2

(*) Voiés les Journaux Helvétiques Janvier 1757. Décembre 1758. & Août 1759.

On a aussi fait voir, que la colère, la haine & la vengeance sont des vices entiérement oposés aux Loix de Dieu, qu'ils répandent le trouble dans nôtre ame, & dans la Société, & que la vengeance en particulier est une infraction aux règles de la Justice & une usurpation manifeste sur les droits du suprême Législateur : *A moi apartient la vengeance & je la rendrai, dit le Seigneur.*

Ces Discours préliminaires jettent un grand jour sur le sujet que je me suis proposé de traiter dans cette Dissertation ; on voit par là, que toutes les branches de la Morale & de la Doctrine de l'Evangile sont liées entr'elles, & se soutiennent réciproquément. Toutes ses parties se réunissent & ont un centre comun, qui est le bien de la Société & le bonheur de l'Home, soit dans cette vie, soit dans la vie avenir ; c'est un sistème complet & parfait, où il n'y a rien de trop ni de défectueux ; mais où l'on trouve tous les motifs, tous les encouragemens, tous les secours, toutes les règles, pour conduire l'Home à une félicité pure, solide & réelle. Ce Précepte en particulier, *Soïés doux & humble de Cœur*, contient tout ce que la Morale a d'essentiel & de plus important (*):

---

[*] Il n'y a point de vertus plus nécessaires, mais d'un plus dificile usage, que l'éxercice continuel

Il devroit être gravé profondément dans le Cœur de tous les Homes; ils trouveroient dans sa pratique le *vrai repos de leur ame.*

Je tacherai de définir ce que c'est que la douceur & l'humilité que J. C. demande de nous; je ferai voir en quoi ces vertus consistent; de quelle maniére elles influent en quelque sorte l'une sur l'autre, & se soutiennent mutuellement; je montrerai ensuite, quels sont les heureux éfets qu'elles produisent; *elles procurent le repos de nos ames.* Quoi que cette matiére soit trés belle & fort digne d'être traitée dans toute son étendüe, je me bornerai à une simple analise. On ne doit pas me demander plus que je ne promets.

Il y a des choses qu'il est dificile de bien définir & de bien expliquer; on sent mieux la *douceur*, qu'on ne peut en exprimer le sens & l'idée: La douceur est oposée à tout ce qui est rude & amer; elle exclut & condanne une sévérité outrée, un air sec, impérieux & décisif, un ton imposant, à plus forte raison la haine, la colère, la vengeance, les outra-

I 3

nuel de la douceur & de l'humilité. L'home est né trés sensible, & porté à s'irriter contre tout ce qui le blesse. D'un autre côté, il s'aime beaucoup lui meme & a beaucoup de penchant à s'élever au dessus de ses égaux. Il voudroit que tout pliat sous lui & lui fut soumis.

ges , & les injures ; elle eſt indulgente, bone, patiente ; elle pardone le mal, & ſe plait à faire le bien ; elle juge favorablement du prochain, & interprête du bon côté ce qui peut échaper aux autres, ou d'équivoque, ou d'imparfait :

Il ne faut pas tout voir, tout ſentir, tout entendre.

La douceur n'eſt ni ſoupçoneuſe, ni contrariante ; elle eſt égale, & ſe ſoutient dans les maux, les accidens & les revers de la vie ; elle ne s'irrite point par les contradictions & les invectives, & leur opoſe la patience & la bonté : L'humilité qui l'acompagne, & qui conſiſte à conſiderer moins ſes bones qualités que ſes défauts, aide beaucoup à la douceur ; elle lui fait enviſager les vertus du prochain come dignes d'eſtime ; elle groſſit pour ainſi dire, ſes talens & ſes conoiſſances, & diminüe ſes vices. L'humilité nous abaiſſe à nos propres yeux, en nous montrant nos imperfections ; elle éléve au contraire les vertus des autres ; elle aime à les contempler, & à les faire valoir, bien éloignée de cette fauſſe modeſtie qui ne s'abaiſſe que pour mieux établir ſon empire & pour mieux s'élever, qui ne ſe met à la derniére place, que pour paroitre mériter la prémiére, & dont on ne ſe ſert que come d'une ombre qui done plus d'éclat à

de fausses vertus. Une telle humilité n'est qu'un fard qui cache l'orgueil, c'est un artifice pour dérober aux autres une estime & une admiration, dont on n'est pas digne.

Mais, dira t-on, il y a des Persones d'un caractère si rude, si capricieux & si mauvais, qu'il est presque impossible de bien vivre avec elles; leur mauvaise humeur semble contagieuse; tout les chagrine, & rien ne les contente; elles font un crime des plus petites fautes; ce qui paroit leur faire plaisir aujourd'hui leur déplait demain, on ne sait coment faire pour les satisfaire; leur ton, leurs paroles, leurs gestes, tout est menaçant. Elles répondent à des politesses par des invectives; on est presque forcé à se plier à leur air, pour leur repliquer, ou pour réprimer leur emportement, en un mot, on est presque forcé a devenir méchant ou à le paroitre; car il y a des Gens qui sont d'autant plus méchans qu'on leur témoigne plus de bonté; ils se font un droit de nôtre douceur pour nous outrager; on devient leurs dupes si on ne leur tient tête, & l'on est obligé à les imiter, ou pour les corriger, ou pour ne pas être leurs joüets & leurs victimes: Ce sont des torens fougueux qui nous entrainent, si on ne leur opose une forte digue; c'est un vent impétueux qui se calme quelquefois par un vent contraire. Je plains ceux qui se trouvent

obligés à être en comerce avec des Perſones d'un ſi mauvais caractère; ils ont beaucoup à ſoufrir, j'en conviens, mais ces Perſones mériteroient plûtôt nôtre compaſſion que nos reproches. La douceur & la modeſtie ſont bien propres à apaiſer la colère des plus emportés: Leur rendre le mal pour le mal, c'eſt être auſſi coupables qu'eux; leur pardoner c'eſt devenir leur ſupérieur (*), & les forcer a être nos amis. C'eſt le moien le plus ſûr & le plus légitime de les faire revenir à eux mêmes, & de leur faire honte de leurs emportemens. Lorſqu'on ne heurte jamais l'amour propre des autres, on ſe le rend bientôt favorable. On les aſſujettit en quelque ſorte en paroiſ-

(*) Je ſai bien que ce n'eſt pas la maxime du monde que celle de pardoner les injures, mais en ſuivant la foule on s'égare & on ſe perd avec elle. Le nombre des coupables ne diminue point l'atrocité du crime; en ſe vengeant on perpétüe l'injure & la vengeance; on jette de l'huile ſur le feu, & l'on alume un Incendie qu'on pouvoit éteindre; l'afection des Homes n'eſt-elle pas préférable au coupable plaiſir de ſe venger?

Ce n'eſt pas à dire que la douceur & l'humilité nous défendent de nous juſtifier des mauvaiſes actions qu'on nous impute fauſſement, des menſonges & des calomnies qu'on publie contre nous; le ſoin de nôtre réputation & de nôtre inocence ne nous permettent pas d'être inſenſibles à ces injures, mais on doit y répondre ſans aigreur, ſans amertume, & modeſtement.

ſant ſe ſoumettre. Les Gens les plus inflexibles & les plus implacables, écoutent enfin la Raiſon, quand la douceur & l'humilité lui prêtent leur voix. On adoucit la férocité des Lions par des ſoins & des careſſes; l'home le plus emporté & le plus cruel laiſſe tomber les armes des mains, lorſqu'on ceſſe de lui réſiſter, & qu'on implore ſa clémence. CESAR ne pût refuſer la grace de LIGARIUS, qui l'avoit fort ofenſé, aux inſtances & aux priéres de CICERON. Dieu lui même menace longtems avant que de lancer ſa foudre ſur les coupables, il ſe laiſſe fléchir à leur repentir & à leurs larmes. C'eſt ainſi qu'il pardonat aux *Ninivites*, & que J. C. qui doit être nôtre modèle, pardona au bon Brigand qui implora ſa miſericorde. On pourroit comparer la douceur & l'humilité à ces pluïes fécondes qui aroſent & atendriſſent le terain le plus ſec & le plus dur & lui font porter de bons fruits.

C'eſt ainſi que ces divines vertus procurent le repos de nos ames; elles en calment les agitations & les tempêtes, car rien n'eſt plus propre à la troubler que les vices contraires, la colère & l'orgueil. On a dit que la colère eſt une courte fureur; elle nous emporte toûjours trop loin, elle nous jette loin du rivage, & nous laiſſe à la merci des vents les plus orageux. L'orgueil nous rend fiers & injuſtes, quelquefois bas & rampans au-

près de nos fupérieurs de qui nous atendons nôtre élevation ou des bienfaits; prefque toûjours infuportables à nos égaux, & à nos inférieurs que nous foulons infolamment aux pieds. Le fuperbe ANTIOCHUS ofe luter contre Dieu même, & a l'audace d'ufurper fon pouvoir, come s'il vouloit lui difputer l'Empire du monde; mais l'Etre fuprême confond fon orgueil, & le brife come un Vaiffeau foible & fragile; foiés donc bien convaincus que la douceur & l'humilité produifent le calme & la paix, & nous préparent à une félicité éternelle.

Plus nous faifons d'éforts pour nous élever, plus les autres, que nôtre orgueil mortifie, font d'éforts pour nous abaiffer. Dieu nous recomande la bonté, come la qualité la plus propre à nous élever à fa reffemblance, lui qui eft le meilleur de tous les Etres, come il eft le plus puiffant. La bonté eft auffi la qualité qui caractérife le mieux l'home de bien. *Lorfque Dieu forma le cœur & les entrailles de l'Home*, dit un illuftre Orateur, *il y mit prémiérement la bonté, come le propre caractère de la nature Divine, & peut-être come la plus fûre marque de cette main bienfaifante, dont nous fortons. La grandeur qui vient par deffus, loin d'afoiblir la bonté, n'eft faite que pour l'aider à fe comuniquer d'avantage, come une Fontaine publique qu'on élève pour répandre avec*

plus de facilité ses Eaux salutaires ; les Cœurs sont à ce prix, & les Grands, dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeurent privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est à dire des douceurs de la Société.

Comparés l'état du fidèle & celui du méchant, & voïés de quel côté est le vrai bonheur, voici ce que dit un Poete sur ce sujet :

Pour le Cœur du méchant, non il n'est point de paix:
Il la cherche toûjours sans la trouver jamais.
Le remords dans son Cœur établit son empire ;
Le présent le confond, le passé le déchire,
L'avenir le remplit de trouble & de tereur ;
Tous ses jours sont tissus de tristesse & d'horreur.

Etre sensible aux maux d'autrui, chercher à les soulager, être afable, modeste, égal dans tous les états de la vie, vaincre ses passions, & savoir pardoner les injures ; voilà la vraie grandeur. Elle n'est ni dans les titres fastueux, ni dans des richesses immenses ; elle est dans la noblesse du Cœur & des sentimens. Gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice & misericorde, acomplir le bien, que Dieu veut, & soufrir les maux qu'il envoïe, ce sont ces pratiques simples & comunes que J. C. loüera un jour devant son Pére céleste. Les Conquêtes

les Victoires feront comptées pour rien. Ce qui eft l'ouvrage de la vanité eft auffi fragile, auffi court, & auffi périffable qu'elle. Les Hiftoires feront abolies avec les Empires; mais la mémoire des bones actions durera éternellement.

Dequoi l'home peut-il s'enorgueillir? des richeffes ou des dignités, de la beauté & de l'efprit, qui brillent come une fleur & s'évanouiffent come elle? L'humilité eft come une ombre qui done du luftre & de l'éclat à toutes les vertus; l'orgueil, au contraire, eft la fource de prefque tous les vices, & en augmente la noirceur & l'atrocité (*). Il nous rend infenfibles & cruels; il a produit ces Guerres funeftes qui défolent le Genre-humain. Pour s'élever au deffus de fes égaux on devient leur Tiran, & on s'érige en Ufurpateur. Or-

(*) C'eft l'orgueil qui a produit l'incrédulité; plûtôt que de reconoitre un Dieu, & de fe foumettre à fes Loix on encenfe fon propre Génie, on s'arroge les droits de la Divinité, on veut être le Dieu de fon Dieu & l'on aime mieux élever des Autels à un hazard aveugle, que de fe foumettre humblement à l'Etre fuprême; on veut tout conoitre, tout voir, décider de tout & plûtôt que d'avoüer fa foibleffe & fon ignorance & de s'arrêter quand l'évidence nous manque; on aime mieux s'enfoncer dans l'obfcurité, s'égarer & fe perdre dans le cahos de l'impiété.

gueil insensé qui a fait perdre au prémier Home son inocence & la félicité céleste! Il vouloit être égal à son Créateur, & il devint par sa funeste désobéissance, la plus vile & la plus méprisable de toutes les Créatures. Que seroit-il devenu, si Dieu l'eût abandoné à lui même & à ses remords! Divine Humilité, Compagne de la douceur, toi seule nous tient dans l'ordre, nous aprend à nous conoitre, à sentir nos miséres, & à rendre à Dieu, & aux autres Homes ce que nous leur devons. Tu nous aprens à aimer & à pratiquer tous nos devoirs. Tu nous rens doux & modeste dans le sein des grandeurs & de l'opulence. Tu nous fais trouver le repos & la solitude au milieu du bruit & du tumulte du Monde. Tu ôtes à la Guerre sa férocité & son injustice, & tu l'humanises en quelque sorte. M. de TURENNE, dit l'illustre FLECHIER, *cherchoit à soumettre ses Enemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir ataquer sans nuire, se défendre sans ofenser, & réduire au droit & à la Justice ceux auxquels il étoit obligé de faire violence. Il s'étoit acoutumé à combatre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, à pratiquer tous ses devoirs sans ostentation, & à ne suivre pour règles de ses actions que la vertu & la sagesse.*

Homes fiers & superbes! Pouvés vous goûter les douceurs de la Paix? Vous êtes en

proïe a des desirs éfrenés que vous ne pouvés satisfaire, dévorés sans cesse par un vautour qui vous déchire les entrailles. Semblables à ces Montagnes couvertes d'épais nuages, ou brulées par la foudre, l'orgueil fait vôtre suplice.

Est-il possible qu'il se trouve encore dans le sein même du Christianisme de ces Gens, qui voudroient pouvoir écraser les autres sous le poids de leur fausse grandeur, ou sous les careaux de leur vengeance? Gens qui se croïent au dessus des autres, & presque d'une nature diférente & plus excellente, seulement parce qu'ils ont plus d'ambition! Gens implacables, qui persécutent jusqu'au tombeau, & qui voudroient même poursuivre jusques chés les morts, ceux qui les ont ofensés, peut être par hazard & sans dessein! Gens qui ne pardonent pas même les injures qu'ils ont dites, & le mal qu'ils ont fait à leur prochain! Et ces Gens se disent Enfans d'un Dieu, qui pardone avec tant de bonté les péchés qu'on a comis contre lui? D'un Dieu devant qui toutes les Grandeurs humaines s'éclipsent & s'anéantissent. *Dieu Créateur & l'home sa Creature*! Ces deux mots renferment tout, & devroient faire trembler le vindicatif; trop foible pour vaincre sa haine & sa colère, il n'est fort que pour résister insolam-

ment aux ordres de Dieu, ſon Créateur & ſon Maitre.

Et l'home fier & vindicatif oſe ſe dire Chrétien, Diſciple de J. C. dont le caractère diſtinctif étoit la douceur & l'humilité ! Lui qui réprimat le zèle amer & impétueux d'un de ſes Apôtres, qui vouloit faire deſcendre le feu du Ciel ſur une Ville que l'éclat de ſes Miracles n'avoit point frapé. Il prédit à ſes Sectateurs, qu'ils ſeroient expoſés à de violentes perſécutions, & aux plus afreux tourmens; mais il leur défendit, en même tems, de repouſſer la force par la force. Tantôt il ſe compare à un Agneau qu'on mène à la boucherie, ſans ſe plaindre; tantôt il eſt lui même le Berger, qui va au devant de ſes Brebis. Il pardone à ſes Enemis les outrages & les ſuplices qu'ils lui font ſoufrir. Il ne rendit jamais injures pour injures; il ne ſe fait des Diſciples, que par la ſeule force de la vérité, & ne les enchaine que par la pureté de ſes mœurs & les liens d'une douce perſuaſion. Le même eſprit anime ſes Apôtres; ils expriment dans toute leur conduite le caractère doux & pacifique de leur Maitre, & ne s'écartérent jamais des maximes de leur divin Fondateur. Mais quel Apôtre qu'un Boureau armé de l'apareil des ſuplices? Les prémiers Chrétiens ſuivirent l'éxemple de leur Maitre, leur zèle étoit ardent, mais pacifique; il n'é

toit soutenu & animé que par le feu pris sur les Autels, & n'étoit point allumé par le souffle profane des Passions humaines. Nous tournons avec plaisir nos regards sur cet heureux tems; l'époque la plus glorieuse au Christianisme, où les Conversions étoient si nombreuses & si rapides, quoique les Ministres de l'Evangile n'eussent pour armes que celles que leur prètoient la raison & la vérité. Pourquoi avons nous si fort dégénérés? Puissent revivre ces tems fortunés où l'esprit d'orgueil & d'intolerance étoit détesté, & où la persuasion étoit la seule contrainte qu'on emploïoit pour gagner & subjuguer les esprits.

On croit que l'humilité nous abaisse, & rien ne nous élève d'avantage; même aux yeux des Homes fiers & superbes, qui ne laissent pas de sentir qu'il y a une véritable grandeur à en mépriser une fausse & à ne pas estimer des biens, qui ne sont que vanité, & qui passent avec le monde. N'y a-t-il pas une certaine noblesse à ne pas dépendre de la protection des Grands, qui sont eux mêmes foibles & mortels; de ne voir autour de soi que des égaux & des amis, & de ne faire dépendre son bonheur que de la pratique de ses devoirs?

Heureusement, & c'est nôtre espoir & nôtre consolation, il y a encore parmi nous de

ces

ces Sages, de ces Notables de la Terre, dont la douceur & la modestie servent d'éxemple & de modèles; qui sans rechercher l'estime & la considération les obtiennent, parce qu'on ne peut les refuser à leurs vertus, ne se préférant à persone; aussi dociles que s'ils avoient besoin de recevoir des avis, eux qui sont si capables d'en doner; d'une simplicité qui laisse déviner leurs talens & leurs conoissances, & qui aiment mieux mériter la réputation que de l'aquérir. Un Home humble est plus atentif aux vertus de son prochain qu'à ses défauts; il pardone les uns en faveur des autres?

Outre l'humilité de cœur, qui est celle que prescrit nôtreSeigneur, il y a encore une humilité d'esprit, qui nous rend dociles aux conseils & aux leçons des Persones sages & éclairées; cette humilité modére nôtre desir de savoir des choses qui sont au dessus de nous, & que nous somes condannés à ignorer sur cette Terre. Il y a des objets qui sont trop élevés, trop vastes & sur lesquels nous ne pouvons former que des doutes. A cet égard, la prudence veut, que nous suspendions nôtre jugement, jusques à ce que nous aïons plus de certitude & d'évidence. Il y a d'autres objets obscurs pour nous, parce que nous manquons de moïens pour les conoitre, & que nous n'avons pas des lumiéres sufisantes pour

les discerner & les aprofondir ; mais ces objets nous sont peu nécessaires, & ne feroient qu'exciter une curiosité inutile. Il en est des objets de la Foi come de cette colone de feu, qui conduisoit les *Israëlites* lorsqu'ils passérent le Jourdain, & qu'ils entrérent dans le désert ; elle étoit lumineuse d'un côté & obscure de l'autre, assés claire pour les guider & les empècher de s'égarer, mais sombre & nébuleuse du côté où il leur étoit défendu de marcher & de s'arrêter. Dieu est si grand & l'home est si petit, qu'il n'est pas surprenant qu'il trouve des dificultés dans sa route. Un Esprit borné ne sauroit comprendre & ateindre l'*Infini*, qui est come le sceau de la Divinité.

C'est quelquefois l'orgueil, qui engage l'home à sortir des bornes que la Raison & la Révélation lui prescrivent ; mais lorsqu'il a une fois passé ces limites, il s'égare & se perd dans un cahos de rèveries & de visions qui produisent le Fanatisme. Consultons les sens & la Raison dans les choses qui sont de leur ressort, mais ne les regardons point come des oracles infaillibles dans ce qui n'est pas à leur portée ; les choses visibles sont pour l'home, mais les invisibles sont pour l'Eternel. Dieu seul doit être nôtre Maître ; parce qu'il ne peut ni être trompé, ni tromper persone. Ses préceptes sont droits & purs, & conduisent au vrai bonheur.

On ne peut l'aquerir ce bonheur, que par le bon usage de la Raison & de ses facultés; mais est-ce faire un bon usage de sa raison, que de s'enorgueillir de ce qui n'est pour l'home qu'un ornement étranger, une vaine parure, que mille accidens peuvent détruire, & que la mort nous enlève certainement après un court espace? L'orgueil n'est pas fait pour l'home, qui rampe dans la poussiére, qui sera immanquablement la victime des Vers, & dont l'être fragile & fugitif aproche si fort du néant.

Mettés la douceur & l'humilité à la place de la méchanceté & de l'orgueil, l'home sera dans l'ordre, & il remplira avec facilité & sans répugnance tous ses devoirs. Il n'y aura plus ni disputes, ni querelles, ni médisances, ni calomnies (*): Chacun s'empressera à se prévenir par de bons offices: On sera docile aux bons avis, & atentif à se coriger. Si l'on n'ateint pas à la perfection, parce qu'elle n'est

(*) *Le Démon*, dit St. François de Sales, *est sur la langue du Calomniateur, & dans l'oreille de celui qui l'écoute. Une seule calomnie*, dit St. Bernard, *peut être mortelle à une infinité d'âmes, puisqu'elle tue non seulement ceux qui la publient, mais encore ceux qui ne la rejettent pas.*

pas nôtre partage sur cette terre, on fera du moins quelques pas pour parvenir à un but si noble & si grand, & l'on y aspirera sans cesse. C'est ainsi qu'après avoir étudié la Morale, en honête home & en bon Chrétien, on la pratiquera sincérement, & que l'home parviendra à la plus grande félicité dont il est capable, en chérissant la vertu & en détestant le crime.

C'est l'orgueil qui rend l'home énemi de l'home; c'est lui qui a enfanté les Hérésies & les Erreurs, qui le dégradent & qui l'avilissent. On a voulu se distinguer par ses sentimens & ses opinions, ne pouvant se distinguer par son mérite & ses vertus. La route de la vérité étoit ouverte; l'orgueil a fraïé celle du mensonge; on a mieux aimé s'égarer seul que de prendre un bon guide, qui menat au but. Dans son aveuglement superbe l'Esprit humain, fier de la singularité de ses opinions, & cruel par entètement, veut entrainer & subjuguer par la crainte des suplices, ceux qu'il ne peut ni éclairer, ni persuader par la force des raisons; il veut justifier ses cruautés par des cruautés plus atroces, & ne leur done aucunes bornes.

Soïes doux & humble de Cœur & vous trouverés le repos de vos ames.

La douceur & l'humilité n'excluent pas le sentiment; l'amour propre est inséparable de l'home; on ne peut le détruire & l'anéantir

tout à fait. Vous ètes exposé au mépris, & aux injures; on vous fait tort injustement; il est impossible que vous ne soïés sensible aux invectives, aux outrages, & à la perte de vos biens; mais réglés & moderés vôtre ressentiment, & n'ajoutés pas à la peine qu'on vous fait, ou qu'on veut vous faire, celle que vous voús feriés à vous mème, en vous afligeant d'un jugement inique, qui ne doit atrister que celui qui est assés injuste pour le faire. On ne peut flétrir une réputation dont vous ètes digne; tôt ou tard on vous rendra justice, & les traits du Calomniateur retomberont sur lui même. Il vous met à la derniére place, & vous mérités peut ètre la prémiére; qu'importe à vôtre bonheur, de ne pas ocuper le prémier rang?

Est-ce un si grand malheur de n'éblouïr persone,
De n'avoir que l'éclat que la probité done?

On vous enlève vos biens! Mais peut ètre n'en feriés vous pas un bon usage; peut ètre serviroient-ils d'aliment à vôtre vanité, ou à des plaisirs dangereux; la privation de vos richesses vous laisse vos talens & vos vertus: Elle met vos amis à l'épreuve; elle éloigne les faux, qui n'étoient atachés à vous, que dans l'espoir de jouïr de vôtre fortune;

elle vous laisse de vrais amis, qui vous sont liés par le cœur & par la vertu. Vôtre félicité seroit bien fragile, si elle dépendoit des événemens & du jugement des homes, si elle pouvoit être détruite par le hazard ou par le caprice.

Dépendroit il d'un sot d'humilier le sage ?

Les richesses, la beauté ou les honeurs flatoient nôtre orgueil, Dieu le confond & le mortifie en nous les enlevant.

Pour être heureux, il faut laisser faire la Providence & laisser dire les Homes; oublier & pardoner (*).

La grandeur d'ame, dit un célèbre Auteur, *n'est pas tant à s'élever & à se guinder, qu'à se régler & à se réduire. Elle tient pour grand tout ce qui est vertueux. Il n'est rien de si beau & de si juste, que de bien remplir les devoirs de l'home. Le devoir seul peut mener à la gloire. Celle qu'on doit aux bassesses & aux intrigues*

(*) L'home humble est grand aux yeux de Dieu par ses vertus, & petit à ses propres yeux par le sentiment de ses foiblesses. Un Athénien s'étant présenté pour entrer dans le Sénat, fut exclus par les sufrages du Peuple. *Je suis charmé* dit il, *qu'il se soit trouvé deux cents Citoiens plus capables que moi de bien gouverner.* Voilà la vraie humilité.

de l'Ambition, porte toûjours avec elle un caractére de honte, qui nous déshonore.

Mais, dit-on, l'humilité défend-elle d'aspirer à la réputation & à la gloire? Non; pourvû qu'on n'y aille que par des routes légitimes, sans nuire au prochain, & sans se faire tort à soi même, par des travaux excessifs & des desirs trop ardens. Qu'est-ce au fond que cette réputation, qui est l'objet de nos voeux? Une fumée, un éclat passager, qui se dissipe avec la vie, qui souvent en corrompt & en précipite le cours, & qui ne nous suit pas au delà du tombeau. Dans la République des Lettres les prémiéres places sont prises; les Fastes sont déja remplis; il n'y a que l'apas de la nouveauté qui fasse lire de nouveaux Ouvrages; mais ils se succèdent & se chassent en quelque maniére, les uns les autres, come les flots de la mer, qui se heurtent & s'écoulent avec rapidité.

Pour nôtre repos & nôtre bonheur, gravons profondément dans nôtre ame ce beau précepte de nôtre grand Maitre, *soïés doux & humble de Cœur.* Mais, ajoute-t-on encore, pour mieux pratiquer cette excellente leçon, faut-il s'anéantir soi même, jusqu'au point de ne pas sentir la noblesse & la dignité de son ame. Ne seroit il point à craindre de la confondre avec le corps, & de leur assigner la même fin & le même sort, à l'exemple des

Incrédules, anciens & modernes? Non! Celui qui a mis en lumiére la vie & l'immortalité par l'Evangile, me rassure & dissipe mes terreurs:

Dans le sombre séjour des morts
Mon ame crains-tu de descendre?
Celui qui a créé mon corps,
Et qui l'a formé de la cendre
Qui dirige à son gré tous ses divers ressorts,
Est assés grand pour te le rendre.

L'home humble, l'home pacifique ne moura jamais, car la charité demeure éternellement.

Tachons de rapeller & de rassembler ici les principales pensées répandües dans cet Essai; on en verra mieux l'ordre & la liaison.

On a d'abord fait la définition de la *douceur* & de l'*humilité*; on a montré quel en est le caractère, & quels sont les éfets que ces divines vertus doivent produire; *elles procurent le repos de nos ames.* C'est ainsi que l'Evangile dit ailleurs, que les *Persones douces & pacifiques hériteront la Terre*, ce qui ne s'entend pas des richesses & des trésors qu'elle renferme; ils sont rarement le partage des bons; mais ils possèdent quelque chose de meilleur & de plus précieux, savoir la paix de

la conſcience, le repos de l'ame; cette joïe délicieuſe, que le monde ne conoit point, l'eſtime des Homes, & ce qui eſt au deſſus de tout, l'aprobation de Dieu, du Maitre des Cieux & de la Terre, qui les aime, qui les ſoutient & qui les protège, & qui leur deſtine une félicité parfaite & ſans fin.

Au contraire; *il n'y a point de paix pour le Méchant.* Il peut s'endurcir & s'endormir dans le vice; mais ſa Conſcience le réveillera tôt ou tard, & le déchirera par d'afreux remords, dans le ſein même des richeſſes & des dignités; & qu'on ne croïe pas qu'il faille entendre par le mot de *Méchant*, un de ces monſtres qui ont fait gémir la vertu, & déshonoré l'humanité, un NERON, un CALIGULA &c. Non, on peut être *Méchant* ſans pouſſer l'atrocité du crime à cet excès; un ACHAB qui ſacrifie l'inocent NABOTH à ſa cupidité & à ſa colère, un AMAN dont l'orgueil s'irite de ce que MARDOCHE'E refuſe de fléchir le genou devant lui, & qui veut l'immoler lui & les Juif à ſa vengeance; voilà les Méchans pour leſquels il n'y n'y a point de paix. Qu'eſt ce que Dieu requiert de toi, ſinon de te garder de l'iniquité, d'aimer la miſericorde & de marcher dans l'humilité?

Pour ramener l'home à l'humilité, qui devroit être ſon partage & l'acompagner partout, renverſons ce coloſſe, qu'un fol or-

gueil a élevé; détruisons jusques dans ses fondemens cette Tour immense & fastueuse, par laquelle les Homes voudroient se soustraire au pouvoir du Tout-Puissant & échaper à ses yeux & à ses coups; mais qui sont-ils pour braver l'Etre suprême? Créatures foibles & fragiles, qui n'éxistent que par la volonté de leur Créateur, & qui ne subsistent que come les monumens de ses bienfaits; il n'a qu'à retirer sa main & son soufle; elles tombent, elles défaillent; on cherche la place où elles étoient, & on ne la trouve plus. Dieu seul a l'éxistence par lui même, & a le pouvoir de la comuniquer; le bonheur de l'home dépend de lui; il ne possède rien que d'une maniére incertaine & précaire; sa vie même est empruntée; placé dans l'échelle immense des Etres, il ignore également quel sera son sort & le moment de sa mort; il ne comence que pour finir. Dieu seul est éternel: *Je suis*, dit-il, *celui qui suis*. L'univers sera détruit, mais son Trône est inébranlable; il possède réellement ce que l'home n'a que par emprunt, & que mille accidens peuvent lui enlever. Il se glorifie de ses richesses, & elles sont la proie de l'Usurpateur & les victimes des élémens conjurés contre elles: Celui qui fait des vents ses Anges & des flames de feu ses Ministres dévore & consume dans un instant ces trésors d'iniquité auxquels

l'home étoit trop ataché. Dieu seul peut doner à l'home, mais à l'home humble, ce que le Monde promet & ne done point, une gloire solide & durable, une félicité & une paix éternelle.

PENSE'ES DIVERSES

TIRE'ES DE TELEMAQUE.

Ceux qui n'ont jamais soufert ne savent rien; ils ne conoissent ni les biens ni les maux. Ils ignorent les Homes, ils s'ignorent eux mêmes.

La crainte est nécessaire, quand l'amour manque, mais il la faut toûjours emploïer à regret, come les remèdes les plus violens, & les plus dangereux. On doit prévoir les plus terribles accidens: Le vrai courage consiste à envisager tous les périls, & à les mépriser, quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assés de courage pour en suporter tranquilement la vüe. Celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage & magnanime.

Ce n'est pas tant le rôle qui nous anoblit, que la maniére de l'éxercer.

L'home a par lui même de la grandeur & de la dignité, il n'y a que les Passions qui le dégradent & qui l'avilissent.

Il faut du courage pour oser se dire l'ami d'un home obscur & méprisé, au milieu de Gens qui le regardent de haut en bas.

Il vaut mieux ne rien faire que de s'ocuper à des riens.

La tranquilité de l'esprit produit la santé du corps, & réciproquément la santé du corps, procure ordinairement le repos de l'esprit.

Un home qui parle beaucoup de ses meubles, de ses chevaux, de son équipage, me done lieu de penser qu'il n'a d'autre mérite que celui d'être riche.

Quels maux cruels la Guerre ne traine-t-elle pas après elle? Quelle fureur aveugle pour les malheureux mortels? ils ont si peu de jours à vivre sur la Terre! Ces jours sont si miserables! Pourquoi précipiter une mort déja si prochaine? Pourquoi ajouter tant de désolations afreuses à l'amertume dont le Ciel a rempli une vie si courte? Les Homes sont tous fréres, & ils s'entredéchirent! Les Bêtes féroces sont moins cruelles qu'eux. Les Lions ne font point la guerre aux Lions, ni les Tigres aux Tigres; ils n'ataquent que les animaux d'espèce diférente. L'home seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux,

ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore, pourquoi ces Guerres ? N'y a t-il pas aſſés de terre dans l'Univers pour en doner à tous les Homes, plus qu'ils n'en peuvent cultiver ! Combien y a-t-il de terres déſertes ? Le Genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc, une fauſſe gloire, un vain titre de Conquérant, qu'un Prince veut aquerir, allume la Guerre dans des Païs immenſes ! Ainſi, un ſeul home, doné au Monde par la colère des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flames ; que ce qui échape au fer & au feu ne puiſſe échaper à la faim encore plus cruelle, afin qu'un ſeul home, qui ſe joüe de la nature humaine entiére, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire ! Quelle gloire monſtrueuſe ! Peut-on trop abhorer, & trop mépriſer des Homes qui ont tellement oublié l'humanité, & qui au lieu d'être les Péres du Peuple, les Défenſeurs de la Juſtice, les Bienfaiteurs du Genre humain, en ſont les énemis & ne ſont que des Uſurpateurs & des Tirans. Non, non, bien loin d'être des demi Dieux, ce ne ſont pas même des Homes, & ils doivent être en éxécration à tous les ſiécles dont ils ont crû être admirés. Oh ! que les Rois doivent prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être juſ-

tes. Ce n'eſt pas aſſés: Il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang du Peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même Peuple, dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flateurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité qui ſe couvre de beaux prétextes, un petit intérêt préſent, auquel on ſacrifie de grands avantages, engagent inſenſiblement & entrainent preſque toûjours les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout ſans néceſſité, & où ils font autant de mal à leurs Sujets qu'à leurs énemis.

C'eſt une honte pour les Homes qu'ils aïent tant de maladies car les bones mœurs produiſent la ſanté. Leur intemperance change en poiſons mortels les alimens deſtinés à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modération abrègent plus les jours des Homes, que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les Pauvres ſont moins ſouvent malades, faute de nouriture, que les Riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le goût & qui font manger au delà du beſoin, empoiſonent au lieu de nourir. Les remèdes ſont eux mêmes de véritables maux, qui uſent la nature, & dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins. Le grand remède qui eſt toûjours inocent, &

toûjours d'un usage utile, c'est la sobrieté, c'est la temperance dans tous les plaisirs, c'est la tranquilité d'esprit, c'est l'éxercice du corps. Par là on fait un sang doux & temperé, & on dissipe toutes les humeurs superfluës.

Le Cœur de l'ambitieux n'est pas moins agité que le Monde entier, qu'il met en mou-

Un Etat est apuïé plus solidement sur les Loix que sur les armes.

vement.

L'illustre Cardinal de FLEURI, qui fut le MENTOR du Roi de France aujourd'hui régnant, & qui pour le bonheur de la France mit en usage durant son administration la plûpart des Maximes que M. de FENELON a répandües dans son TELEMAQUE, n'a cependant pas crû qu'il falut bannir d'un Etat les Arts, & les Manufactures, qui ne s'ocupent qu'aux Luxe. Cela étoit bon pour le petit Roïaume de *Salente*, encore naissant. La pratique doit ici être diférente de la théorie. C'est aux Prédicateurs à faire sentir les inconvéniens & les abus du Luxe, mais le Magistrat doit, en sage Politique, le modérer, & le tourner au profit de la République.

❁ ❁

NOUVEAU DICTIONAIRE.

A LA prémiére Lettre de mon nom & de celui de bien d'autres, qui ne le croïent pas.

ABAÏE. Récompense destinée au mérite, qui manque souvent sa destination.

ABAISSER. Mauvais métier, qui ne se fait guères impunément.

ABANDONER. Preuve de légéreté ou d'un mauvais choix.

ABATEMENT. N'est pas fait pour le Chrétien.

ABDICATION. L'éfet du plus grand mérite, quand elle est la suite de la conoissance de son incapacité.

ABE'. Dans le sens le plus matériel, il ne se raproche que trop de son étimologie.

ABEILLE. Modèle à bien des égards auquel on ne fait pas assés d'atention.

ABHORRER. Mot qui viendra à la mode; les extrèmes y sont.

ABIME. Moins il est vû, plus il est grand.

ABJURATION. Sinonime de tromperie passée, présente ou future.

ABOÏER. Ce que le vice fait contre la vertu.

ABOIS. Il eſt fâcheux de pouvoir dire

Nous voïons tous les jours l'inocence aux abois.

DESPREAUX.

ABOLI. Combien d'articles devroient l'être !

ABOMINABLE. On ne voit pas & l'on ne veut pas voir tout ce qui l'eſt.

ABONDANCE. Si l'on travailloit a utant à la procurer qu'à y mettre obſtacle, on l'auroit ſouvent.

ABONNEMENT. La façon de vivre de bien des gens anonceroient preſque qu'ils en ont fait un avec la mort.

ABORD. Combien de dupes forment un jugement là deſſus.

ABRÉGER. Belle Science pratiquée à propos.

ABREVIATIONS. Trés inutiles, ſi l'on n'écrivoit rien de ſuperflu.

ABRI.

Je veux une coïfure en dépit de la mode
Sous qui toute ma tête ait un abri comode.

MOLIERE.

ABRUTI. On travaille au Printems de ſes jours à l'être dans ſon Autone.

Absence. Il y en a bien de volontaires, quand nos Créanciers nous demandent.

Absolu. La Raiſon ſeule doit l'être.

Absorbé'. Le tems l'eſt par les plaiſirs.

Absoudre. Je me tais ſur ce mot; il y auroit trop à dire.

Abstrait. Caractère diſtinctif de bien des productions du Siécle, où l'on veut faire briller trop d'eſprit.

Absurde. Vient bien à la ſuite du mot précédent.

Abuser. Preſque de tout; c'eſt l'uſage.

Acablement, du corps, cela eſt naturel; de l'eſprit cela eſt honteux.

Academie. Il en eſt de bien des eſpèces: Il faudroit un volume pour éxaminer leſquelles ſont les plus utiles, ou peut-être les moins nuiſibles.

Academicien. Beau mot!

Accepter. Mot fort pratiqué parmi le Beau-Sèxe.

Acces. N'eſt pas pour le mérite; mais la faveur, le jeu ou l'argent le donent partout.

Accident. *Il n'y en a point de ſi malheureux*, dit M. de la Rochefoucault, *dont les habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de ſi heureux que les imprudens ne puiſſent tourner à leur préjudice.*

Acharnement. Eſt-il poſſible que l'on en voïe ſi ſouvent des éxemples!

ACHAT. Le Luxe les multiplie.

ACHEMINEMENT. Mondains réfléchissés sur ce mot &

ACHEVE'S, si vous l'osés.

AUX EDITEURS.

Je me borne, MESSIEURS, à vous envoïer un petit échantillon d'un Ouvrage, qui, come vous le voïés peut devenir assés volumineux. Si vous croïés qu'il puisse contribüer à l'amusement ou à l'utilité de quelques uns de vos Lecteurs, je continuerai à y travailler & à vous en faire parvenir châque mois une certaine portion. J'ai vû ci devant dans vos Journaux des piéces du même genre. Il est vrai que leurs Auteurs ne s'atachant pas à suivre come moi presque tous les mots, cela facilitoit leur travail & le faisoit paroitre avec plus d'avantage, mais je ne sais si c'étoit avec plus d'utilité: En éfet, selon mes foibles lumiéres, il me paroit qu'il n'y a à peu près aucun mot, qui ne puisse fournir une idée; si celle que je présente ne plait pas, elle doit dumoins doner lieu à réfléchir & à trouver mieux. Les Dissertations sur les choses rendent l'esprit des Lecteurs paresseux. On se contente de ce que l'Ecrivain dit, sans se

doner la peine de chercher ce que nous aurions pû dire nous même sur le même sujet. Au lieu que des pensées concises sur diférens mots nous éxercent malgré nous: Nous somes obligés d'en pénétrer le sens, & d'éxaminer si elles sont justes; oûtre cela, dans la multiplicité des articles, il n'est point de Lecteur à l'esprit duquel il ne se présente sur quelques uns une idée supérieure à celle que l'Auteur a exprimée; ce qui sufit pour flater son amour propre & l'engager à s'éxercer sur d'autres: Voilà, à ce qu'il me paroit, l'avantage que ce genre d'écrire peut avoir sur la plûpart de ceux qui sont en usage. Je suis persuadé que les Pensées de M. de la ROCHEFOUCAULT, qui ont eû un succès si décidé, ont doné lieu à plus de réfléxions, que les Traités les plus volumineux. Je crois donc qu'il est bon de réveiller de tems en tems le Lecteur, trop acoutumé à recevoir les pensées des autres, sans prendre la peine de penser lui même. Ces raisons m'ont fait croire, qu'un Ouvrage de la nature de celui que j'ai l'honeur de vous présenter, *Messieurs*, peut ne pas être inutile, quoique trés midiocre en lui même; c'est ce qui me enhardit à le doner au Public, au cas que vous entriés dans mes sentimens. Mais je vous demande la grace de faire paroitre en même tems cette Lettre, qui en manifestant mon but, doit

me ſervir d'apologie, & empêcher de croire que je préſume trop de ma piéce. Il pourroit ſe trouver telle perſone, qui atribueroit à l'envie d'être imprimé ce que je fais par un tout autre motif.

Si ce que je viens dire ne ſufit pas pour m'obtenir de leur part la juſtice que je crois m'être düe, je les prie d'éxaminer la ſimplicité de mon ſtile & ils verront ſans peine qu'il eſt fort éloigné d'anoncer un home à prétenſion: Auſſi n'en ai-je aucune que celle de marquer l'envie de me rendre utile à la Société. Si mes talens étoient proportionés à mon deſir à cet égard, j'aurois encore une ſatisfaction bien douce pour un Compatriote, ce ſeroit celle de contribüer au ſuccès de vôtre Journal, auquel je prens l'intérêt le plus vif.

L'uſage que vous ferés, *Meſſieurs*, de ce petit envoi me ſervira de réponſe. Si je le vois paroitre, je continuerai mon travail; ſi vous le mettés au rebut, je reconoitrai qu'il n'eſt pas toûjours vrai de dire

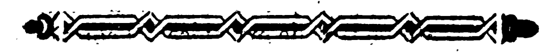
In magnis voluiſſe ſat eſt.

J'ai l'honeneur d'être

Vôtre &c.

A******.

NEUCHATEL.



OBSERVATIONS
SUR L'ARAIGNÉE DOMESTIQUE.

De tous les insectes solitaires, j'ai toûjours remarqué que l'Araignée est celui qui a le plus de sagacité, & on a peine à croire les preuves qu'elle en done.

Cet insecte paroit formé par la nature, pour un état de guerre, & il est pourvû en conséquence de tout ce qui lui est nécessaire pour sa défense. Sa tête est revétüe d'un casque & sa poitrine couverte d'une cuirasse, l'un & l'autre impénétrables aux coups de ses énemis ordinaires. Son corps envelopé d'une peau dure & fléxible, élude même l'aiguillon de la guêpe. Ses jambes terminées par de puissantes serres, ne ressemblent pas mal à celles d'une écrévisse & leur déméfurée longueur en fait une sorte de lances, qui lui servent à tenir ses adversaires en respect à une certaine distance.

Non moins bien fournie pour l'observation, qu'elle l'est pour l'action, elle a plusieurs yeux, grands, transparens & couverts d'une substance qui ressemble à de la corne, qui les met à l'abri des accidens, sans que sa vüe en soufre. Deplus, elle est munie d'une

paire de pinces ou de tenailles, situées au dessous de sa bouche, dont l'emploi est de tüer ou de mettre en sûreté la proïe quelle tient arrètée dans ses grifes ou dans ses filets.

Telle est l'armure guerriére dont son corps est naturellement pourvû; mais ses filets, pour atraper l'énemi paroissent être l'objet principal de sa confiance, aussi prend-elle beaucoup de soin & de peine pour les mettre en l'état le plus parfait possible.

La nature a pourvû le corps de cette petite créature, d'un liquide glutineux, qui lui sortant de l'anus, se file en une espèce de soïe plus ou moins fine, suivant qu'elle trouve à propos de rendre sa toile plus ou moins serrée.

Pour fixer ses fils, lorsqu'elle comence à tisser, elle prend soin de mettre un peu de sa glû contre la muraille, ce qui venant à se durcir, sert à afermir le fil & à l'assujettir. Alors partant de ce premier point, son fil s'allonge & se forme à mesure qu'elle avance & lorsqu'elle est arrivée à la place où l'autre bout du fil doit être ataché, elle le tire un peu, pour lui doner la tention convenable & éviter qu'il ne soit trop flasque, & elle le fixe come elle a fait du prémier.

C'est ainsi qu'elle file & arange ses fils en lignes paralèlles, qui servent de chaîne ou d'ourdissure à sa future toile. Pour en former la trâme, elle file ensuite transversalement,

liant ſes bouts aux prémiers fils de la chaine qu'elle a ſoin de faire toûjours les plus forts de tout le tiſſu.

Tous ces fils nouvellement filés, ſont glutineux, c'eſt pourquoi ils s'atachent tous les uns aux autres, dans quelqu'endroit qu'ils s'entretouchent: Dans les parties du filet qui ſont le plus expoſées à être déchirées, nôtre Artiſte naturelle a grand ſoin de les fortifier en y paſſant des doubles, qu'elle porte quelquefois juſqu'à ſix.

Voilà juſqu'où la plûpart des Naturaliſtes ont pouſſé leur atention, rélativément à cet animal: Ce qui ſuit eſt le réſultat de mes propres obſervations ſur l'eſpèce d'Araignées qu'on apelle *Domeſtique*. J'en aperçû il y a quelque tems une groſſe, qui travailloit dans un coin de ma chambre, & quoique la Servante eût paſſé pluſieurs fois ſon impitoïable balai contre ſon ouvrage, je fus aſſez heureux pour lors, que de prévenir ſa deſtruction, & je puis dire que j'en ai été amplement récompenſé par l'amuſement que ce petit animal m'a procuré.

Dans l'eſpace de trois jours la toile fut finie avec une diligénce inconcevable. Je crû m'apercevoir, & je ne pû me refuſer à l'idée, que l'inſecte ſe plaiſoit infiniment dans ſon nouveau Domicile. Elle en faiſoit fréquemment le tour, elle en éxaminoit & eſſaïoit la

force de chaque partie, elle ſe retiroit enſuite dans ſon trou & en reſortoit auſſi-tôt.

Le prémier énemi qu'elle eût à combatre fut une Araignée, qui lui étoit de beaucoup ſupérieure en groſſeur: Elle n'avoit ſans doute point de filets en ſon propre & aïant probablement épuiſé tout ſon fonds de filaſſe dans ſes précédens ouvrages, elle venoit envahir la poſſeſſion de ſa voiſine. Il ſe donna bientôt un terrible combat, dans lequel l'inſecte envahiſſeur me parût avoir la victoire. La laborieuſe Araignée obligée à la retraite, alla ſe réfugier dans ſon trou, come une garniſon dans la Citadelle: Le vainqueur, qui ne pouvoit pas l'y aller forcer, emploia toutes ſortes d'artifices pour l'atirer au dehors. Il feignoit de s'éloigner & revenoit ſubitement ſur ſes pas; mais s'apercevant de l'inutilité de ſes ruſes, il ſe mit a démolir ſans miſericorde la toile, qui faiſoit le ſujet de la conteſte. Celà amena un nouveau combat: Mon Araignée ſortit furieuſe de ſa forteresſe & vint défendre ſon domaine. Contre mon atente, elle demeura victorieuſe & tua noblement ſon antagoniſte.

Se voiant alors en paiſible poſſeſſion de ce qu'elle pouvoit apeller ſon bien par toutes ſortes de raiſons, elle emploia trois jours, avec beaucoup de patience & d'aſſiduité, à réparer les brèches qu'avoient reçû ſes filets

Pendant tout ce tems là je ne m'aperçû pas qu'elle prit aucune nourriture.

Son ouvrage étoit à peine fini, qu'une grosse mouche bleüe vint tomber dans l'embuscade: Elle se débatit vivement pour tâcher de se débarasser, mais come l'Araignée le prévoïoit bien, tous les mouvemens qu'elle se dona pour sortir d'embaras ne firent que l'y engager toûjours plus avant. Cependant, craignant que des secousses trop violentes ne fissent quelque domage à sa toile, elle sortit inopinément & vint couvrir sa capture d'une nouvelle toile, qui arrêta le mouvement de ses ailes: L'aïant düement envelopée, elle s'en saisit & l'entraina dans sa Caverne. C'est ainsi qu'elle menoit un genre de vie précaire. Une simple mouche la faisoit subsister une semaine.

Je fus curieux un jour de jetter une guêpe dans son filet. Au prémier ébranlement l'Araignée selon sa coutume sortit promptement, mais s'apercevant à quelle espèce d'énemi elle avoit à faire, elle travailla incessamment à rompre ses liens & à lui aider à s'en dégager. Quand la guêpe eût recouvré la liberté, je m'atendois que ma fileuse auroit tout de suite vaqué a réparer les brèches de sa toile. mais elle jugea aparemment le mal sans remède; la toile fut abandonée, on en comen-

ça une nouvelle, qui fût finie dans l'espace de tems ordinaire.

J'eûs alors envie de voir combien de toiles diférentes cette Ouvriére pourroit fournir. Je détruisis celle qui éxistoit & d'abord il y en eût une autre. Quand j'eus aussi anéanti celle-ci son fonds parût épuisé, elle en comença une nouvelle mais elle ne pût la finir. Les moïens qu'elle emploïa dès lors pour pourvoir à sa subsistance sont tout à fait surprenans. Je la vis rouler ses jambes autour de son Corps, qui dans cet état ressembloit à une petite bâle. Elle demeura sans mouvement, dans cette atitude, pendant quatre heures entiéres. Quoiqu'elle parût come morte, elle étoit cependant toute atention & vigilance. Un moucheron s'aprochoit-il sufisamment, elle s'élançoit alors tout d'un coup & manquoit rarement sa proïe.

Elle se dégouta cependant bientôt de cette maniére de vivre. Elle quita son quartier pour aller s'emparer de la toile de quelqu'autre de ses compagnes & j'eus la satisfaction de la voir réussir dans son entreprise.

L'insecte dont je suis ici l'historien a vécû trois ans; chaque année révolüe lui procuroit une nouvelle peau & un nouvel assortiment de jambes. Je lui en arachois quelquefois une, qui lui revenoit dans deux ou trois jours. Je l'éfraïois dans les comencemens r

aprochant de sa toile, mais je l'aprivoisai insensiblement au point de venir prendre sur ma main la mouche que je lui ofrois. Dès qu'on touchoit sa toile, elle sortoit de son trou, également prête à l'ataque ou à la défense.

Pour finir cette description, on peut observer, que l'Araignée mâle est beaucoup plus petite que la femelle. Cet insecte est *ovipare*. Quand ils déposent leurs œufs, ils étendent dessous une partie de leur toile & les en envelopent avec autant d'art & de méthode que nous pourions en emploïer pour empaqueter quelque chose de précieux: Ces œufs ainsi acomodez sont portès dans le trou qui sert de domicile, pour y être couvés. Jamais ces animaux étant inquiétés, ne pensent à abandoner leur gîte pour se sauver, sans emporter leurs petits avec eux; ils tiennent le paquet avec les pinces qu'ils ont sous le col: Ce qui retardant leur fuite les fait souvent devenir les victimes de leur afection paternelle.

❦❦❦

FRAGMENS HISTORIQUES.
V.

FRAGMENT.

LES Egiptiens peuvent se vanter de l'Antiquité la plus reculée : S'il n'est pas démontré que CAM se soit établi dans leur païs, il l'est qu'il fut certainement peuplé par son Fils MENE'S ou MIZRAÏM. Cela n'a cependant pas sufi à leur vanité : Ils ont soutenu que les prémiers homes & les prémiers animaux ont été créés chez eux. Il sort tous les ans du limon du Nil un grand nombre de souris à deux pates ; tout est donc sorti du même limon ; preuve bizare, mais dont ils se servent pour autoriser le calcul plus extravagant. Antiq[uité] des Eg[yp]tiens.

La Courone d'Egipte étoit héréditaire & le Monarque soumis aux Loix, soit en public, soit dans sa vie privée. On ne mettoit auprès de sa Persone, que des Fils de Prêtres d'une naissance distinguée, & d'un mérite éprouvé. Ils l'environoient jour & nuit : Toutes ses heures étoient règlées. A son lever, il se mettoit au fait des afaires d'Etat, lisoit ses lettres, parcouroit les dépèches publiques. Il se baignoit ensuite. Leur Gouve[r]nemen[t]. Le Ro[i].

Delà, revêtu d'habits magnifiques & des augustes marques de son autorité, il se rendoit au Temple. Dès que les victimes étoient sur l'Autel. Le grand Prêtre prioit à haute voix pour la santé & la prospérité du Prince. Il s'étendoit à cette ocasion sur les vertus roïales, observant qu'il étoit pieux envers les Dieux, tendre à l'égard de son Peuple, moderé, juste magnanime, d'une véracité constante, libéral, maitre de lui même, humain dans les châtimens, généreux dans les récompenses. Il parloit ensuite avec éxécration des fautes que le Monarque auroit pû avoir comises, par ignorance & par surprise, mais il les rejettoit sur ses Ministres: Méthode judicieuse & trés propre à lui inspirer l'amour de la vertu! Après les sacrifices, l'Ecrivain lisoit dans les Livres sacrés quelques maximes sages, ou l'histoire des Héros.

Dans la vie privée, le Roi étoit si peu maitre de lui même, qu'il ne pouvoit ni se baigner, ni prendre l'air, ni faire enfin la chose la plus indiférente qu'aux tems marqués. Sa table étoit frugale. On n'y servoit que des mets simples, come l'Oïe, & le Veau. La mesure du vin étoit fixée pour chaque repas: On eut dit que tout cela étoit ordoné par un Médecin habile & jaloux de conserver la santé du Prince.

Dans un Temple de *Thèbes* on grava ſur une colone d'afreuſes éxécrations contre le Roi, qui le prémier oſa introduire le luxe en Egipte. Sans doute que de nos jours on regarderoit come trop dure la néceſſité où étoient ces Rois de moderer ainſi leurs paſſions ; mais ils en jugérent eux mêmes bien diféremment, & tandis qu'ils y furent fidèles, ils ſe virent conſtamment adorés de leurs ſujets & des Prêtres ; l'Égipte fut floriſſante, les Peuples heureux : On ſoumit diverſes nations, on aquit de grandes richeſſes, on embélit le Païs d'ouvrages magnifiques : Efets précieux, qui devroient nous aprendre à reſpecter la vertu !

Auſſitôt que le Roi étoit mort, toute l'Egipte étoit en deuil. Le Peuple conſterné déchiroit ſes habits : On fermoit les Temples. Les jeux, les plaiſirs, les ſacrifices, les fêtes tout étoit interrompu pendant 72 jours. Des troupes de 200 ou 300 Sujets des deux ſèxes, la tête couverte de boüe, ceints de cordes, marchoient d'un air morne deux fois par jour en Proceſſion, & chantoient des airs funèbres à la loüange du défunt. Pendant ces jours lugubres, on s'abſtenoit de viande, de vin, de froment. Plus de bains, plus de parfums. Enfin tout étoit plongé dans une profonde triſteſſe.

Sa: mo

es Funerailles.

Cependant la pompe funèbre s'étoit dispofée avec beaucoup d'apareils. Le dernier jour on expofoit le corps dans un cercueil, à l'entrée du fépulcre. Là chacun pouvoit l'acufer avec une entiére liberté. Les Prêtres prononçoient fon éloge. On aplaudiffoit, ou l'on faifoit éclater fon mécontentement. Il ne dépendoit même que du Peuple de flétrir la mémoire du mort, en le privant des funerailles folennelles, en faifant maltraiter fon cadavre: Privilège dont nous le verrons ufer plus d'une fois. Trop heureufe la nation ou le frein facré des Loix eft général & fans exceptions!

es Divisions politiques du Roïaume.

Les Terres étoient divifées en trois parties: L'une pour les Prêtres, deftinée pour leur entretien, pour celui de leur famille, & pour tous les fraix du Culte public: La feconde pour le Roi, qui le mettoit en état de foutenir la dignité de fon rang, de faire la guerre, de récompenfer le mérite, fans fouler fon Peuple par des impots: La troifiéme étoit réfervée aux Soldats; moïen fûr de les encourager à tout entreprendre, pour une Patrie fi bienfaifante. C'eft être infenfé que de confier la défenfe d'un Etat à des ames mercenaires, qui n'y ont aucun intérêt folide: Telle fût la conviction des Egiptiens, & c'eft le cri de la Raifon.

On

On peut partager les Egiptiens en cinq ordres, Prêtres, Soldats, Bergers, Laboureurs, Artisans. On avoit beaucoup de respect pour les Prêtres; ils le méritoient, parce qu'ils servoient les Dieux, & se rendoient fort utiles à la Société, par leur prudence, leur rare savoir, & surtout par les soins assidus qu'ils prenoient des Rois. Exemts de toute taxe, ils étoient les seconds en pouvoir & en dignité. Ils portoient des habits & des chaussures de lin, se lavoient souvent pour se tenir propres, se rasoient une fois en trois jours, se baignoient avec plusieurs superstitions deux fois le jour, & autant la nuit. L'un d'entr'eux, supérieur aux autres, & que son Fils remplaçoit après sa mort, étoit apellé le *Grand Prêtre*. Ils jouissoient tous de grands avantages, mangeoient le pain consacré, & recevoient chaque jour du bœuf, des oies & du vin; mais il leur étoit défendu de manger du poisson, come au reste du Peuple de manger des fèves. Les Prêtres faisoient plus: Ils les regardoient come quelque chose d'impur & d'abominable; c'est delà sans doute que PYTAGORE les prit en aversion. Les Prêtres.

Les Soldats se nommoient *Calasiriens* & *Hermothiens*. Les derniers se tiroient des Provinces de la Basse-Egipte, au nombre Les Soldats.

de cent soixante mille homes, lorsqu'elles étoient le mieux peuplées. Les Calasiriens, montoient quelquefois jusqu'a 250000. Tous de Pére en Fils étoient forcés d'aller à la guerre. Ils excelloient surtout à gouverner des chevaux, & à conduire des chariots. Si quelqu'un manquoit à son devoir, il n'étoit point châtié, mais noté d'infamie, pour le faire agir par des motifs d'honeur. Les terres des Soldats étoient aussi éxemtes de taxes. Chacun d'eux avoit 12 arures, & l'arure contenoit en quarré cent coudées d'Egipte. Mile *Calasiriens* & autant d'*Hermotiens* formoient la garde du Roi, & tous avoient à leur tour le même honeur. Pendant ce tems, outre leur revenu ordinaire, on leur donoit par jour cinq livres de pain, deux de bœuf, & deux pintes de vin. Les Egiptiens cependant n'ont point été un peuple belliqueux. Ils ont plûtôt étendu leur empire par des colonies, que par des combats. Quand on faisoit un Roi par élection, on le prenoit de l'ordre des Prêtres, ou si l'on élisoit un Soldat, on le faisoit d'abord passer par la Prêtrise.

Les Laboureurs. On remettoit aux Laboureurs la culture de toutes les terres pour une redevance raisonable. Les Fils succèdoient aussi à leurs Péres, & bientôt l'Agriculture fut poussée

fort loin. Les Bergers étoient de même Bergers de génération en génération. En général tout Egiptien étoit forcé par la loi d'être de la profession de son Pére. On punissoit sévérement, tous ceux qui essaioient de s'élever au delà. Cette coutume contribuoit à la perfection des Arts, & faisoit règner l'émulation; mais peut-être bornoit-elle trop les talens des particuliers. La nature d'ailleurs ne s'assujettit point à ces sortes de loix. SIXTE V. auroit-il été un aussi grand home, s'il n'avoit pû sortir de sa condition de Pâtre?

Les Egiptiens trouvérent les prémiers l'art de rendre la vie douce & heureuse par des Loix & des institutions salutaires. On peut dire à leur gloire, que le Code Egiptien a servi de guide aux plus sâges Législateurs, surtout à ceux de la Grèce. Voici quelques unes de leurs Loix les plus remarquables. Les Loix.

I.

Le parjure étoit puni de mort, parce qu'il est en horreur aux Dieux & pernicieux à la Société.

II.

Celui qui ne défendoit pas un home ataqué devant lui sur le grand chemin, étoit puni de mort. S'il prouvoit qu'il n'avoit pas pû lui doner du secours, il étoit obligé

de pourſuivre les coupables en juſtice, ſans quoi il recevoit un certain nombre de coups, & on le privoit de nouritnre pendant trois jours.

III.

Le Calomniateur ſoufroit la même peine qu'auroit ſoufert l'acuſé en cas de conviction.

IV.

Chacun donoit par écrit ſon nom, & la maniére dont il gagnoit ſa vie. S'il acuſoit à faux, ou s'il étoit convaincu d'uſer de moïens illégitimes, il étoit puni de mort. *Que cette loi ne ſubſiſte-t-elle encore, dans tous les Païs!*

V.

Celui qui tuoit volontairement quelqu'un étoit condanné à mort.

VI.

Les Parens qui tuoient leurs enfans étoient forcés, en préſence de Gardes, d'en embraſſer les cadavres pendant trois jours & trois nuits.

VII.

Les Parricides expiroient dans les ſuplices les plus afreux. On leur déchiroit les membres; on coupoit leur chair en morceaux, avec des roſeaux afilés; on les mettoit ſur des épines, & on les bruloit vifs.

VIII.

Les Femmes grosses coupables n'étoient mises à mort qu'après leurs couches.

IX.

On dégradoit les séditieux & les déserteurs.

X.

On coupoit la langue aux traitres, qui avoient révélé quelque secret à l'ènemi.

XI.

Ceux qui faisoient de la fausse monoïe, ou qui usoient de faux poids, avoient les deux mains coupées.

XII.

On rendoit Eunuque le ravisseur d'une femme libre.

XIII.

La Femme adultère avoit le nez coupé; & l'home recevoit un milier de coups de verges.

XIV.

Si un home empruntoit de l'argent sans en doner de reçû, la dette étoit nulle, pourvû, qu'il jurat ne rien devoir.

XV.

Quand la dette étoit certaine, jamais l'intérêt ne devoit excéder le capital du double: Les biens du Débiteur & non son corps, étoient responsables de la dette.

XVI.

Il étoit permis d'emprunter, en remettant le corps mort de ſon Pére ; ſi on ne le dégageoit pas, le Débiteur & ſes Deſcendans étoient privés de l'honeur de la ſépulture.

XVII.

Les Prêtres Egiptiens ne pouvoient avoir qu'une ſeule Femme.

XVIII.

Le Frére pouvoit épouſer ſa Sœur, parce qu'Isis avoit épouſé Osiris ſon propre Frére.

XIX.

Parcequ'Isis, dans ſon veuvage, avoit rendu l'Etat heureux, la Reine en Egipte étoit plus honorée que le Roi, & dans les Contrats de Mariage, le Mari promettoit d'obéir en toutes choſes à ſa Femme.

XX.

Les Voleurs & les Filoux donoient leur nom au chef de la bande, & promettoient de lui remettre tout avec fidélité. Par ce moien, en ſpécifiant les éfets volés, le tems & le lieu, on étoit ſûr de les retrouver en perdant le quart.

Cours de Juſtice. On regardoit come trés importantes les Sentences prononcées dans les Tribunaux. Quoi de plus utile en éfet pour l'inſtruction publique, que les châtimens infligés

aux coupables & la défenſe des oprimés ? Quoi de plus funeſte au contraire que la ſéduction, ou la corruption dans les Juges ? Auſſi n'en choiſiſſoit-on que d'irréprochables. Ils étoient au nombre de 30 pris dix à *Héliopolis*, dix à *Thébes* & dix à *Memphis*. Ce Sénat n'a été ſurpaſſé ni par l'Aréopage d'*Athènes*, ni par le Sénat de *Lacedémone*. Il ſe choiſiſſoit un Préſident dans ſon propre Corps, & la place qu'il avoit ocupée étoit remplie par quelqu'un de ſa ville. Le Roi les païoit tous, mais il donoit un ſalaire plus diſtingué au Préſident.

Les Juges étant aſſis, on mettoit devant eux les huit livres des Loix. Alors le demandeur faiſoit ſa plainte, qu'il avoit écrite au net. On en donoit la copie au défendeur, qui préſentoit ſa replique. Le demandeur, & après lui le défendeur faiſoient encore une duplique. Le Sénat éxaminoit le tout avec ſoin, & l'on prononçoit la Sentence. Le Préſident, qui portoit une chaine d'or autour de ſon cou, d'où pendoit un ornement de pierres précieuſes nommé *la vérité*, tournoit cette image du côté de celui qui gagnoit ſa cauſe. Point d'Avocats ; point de plaidoïers. On craignoit les détours ſéducteurs de l'éloquence. Chacun donoit ſes motifs par écrit, en ter-

mes clairs & laconiques, ſans ornement, & l'on décidoit. Ainſi les lenteurs du Bareau ne ruinoient point les parties.

Coutumes.

Education des Enfans.

L'Education des Enfans étoit un point important en Egipte. On ne les nouriſſoit que d'alimens comuns, & le plus ſouvent ſans aprêt. Ils marchoient la plûpart ſans vêtemens & les piés nuds pendant l'enfance, à cauſe de la chaleur du climat: Auſſi juſqu'à l'âge viril, ils n'ocaſionoient preſque aucuns fraix à leurs parens. Les Prêtres leur enſeignoient deux ſortes de lettres, les ſacrées & les vulgaires, mais ſurtout la Géomètrie & l'Arithmétique. On les perfectionoit avec ſoin dans la profeſſion de leurs Péres. La Muſique & la Lutte leur étoient interdites, la prémiére come inutile & propre à énerver l'ame, l'autre come un éxercice plus dangereux, que capable de fortifier le corps. On aprenoit ſurtout aux jeunes Egiptiens à reſpecter ceux qui étoient plus agés qu'eux, à ſe lever en leur préſence, & à ſe retirer à leur aproche.

Repas.

C'étoit une honte de manger du pain d'orge ou de froment. On s'abſtenoit auſſi de la chair de certains animaux, ſurtout des pourceaux. Les Habitans des Marécages vivoient de *lotus*. La boiſſon ordinaire étoit l'eau du Nil, qui eſt trés agréable au

goût, & trés propre à engraisser. On la clarifie en frottant avec des amandes pilées le vase où on la met. On faisoit quelquefois une espèce de vin avec de l'orge. Dans les grands repas, avant que de comencer à boire du vin, on aportoit un cercueil, dans lequel il y avoit un mort, ou selon d'autres Auteurs l'image d'un mort; un des Convives adressoit alors ce discours patétique à toute l'assemblée: *Regarde ceci & songe à te divertir; car tu deviendras semblable lors que tu seras mort.* On chantoit dans ces parties de plaisir une chanson funèbre à l'honeur de MANEROS, Fils d'un de leurs Rois, & l'Inventeur de la Músique.

Les Egiptiens buvoient dans des vases de cuivre, qu'on lavoit tous les jours. La circoncision étoit en usage chez eux de tems immémorial. On la regardoit come si nécessaire, que PYTHAGORE fut obligé de s'y soumettre pour avoir accès dans leurs Temples & converser avec leurs Prêtres. Ils se vêtoient d'une tunique de lin, garnie de franges au bas, & par dessus ils mettoient un manteau, avec lequel ils n'entroient jamais dans le Temple. Vêtemens.

Les Femmes négocioient, tandis que les homes filoient au logis. Ceux-ci portoient les fardeaux sur leur tête, & celles-là sur

leurs épaules. On mangeoit en pleine rüe ; on paitrissoit la pâte avec les piés, & le mortier se faisoit avec les mains. Ils afectoient en tout un esprit de singularité.

Leur grande vertu étoit la reconoissance. Ils vouloient surpasser en ce point tous les autres Peuples. Noble émulation, qui devint la source de beaucoup de vertus.

Opinions On dit qu'ils afirmérent les prémiers l'immortalité de l'ame. Dès que le corps étoit corrompu, elle entroit dans le corps de quelque autre animal. Pendant un période de 3000 ans, elle parcouroit ainsi diverses sortes d'animaux, qui habitent dans l'air, sous la terre & sous l'eau, & revenoit enfin animer un corps humain. Ils prenoient un soin infini de leurs Tombeaux, qu'ils nommoient leurs *Demeures éternelles* & négligeoient leurs maisons, qu'ils apelloient des *Hôtelleries*.

Momies. A la mort de quelque personage distingué, toutes les Femmes de sa famille se barbouilloient le visage & la tête de boüe, parcouroient la ville en se lamentant & se frapant elles mêmes. Les homes en faisoient autant de leur côté, & jusqu'au jour des funerailles, on s'abstenoit du bain, du vin, & des mets délicats. On remettoit le corps aux Embaumeurs, qui avoient trois diférentes maniéres de prépa-

rer les corps pour la sépulture. La plus dispendieuse se montoit à près de six mille livres argent de France & les autres à peu de chose. Dans le prémier cas, on tiroit la cervelle par les narines avec des instrumens de fer. Le *Paraschites* prenoit une pierre bien afilée, faisoit une incision au cadavre & s'enfuioit avec précipitation, parceque tous les assistans le poursuivoient à coups de pierre, en le comblant de malédictions. Un des Embaumeurs tiroit ensuite tous les intestins, hormis le cœur & les reins. On n'etoioit les entrailles; on les remplissoit d'odeurs aromatiques. Après avoir mis dans le ventre de la mirhe pilée, de la casse & d'autres drogues odoriferantes, on fermoit l'incision par une couture. Le corps se conservoit pendant 70 jours dans du nitre, ou dans de l'huile de cèdre; on l'arangeoit avec des bandes de fin lin, de façon qu'on re onoissoit aisément la persone. Les Embaumeurs, gens fort respectés, remettoient en cet état le corps aux Parens. On le plaçoit dans un cercueil de bois, fait en forme d'home, qu'on mettoit debout contre une muraille. Quelques-uns de ces cercueils étoient parsemés de Hierogliphes trés joliment peints. C'étoit ainsi qu'on gardoit les morts, pour se procurer le plai-

ſir de contempler les traits de ſes Ancêtres. Telles étoient les Momies d'Egipte.

Quand on étoit ſur le point de mettre le cadavre dans le Sépulcre, on notifioit au public quel jour un tel devoit paſſer le lac. Au jour marqué, quarante Juges s'aſſembloient près du lac, & chacun avoit la liberté d'acuſer le défunt. S'il étoit abſous, on le paſſoit; mais s'il étoit condanné ou pour crimes, ou pour dettes, on le dépoſoit en quelque endroit particulier, d'où ſa poſtérité le retiroit quelquefois, pour le faire enterrer magnifiquement.

Arts & Sciences. C'eſt en Engipte que nâquit la Géomêtrie. Elle dût ſon origine aux inondations du Nil, qui obligeoient les habitans à déterminer avec préciſion les bornes de leurs poſſeſſions; mais il n'eſt pas probable qu'ils l'aïent pouſſée juſqu'aux théories ſubſtiles des Modernes. L'Arithmétique y fut auſſi trés cultivée. Pluſieurs Savans leur atribüent l'envention de l'Aſtronomie;la ſérénité conſtante de l'air, & l'égalité du Païs leur facilitoient l'obſervation des mouvemens céleſtes. Ils mirent leurs Remarques par écrit depuis une longue ſuite d'Année. Une expérience ſoutenüe les rendit capables de faire d'étonantes prédictions, d'anoncer, dit-on,les famines, les peſtes, les tremblemens de terre, les comètes. L'ob-

ſervation des Phénomènes leur aprit auſſi à meſurer la longueur de l'année ſur la révolution annuelle du Soleil ; en quoi ils ont ſurpaſſé les Grecs & les Romains. Mais ils uſoient ſurtout de l'Aſtronomie pour l'Agriculture, ou pour l'Aſtrologie judiciaire, ſcience chimérique, dont ils étoient fort amoureux. Ils avoient ſans doute une juſte idée du Monde, des Planètes, & des Etoiles fixes, quoiqu'ils fuſſent bien éloignés d'une notion éxacte & préciſe des mouvemens planétaires, qu'ils ne ſûrent jamais réduire au calcul. Ils penſérent que les ſept Planètes gouvernoient les ſept jours de la ſemaine, & prétendirent pouvoir prédire l'avenir. Ils ateſtoient que le Soleil, la Lune & les Etoiles & les Elémens avoient été doüés d'intelligence, pour être emploïés à régir le monde. Un Savant Egiptien ſe flatoit de conoitre à fonds la nature ; de l'avoir *priſe ſur le fait*, de pouvoir faire des prodiges, rendre des Oracles, expliquer les Songes. La Magie fut donc la ſcience qu'ils regardoient come la plus ſublime. Cet Art étoit auſſi ancien que les Egiptiens mêmes. De tout tems leurs Prêtres avoient fait profeſſion de déviner, par le moïen d'une Coupe. Il y a,

je le ſais, une ſorte de magie inocente, qui conſiſte dans une conoiſſance aprofondie de la nature & de ſes productions, dans l'uſage de certains agens, qui par une vertu particuliére, produiſent des éfets étonnans: Mais ſi l'on en croit quelques Auteurs, celle d'Egipte doit avoir été d'un genre tout diférent & portée bien au delà de ce qu'elle eſt de nos jours. Ils veulent juſtifier leur opinion, par ce que firent les Magiciens de PHARAON, en préſence de MOISE. Pour moi je l'avoüe, je ne ſuis pas aſſés clairvoiant pour y découvrir autre choſe, que des impoſteurs vendus au preſtige, & acoutumés à ſe joüer du vulgaire.

LAUSANNE.

ASSISES D'APOLLON, SONGE (*)

A Madame. . . .

HE quoi ! faut-il d'un pédanteſque ſonge
Vous retracer le bizare tableau ?
Heureux encor, ſi d'un plus doux menſonge,
MORPHÉ'E avoit enyvré mon cerveau!
Quoi donc ? Sans ceſſe ofrir à vôtre vüe
Et les nœuf Sœurs, & le docte APOLLON,
Et des Auteurs, la bruïante cohüe ?
Vous ennuïer dans le ſacré Vallon ?
Ah, les accès d'une tendre manie
Dans ce récit ſeroient plus de ſaiſon ;
Mais, près de vous, trop ſévére URANIE,
Même en rèvant, il faut parler raiſon.

Hé bien, raiſonons, MADAME ; ou plûtôt ne raiſonons pas. C'eſt uu ſonge que je

(*) *Note des Edit.* Ce ſonge alégorique nous a parû ſi ingénieux, que nous avons crû devoir l'inſerer, en faveur de ceux de nos Lecteurs, qui ne ſont pas à portée de lire l'Ouvrage périodique dans lequel oette piéce vient d'etre imprimée. Nous ſomes perſuadés même, qu'une ſeconde lecture ne déplaira pas à ceux qui ſeroient dans le cas de l'avoir déja vû.

vais décrire: Je ne ſuis garant de rien; & ſi mes viſions ne s'acordent pas avec vos idées, ce ſera une nouvelle preuve qu'un ſonge n'eſt jamais qu'une erreur.

Fatigué du vain bruit des diſputes littéraires, & des folles manœuvres de certaines cabales, j'écoutois ſans bien entendre; je regardois ſans bien voir: je diſois: Pourquoi tant de fiel dans ces critiques? Pourquoi tant de partialité dans ces éloges? Pourquoi deux partis opoſés font-ils du même home un Géant & un Pigmée? N'eſt-il donc point de mérite réel? Un grand home n'eſt-il qu'un être chimérique? N'en doutons point, l'home ſage, l'home heureux eſt celui qui vit paiſible & ignoré:

Il ne craint pas que ſur un mot
Quelque Cenſeur le tympaniſe;
Et pour une foible mépriſe,
L'immole, ſans ſcrupule, aux vains plaiſirs d'un Sot.

Dès-lors je renonçois & à toute ambition d'écrire, & à tout deſir d'être aplaudi, même de ceux qui n'écrivent pas. Déja les nuits devenoient pour moi des nuits, & le ſomeil un tems de repos. Le génie des beaux Arts m'aparut en ſonge: Suis-moi, dit-il, & ton incertitude va être fixée Je tiens aujourd'hui ma cour pléniére ſur les rives de la Seine.

Seine. J'ai vû chaque siécle cette Assemblée se renouveller, & je l'ai vüe plus ou moins nombreuse, plus ou moins éclatante. Quelle fut brillante il y a cent ans, & que je crains de la voir décliner!

Je suivis le Génie, & tout à coup je me vis transporté dans un Palais, dont la majesté anonçoit l'étendüe, & dont la magnificence égaloit la majesté. PERRAULT en avoit construit la principale façade. Les deux MANSARDS s'étoient réunis pour achever le monument. GIRARDON, le PUJET, COISERVOX, &c. l'avoient orné de toutes les richesses de la Sculpture. Le BRUN, le SUEUR, LE POUSSIN, JOUVENET & LE MOINE, y avoient épuisé les trésors de leur art. Quelques productions des BOURDON, des MIGNARD, des BOULLONGNE, des COYPEL, étoient reléguées dans des lieux moins aparens; mais un assez grand nombre de Conoisseurs alloient les y chercher. Ce Palais, au surplus, étoit, come je l'ai déja dit, d'une étendüe immense. Chaque Muse pouvoit l'habiter séparément, & rassembler autour d'elle tous ceux qui s'étoient voüés à son culte. On voïoit dans l'intérieur de ce Monument les Statües de nos plus grands Ecrivains dans tous les genres, c'est-à-dire, de ceux qui ne vivent plus que dans leurs ouvrages. Quelques Auteurs moins célèbres,

mais toûjours très eſtimables, n'étoient répréſentés qu'en buſte ; d'autres n'obtenoient qu'un ſimple médaillon ; pluſieurs même n'étoient que peints, & qui plus eſt, en paſtel.

Dans un ſombre coin du Portique
Etoiént ſuſpendus les Portraits
Des VILLONS & des SAINT-GELAIS,
Des DESPORTES & des BELLAIS,
Troupe fertile en virelais,
Rondeaux, Ballades, Triolets,
Ou telle autre œuvre fantaſtique.
Du tems les éforts deſtructeurs,
Ont peu reſpecté les couleurs
Qui paroient l'éfigie antique,
De ces très-caduques Auteurs,
Patriarches & Fondateurs
De nôtre Parnaſſe gothique.

Le Portrait de MAROT s'étoit mieux conſervé ; celui de MALHERBE avoit une fraicheur, qui laiſſoit diſtinguer tous ſes traits. Il étoit placé de maniére qu'on ne pouvoit entrer dans le Temple ſans l'apercevoir. Introduit par mon Guide, je parvins d'abord au Sanctuaire de MELPOMENE. Il me fut aiſé de la reconoitre à la magnificence de ſes ornemens, à la dignité de ſa démarche, à la

pompe de ſes diſcours. Elle avoit à ſes côtés les Statües de CORNEILLE & de RACINE.

Là le Bronze animé retrace à nos regards
Ces deux fameux rivaux, de tant d'autres l'éxemple;
Tous deux ſont immortels, & le Temple des Arts
Semble être devenu leur Temple.

La Muſe recevoit l'homage du célèbre Auteur de RHADAMISTE, d'ELECTRE & de quelques autres productions de la même force. Elle le félicitoit d'avoir ſçû ſe fraïer une route nouvelle dans une carriére où CORNEILLE & RACINE l'avoient dévancé.

De l'implacable ATRE'E, épuiſant la fureur,
Le mâle CREBILLON ravit nôtre ſufrage.
Tiran impérieux, prodigue de carnage,
Il nous ſoumet par la terreur.

MELPOMENE acueilloit avec la même diſtinction un autre favori, que ſes faveurs n'avoient pû toutefois captiver entiérement.

Illuſtre par mille travaux,
VOLTAIRE, dans ſa noble audace,
Diſputoit à chacun, ſes lauriers & ſa place.
Il inſtruiſoit les Rois, il chantoit les Héros.
CALLIOPE, CLIO, MELPOMENE, THALIE,

Partageoient son homage, & ne le fixoient pas.
Jusques dans les mains d'URANIE,
Il osoit ravir le compas.

La MUSE adressoit à l'éloquent Auteur des TROYENNES & de PHILOCTETE un éloge qu'il est rare de vouloir mériter aujourd'hui: C'est de n'avoir sacrifié qu'à des beautés réelles & susceptibles d'éxamen.

Quelques Poëtes très-bien acueillis de MELPOMENE venoient lui rendre homage & passoient sans s'arrêter. Je distinguai surtout parmi eux les Auteurs de GUSTAVE & de DIDON.

Un Ecrivain qui a beaucoup traduit, & souvent imaginé, parut à son tour. C'étoit le Traducteur du Théatre Anglois. . . .

Venoit ensuite un Auteur dont le Public avoit fait d'abord son Idole & bientôt après sa victime. Il étoit rare d'avoir éprouvé, dans un âge aussi peu avancé, des succès & des revers aussi frapans. MELPOMENE le consola, & l'exhorta à profiter de ses chûtes pour mériter de nouveaux triomphes. Il me sembla qu'elle y ajoutoit ce conseil:

Ose rentrer dans la carrière
Où j'ai conduit tes premiers pas.

Mais fuis des faux brillans la lueur éphémére ;
Ne consulte que ma lumiére ;
Elle éclaire & n'éblouit pas.

Cet Auteur qui avoit essaïé de plus d'un genre, & le plus souvent avec succès, s'éloigna pour aller rendre homage à deux autres MUSES.

Après lui parurent quelques jeunes-gens, qui sans avoir cueilli d'amples moissons de lauriers, avoient cependant fait preuve de talent. La MUSE n'en rebuta aucun ; elle savoit qu'il n'est que trop facile de s'égarer dans un chemin environé de fausses routes & que l'on parcourt pour la prémiére fois. A leur âge, CORNEILLE & RACINE n'étoient pas encore de grands homes. Deux de ces jeunes rivaux espéroient arriver au même but par des voies diférentes.

L'un brille par le coloris :
L'autre opose à cet avantage
Des plans artistement saisis.
Tous deux contens de leur partage ;
Tous deux plus sûrs d'être aplaudis,
Si, pour hâter nôtre sufrage,
Leurs talens étoient réunis.

L'Auteur d'une Tragédie, tombée à la

prémiére réprésentation, ofroit à MELPOMENE la critique qu'il avoit fait lui même de son propre ouvrage. Il en fut loüé; mais la MUSE l'exhorta à s'y prendre une autre fois moins tard, & à ne plus choisir le Public pour son prémier Censeur. Elle prescrivit, en général à ses jeunes Elèves de réunir l'action au dialogue; de préférer les mœurs aux détails brillans, le sentiment à la morale. Surtout, ajouta MELPOMENE :

Loin ces vains argumens, loin ces froides maximes,
Qui souvent d'un Héros font un Déclamateur.
Par des traits touchans, ou sublimes,
Transportez les esprits, ou captivez le cœur
De MEROPE éperdüe exprimez les allarmes;
D'ARIANE trompée imitez la douleur.
Pleurez avec DIDON, peignez ZAIRE en larmes;
MONIME au désespoir, & CAMILLE en fureur;
Que PHEDRE exhale avec horreur
Le feu secret qui la dévore;
Et que RHADAMISTE aime encore,
Pour mieux exciter la terreur.

Plus loin étoit le petit nombre des Auteurs qui avoient brillé sur la Scène Comique. THALIE se plaça entre les Statües de MOLIERE & de RENARD, aïant sous les yeux le

buſte de DESTOUCHES & les médaillons de DANCOURT, de DUFRESNY, de BRUEIS, de la CHAUSSE'E, de BOISSI... Elle exhortoit l'Auteur du MECHANT à rentrer dans une cariére, où ſa prémiére courſe avoit été un triomphe. Ce n'étoit pas, au ſurplus, le ſeul genre où il avoit triomphé.

D'une main légére & badine,
L'ingénieux, le ſéduiſant GRESSET
Figuroit à nos yeux l'immortel Perroquet
De la Troupe Viſitandine,
Ses erreurs, ſa ſaine doctrine,
Son jargon militaire & ſon dévot caquet.
A cet élégant badinage,
Succéde le riant tableau
De ſon pédanteſque hermitage;
Des Graces, les Talens conduiſent ſon pinceau.
Enfin, d'un craïon plus ſévére,
Il trace du MECHANT le mordant caractère,
Ses menſonges adroits, ſes comiques noirceurs.
Mais d'un ſomeil épidémique
Il n'eſt point garanti par ſes ſuccès flateurs;
Il s'ondort, couroné de lauriers & de fleurs,
Dans un Fauteuil Académique.

La MUSE ſourioit aux bons mots de l'ingénieux PIRON.

Armé de pointes & de traits,

Sous les yeux de THALIE, achevant ses Portraits,
Il nous trace du Métromane
Les projets insensés, les bisarres accès.
De là sur la tragique Scène,
Reproduisant du Nord le Fugitif altier,
Fils tendre, amant fidèle, intrépide guerrier;
De THALIE & de MELPOMENE
Il obtient le double laurier.

Alors parût le séduisant Auteur de l'*Oracle*, des *Graces*, du *Sylphe*, & des *Homes*, &c. Ouvrages d'un genre neuf & qui sera dificilement imité. THALIE admiroit avec quel art il avoit sû l'ofrir aux yeux sous une forme si nouvelle, & sans avoir déguisé aucun de ses traits.

Facile, varié, maitre dans l'art de plaire,
Habile à réunir un double caractère,
Il joignit l'énergie au plus vif agrément.
Sa plume délicate & sûre,
Est le pinceau de la Nature,
Et l'organe du sentiment.

Je le vis bientôt après s'éloigner. Il avoit plus d'un talent, & par cette raison plus d'un homage à rendre.

THALIE acceptoit celui de l'Auteur des *Philosophes*. Elle l'exhorta en même tems à

mettre déformais dans fes Comédies moins de farcafme & plus d'action.

Elle raffuroit l'Auteur du JALOUX qui, avec des talens, pouvoit être découragé par une chute ; elle faifoit promettre à celui des *Mœurs du tems* de ne pas fe borner à un prémier fuccès.

Prefque tous les jeunes Elèves de THALIE fe plaignoient à elle de l'épuifement des fujets propres à fon genre. La MUSE les raffura, en leur prouvant que le ridicule étoit inépuifable.

Il triomphoit chez vos aïeux,
Chez vous il règne encor en maître,
Et gouvernera vos neveux.
Mais c'eft trop peu de le conoître,
Sachez le préfenter aux yeux.
D'un travers déja peint, fouvent l'heureux modèle,
Peut enfanter d'autres tableaux ;
Il prend avec le tems, une forme nouvelle,
Et pour le peindre alors il faut des traits nouveaux.
Des *Précieufes*, dont MOLIERE
Difama l'infenfé jargon,
La petite Maitreffe altiére
Change les airs & prend le ton.
D'un Marquis autrefois la fcience fuprême
Fut de vanter avec excès

Ses chiens, ſa maitreſſe & lui-même,
Ses triomphes à table & ſes galans ſuccès :
Plus ſobre de nos jours, & non moins incomode,
Il réforme, ou prévient la mode,
Contre un ſèxe charmant épuiſe tous les traits ;
Dirige ſes chevaux, vante ſes équipages,
Adope un plat Auteur, ſiffle les bons ouvrages,
Et trop ſouvent en produit de mauvais.

Dans un leſte équipage orgueilleux de paroitre,
Le Médecin renonce à ſes grands mots latins.
Sa phraſe eſt élégante & ſes chevaux ſont fins ;
Ce n'eſt plus un pédant, mais c'eſt un petit-maitre.
Au bon vieux tems un mari fut jaloux :
C'étoit l'uſage ; autre tems, autre mode ;
Et maintenant qui dit époux,
Dit un Mortel aſſez comode.

Il eſt peu de lourds VADIUS ;
Grace au goût, leur gloire eſt paſſée.
On mépriſe un Savant en *us*,
Mais l'ignorance eſt encenſée.

THALIE recevoit avec la plus grande diſtinction l'Auteur *de la ſurpriſe de l'amour.* Vous avez, lui diſoit-elle, étendu les limites de mon Empire ; je ne crains que les écarts de vos ſucceſſeurs. N'imitez pas ces conquérans qui, après avoir ſubjugué certai-

nes Nations, se sont eux-mêmes soumis à leurs Loix.

Une seule Statüe décoroit le sanctuaire de CALLIOPE ; c'étoit celle de l'immortel ROUSSEAU. Au côté droit de la Muse étoit un piédestal qu'elle craignoit de voir trop tôt emploïé. Le grand home qui étoit l'objet de cette crainte, lui présenta un Poëme, qu'elle reçût come un Poëme épique en dépit de quelques frondeurs. Elle acheva de leur imposer silence en couronant le Poëte du même laurier qui décoroit le front d'HOMERE, de VIRGILE & du TASSE. Un autre objet vint ensuite atirer ses regards.

De graces, de talens, digne & rare assemblage,
Captivant, à la fois, l'esprit, le cœur, les yeux,
Sous un atirail belliqueux,
Je vis paroitre DU BOCAGE ;
Qui, dédaignant de vulgaires travaux,
Emboucha de MILTON la trompête éclatante ;
Et dans sa cariére brillante
Ne voit point de rivale & voit peu de rivaux.

Elle parût recevoir encore un nouveau lustre des lauriers dont la courona CALLIOPE.

La MUSE l'encouragea à démentir toûjours par des productions nobles & utiles la frivolité atachée à son sèxe, tandis qu'un sèxe né

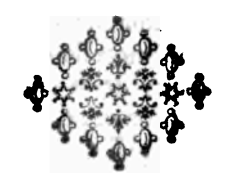
pour les travaux solides ne se livroit que trop souvent au frivole.

Un assez grand nombre de lyriques ofroient à la MUSE quelques odes couronées dans diférentes Académies. Ils atendoient, avec confiance, qu'elle mit le sceau à leurs décisions. Je n'ai nulle règle à vous tracer, leur disoit-elle; suivez l'impulsion de vôtre génie; mais sacrifiez la métaphisique aux images, les idées ingénieuses aux pensées fortes; élevez, plus ou moins, vôtre vol, & surtout ne rampez jamais.

Tel, fuïant ce bas hémisphère,
L'intrépide oiseau du tonére
S'élève & plâne au haut des Cieux;
Et, toûjours loin de nôtre vüe,
Sur un rocher qui fend la nüe,
Suspend son vol audacieux.

LA MUSE, qui inspiroit autrefois les LAFARRE, les CHAPELLE & les CHAULIEU, jettoit de tems en tems les yeux sur leurs Portraits, & s'ocupoit à former des courones de fleurs. Tout respiroit autour d'elle l'aisance & la paresse. Elle regrettoit un de ses chers favoris, qu'elle n'espéroit plus revoir. Elle sourioit à BERNARD, prêtoit l'oreille aux impromptus de l'ATAIGNANT, reli-

ſoit des Stances de d'ARNAUD, & conjuroit ſes Elèves de ne pas préférer l'honeur d'inſtruire, à l'avantage de plaire. Quelques-uns d'entr'eux, aſſis trés-comodément, travailloient en méditant ſur un ſouper; mais les homages qu'ils rendoient à la MUSE n'étoient que paſſagers: Inſenſiblement ſa Cour devenoit déſerte. . . . . .





L'AVARE PUNI ET CORIGE'.

HISTOIRE CIRCASSIENNE.

Traduite d'un Manuſcrit Oriental.

DIARBEC, Seigneur des fertiles plaines, qui ſont ſituées le long des bords de la riviére Teflis, ſortoit d'une trés ancienne famille, qui habitoit les riches vallées de la Circaſſie. Sa Maiſon pouvoit ſe vanter d'une ſuite de Beautés non interrompüe & beaucoup plus longue qu'aucune autre de ce païs. Il comptoit quarante Filles de ſa famille, vendües pour le Serrail d'*Iſpahan*, dont quelques unes avoient même règné ſur le cœur du puiſſant Monarque de la Perſe. Ses Ancêtres s'étoient enrichis par le Comerce des belles Femmes & l'avoient laiſſé en poſſeſſion d'un ſi grand nombre de troupeaux de gros & de menu bétail, que les montagnes d'alentour en étoient couvertes.

Ses grandes richeſſes, cependant, ne pouvoient ſatisfaire ſon avarice: Toûjours ocupé du deſir d'agrandir ſes domaines, il travailloit ſans relâche à augmenter une fortune, déja beaucoup plus conſiderable, qu'il ne lui

étoit possible d'en jouïr. DIARBEC regardoit avec mépris tous les homes ses égaux & ne mettoit sa confiance que dans ses grands biens; d'eux il atendoit les plaisirs de la vie & le soutien de sa future vieillesse. Négligeant d'aquérir ou de se conserver des Amis, il goutoit plus de plaisir dans les homages éloignés d'un respect involontaire, que dans les douceurs intimes d'une amitié tendre, fondée sur l'estime.

Malgré ces sentimens orgueilleux, DIARBEC avoit cependant un Ami fidèle & afectioné & une Fille dont il étoit chéri. ARCADI son Ami étoit juste, généreux & sincére. Il avoit beaucoup voïagé pour aquerir la sagesse, particuliérement parmi les BRAMINES qui habitent les bords du Gange; il avoit étudié leur doctrine & il avoit été initié dans les mistéres de ceux qui adorent la Divinité, sous le simbole du Feu; il savoit l'art de comander les armées & de doner des Loix aux homes.

ZAMORA surpassoit de beaucoup en beauté toutes les autres vierges de la Circassie. Des cheveux plus brillans que l'or de l'Indostan, des traits qui sembloient emprunter l'inocence des Colombes, l'éclat de deux grands yeux bleux & une taille de la derniére délicatesse & perfection; tout conspiroit à la rendre la plus acomplie de toutes les Beautés de l'Orient.

Diarbec paroiſſoit devoir être heureux par les charmes de la converſation de ſon Ami & par les douces & inocentes careſſes de ſa Fille. Il les aimoit les deux; mais ſes richeſſes lui étoient encore plus chéres. Il avoit ſouvent promis à ſon jeune Ami, que s'il ne pouvoit pas vendre ſa Fille à un certain prix ou avec l'eſpérance de la voir préſider dans le Serrail de l'Empereur de Perſe, il lui doneroit la préférence ſur ſes égaux. Arcadi avoit dès lors regardé cette déclaration come une promeſſe poſitive: Il aimoit Zamora & ſon mérite l'en avoit fait aimer. Tout paroiſſoit devoir concourir à l'éxécution de leurs ſouhaits & leur union alloit être aſſurée dans peu de jours, lorſqu'il arriva une Caravanne de Marchands d'*Iſpahan*, qui venoient faire emplette de Beautés pour les *Harems* de la Perſe.

Ces Marchands, qu'une longue coreſpondance avoit fait faire conoiſſance avec la famille de Diarbec, vinrent immédiatement à ſa maiſon & s'adreſſérent d'abord à lui. Quoique Diarbec ne fut pas abſolument déterminé à vendre ſa Fille, cependant il étoit extrèmement curieux d'en ſavoir la valeur. Pour ſe ſatisfaire, il conduiſit les Marchands à l'Apartement de Zamora. Eux, qu'une longue habitude avoit rendus des Juges non ſuſpects en Beauté, furent d'abord

frapés

frapés d'admiration à la vûe de cette belle Fille; ils l'éxaminérent avec les yeux perçants de la défiance; ils lui cherchoient des défauts; enfin, ils furent obligés de rendre justice à la perfection de ses charmes. Chaque mouvement & chaque atitude dévelopoit en elle de nouvelles graces. En un mot ils la reconnurent digne de briller dans le Serrail du Sophi, & même d'en orner le trône.

Il ne fut plus question que du prix: Les Marchands impatiens pressérent DIARBEC de parler, prêts à le païer sur le champ. Une ofre si fort au dessus de son atente, & si au delà des desirs extravagans de son insatiable avarice, lui fit bientôt changer de résolution & oublier tous les liens de l'afection paternelle & les engagemens de l'amitié. Il se détermina sur le champ à vendre sa Fille; mais en même tems, il résolut d'en éxiger un prix si exhorbitant, qu'il pût le consoler de sa perte, & le mettre fort au dessus des habitans le plus riches des vallées Circassiennes. Il demanda donc dix mille Sequins d'or, avec la plus grande assurance, ne voulant que pressentir ce qu'on voudroit lui en ofrir; mais à son grand étonement son prix fut accepté tout de suite & sans balancer.

La belle ZAMORA ainsi vendüe, fut enlevée de son apartement & montée sur un chameau Persan: En vain tacha-t elle d'émou-

voir la pitié de son inéxorable Pére: En vain fit-elle mille Sermens de n'être qu'à son cher ARCADI: On fut sourd à ses priéres & insensible à ses larmes. Son Amant bientôt informé de son malheur, vola chez le Pére de ZAMORA; il lui peignit son désespoir des couleurs les plus vives & lui réprésenta tous les malheurs qu'il alloit ocasioner, en le conjurant d'y aporter remède pendant qu'il en étoit encore tems. DIARBEC entendit toutes ses lamentations avec cette froide indiférence, qui aide & soutient les Scélerats à achever les plus grands crimes: Il écouta, feignit même de la sensibilité, mais refusa tout secours.

La Caravane partit pour retourner en Perse, car ZAMORA seule leur parut un sujet suffisant pour les récompenser amplement de leur pénible & dispendieux voïage. Son malheureux Amant, qui avoit fondé toutes les espérances de son bonheur sur la flateuse idée de posséder l'aimable Fille de DIARBEC, se détermina à quiter un païs, où il n'y avoit plus pour lui de paix ni de tranquilité. Il vendit le Domaine qu'il possédoit & s'engagea pour guide de chameau, au service de la Caravane, bien résolu, sous ce déguisement, de délivrer sa chére ZAMORA ou de périr dans l'entreprise.

Pendant ce tems là, DIARBEC se félicitoit de l'augmentation de sa fortune; il se délec-

toit à calculer la diminution de la dépense de sa Maison, ocasionée par l'absence de sa Fille; la some prodigieuse que cette vente lui avoit valu, lui paroissoit une indemnisation plus que suffisante de la perte de sa Fille & de son Ami. Mais sa satisfaction ne fut pas de longue durée. Une Armée de *Tartares*, aussi nombreux que les insectes qu'on voit à la faveur des raions du Soleil, voler par tourbillons en plein midi, vint fondre des Montagnes de *Jarigorod* & couvrit toutes les plaines de la Circassie, semblable à un vol de Sauterelles, amené par un vent d'*Est*.

Alors les troupeaux & les richesses de DIARBEC, ces fragiles trésors de la fortune, desquels il se glorifioit, devinrent la proie aisée d'une troupe de Soldats sans loix & sans discipline, & ses Domestiques, qui détestoient son avarice, aïant refusé de prendre sa défense, il fut fait prisonier par des énemis, dont les cœurs, s'il est possible, surpassoient encore le sien en dureté. Il sentit alors, mais trop tard, que des amis lui auroient été d'un grand secours pour lui aider à repousser ces voleurs, & que la présence seule de sa Fille auroit peut-être pû calmer leur furie, ou adoucir la rigueur de son esclavage. Mais, ces réfléxions étoient vaines & ses souhaits inutiles. Il n'étoit plus en son pouvoir de rappeller le moment où il l'avoit sacrifiée à son

avarice. Tout ſon bien partit & s'envola come une fumée ou come le ſable aride des plaines de *Bohara*, qu'un grand vent ſoufle devant lui par tourbillon: Lui même fut vendu pour l'eſclavage à un Berger Arménien, qui l'ocupa à garder ſes troupeaux au pied du Mont *Ararat*, où il ſe vit réduit à un travail pénible & continuel & à une miſére ſans égale.

Son cœur, qui n'avoit jamais conu la pitié ni la comiſeration, comença alors de prendre goût à la ſageſſe, dans l'école de l'adverſité. DIARBEC réfléchit ſouvent ſur ſa conduite paſſée & reconut l'équité de ſa punition. Combien de fois ne deſira-t-il pas de revoir ce bon Ami, qu'il avoit ſi fort ofenſé, & cette chére & tendre Fille, avec qui il en avoit ſi mal agi. Il ne trouvoit pas le moindre motif de conſolation à s'imaginer que peut-être elle jouiſſoit des honeurs ſouverains. Il ſentoit la main dure & cruelle d'un infléxible Maître s'apeſantir ſur lui & ſa tête plier ſous le poids d'une afreuſe ſervitude, ſans avoir d'autre remède à y aporter que la patience.

Quoique le tems opére tout, il ne pût cependant acoutumer à l'eſclavage le cœur de DIARBEC, élevé au ſein de la liberté; auſſi prit-il la réſolution d'eſſaïer de s'échaper de ſon Maître à la prémiére ocaſion favorable, quoiqu'il fut bien certain de païer cette en-

treprise de sa tête, s'il avoit le malheur d'y échoüer.

Suivons maintenant nos Amans *Circassiens*, qui voïagent avec la Caravane d'*Ispahan*. ARCADI, déguisé en Domestique & Palfrenier de la Caravane, servoit le Chameau qui portoit l'aimable ZAMORA; il le suivoit assidûment & dans un triste silence. Une nuit qu'il étoit de tour pour faire sentinelle & garder la Caravane, il choisit deux Coursiers Arabes, plus vites que le vent, & mettant ZAMORA sur l'un, il monta sur l'autre, laissant les Marchands Persans ensevelis dans un profond someil: Dans l'espace de deux jours, ils arrivérent heureusement à *Reschild*, Ville qui, quoique environée de tous côtés par des Etats Monarchiques, a cependant la prérogative de se gouverner elle même.

Dans cette Ville, les grandes qualités d'ARCADI lui atirérent bientôt l'estime & la considération des habitans. Il fut par eux élevé d'un emploi à un autre, jusqu'à ce qu'enfin, on le choisit pour Juge & Gouverneur en chef. Dans ce poste délicat, il sût, par sa capacité & son intégrité gagner la faveur des Grands, pendant que sa douceur & son humilité le faisoient chérir des petits. Deux fois par jour il s'assaïoit pour rendre la justice, écoutant les plaintes & redressant les torts, & il venoit fort peu de persones de-

vant lui, qui ne se retirassent satisfaites de ses décisions.

Un jour qu'il administroit ainsi la justice en public, on amena devant lui un criminel, qui paroissoit avoir longtems soufert la faim & enduré beaucoup de fatigues. Les empreintes d'esclavage, que les fers avoient laissé sur ses jambes nües, & ses cheveux, qu'on voïoit fraichement coupés, prouvoient évidemment, qu'il s'étoit enfui de chez son Maitre, crime dans ces païs toûjours puni de mort: ARCADI alloit le condanner en conséquence & prononcer la fatale Sentence, lorsque le malheureux prisonier, dans un moment d'agonie, causée par le désespoir, s'écria de toute sa force. „ Il n'y a qu'un seul „ Dieu & MAHOMET son Prophête! J'ai „ mérité la mort, car j'ai méprisé les devoirs „ de l'amitié, j'ai abusé de mon autorité de „ Pére & j'ai préféré les richesses, quoique „ hélas! moins solides que les nuages du matin, à la tranquilité de ma Maison! ARCADI & ZAMORA que n'êtes vous ici! Je „ suporterois mon affliction avec fermeté. Vôtre pardon adouciroit mon passage au sépulcre. J'en quiterois cette vie avec moins de „ regret, dans les bras de mon fidèle & malheureux Ami & de ma tendre & chére Fille. „ Oh! malheureuse ambition! misérable

„ soif des richesses, à quel afreux état avez „ vous conduit l'infortuné DIARBEC ! „.

Le Juge, bien étoné d'entendre cette déclaration, envisageoit fixement le misérable prisonier, cherchant à démêler sur sa phisionomie les traits de ce jadis opulent Circassien, alors déguisés par le désespoir & obscurcis par la faim & la fatigue. Il le reconut enfin & descendant de son Trône, il vola à son Pére & l'embrassa avec toute la tendresse d'un genereux & fidèle Ami. DIARBEC ne fut pas peu surpris d'une Scène de joïe & de bonheur si peu atendüe: Mais quel ne fut pas son transport d'aprendre que sa Fille étoit heureuse & dans la possession de son Ami! .... Oh ! la plume du grand & admirable DALI, cette rose de perfection, ne sauroit même que foiblement décrire la joïe dont furent inondés les cœurs du trop ambitieux Circassien, de sa charmante Fille & de son cher ARCADI. Non, ce plaisir ne peut être égalé que dans les joïes du Paradis, séjour heureux de paix & de délices.

C'est ainsi que changea subitement la situation de DIARBEC, d'une condition de misére & d'horreur à un état de bonheur & de félicité. Cette Sentence de mort, qu'il s'atendoit d'entendre prononcer du Tribunal, fut changée en de tendres félicitations; & come DIARBEC avoit dans

ses malheurs fait conoissance avec la justice, la sagesse & l'humanité, il fut dès lors le Pére, le Frére & l'Ami des pauvres & des afligez; compatissant à leurs besoins, il prit son plus doux plaisir à leur tendre une main secourable, à les soulager du pesant fardeau de leur misére & à les défendre de l'opression & de la tiranie des riches & des puissans: Convaincu que les sentiers de la vertu sont ceux du vrai bonheur & les seules avenües qui conduisent aux sources éternelles de la véritable félicité.





LIVRES NOUVEAUX.

Il a paru une petite Brochure in 12, sous le titre de *Description & usage de divers Ouvrages & Inventions de M.* PASSEMANT, *Ingénieur du Roi*, qui mérite que l'on en rende compte, puisqu'elle done des instructions utiles sur les éfets & la maniére de se servir des diférens instrumens d'Astronomie & d'Optique, & qu'elle constate en même tems les progrès, pour ainsi dire merveilleux, faits dans ces deux Sciences demême que dans l'Horlogerie. Nous nous bornerons cependant ici à doner une idée de quelques uns de ces Instrumens d'optique:

PRATIQUE DES TELESCOPES DE REFLECTION.

Après avoir fait sentir l'utilité des Télescopes de réflection, qui donent, dans un instrument beaucoup plus court que les Lunettes, des éfets très-supérieurs, l'Auteur explique & détaille la pratique nécessaire pour l'usage de ces instrumens; le Pied à vis, le Micrométre, apliqué par M. PASSEMANT aux Telescopes, par le moïen duquel on

prend directement le diamétre des Planetes, font autant d'objets curieux pour le comun du Public, & intéressant pour les Observateurs.

La comparaison de l'éfet des Télescopes de réfléction, qui se trouvent chez l'Auteur, à des Lunettes anciennes & ordinaires, paroitroit éxagérée, si l'on ne savoit à quel degré de précision ces sortes de calculs sont constatés. En ne prenant que les termes extrêmes, depuis le plus court de ces Télescopes jusqu'au plus long, le Télescope de quatre pouces produit l'éfet d'une lunette de dix-huit à vingt pouces; le champ en est fort grand & d'une clarté très-pure. Dans une estampe ou un tableau bien éclairé, vû à travers ce Télescope, à la distance de sept à huit pieds, les figures paroissent de grandeur naturelle. Les Télescopes de cinq pieds font l'éfet des Lunettes de cent pieds de longueur. Le succès du Télescope de quatre pouces, à bec de corbin, sur une cane, que l'Auteur a fait pour le Roi, l'a encouragé à en faire de pareils que l'on trouve chez lui; les uns en or, les autres en vernis de diférentes façons. L'usage facile & comode que l'on peut faire de ce Télescope, en se promenant, lui done un avantage considérable sur ceux qu'il faut établir dans un lieu fixe.

TELESCOPE DE MER.

L'invention du Télescope de Mer, dûe aux recherches & à la sagacité de M. PASSEMANT, est une de ces inventions, dont l'extrême avantage, joint au mérite des conoissances qui en ont dirigé l'éxécution, auroit aquis à son Auteur les honeurs les plus éclatans dans la République Romaine ou dans celle de la Grèce. Cet instrument, dont on se sert aussi facilement à la main que d'une Lunette de 3 pieds, done un bien plus grand champ & raproche considérablement les objets, ensorte que l'on découvre un Vaisseau énemi longtems avant qu'on en puisse être vû, que l'on est en état de le reconoitre, de compter ses canons, de juger de sa force, & par conséquent de se disposer à l'ataque, à la défense, ou à la fuite, suivant les circonstances de la situation où l'on se trouve. Nous devons sans doute un homage public à tout Savant, à tout Artiste, qui aplique ainsi ses lumiéres & son travail à des objets aussi importans pour sa Patrie. Quels fruits n'auroit-elle pas lieu d'atendre de l'établissement de tant de Sociétés nombreuses & célébres, qui se sont formées depuis un demi siécle dans la plûpart des grandes Villes en France!

MICROSCOPE SOLAIRE.

Une autre eſpèce d'Univers ſe découvre à nos yeux, par le moïen des Microſcopes. Il faut lire dans l'Ouvrage même la deſcription de ceux qu'a conſtruits M. PASSEMANT, pour en ſentir toute la perfection. Ceux qui ne conoiſſent encore que ſuperficiellement l'uſage & les prodigieux éfets de ces ſortes d'inſtrumens, ſeront étonés de s'être privés d'un ſpectacle ſi intéreſſant, particuliérement de celui du Microſcope Solaire, par le moïen duquel on peut pénétrer juſques dans l'intérieur des objets, pour peu qu'ils ſoient tranſparens; enſorte que la Nature, ſurpriſe dans ſes retraites les plus cachées, eſt forcée de nous laiſſer voir le méchaniſme de ſes productions, malgré toute la diſproportion des organes de nôtre vüe.

MICROSCOPE DE POCHE.

Le deſir que marqua une des Dames de France d'avoir un Microſcope d'un grand éfet, & qui pût néanmoins ſe porter dans la poche, a doné lieu à M. PASSEMANT d'en imaginer un de cette ſorte, qui doit exciter la curioſité d'un grand nombre de perſones, par la comodité de ſon uſage. En liſant le détail de cet ingénieux inſtrument,

on douteroit de ſa perfection & des avantages qu'il réunit, ſi le caractère naïf & peu confiant de l'Auteur pouvoit le permettre, & ſi de plus on n'étoit à portée tous les jours de s'en convaincre par ſoi-même.

Une quatriéme ſorte de Microſcope qui porte deux lentilles, deſquelles on ſe ſert rélativement à la groſſeur dont on veut voir un objet, procure encore l'avantage de voir l'objet trés éclairé, quoique fort près de la lentille; au lieu que ſans l'interpoſition du miroir, que l'Auteur a trouvé le moïen d'y placer, on ne verroit que les contours de ce même objat.

MICROMETRES.

L'Auteur, en nous guidant ſur l'uſage de ces curieux inſtrumens, nous aprend quelles corections il a faites aux défauts qui avoient échapé à leurs prémiers conſtructeurs. Il done enſuite diférentes méthodes pour apliquer les *Micromêtres* à toutes les ſortes de Microſcopes ci-deſſus. „ S'il eſt bien ſatisfaiſant, „ dit-il, de découvrir une infinité d'objets „ qui échapent à nos yeux, il n'eſt pas moins „ intéreſſant d'en conoitre la grandeur, & „ en même tems, combien ils ſont amplifiés „ par le Microſcope. C'eſt ce degré de préci- „ ſion que l'on n'auroit oſé eſpérer que l'on

„ va cependant trouver porté à la démonstra-
„ tion la plus évidente, par l'aplication du
„ *Micromètre*.

Il done ensuite plusieurs Tables calculées, tant pour savoir de combien un Microscope augmente le diamètre de l'objet en raison de la force de chaque lentille, que pour déterminer combien le Microscope grossit, à quelle partie d'une ligne répond la grandeur d'un objet insensible à la vüe simple, &c. L'usage de ces sortes de Micromètres, ainsi méthodiquement apliqués, est d'autant plus intéressant, que par ce moïen, on peut mesurer les objets mêmes qui seroient dans un mouvement continuel. M. PASSEMANT a le mérite d'avoir rendu cet usage si simple & si facile, que tout le monde peut en recueillir le même fruit, & faire les mêmes observations que ceux qui en ont fait une étude particulière. Ce qui restraint sans doute l'empressement pour des amusemens aussi précieux & aussi honêtes, est la dificulté que les gens du monde éprouvent à se servir des instrumens qui n'étoient autrefois que dans les mains des Savans de profession. On ne peut donc savoir trop de gré à M. PASSEMANT d'avoir écarté ces obstacles.

LUNETTES ORDINAIRES, ET LUNETTES DE MER.

De quelque utilité que ſoient toutes les eſpèces de Lunettes détaillées dans cet ouvrage, à deux, à quatre, à ſix verres, & à deux objectifs ; toutes les Loupes pour les divers uſages d'utilité & de curioſité ; Lunettes pour lire, objet trés intéreſſant, puiſque la conſervation de la vüe en dépend : On n'inſiſtera ici que ſur l'important uſage des Lunettes de mer & de celles de nuit. C'eſt en cela que ſans un puérile enthouſiaſme, on peut ſe féliciter d'avoir vû l'Art reculer les bornes que la Nature avoit impoſées aux facultés humaines. Faire percer la vüe juſques à des diſtances éloignées, à travers les brouillards & les vapeurs de la mer, vaincre l'obſcurité des ténèbres de la nuit ſur ce même élément & ſur la terre, ſont des miracles ſur leſquels la poſtérité croiroit qu'on lui en auroit impoſé, s'il étoit poſſible qu'au degré où ſont aujourd'hui les Sciences & les Arts en Europe, la chaine des conoiſſances & des inventions actuelles ſe rompit encore dans la révolution des tems. M. PASSEMANT avertit qu'il à des Lunettes réduites à la moitié de leur grandeur, & qui ſont le même éfet.

BOETES D'OPTIQUE ET CHAMBRES OBSCURES.

En dirigeant les recherches vers l'utile, les Arts ſcientifiques procurent auſſi des amuſemens, entre leſquels deux des plus agréables ſont les Boëtes d'optique & les chambres obſcures. La Phiſique expérimentale, naturaliſée depuis quelque tems dans le monde le plus frivole, a fait conoitre ces deux ſources de richeſſes, dont on peut varier le produit à tout moment. Les Boëtes d'optique ſont des Théatres portatifs, ſur leſquels on jouit du plaiſir de voir les lieux célèbres, les monumens les plus intéreſſans, preſqu'auſſi éxactement qu'en voïageant. Mais la perfection des verres eſt importante pour rendre cet amuſent digne de nôtre curioſité: Ce qui n'eſt pas moins eſſentiel pour l'éfet desChambres obſcures. Ces derniéres ne ſervoient ordinairement qu'à deſſiner des objets éloignés, come des bâtimens, un port de mer, des païſages; &c. Au-lieu que l'Auteur en a porté l'éfet, on pourroit dire, la magie, juſqu'à la faire ſervir à deſſiner, de grandeur naturelle, non-ſeulement le portrait d'une ſeule perſone, mais encore de pluſieurs ſur un même Tableau; propriété qu'il done auſſi aux Boëtes d'optique,

d'optique, lorſqu'on les lui demande. Par le moïen de cet agréable méchaniſme, on peut non-ſeulement prendre le trait, mais auſſi peindre avec d'autant plus de facilité que les images ſont plus frapantes ; & les têtes y paroiſſant avec leurs couleurs naturelles, prêtent à l'imitation une facilité prodigieuſe. Il eſt étonant que dans le deſir général qu'on a de doner ou de conſerver ſes portraits, on ait négligé ce moïen infaillible, pour avoir recours aux éforts d'un Art, dont les éfets ſont toûjours douteux entre les mains des plus célèbres Maitres.

ON trouve chez les Fréres PHILIBERT, Libraires à Genève les Livres ſuivans.

Eſſai Analitique ſur les Facultés de l'Ame par M. Charles BONNET, *Membre de diverſes Académies &c. un* Vol. 4to. 1760.

Obſervations ſur la conduite du Miniſtère de Portugal dans l'Afaire des Jéſuites in 12. 1760.

Guerre des Bêtes. Nouvelle Edition avec la Clé 8*vo.* 1761.

Diſcours ſur la liberté du Dannemarc 8*vo.* 1760.



ANALISE DES EAUX DE BONN DANS LE CANTON DE FRIBOURG.

Faite en 1759. & 1760.

IL y a deux Sources, dont on emploïe les Eaux pour les Bains. M. DUGOZ Docteur en Médecine, en fit un petit Traité, qui fut imprimé en 1662. dans lequel, après avoir fait une division générique des Eaux en simples minérales & métalliques, & établi les substances, qui forment ces deux derniers genres, sans raporter aucune expérience, qui prouve ce qu'il avance; sans même déterminer les minéraux, que charie chacune de ces Sources; il dit: *Qu'elles sont imprégnées de soufre & d'alun.*

Ces diférentes substances raportées en général; ce qu'il dit, que des Savans ont atribué à ces deux Sources du vitriol & du cuivre; la maniére dont il assure, qu'elles contiennent de l'alun & du soufre & le défaut d'Analise, ont été cause, que dans le prémier Avis qui fut doné au Public en 1758 concernant ces Eaux, on leur a à crédit acordé

du fer, du vitriol, du cuivre, & de l'alun; mélange qui au reste ne leur doneroit pas plus de relief, que les principes trouvés par l'Analise.

Les Expériences ci-après détaillées, faites par M. SCHUELER Docteur en Médecine de la Faculté de Montpélier & Médecin du Grand Hôpital de Fribourg & par M. FAVRAT, Docteur en Médecine en l'Université de *Bâle*, Pensionaire de la Ville de *Païerne*, pour constater les principes de ces Eaux, prouvent sufisamment, qu'elles contiennent du soufre & du nitre extrêmement éxaltés, avec du sel alkali fixe, & que ces deux Sources ne diférent entr'elles que par le plus ou le moins, qu'elles contiennent de ces principes, de sorte que la Source, qu'on a jusqu'ici nommée la *Source de soufre*, en posséde plus, & celle qui a été ci-devant apellée *Source d'Alun*, en posséde moins.

EXPERIENCES.

I.

L'EAU de la *Source de soufre* sur tout quand on la secoüe dans une Bouteille, a l'odeur & le goût de poudre à canon. Le soufre sans le concours du nitre ne produit point cet éfet.

II.

L'écume, que cette eau jette dès qu'elle ſent le feu, eſt graſſe; elle blanchit le linge, & moïenant qu'elle ſoit priſe dans le moment, qu'elle monte ſur l'eau, elle ſert pour ſe raſer: Un inſtant après, elle devient rude, & ne rend plus le même ſervice. Ce qui prouve que le ſoufre qui conſtitüe les parties graſſes de cette écume poſſéde un haut degré de volatilité.

III.

Cette écume entre en éferveſcence avec les eſprits acides, & mêlée avec l'huile de tartre & les autres alkalis, elle ne ſoufre aucune altération.

IV.

La leſſive du limon de la *Source de ſoufre* calciné ſent les œufs pouris.

V.

Elle entre en éferveſcence avec les Eſprits acides & done une couleur verte au ſirop de violettes.

VI (*).

Quarante Livres évaporées juſqu'à demi Livre: Celle-ci partagée en demi onces entre en éferveſcence avec l'huile de vitriol rectifiée.

(*) Les expériences VI. VII. VIII. & IX. ſont de M. Favrat.

VII.

Change la couleur du ſirop de violettes de la même façon, que la leſſive du limon calciné.

VIII.

La Noix de Gale pulvériſée ; l'alun, l'urine récente, & le ſel Ammoniac n'y produiſent aucun changement.

IX.

La diſſolution du ſublimé corroſif, précipite dans demi once de ce réſidû une poudre ſavoneuſe, qui ſe fond dans la bouche, ſans y rien laiſſer de ſabloneux.

X.

Le limon des deux Sources longtems expoſé à l'air, n'a juſqu'ici produit aucune éfloreſcence.

XI.

Cette Eau, dans le tems qu'elle répand le plus d'odeur, eſt de près d'un demi degré plus légére, que l'eau de pluïe, & de quelque choſe de moins, quand elle en répand moins.

XII.

Elle eſt incorruptible ; je ne l'ai jamais vüe gatée, quelque long-tems qu'elle ſoit reſtée expoſée à l'air, même au Soleil.

XIII.

Sa Source n'a jamais été gèlée, quelque découverte qu'elle ait été dans le plus grand froid.

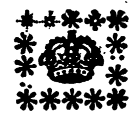
De toutes ces Expériences découlent évidemment les conſéquences ſuivantes : Que cette Eau poſſède une vertu doucement apéritive, réſolutive, mais fort pénétrante ; qu'elle eſt puiſſamment déterſive, & trés propre à diviſer la limphe épaiſſie dans les glandes des viſcéres, ſurtout du bas ventre de la peau, des articulations &c. Le beaume ſulphureux qu'elle contient lui done la propriété de détruire l'acreté de la maſſe du ſang, & par conſéquent de relacher les nerfs trop tendus. L'expérience démontre, qu'elle provoque l'apétit ; qu'elle réſout merveilleuſement les obſtructions du méſantére, du foïe, de la rate, des reins, & des poulmons, lorſqu'ils ſont ſurchargés d'une limphe viſqueuſe, come il arrive dans les aſthmes pituiteux. Des paralitiques, des gouteux, gens perclus de rhumatiſme y ont trouvé leur guériſon ; on y a vû des tumeurs de la ſurface du corps & des skyrhes du foïe ſe diſſiper totalement.

Les afections hyſtériques & hypocondriaques leur réſiſtent peu ſouvent ; ainſi que les fleurs blanches, la ſupreſſion des menſtrües, les dartres & toutes les maladies de la peau. Elles conviennent aux perſones de tout âge & de tout tempéramment, à la réſerve de celles qui ſont d'une conſtitution trop relachée,

& à celles qui ont des ulcères dans la poitrine, ou qui ont les poumons trop délicats.

Si les guérisons, que ces bains ont opérées prouvent ce que je viens de raporter, que ne devroit-on pas en espérer dans les mêmes cas, si Mrs. les Médecins se mettoient en goût d'en conseiller la boisson. Les principes de cette eau, qu'il est si dificile de retenir, ne pourroient se dissiper, & elle en deviendroit nécessairement plus active, plus pénétrante & produiroit des éfets plus promts. J'ai déja par devers moi quelques éxpériences, qui me confirment dans cette idée, & je me ferai un devoir de les publier, dès que j'en aurai ramassé un certain nombre.

SCHUELER, D. M.



AVIS *rélatif aux Eaux de Bonn.*

L'EXPERIENCE journaliére prouve tellement la vertu de ces Bains, qu'on ofre de s'engager envers ceux qui les voudront prendre pendant ſix ſemaines pour des cas de Maladie ci-devant détaillés & düement ateſtés par un Docteur en Médecine, de n'éxiger d'eux aucun païement, ni de la chambre, ni des bains, s'ils n'en ſortent bien rétablis; & come on a remarqué, il y a quelques années, qu'une perſone encore vivante y avoit été conduite pour une paraliſie complette au comencement de l'hiver, & avoit recouvré en 15 jours ſon entiére guériſon, enſorte que dès lors elle ne s'eſt jamais reſſentie de ſa maladie, conſte l'ateſtation autentique qu'on a en mains, Mrs. les Médecins ont jugé par là, que ces Bains étant pris à la prémiére ataque de la maladie, en quelle ſaiſon que ce ſoit, operoient plus merveilleuſement; c'eſt ce qui a engagé le propriétaire à y pratiquer quelques chambres à feu & à fourneau, pour y recevoir en tous tems les malades, qui voudront s'en ſervir.

LE TEMPLE DE L'HARMONIE

CANTATE

RECITATIF.

DANS un palais que l'art magique
Bâtit exprès pour la Musique,
Therpsycore au milieu d'une suite d'Amans,
Joignant leurs voix aux instrumens,
Fait retentir un Concert magnifique.

AIR.

Résonant & bien acordé
Le *Violon* prémier mobile
Touché par une main habile,
De ses pareils bien secondé,
Domine, enlève, nous enchante
Et d'une ouverture élégante,
Exécutant l'heureux projet
Nous comble d'un plaisir parfait.

RECITATIF.

Pour soutenir cetre merveille,
La *Basse* tire de son creux
Des tons hardis, majestueux :
Le sonore *Basson* à note sans pareille,
Le *Cor de chasse* harmonieux,

Le brillant *Claveſſin*, l'*Orgue* miraculeux,
Rempliſſent ſavamment l'oreille.

A I R D E B A S S E.

L'Orgue lui même comprend tout,
Baſſe & deſſus de bout en bout,
Grand cœur ou ſimple ritournelle,
Prélude ou Fugue ſolemnelle,
Et peut exprimer à la fois
Une multitude de voix.

R E C I T A T I F.

Favorite de Pan, *Traverſiére* immortelle!
Flûtes & *Flageolets*, rivaux de Philomelle
Hautbois, *Clairons*, *Muſette*, animés par les vents
On eſt ravi d'éxtaſe à vos divins accents!

M U S E T T E.

Acompagnez les airs d'Alette,
Lorſqu'elle fait dire aux échos,
Que la plns jolie amourette
Pour un plaiſir a mille maux.
Conſolez Tircis de ſa peine,
Rendez chaque Berger heureux,
Atendriſſez chaque inhumaine
Parmi les danſes & les jeux.

R E C I T A T I F.

Mais qu'entens-je? quel bruit interrompt la Mu-
ſette!

Que d'acords nobles & guerriers !
Paix. . . . écoutons. . . . c'est la Trompette
Qui nous anonce des Lauriers.

DUO.

Pour célébrer une Victoire
Et des Héros fameux faire voler la gloire,
La Muse inspire une céleste ardeur
Qui saisit jusqu'au fonds du cœur.

FANFARE.

Trompette éclatante
Humanisez vous,
Soïez moins bruïante
Et sonez tout doux;
Mais dans nos finales
Ranimez vos sons,
Et que les Timbales
Par des coups redoublez terminent nos chansons.

GRAND COEUR.

O Harmonie ! O Therpsycore !
Sublime objet de nos souhaits !
Pour triompher des présens de Pandore
Etalez vos puissans atraits.
Fille du Ciel que tout le monde implore,
Ne nous abandonez jamais !

LA CHENILLE ET LE VER A SOIE.

FABLE.

LA Chenille voulut jadis
Avec le Ver à ſoïe entrer en concurence,
Et par une extrême ignorance
De ſon travail lui diſputer le prix.
Sans tant de vains Diſcours choiſiſſons un arbitre,
Lui dit le Ver d'un ton plus doux;
Que l'home ſeul ſur ce chapitre
Ait droit de juger entre nous.
Moi j'y conſens, répond cet orgueilleux inſecte,
La Juſtice, en ce cas, ne ſera pas ſuſpecte.
A ſe former une priſon
A l'envi dès l'inſtant ils travaillent ſans ceſſe:
L'une dans ſon tiſſu met toute ſon adreſſe,
L'autre en faiſant ſon peloton
A la ſolidité joint la délicateſſe.
Rien n'eſt ſi beau que ſa riche toiſon.
Plus ils avancent leur ouvrage
Plus ils aprochent de la mort.
Pour l'un, c'eſt un funeſte ſort,
Pour l'autre c'eſt un avantage.
Le Procès, ſans apel, eſt bientôt terminé
Le fil de la Chenille eſt au feu condanné,

Mais là Coque du Ver est cueillie avec joïe.
Et passe dans les mains d'un ouvrier fameux,
Qui voïant de cet or le tissu merveilleux
A l'usage des Rois le destine & l'emploïe.
Ceci s'adresse à vous, ambitieux Auteurs,
Qui pensés égaler & RACINE & MOLIERE,
Mais dont les froids Ecrits, rebut des acheteurs,
A peine mis au jour volent chés la [redacted]
Ou reçoivent du feu leur plus grande lumiére.
En vain leur cherchés vous quelques aprobateurs
On conoit le prix d'un ouvrage
Par le débit & par l'usage.





ENIGME.

Je sers également le Bourgeois & le Prince
Plus ou moins richement je suis alors vêtu:
Je suis moins bien dans la Province:
Au Village, malgré le froid, je suis tout nû.
Pour mon Maitre j'ai tant de zèle,
Que souvent je me trouve à ses derniers soupirs;
Souvent aussi de sa femme infidèle,
Je sers également les vœux & les desirs.
Voilà, me dira-t-on, d'abominables trames!
Pourquoi dans moi souvent renferme-je deux ames,
Dont les raports, les vœux, les goûts sont diférens?
Oui deux ames, Lecteur, huit piés, deux corps, trois têtes:
Je ne suis pourtant pas un monstre assurément;
Mais de cette union viennent souvent des Bêtes,
Qui peut-être sans moi seroient dans le néant.
Souvent tout disparoit; je reste un corps sans ame:
Quelquefois j'ai dans moi le corps d'un Conquérant,
D'un Moîne quelquefois, d'un gueux, d'un fainéant;
Je n'ai souvent que celle d'une femme.
Tu vois bien que je suis sujet au changement.

LOGOGRIPHE.

Je me glisse où je peux, sans bruit & pas à pas.

L'Hermite ne me conoit pas.
Celui qui ne craint pas ma rage,
N'eſt pas ſage;
Puiſque des cœurs les plus unis,
J'en fais bientôt des énemis.
De quatre de mes piés nait une multitude
Qui fait voir combien peu j'aime la ſolitude.
Continüés de combiner;
J'ofre un nombre conu facile à déviner;
Un atribut du mariage,
Qui l'eſt auſſi de l'eſclavage;
Un Livre du Vieux Teſtament;
Ce qui mord & n'a point de dent;
Un Protecteur des arts, ami d'AUGUSTE à Rome;
Ce qui fait pendre un home;
Ce qui reſte au fond du toneau;
Un corps ſtable au milieu de l'eau;
Une riviére; une ville de France;
Un fleuve qui déborde & répand l'abondance;
Ce qui paſſe en plus d'une main,
Avant de parvenir à couvrir un beau ſein;
Ce qu'un Edit de la Courone
Vient de faire acheter à plus d'une perſone;
Un préſent de l'abeille; & pour finir enfin,
Ce que l'on quite le matin.

TABLE.

Dans les Nouvelles Académiques du Mois dernier pag. 107. l. 19. au lieu de *Jaques Deleuze*, lisés, *Jacob Deluze.*

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

JUILLET 1761.

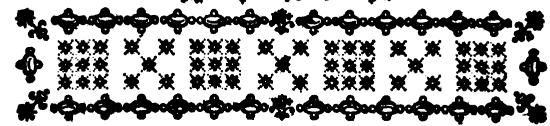


NEUCHATEL,

De l'Imprimerie du prémier EDITEUR *de ce Journal.*



MDCCLXI.



JOURNAL HELVETIQUE.

JUILLET 1761.

EXTRAIT

D'un Sermon de feu M. le Professeur LULLIN, *dont le texte est tiré du Livre de Ruth, Chapitre* II. ℣. 23.

ON a déja doné dans le Journal Helvétique l'Extrait de trois Sermons de M. le Professeur LULLIN sur la nature, l'utilité, & la nécessité du travail. Je me propose de doner aprésent le précis d'un autre Sermon d'un genre particulier; c'est le tableau de la vie champêtre, dans son antique simplicité. On y verra qu'elle étoit convenable à l'état de l'home dans son origine, & peut-être dans sa destination; qu'elle étoit propre à faire son

bonheur, & qu'elle avoit ses devoirs & sa dignité (*). C'est montrer l'home par son plus beau côté, que de le faire voir, conservant & respectant l'égalité au milieu de l'opulence, soulágeant la misére, & compatissant aux maux de l'humanité, à la vüe de ceux qui les soufrent, quoi qu'on ait l'avantage de ne pas les ressentir. BOOZ étoit un Home riche, dans une situation agréable, aïant sous lui, & à ses ordres, plusieurs domestiques & ouvriers, qui travailloient à ses terres. Il présidoit à leurs ocupations, adoucissoit leurs peines & ne regardoit pas come indignes de lui, une atention & des soins utiles, qui augmentoient son bien, fortifioient sa santé & les facultés de son ame, le garantissoient des passions & le mettoient en état de secourir les malheureux

RUTH étoit une Veuve pauvre, mais aimable, qui avoit quité son Païs & ses Parens

(*) Que l'on compare les douceurs & le calme d'une vie champêtre, avec le tumulte, les soucis & l'agitation qu'on trouve dans les grandes Villes, on verra quel est l'ètat qui mérite la préférence; ici on respire un air pur, on jouit du Soleil, de la promenade, de soi même, du spectacle de la nature; là un embaras succède à un autre; on est sans cesse ocupé à des riens.

pour suivre sa belle Mére ; sa tendresse atentive à tous ses besoins, ne négligeoit rien pour y pourvoir ; elle ne regardoit rien au dessous d'elle, quand il s'agissoit de la secourir ; ce que les Grands du Monde considérent come un travail bas & pénible, lui paroissoit une ocupation noble & agréable, par la grandeur des motifs qui la faisoient agir. Doner du pain à une mére qui en manque, porter la joïe dans une ame afligée, prouver par des éfets une afection qui ne s'étoit point démentie dans l'épreuve de l'adversité, voilà ce qui soutenoit & faisoit mouvoir la jeune RUTH ; la fatigue du voïage, l'ardeur du Soleil, le mépris auquel nous expose la pauvreté ; elle bravoit & surmontoit tout, parce qu'elle trouvoit dans le succès & la reconoissance de sa belle Mére, la plus douce recompense de ses soins & de ses travaux. Je viens aprésent au Sermon sur ce sujet.

RUTH, qui étoit du Païs de *Moab*, & qui avoit épousé le fils de la sage NAHOMI, étant devenue Veuve, ne voulut point se séparer de sa belle Mére, qui retournoit dans sa Patrie, car elle étoit Israélite. L'état de pauvreté où elles étoient, engagea RUTH à demander permission à NAHOMI d'aller glaner, pour recueillir un peu de grain, car c'étoit alors le tems de la moisson ; NAHOMI y con-

ſentit, & RUTH, par un éfet de la Providence, fut conduite dans le champ de BOOZ; Home diſtingué dans ſa nation, par ſes richeſſes & ſa piété (*), & qui étoit parent de RUTH, mais elle l'ignoroit ; elle ne l'aprit que dans la ſuite, & n'en fut pas moins humble & reſpectueuſe. BOOZ ne la conoiſſoit point, mais ſa phiſionomie lui plût & fixa ſes regards. Il ordona aux Moiſſoneurs de lui permettre de glaner entre les javelles, & de laiſſer, come par mégarde, des poignées d'épis ſur ſon paſſage, afin de lui épargner de la peine, & qu'elle pût aiſément les recueillir. Délicateſſe bien placée & qui marque une belle ame! Les Riches ont quelquefois une compaſſion cruelle; ils font ſentir avec une eſpèce de dureté, le bien qu'ils font; leur orgueil ou leur avarice aflige nôtre amour propre, lors même qu'ils ſoulagent nôtre miſére. Un cœur tendre & liberal reſpecte la pauvreté, & ſa maniére de doner, ajoute un nouveau prix au bienfait.

(*) Une réflexion qui ſe préſente ici naturellement, c'eſt que la propriété des biens eſt d'une grande antiquité, car le Livre de RUTH eſt un des plus anciens de l'Ecriture Ste. On y voit que Booz poſſédoit des champs & avoit ſous lui des Serviteurs; ce qui ne détruit point l'égalité naturelle & primitive de l'home; le bien eſt la récompenſe de ſon travail & de ſes talens.

M. LULLIN, frapé des beaux sentimens de BOOZ qui étoient les siens, & des douceurs de la vie champêtre, dont il conoissoit tous les charmes, s'exprime ainsi : *L'inocence avec ses graces naïves, la simplicité modeste, la vertu aimable & ingénieuse, paroissent ici avec leurs atraits. Cette noble & aimable Vertu atire, saisit, captive nos sentimens; belle de sa seule pureté, elle nous plait; nous sentons que nous somes faits pour elle; une peinture de la prémiére inocence, & de la sage simplicité des anciens tems a toujours de quoi plaire. Le tracas, le faste, les soucis, la vie tumultueuse des Villes ne paroissant point ici, le trouble des passions vicieuses, l'avarice, la haine, la vanité, le fol orgueil en sont bannies* (*). Ce que l'on y admire, ce sont les soins & les douceurs de la vie champêtre, c'est la terre riante & embélie de ses moissons, ce sont des Homes paisibles, unis, laborieux, remplis de candeur, con-

(*) Campagne chérie, vallons fortunés où règnent la paix & l'inocence, s'écrie un bon Ecrivain, que ne puis-je, loin des passions, des afaires, & du tumulte des Villes respirer sans cesse cet air pur, qui répand dans l'ame le calme & la sérénité,

La Ville est le séjour des prophanes humains

Les Dieux habitent la Campagne.

ROUSSEAU.

tens de leur état, heureux par leur frugalité. J'y vois la piété, la bénéficence, la tendresse maternelle & filiale récompensée. Dieu protège les gens de bien.

Ruth élevée parmi les *Moabites*, dans le sein de l'Idolatrie, avoit apris de Nahomi à conoitre & à craindre Dieu; de là son zèle ardent pour la pratique de ses devoirs; elle chérissoit les liens du sang, elle honoroit ses supérieurs, elle servoit d'apui à leur vieillesse, sans ostentation, & sans se faire valoir. Son amour & sa confiance pour Dieu lui firent suporter avec patience & résignation les plus grandes adversités; elle éprouva les rigueurs de la famine, les sollicitudes & les ennuis de la misére, la perte de ce qu'elle avoit de plus cher & de plus précieux, un Epoux quelle aimoit tendrement. Il ne lui restoit que Nahomi, sa belle Mére; mais Dieu qu'elle adoroit ne l'abandona point; il la soutint dans ses épreuves & ses aflictions. Il lui fit trouver grace devant Booz, qui charmé de sa grace & de sa modestie, l'épousa; elle devint par ce mariage, come la tige des Rois de Juda; David étant de ses descendans, elle eût l'honeur d'être en quelque sorte la Mére du Messie.

Tirons de cette Histoire quelques réflexions utiles. On s'imagine que la félicité ne se trouve que dans l'abondance & dans la

maiſon du riche ; elle peut ſe trouver dans le ſein de la pauvreté ; NAHOMI & RUTH étoient heureuſes par leur union, & par les ſecours mutuels qu'elles ſe rendoient. Là, où règne la paix, là ſe trouve le vrai bonheur.

Malgré les foibleſſes atachées à l'humanité, il y a toûjours eû, & il y aura toûjours des ames tendres & généreuſes ; de ces ames nobles dignes de nous ſervir de modèles, dont les cœurs volent au devant des beſoins du miſérable, & qui trouvent leurs délices à le ſoulager.

Cette Hiſtoire nous enſeigne principalement à mettre nôtre confiance en Dieu, come étant un Etre bon & puiſſant, qui n'abandone jamais ceux qui l'invoquent, & qui implorent ſon aſſiſtance. Ses yeux ſont ouverts ſur leurs beſoins, & ſes mains n'ont qu'à s'ouvrir pour les raſſaſier à ſouhait. Ils n'a qu'à lever ſur nous la clarté de ſa face, & nous ſomes remplis de conſolation & de joïe. Auſſi BOOZ, atendri de l'atachement de RUTH pour ſa belle Mére, charmé de ſa conduite ſimple, pure & modeſte, touché de ſa vertu plus que de ſa beauté, s'écrie-t-il, que ton ſalaire ſoit entier de la part de l'Eternel, ſous les aîles duquel tu ès venüe te retirer.



REPONSE

A cette Queſtion, propoſée dans le Journal Helvétique de Mars 1761. p. 324. *l'Eſprit eſt-il ſans interruption, eſſentiellement actif? Et ſi ſon action étant telle ne peut pas ſervir de preuve à l'Immortalité de l'Ame.*

IL eſt fort dificile de répondre à cette Queſtion; pour la réſoudre, il faudroit conoitre la nature & l'eſſence de nôtre Eſprit; mais qui peut ſe flater de pénétrer un miſtère, que les Anciens & les Modernes n'ont pû juſqu'ici découvrir (*)! Nous ne conoiſſons l'eſprit que par ſes opérations, ſans ſavoir coment il opére; tout ce qu'on peut ſoupçoner, c'eſt que nos ſens & nos organes ſont les inſtrumens dont ſe ſert la Providence pour produire dans nôtre ame certains ſentimens, ou

(*) Il n'en eſt pas de cette Queſtion abſtraite, come des précédentes, qui ſont à la portée de tout le monde. Par éxemple, il eſt facile de voir que la ſageſſe enrichit, non en rendant inutiles les richeſſes, mais en montrant que les richeſſes de l'Eſprit, come les conoiſſances & les vertus, ſont préférables à des richeſſes matérielles & periſſables. Que l'on compare la ſimplicité de FABRICIUS au luxe de LUCULLUS, on verra lequel mérite nôtre eſtime.

certaines perceptions, à l'ocasion des objets extérieurs. Nos yeux sont frapés par quelques images, & soudain, nous apercevons la grandeur aparente & rélative des objets qu'elles réprésentent; nous distinguons leurs couleurs, leur éloignement ou leur proximité; il en est de même des sons & des odeurs; l'impression que reçoit l'oreille ou le nez est comuniquée à l'ame par des canaux fort subtils, dont le méchanisme est encore pour nous un secret. Nous apercevons à l'aide du Microscope, les ressorts les plus grossiers, mais leur liaison, leur harmonie, la cause qui les met en mouvement, leur jeu, cela & bien d'autres choses, sont pour l'home un problême, que la Philosophie ne peut résoudre; il n'y a que le Créateur auquel rien n'est caché, qui conoisse parfaitement les causes & les éfets de tous ses Ouvrages.

Cette Question importante mériteroit une profonde & longue discussion, mais elle est si abstraite, qu'elle nous jetteroit nécessairement dans l'obscur labirinte de la Métaphisique, dont il n'est pas aisé de sortir, & dans lequel peu de Lecteurs sont capables d'entrer. Ce qui éxige beaucoup d'atention l'obtient rarement. Je me bornerai donc à quelques réfléxions courtes & générales. Demandés à DESCARTES, ce que c'est que l'*Esprit*, il vous répondra que son essence consiste dans la pen-

sée; *je pense donc je suis*; il supose qu'il est indivisible, & immatériel; il ne peut concevoir dans les Corps aucun atribut, par lequel ils puissent penser, raisoner, vouloir (*). LOCKE n'est pas si décisif; il croit que nous ne conoissons pas encore toutes les propriétés de la matiére, & que nous ne devons pas nier, que Dieu ne soit assés puissant, pour lui doner la faculté de penser: Les dificultés qu'on peut faire sur cette hipothèse, qui done ateinte à la liberté de l'home, & ruine une des preuves de l'immortalité de l'ame, tirée de sa spiritualité; ces dificultés, dis je, n'ont point étoné le Philosophe Anglois, & n'imposent point silence à ses Sectateurs, qui sont habiles, & en grand nombre; ils répondent aux objections, en convenant de la force de plusieurs d'entr'elles, mais ils se retranchent sur le pouvoir de l'Etre suprême, & il est dificile de les forcer dans cette bariére. Ils ajoutent, que l'home étant incapable de faire des progrès dans les conoissances, d'aquerir des talens & de l'industrie, sans l'intervention des

(*) Certains Philosophes prétendent qu'on ne peut être certain de l'existence du Corps que par la Révélation. D'autres croient qu'il n'y a qu'elle seule qui puisse nous convaincre de l'existence des Esprits; nulle démonstration, nulle évidence! Que de doutes!

ſens, ils paroiſſent abſolument néceſſaires aux opérations de l'ame, & ne faire avec elle qu'une ſeule & même ſubſtance (*). Cette induction eſt d'autant plus vraiſemblable, que les progrès de l'eſprit ſemblent proportionés à ceux du corps; il ſe fortifie & s'afoiblit avec lui.

Soufre-t'il quelque amertume
Le Corps s'abat, ſe conſume,
Et partage ſon ennui,
Aux douleurs eſt-il en proïe,
L'Eſprit ne ſent plus de joïe
Et ſe chagrine avec lui.

MAD. DESHOULIERES.

On répondra que cela prouve ſeulement leur étroite union; Dieu a voulu que les mouvemens du Corps, ou les impreſſions qu'il reçoit par la voïe de ſes organes, ſe comu-

---

(*) On peut cependant répondre à ceux qui croient que c'eſt borner la puiſſance divine, en avançant qu'elle ne peut doner à la matiére la faculté de penſer; ce n'eſt point dit-on borner le pouvoir de Dieu, que de dire qu'il ne peut changer la nature des choſes; ſi l'eſſence du Corps eſt telle qu'elle ſoit incompatible avec la penſée, Dieu ne peut lui acorder cette faculté ſans détruire ſon eſſence.

niquassent à l'Esprit, & que réciproquément les afections de l'Esprit se comuniquassent au corps, soit pour sa conservation, soit pour le bien de la Société dont les Homes sont membres: Il importe peu de savoir quel est le nœud de cette union. Qu'elle se fasse, come le pensoient les Anciens, par *l'influence phisique*, c'est à dire que le corps & l'ame agissent l'un sur l'autre; qu'elle soit opérée par des *causes ocasionelles*, dont Dieu est l'Auteur, come le croïoit DESCARTES, & après lui le Pére MALLEBRANCHE; ou qu'elle soit produite par l'*harmonie préétablie*, come le prétendoit M. LEYBNITZ, il sufit que cette union subsiste, pour que l'Esprit subisse les alterations qui arrivent au Corps, & qu'il y ait entr'eux une dépendance réciproque, ensorte qu'ils se modifient en quelque sorte, l'un l'autre (*). Ces éclairoissemens étoient absolument nécessaires pour répondre à la Question proposée, car s'il est vrai, come l'expérience le prouve, qu'un simple accident arrivé au cerveau, ou à quelque autre partie qui ait raport au siége

(*) Peut être qu'aucune de ces hypothèses n'est vraie, & que nous ne saurons la cause réelle de l'union de l'Ame & du Corps que dans la vie avenir. Ici bas nous marchons à tatons & dans les ténébres. Ce n'est que dans le séjour de la lumiére, que nous verrons clairement les causes qui produisent des éfets qui nous étonent.

de l'ame, retarde ses fonctions, ou y mettre un obstacle invincible, il est manifeste que l'ame cesse alors d'être active, du moins on n'a aucun sentiment, aucune preuve de son action actuelle, qui ne peut se démontrer que par ses perceptions, & la conscience qu'on en a. Si l'ame demeure dans le silence, elle est dans un état passif. Le someil semble aussi interrompre & suspendre ses opérations, à moins qu'on ne rève, & qu'il ne reste quelques traces & quelque souvenir des songes qu'on a eû; mais ces traces sont si legéres, qu'elles ne font en quelque sorte que glisser sur l'ame. Dans l'enfance, les idées sont si foibles, si confuses, les perceptions que l'ame a des objets sont si legéres, qu'on ne peut en rapeller ni en retracer les vestiges; si l'on remonte au tems de la conception, à ce terme presque imperceptible où l'ame est unie au corps, certainement elle semble être alors dans une espèce de létargie, conforme à l'état de foiblesse & d'inanition, où se trouve l'embrion. Qu'il y a loin alors d'un fœtus aussi informe à l'home devenu parfait, & qui auroit déviné, que par des progrès insensibles, cet embrion deviendroit un jour un Neuton, ou un Fontenelle. Mais quand il seroit vrai que l'Esprit humain est actif depuis la conception, cela ne prouveroit pas qu'il soit immortel: Cela prouveroit seulement que

Dieu lui a imprimé un degré de mouvement, que sa sagesse a limité.

L'ame des Bêtes paroit active, dira-t-on que cette activité la rend immortelle? Un ouvrier par le moïen de certains ressorts fait mouvoir l'aiguille d'une pendule, durant un certain intervalle règlé; mais dès que ces ressorts cessent de mouvoir l'aiguille, elle reste dans le repos; sans vouloir, come le prétend DESCARTES, que les Bêtes soïent de simples machines, on ne peut cependant conjecturer que l'action de leur ame leur done droit à l'immortalité; c'est un droit trop précieux & trop important pour être ataché à un mouvement arbitraire & machinal (*). Dans l'échelle immense des Etres, Dieu a déterminé les facultés, les fonctions, la durée précise de chaque Etre intelligent, conformément à leur essence, à leur nature & à sa volonté toute puissante; sa sagesse a règlé leur rang & le terme de leur éxistence, ensorte que malgré la multitude des Etres, leur diférence, ou leur raport,

(*) Quoi que les propriétés de l'ame de chaque genre d'Etres intelligens, soïent invariables, & ne puissent se comuniquer à un autre genre d'Etres, on convient cependant, que l'ame humaine peut se perfectioner, & que le lait des nourices, la nourriture, l'air, l'éducation, les organes, ont beaucoup d'influence sur l'ame humaine.

raport, rien ne se dérange, ni ne se confond. Je suis bien éloigné de croire, come l'ingénieux & habile Auteur d'un Essai de Psychologie, *que la Bonté divine peut élever par degrés l'ame de l'huitre à la sphère de celle du singe, & l'ame du singe à la sphère de celle de l'home, & qu'en faisant passer l'ame d'une Brute dans le cerveau de l'home, on ne sait si elle ne parviendroit pas à y universaliser ses idées.* Il me semble que c'est étendre trop loin l'égalité de toutes les ames, & qu'il n'est pas plus possible à l'ame d'une Brute de parvenir à la perfection de celle d'un home, qu'à un cércle de devenir un quaré. L'essence de tous les Etres est immuable, & chacune a ses propriétés distinctes. Si l'home étoit plus parfait qu'il n'est, il seroit au dessus d'un home. Le savant Philosophe qu'on vient de citer, en convient, quoi qu'il semble se contredire; *come il ne voit pas*, dit-il, *deux Etres précisément dans les mêmes circonstances, il n'est pas aussi d'eux Etres qui aïent précisément le même degré de perfections. Le monde phisique est si prodigieusement nuancé, coment le monde moral, qui lui est si étroitement uni, n'auroit-il pas ses nuances?* Voici la conséquence qu'on peut tirer de ce raisonement, come il ne se fait aucun changement, aucune métamorphose, dans les Etres phisiques, ensorte que chacun d'eux est renfermé dans les bornes

prescrites par le Créateur; il ne se aussi fait aucune transformation dans les Etres moraux; ensorte que les ames des Brutes, & celles des Homes forment deux classes à part, deux genres diférens, qui ont chacun leur nature & leurs propriétés. Come l'ame humaine ne peut s'élever à la perfection & à l'excellence de l'ame d'un Séraphin, aussi celle d'une huitre ne peut parvenir à aquerir les facultés d'un singe, & celle d'un singe, les facultés & l'intelligence de l'ame d'un Home (*). Je sai qu'il peut se faire certains mélanges, soit dans les fleurs, soit dans les fruits, soit même dans les animaux; mais les bornes de ces mélanges ont des limites étroites, dont elles ne peuvent sortir, leur génération ne se perpétüe point; elle est stérile, & le mulet ne peut produire un autre animal.

(*) Le caractère, ou l'essence propre de chaque ame, dit l'Auteur déja cité, est déterminé par la place que cette ame devoit ocuper dans le sistème de l'Univers; placée par la main même de Dieu sur l'échellon quelle ocupe, il ne dépend pas d'elle d'ajouter ou de retrancher à sa perfection originelle.

REPONSE

A quatre Questions proposées dans le Journal de Mars 1761. *pag.* 317. & 324.

Je ne ferai presque qu'indiquer la prémiére Question (*), quoi que trés importante, parce quelle a déja été traitée dans le Journal de Mai pag. 85. & qu'il me reste peu de chose à dire aprés celui qui y a répondu, de l'avis duquel je suis. On ne peut guères s'en éloigner, après avoir lû ce qu'il a écrit ; en éfet, l'Incrédule laisse du moins à l'home l'usage de sa raison, quoique lui même en fasse l'usage le plus pernicieux & le plus funeste, puisqu'il méconoit, ou nie l'éxistence de l'Etre tout puissant auquel il doit sa raison, sa vie, & tout ce qu'il est. Laisser l'home entre les mains de son propre conseil, c'est le livrer & l'abandoner au guide le plus dangereux, le moins éclairé & le moins fidèle. Dès que la Créature n'est plus soutenüe par son Créateur,

R 2

(*) Il convient que le Lecteur ait cette Question sous les yeux : La voici : *Lequel est le plus dangereux pour la Société du Superstitieux, ou de l'Incrédule ?*

elle ne tient à rien ; elle chancelle à chaque pas, elle ignore ſon origine & ſa deſtination ; elle ſe trouve dans un déſert afreux, dans un vuide immenſe ; au milieu de deux torrens, qui la preſſent de tout côté, le Tems & l'Eternité, cette miſerable Créature ne voit autour d'elle que des précipices & d'afreux abimes. La Raiſon même ne ſert qu'à tourmenter l'Incrédule : Il eſt impoſſible qu'il ne ſente ſa foibleſſe, ſon néant, & le beſoin qu'il a d'un Protecteur qui ait le pouvoir de le ſoulager dans ſes beſoins, & de le garantir des divers accidens auxquels il eſt ſans ceſſe expoſé. Sans un ſecours promt & éficace, il eſt dénué de tout, rien n'eſt capable de le raſſurer, & de le conſoler dans ſes diſgraces & dans ſes revers. L'Athée eſt ſemblable à un aveugle, qui ne marche qu'à tatons, & qui ne peut éviter les objets qui peuvent le heurter, & le faire tomber ; ſi on lui parle de la lumiére, quelque foible idée qu'on puiſſe lui en doner, ne la préférera-t-il pas aux ténèbres qui l'environent ? Quelle délicieuſe ſatisfaction, ſi un jour pur & ſerein brilloit tout à coup à ſes yeux ?

Si on conſidére l'Incrédule du côté de la Société, on a montré que ſes paſſions n'étant retenües par aucun frein, il eſt impoſſible qu'il ſoit propre à la faire fleurir & proſpérer ; quand on ſe croit tout permis, il eſt di-

ficile qu'on ſe tienne dans les bornes de l'Inocence ; lors qu'on confond le vice avec la vertu, le mal avec le bien, qu'on ſe flate de pouvoir éluder ou violer impunément les Loix, il eſt dificile qu'on s'aſſujettiſſe à les pratiquer, & qu'on ſubiſſe volontairement un joug, qu'on peut ſecouer ſans crainte. Quelle eſt la digue aſſés forte pour réprimer & arrêter ce torrent ? Sera-ce l'honeur ? Mais on ſe fera un honeur arbitraire, conforme à ſes deſirs & à ſon penchant. CESAR trouvoit de l'*honeur* à s'élever au deſſus de ſes égaux & à les fouler aux pieds ; on préférera l'éclat de la vertu à la vertu même ; on craindra moins de devenir criminel, que de le paroitre. L'amour de la Patrie ſera-t il un frein plus fort & plus éficace ? Mais un Athée, un home avare, ambitieux, trouve ſa Patrie par tout où il trouve à ſatisfaire ſon goût, ſes deſirs & ſon intèrêt. L'amour de la Patrie empêcha-t-il CATILINA de former les projets les plus odieux & les complots les plus coupables ? La crainte, la terreur des ſuplices, feront peut-être ce que l'idée du devoir, la beauté de la vertu n'ont pù operer ! On a tout lieu d'en douter. Dans les Païs où les Loix ſont écrites avec des caractères de ſang, où les gibets, les buchers & les roües, ſont ſans ceſſe élevés aux yeux des Spectateurs, il n'y a pas moins de coupables, que dans les Païs où le crime eſt

puni d'une maniére moins rigoureuſe, & où règne la clémence: Quand on ne craint pas Dieu, on craint peu les Homes.

Mais quelque déteſtable que ſoit l'Impiété, je penſe quelle porte des coups moins terribles à la Société que la Superſtition, qui comande pour ainſi dire, la cruauté & le crime; dont les mains barbares plongent ſans horreur un fer ſacré dans le ſein de ceux qu'elle nomme *Hérétiques* (*); qui loin d'éclairer la conſcience, cherche à l'aveugler; qui prétend avoir le droit de la ſonder, & dont le zèle tiranique la déchire & veut enlever à l'home ce qu'il a de plus cher & de plus précieux, ſavoir la liberté de penſer, & celle d'éxaminer. Pour aimer Dieu, faut-il haïr les Homes. Eſt-ce l'aimer & le ſervir que de le répréſenter ſous l'image d'un Uſurpateur & d'un Tiran? La Réligion eſt faite pour rendre l'home heureux; tout dogme, toute doctrine qui s'opoſe directement à ſon bonheur, & au bien de la Société, n'eſt pas émané du Ciel. *Quand vous verrés*, dit un habile Ecrivain, des *gens qui ſe diſent Chrétiens, & Miniſtres du*

---

[*] Il ſeroit facile de citer les fureurs de la Superſtition: elles ſont en trés grand nombre. Je me bornerai à une ſeule. Qui a inſpiré RAVAILLAT; CLEMENT, DAMIENS à plonger un fer homicide dans le ſein de leurs Souverains légitimes, n'eſt-ce pas la Superſtition?

Dieu des miséricordes, agir précisément come des Ministres du despote le plus cruel, croïés qu'il n'y a point là de Christianisme. Quelle absurdité! Prétendre toucher le Cœur, en détruisant les principes de la vie! Quel oprobre pour l'humanité! Substituer à l'atention, la crainte; au recueillement, la terreur; au raisonnement, l'apareil des suplices! Admettés une fois que le salut du genre humain ne peut se trouver que dans une certaine créance, la charité s'enflamera aussi-tôt, & pour ne pas laisser périr le genre-humain, elle l'exterminera par le fer & par le feu. Tous ceux qui ne se conformeront pas aveuglément à ses opinions seront ses victimes. Que seroit devenüe la nature humaine si les diférentes sectes des Philosophes avoient été animées du même esprit, & armées du même pouvoir, qu'une Eglise qui se dit Chrétienne (*).

Je me suis étendu sur cette Question plus que je ne l'avois promis; mais son importance m'a mené plus loin que je ne voulois aller. La superstition & le fanatisme sont une des plus fécondes sources du mensonge, une

(*) On a parlé dans un autre Journal des fureurs auxquelles un zèle aveugle & atroce porta les croisés pour la conquête de Jérusalem; en voici un éxemple; ils massacrérent tous les Juifs qu'ils trouvérent sur leur route, & en écorchérent plusieurs à l'honeur de la Ste Vierge & de son Fils.

des grandes causes de l'Incrédulité; quand on nous présente le vrai sous l'image du faux, on le rejette avec dédain. Combatés & détruisés la Superstition, vous rendés à la Réligion toute sa pureté, & vous multipliés le nombre de ses Sectateurs.

IIme QUESTION.

Quelles sont les marques qui distinguent l'amour propre, d'avec la présomption & l'orgueil.

On confond ordinairement ces trois défauts. Les nuances qui les séparent sont bien fines; il faut de la pénétration & de la justesse d'esprit pour les discerner; essaions de faire cette distinction. Il me semble que l'amour propre est plus général & plus naturel; l'amour propre est une suite & un éfet presque nécessaire de l'amour de soi même, qui nait avec nous, & qui est un instinct presque inséparable de l'humanité; l'home, excepté qu'il ne soit dans le délire, s'aime soi même; il se plait à exciter, à considerer ses perfections; de-là, l'estime qu'il a de lui même & l'amour propre. Cet amour propre se répand au dehors, & lui fait craindre le mépris: Il se grossit en quelque sorte de l'idée avantageuse que les autres ont de nous: Les qualités extérieures, come la beauté, la bone mine,

les graces, l'augmentent & le nourrissent. L'amour propre se félicite des talens & de l'Esprit, plus que des richesses & des dignités, lesquelles produisent ordinairement la présomption & l'orgueil. L'amour propre comence avec nous, & nous acompagne jusqu'au tombeau.

L'amour propre a pourtant son bon côté; il a produit de belles actions. CICERON en avoit beaucoup, & ce fut ce qui l'obligea à s'oposer aux criminels complots de CATILINA & aux projets de CESAR & d'AUGUSTE: Ce fut ce qui porta CATON à signaler son amour pour la liberté & pour sa Patrie: Il préféra la mort à la honte de vivre pour obéir;

Atachés, s'il se peut, au crime,
L'aplaudissement & l'estime,
La Vertu n'aura plus d'amis.

Tous les Homes ont plus ou moins d'amour propre; l'Home de Lettres a de l'amour propre; un Riche se glorifie de son opulence, & a de la présomption. Un Home élevé en dignités a de l'orgueil; il s'imagine être supérieur aux autres, & les regarde avec un fier dédain. ERASTE né dans l'obscurité, s'enorgueillit d'un titre qui l'élève au dessus de la poussiére; son orgueil aveugle lui fait regarder du haut en bas ceux qui sont ses égaux, &

même ſes ſupérieurs: Son état & ſes conoiſſances, qui devroient le rendre doux & modeſte, ne font que nourrir & acroitre ſon orgueil; il croit avoir de la force, & il n'a que de la dureté. Le meilleur conſeil qu'on puiſſe lui doner, c'eſt d'avoir ſans ceſſe préſent à l'eſprit, le précepte de nôtre grand Maître; *ſoïés doux & humble de Cœur.*

Cleanthe eſt préſomptueux: Il croit que tout lui eſt dû, & qu'il ne doit rien aux autres; il forme des projets au deſſus de ſes forces, & il échoüe; il ſe croit capable des plus grandes choſes, & n'eſt propre qu'aux petites.

Plus foible qu'un mortel, ſes deſirs ſont d'un Dieu:

Plus ſage, plus heureux, s'il ne s'eſtimoit que ce qu'il vaut:

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclypſe au prémier.

L'amour propre ſe fait centre de tout; il raporte tout à lui. Il ſe regarde avec complaiſance; c'eſt pour lui que le Soleil ſe lève, qu'il échaufe & éclaire le monde: C'eſt pour lui que la Terre produit des fleurs & des fruits. S'il aime ſes amis & ſes maitreſſes, c'eſt parce qu'ils lui procurent du plaiſir. S'il chérit ſes Enfans, c'eſt parce qu'il ſe flate de revivre en eux. Ingénieux à ſe tromper lui même; il ferme les yeux ſur ſes vices pour

les tourner sur ses vertus. Si la volupté le quite, il se flate que c'est lui qui, le prémier, l'a quitée, indulgent sur ses défauts, il est fort sévére sur ceux d'autrui. Il éxige beaucoup des autres, tandis qu'il ne fait presque rien pour eux. Il croit pouvoir trouver tout en soi même, & n'y trouve qu'un vuide afreux. Enfin, l'amour propre est le plus fort & le plus sot des amours;

Cependant des erreurs il est la plus comune
Quelque puissant qu'on soit, en richesse, en
crédit,
Quelque mauvais succès qu'aït tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son Esprit.

MAD. DES HOULIERES.

Enfin l'amour propre est un arbre fort & vigoureux, dont l'orgueil & la présomption sont des branches, mais qui ne produit que des mauvais fruits; aussi de grands Homes s'en sont-ils défiés, & ont sacrifié l'amour propre à la vertu. Voici encore une Question assés fine, & qui demande des définitions. Les vices qu'on compare se ressemblent beaucoup, & ont entr'eux des raports dont il est assés dificile de marquer les diférences. Voici cette demande,

La Jalousie est-elle moins criminelle que l'Envie ?

L'*Envie* nait du déplaiſir que cauſe le bien d'autrui, ſoit qu'il conſiſte dans les honeurs, les richeſſes, ou la beauté. La *Jalouſie* prend ſa ſource de la crainte d'être dépouillé d'un bien que nous poſſédons; c'eſt ainſi qu'un Amant eſt jaloux de ſa Maitreſſe; on peut auſſi être jaloux des avantages des autres, come de leur réputation, de leur eſprit, de leurs talens, &c. à cet égard la Jalouſie diffère peu de l'Envie; ce ſont deux Sœurs, avides des richeſſes d'autrui, qui ne jouiſſent point de ce qu'elles poſſèdent, & qui voudroient ravir aux autres ce qui leur apartient; leur embonpoint les fait maigrir; elles flétriſſent tout ce qu'elles touchent; elles ne reſpectent ni le ſavoir ni la vertu. Perſone n'eſt à couvert de leurs traits envénimés; elles s'acharnent juſques ſur les morts. Mais on demande ſi la pale Jalouſie eſt moins criminelle que la noire Envie (*)?

Il me ſemble que la Jalouſie eſt plus particuliére & moins baſſe que l'Envie. La Jalou-

(*) L'Envie eſt le caractère d'une ame baſſe & petite. L'envieux eſt come à l'afut, pour épier le mal, le relever & le groſſir; il n'a des yeux & des oreilles que pour le voir; ſi la vérité lui manque, il n'a pas honte d'emploïer la calomnie. Ne vaudroit-il pas mieux emploïer ſon tems & ſon eſprit à trouver le bien? L'envieux ſe cache à lui même les talens & les vertus des autres, pour ne conſiderer que leurs défauts.

sie peut conduire à une noble émulation ; vous êtes jaloux du génie & des conoissances d'un autre, faites vos éforts pour l'égaler, & le surpasser s'il est possible ; cultivés avec soin vôtre esprit & vos talens ; n'épargnés ni vôtre argent, ni vôtre peine ; vous voilà dans la carriére ; vous voïés le but, tachés d'y ateindre, & de dévancer vos rivaux. Laissés la coupable Envie se déchirer & se dévorer elle même, en dressant des embuches à ses concurens ; pour vous, combatés les à visage découvert & sans leur tendre des piéges ; la victoire n'est glorieuse, que lors qu'on la doit à son mérite, & à ses vertus.

Peut-on desirer la mort, sans se rendre criminel ?

La vie humaine est si troublée par des douleurs, des calamités, & d'afreux revers, qu'on est souvent tenté de desirer la mort. Depuis la naissance de l'home jusques à sa fin, il est exposé aux vents & à la tempête ; il n'évite un acueil, que pour tomber dans un autre ; il a sans cesse à luter contre ses propres passions & contre celles des autres. La route qu'il prend pour prévenir le malheur qu'il craint est quelquefois celle qui l'y conduit. Il voit le bien, & par une fatale néceffité, il est quelquefois forcé à lui préférer le mal, soit qu'il se présente sous l'aparence du bien, & qu'il trompe l'home ; soit que des circonstan-

ces inévitables le déterminent à un mauvais choix. Le plus ſage même n'eſt pas à couvert des accidens qu'il ne peut prévoir ; le tombeau lui paroit le ſeul port qui puiſſe le mettre à l'abri de l'orage. On ſe laſſe d'eſpérer ſans ceſſe un repos & une félicité, qui ne viennent point ; une vie avenir plus heureuſe, fondée ſur la ſageſſe, la puiſſance & la bonté de l'Etre ſuprême, eſt la ſource de ſes eſpérances, & le but de ſes ſouhaits. Il ſait que Dieu, qui a promis au Fidèle un bonheur ſans fin, acomplira ſes promeſſes, & que ſa volonté eſt toûjours éficace.

Oui, mais il éxige qúe l'home ſoit patient & réſigné à ſes ordres ; s'il veut l'éprouver par des ſoufrances, il doit doner l'éxemple de la ſoumiſſion ; il ne doit ſortir du théatre, qu'aprés avoir joüé ſon rôle, quelque déſagréable qu'il ſoit (*). Le Sage doit ſoufrir les maux de la vie ; & s'il deſire la mort, ce doit être ſans murmure & ſans impatience, ſans la ſouhaiter ni la craindre.

GENEVE.

(*) Le deſir de la mort peut être fort inocent. Le meilleur Chrétien, acablé du poids de la miſére ou de la vieilleſſe, couché dans un lit de douleur, peut ſouhaiter la mort ſans crime ; mais non ſe la procurer. Un Apôtre lui même dit, mon deſir tend à déloger, pour être avec Chriſt, ce qui m'eſt beaucoup meilleur. On préfére les biens du Ciel à ceux de la Terre, ce qui eſt juſte & naturel.

AUTRES REPONSES

Aux Questions inserrées dans le Journal de Mars pag. 317.

QUAND l'home choisit le faux, il le fait sans doute involontairement : Les causes de son erreur sont atachées à sa nature. Si la souveraine perfection voit d'un œil indulgent ses foiblesses, que ne suivons nous son éxemple : Faudra-t il justifier devant le Tribunal de l'humanité les défauts de la race entière ? Apellons au secours de la Raison, la Charité & la Réligion ; essaïons de ramener l'Ame dans les voïes de la Vérité, dont les passions tumultueuses la distraisent.

On ne chercha, je pense, jamais un bien inconu. On travaille nonchalamment pour celui dont on n'a que des idées confuses. L'indolence & la paresse, filles de l'ignorance, sont les obstacles les plus insurmontables aux progrès de la Vérité : Jamais elle ne percera, sans un miracle manifeste, un tel rempart ; l'incrédulité & la superstition en sont couvertes come d'une Egide. Entre ces deux monstres est la boete de Pandore ; la superstition y puisa la prémiére ; l'incrédulité lui succède.

C'est toûjours au terme final de nôtre intelligence, que se trouve l'égarement. Celui qui en doüa l'home se reserva un Sanctuaire, où jamais il ne dût entrer; il dit à la Mer, là s'arretera l'impétuosité de tes ondes & à l'Esprit qui nous meut, tu ne passeras pas plus avant. L'immencité est de Dieu; la Créature est faite pour s'en aprocher, mais non pour y ateindre; un Labirinte l'environe de toute part; le Sage n'y entre point & le fou s'y perd.

Les Anales du monde présentent les Siécles passés come abimés dans la plus afreuse superstition; son origine est la même que celle de nos prémiers Parens; ils s'écartérent des sentiers de l'innocence, & convaincus de la Justice supreme, ils sentirent la nécessité d'en calmer le couroux: *Ils conurent*, dit l'Ecriture, *qu'ils étoient nuds.* Il y a aparence que les Fils D'ADAM se contentérent d'un Culte simple & sans apareil; mais leurs descendans, plus chargés de crimes, eurent aussi plus de crainte; au lieu des sentimens d'amour & de reconoissance, ils ofroient en tremblant, en échange de leur sang impur, celui des victimes inocentes: Ils se rendirent abominables; ils crurent en des Dieux semblable à eux; ils firent des images & leurs atribuérent des passions; l'Image Divine, dont ils étoient decorés par leurs sublime Auteur, fut arrachée de leur cœurs, & ils y substituérent celle des Démons;

ô extravagance! Pourquoi suis je contraint de te retracer?

Il y eût autant de Dieux que d'afections charnelles; on vit, pour l'ignominie éternelle des habitans de la terre, tout ce qu'elle contient être adoré par celui qui étoit fait pour y comander sans exception. Le renversement de l'ordre & celui du sens comun étoient complets. Les nécessités absolues demandoient des bras actifs, sans quoi chaque individu fut devenu Prêtre des Idoles: Il falut instituer des gens salariés pour prier; ce fut une vocation venale. Une multitude de fainéans suça le laboureur; la molesse & la cupidité les soumit & leur voracité fut sans limites. Pour subvenir aux immenses besoins de ces sangsuës, l'art diabolique supléa au défaut de largesse. Ils réduisirent les peuples à la plus parfaite crédulité & sans examen s'emparérent absolument de tout ce qui concernoit les consciences; ils s'en portérent, s'il est permis de le dire, Caution, moïenant de l'argent ou toute autre valeur quelconque. Ils devinrent Princes & s'élevérent aux dessus de tout ce qui se nomme Roi: Ce que ne pouvoit pas la persuasion fut l'ouvrage de la force; le fer & le feu fut mis en œuvre, tout fut sacrifié à l'avarice du Clergé. Je parle ici des Peuples Chrétiens: Il fut permis de haïr Dieu, & de massacrer sa famille, d'assassiner ses Souve-

mins & d'être traitre à sa patrie ; le Ciel étoit forcé & l'impieté éfrenée le peuploit sans pudeur des Enfans de la géhène. Voilà l'ouvrage de la Superstition & du Fanatisme. Passons à l'Incrédulité. Celle ci s'acroit & la prémiére lui cède la place ; elle n'est donc pas aussi nuisible à la Societé, mais ses maux n'ont pas été au dessous de ceux qu'on a à atendre, & dont on ressent les éfets.

Sous l'Empire Eclésiastique on vit une violence forcenée, & une foi aveugle : Nous somes tèmoins oculaires d'une impieté compliquée de la plus étrange fourberie. L'incrédule est un fou d'un genre unique, j'entens l'Athée en particulier, qui afecte la persuasion contre l'essence même de son être ; l'extravagante distinction a de quoi le séduire ; l'atention du vulgaire lui fait sacrifier tout, jusques à sa propre conviction s'il lui fut possible. Il passe ses jours dans la contrainte & les quite dans l'agitation ; le bourdonement d'un essain d'idiots le paie de cette cruelle dépense. Un habile home dit fort à propos, si cette espéce d'home est érudite, que

Les Savans d'ordinaire aiment qu'on les regarde
Qu'on murmure autour d'eux : Voïés les grands
Esprits ;
Mais s'ils ne font du cœur une soigneuse garde
De cet orgueil secret ils sont toûjours surpris.

L'incrédulité en éfet procède de l'orgueil & de l'ignorance. SOCRATE, le Prince des Philosophes disoit, *Je sai quelque chose, c'est que je ne sai rien.* Belle leçon, quoi qu'outrée. L'incrédule n'est pas tel parce qu'il doute, mais parce qu'il croit conoitre les principes des choses & leur fin, & que leur cause est le hazard. Il se rit de toute Réligion, & pense être seul sage entre tous. Les bornes de son esprit, selon lui, sont aussi celles de toute possibilité. Il fonde sur un mot, qu'il ne sauroit définir, tout l'édifice de sa Doctrine. Ne seroit-il pas bon, pour guérir l'incrédule, d'avoir recours à la Médecine? L'expérience a démontré, que tous les malheureux, acusés de sortilége, avoient le cerveau dérangé & qu'il n'est plus de ce genre de frénétiques, dès qu'on a pris ce parti. Combien y a-t-il d'espèces de folie? Elles sont inombrables. Il s'en voit en qui la raison agit dans presque toutes les ocupations, qui s'aquitent très bien des choses dificiles, qui excellent même dans des arts délicats; tels sont des Peintres fameux. Un de ces miserables d'une conduite règlée & pleine de bons sens, dans le comerce ordinaire de la vie, avoit la confiance des Supérieurs des petites maisons. Il ne s'écartoit en rien des règles de politesse, donoit des éclaircissemens sur tout ce qui se présentoit. Une de mes conoissances en visitant les célules, conduit par ce

personage, faillit tomber de son haut quand ; le prenant par le bras il lui dit, *Monsieur, je veux vous montrer un opiniatre, que je n'ai pû dépersuader; il se croit Jésus-Christ, & moi, qui suis le Pére Eternel, ne le saurois-je pas?*

Les Athées sont ataqués par le même endroit; ils ne diférent que du plus au moins. C'est une vanité outrée qui les perd: Usons de suport, & pensons avec BOILEAU que

Le monde est plein de fou
Et qui n'en veut point voir,
N'a qu'à rester chez lui;
Et casser son miroir.

Le superstitieux est un fou destructeur, le fléau le plus horrible. L'incrédule est un fou plus paisible, & dont l'exemple ne sauroit gagner que ceux dont les dispositions s'y raportent. Le mal essentiel leur est propre, & la société n'en est pas bouleversée; celui qui nous forma purgera cette écume & le précieux raion de son intelligence demeurera.

II. QUESTION.

Quelles sont les marques, qui distinguent l'amour propre d'avec la présomption ou l'orgueil?

LE sens des termes doit être déterminé, sans quoi il en résulte & des équivoques, &

des mésentendus, des discussions longues & embarassées, des disputes acharnées, des critiques amères ; & en un mot tout ce qu'elles entrainent à leur suite, apostrophes injurieuses, anedoctes indiscretes, qui font rougir le Lecteur, & mésestimer les gens de Lettres. On en a vû quelques traits entre deux personages estimables d'ailleurs & dont les talens eussent dû s'emploier plus utilement. Fatiguer les oreilles de personalités est un mauvais ofice & toûjours fort désagréable à des amis de la paix, de l'harmonie & de la politesse. On doit des égards au public ; c'est en manquer que d'agir de la sorte.

L'amour propre bien entendu est cette faculté de l'Ame, Ouvrage du Créateur, par laquelle tous ce qui l'environe est autant d'objet de bienveuillance. L'home de bien n'excepte rien dans la nature ; il chérit son éxistence & celle de tous les êtres, avec & pour qui il vit ; son ame jouit de cette harmonie divine ; un retour constant des bénédictions célestes sur lui & sur ses fréres & l'encens pur de ses oraisons, pour en rendre graces, forment l'atrait qui tient à son état & lui fait aimer sans exception ce qui éxiste comme ce qui plait à son Dieu. Sa joie est indicible & ne défaut point ; il se respecte ; il a soin de ce qui le touche par un sentiment de gratitude & d'intime afection pour son Bienfaiteur.

C'eſt cet amour propre qui doit ſubſiſter & conſtituer la béatitude à venir, tout autre qui n'eſt pas permanent, n'en doit point porter le nom ; celui-ci eſt ſans tache.

L'amour propre mal entendu eſt trés diſtinct & n'eſt abſolument que vanité ; on ne ſauroit s'y m'éprendre dans la comparaiſon.

IIIme. QUESTION.

La Jalouſie eſt-elle moins criminelle que l'Envie?

De tous les malheureux, l'envieux eſt le pire : Le bonheur d'autrui fait ſon ſuplice. Sans droit d'y prétendre, il ne néglige aucun moien de l'en priver. Toutes pratiques lui ſont égales : Les noirs attentats, les crimes énormes, les détours obliques, la fraude ſont des reſſorts que ſa dannable paſſion met en œuvre. Son cœur eſt rongé autant qu'il a de vie ; mille nouveaux ſujets ſervent d'aliment au feu cruel qui le dévore. C'eſt ici le vice atroce, qui s'opoſe directement au plan de la Providence ; vice déteſtable, attribut du Diable & qui le caractériſe.

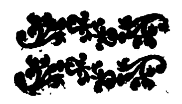
La jalouſie eſt ſans contredit bien moins condannable. Le jaloux ne deſire point les biens, qu'il croit apartenir à autrui ; le jaloux n'eſt jamais envieux. La jalouſie la plus marquée eſt celle d'un Mari dupé par ſa Femme.

Ses fureurs peuvent se porter aux derniers excès. Un Amant trahit par sa Maitresse a souvent droit d'éprouver ce cuisant souci. Je demande ce que l'on trouve de criminel dans le dépit & le regret que ressent un honête home, lors qu'il est convaincu de l'infidélité de celle en qui il a mis une confiance entiére, & pour qui il a conçû la plus tendre amitié, à qui il a livré son cœur & engagé sa foi à jamais, de qui il ne doit atendre que de l'amour & le plus juste retour; come de sa propre chair, d'institution divine & humaine? Au lieu de cette Compagne affectionée, il nourit un serpent dans son sein, qui le blesse mortellement. De quel œil doit il voir une parjure qui a renoncé à la vertu & insulté à l'auguste vérité qu'elle a proferé de sa bouche à la face des Cieux & de la Terre? De quel œil veut-on qu'un home d'honeur voïe le comerce illicite d'un ravisseur, d'un suborneur; les mouvemens de colère, s'il en est de légitimes, changent ils de nature ici? Deviennent-ils un crime, s'ils ne sont pas consomés par des actes contraires aux Loix & à la Raison? Vous ne condannés pas un home, qui pour conserver quelques piéces de monoïe met en jeu sa propre vie avec celle d'un voleur: On ne se fait pas scrupule de le qualifier d'home de cœur. Où est la saine Mo-

rale ; quelle biſarerie dans le Jugement ! Je n'y vois qu'un caprice indigne, qui répugne au bon ſens.

Un Amant, ai-je dit, ſoufre le tourment des jaloux ; eſt il moins pardonable que l'Epoux ? Il y a quelques exceptions ; mais enfin, la jouiſſance charnelle forme t-elle ſeule le lien du Mariage ? Le ſentiment du cœur n'attend rien des formules ni de la cérémonie : Nos bons Patriarches n'y aportérent que de la candeur. La bone foi formoit le nœud, il étoit indiſſoluble ; le frein de l'apareil ne ſert qu'à des hipocrites. Les jaloux font un grand tort, en ce qu'ils font un trop grand cas de ce qui ne mérite ni eſtime, ni regrets.

M. F. D. B.



AUTRE REPONSE

À cette Queſtion, *La Jalouſie eſt elle moins criminelle que l'Envie ?*

BIEN des gens confondent l'Envie & la Jalouſie ; elles ont en éfet beaucoup d'afinité ; néanmoins il y a quelque diférence à faire entr'elles. L'Envie eſt cette paſſion maligne & rongeante, qui nous fait concevoir du chagrin du bonheur d'autrui, & qui nous porte à deſirer ce qui apartient aux autres. La Jalouſie eſt le déplaiſir que l'on a de voir poſſéder par d'autres ce que nous croïons qui nous apartient, ou, la crainte que l'on a qu'ils ne jouïſſent des mêmes avantages que ceux dont nous jouïſſons, ou que nous pourſuivons. On eſt donc envieux de ce que l'on n'a pas, & jaloux de ce que l'on a, ou que l'on croit nous apartenir : Voilà la diférence qu'il y a entre l'Envie & la Jalouſie, diférence qui n'eſt pas grande, puiſque ces deux paſſions ont les mêmes objets, je veux dire, les biens, les avantages & la proſpérité de nos ſemblables, enſorte que la Jalouſie ne peut être conſiderée, que come une branche, une ſuite & une dépendance de l'Envie ; celle-ci ſupoſe néceſſairement l'autre.

On demande dans le Journal Helvétique, *si la Jalousie est moins criminelle que l'Envie?* J'avoüe, que quand on considère de près ces deux passions, leur principe, leurs éfets, la conformité qu'il y a entr'elles, il est assés dificile de savoir quelle est la plus condannable; c'est-ce qu'on remarquera aisément par l'éxamen que je vais faire des éfets qu'elles produisent: Començons par ceux de l'Envie.

Un Envieux regarde toûjours d'un oeil malin la prospérité des autres; elle excite dans son ame un chagrin qui le déchire & le tourmente. Tout ce qui arive de disgracieux à quelqu'un, est pour lui un sujet de satisfaction. Il mesure son bonheur sur la misère des autres, & sa misère sur leur bonheur. Il se figure que les richesses & les honeurs ne doivent trouver place que chés lui; tout autre que lui est indigne de les posséder. Tous ceux qui prospèrent, qui brillent, qui se distinguent, qui sont dans une position avantageuse, sont l'objet de sa haine: Dès là, il ne souhaite rien tant que leur décadence, leur chute & leur ruine totale. Il ne sauroit entendre publier le mérite & les qualités estimables d'une persone, sans être transporté de dépit. Il traite de médiocres, les talens les plus exquis; de bornés le génie le plus sublime, & les conoissances les plus étendües. Tout ce que l'on dit de judicieux, tout

ce que l'on fait de loüable, le mortifie, parce qu'il voudroit être le seul aux discours & aux actions de qui on aplaudit. Il ne se plait que dans le trouble & dans l'orage. Il empoisonne les meilleurs actions, interprête malignement les plus inocentes & répand du ridicule sur les plus sensées. Un Envieux n'est jamais content de son sort; l'état dans lequel il se trouve est toûjours au dessous de lui; les biens & les avantages que les autres possédent sont l'unique objet de ses desirs: Aussi-tôt qu'il a obtenu ce qu'il desiroit, il souhaite de nouvelles choses aussi peu capables que les prémiéres, de remplir le vuide qui se trouve dans son cœur.

Tels sont en peu de mots, les pernicieux éfets que produit l'Envie: Tels sont les caractères odieux par lesquels on peut dépeindre un Envieux; sans cesse rongé par cette indigne passion, sans cesse déchiré par les chagrins cruels, sans cesse en proïe à mille desirs, sans cesse dans le trouble, dans l'amertume & dans l'inquiétude.

Un home dans tel état n'est jamais à lui même; il n'y a point de passions dont il ne soit agité, point de vertus dont il ne soit l'ènemi déclaré; il est conséquemment capable d'une infinité de mauvaises actions: Tèmoin ces médisances, ces calomnies, ces inimitiés, ces colères, ces injustices, ces tra-

mes, ces conſpirations, qui bien ſouvent doivent leur origine à l'Envie.

Le Jaloux, éprouvant les mèmes ſentimens, la même paſſion, animé des mêmes motifs que l'Envieux, s'atriſte, conçoit un déplaiſir extrème, lors qu'il voit poſſèder par d'autres ce ſur quoi il prétend avoir des droits: La perſone qui ſe trouve dans le cas où il croit qu'il devroit être devient ſon énemi; il ne s'en entretient qu'avec peine, il ne la voit qu'avec répugnance, & loin de lui vouloir du bien, il cherchera à lui nuire par tous les moïens poſſibles La crainte qu'il a, qu'on ne participe aux mêmes avantages que ceux dont il eſt revêtu, le rend triſte, inquiet, mécontent. Ce n'eſt pas aſſés qu'il ait réuſſi dans quelque entrepriſe intéreſſante, qu'il ſe ſoit aquis les bones graces de quelque perſone diſtinguée, qu'il ait été revêtu de quelque emploi, qu'une fortune aveugle lui ait diſtribué ſes faveurs; il voudroit être ſeul poſſeſſeur de ces avantages; ils ſeroient moins grands, leur prix diminueroit à ſes yeux, ſi d'autres en poſſédoient de la même nature: Il ſe figure qu'ils doivent le regarder à l'excluſion de ceux qu'il craint qui n'en jouiſſent: Il eſt conſtamment en haleine, pour épier leurs démarches, pour leur doner des entorſes & pour opoſer des obſtacles à leurs entrepriſes; en un mot, il n'épargne aucun des

moïens qu'il croit les plus propres à les faire échoüer, sans respecter la Réligion, la bone foi & l'humanité. Un home qui est poussé par la Jalousie peut empêcher ou renverser les établissemens les plus avantageux, mettre obstacle aux fortunes les plus brillantes, ternir les réputations les mieux établies, détruire les amitiés les mieux cimentées.

On peut aisément juger par le tableau que je viens de faire de cette passion, combien elle peut produire de maux, & causer de désordres. Mais est-elle moins criminelle que l'Envie ?

Je conviens qu'à ne considerer la Jalousie, que rélativement à certaines circonstances, elle est moins condamnable que l'Envie. Il arrive souvent qu'un home n'est jaloux, que parce qu'il est dans l'idée que les choses qu'un autre possède, doivent le regarder & lui apartenir préfèrablement à celui qui en jouit. Il y a des cas où l'on peut supposer qu'il a quelque lieu de croire, qu'on a travaillé à le supplanter, & qu'on a mis en œuvre certaines démarches pour le priver de ces choses là ; sans quoi, il se peut qu'il n'éprouveroit aucun déplaisir de voir qu'elles sont possédées par d'autres. Au lieu que l'Envieux desire des biens & des avantages, sur lesquels il sait qu'il n'a aucun droit, & qu'il s'attriste du bon-

heur d'autrui sans raison, ou sous les prétextes les plus frivoles & les plus odieux.

Mais si j'envisage la jalousie sous une autre face, c'est-à-dire, par raport à la crainte qu'on a que d'autres ne soient rendus participans des mèmes avantages que nous, je ne trouve pas qu'elle difére essentiellement de l'Envie; elle peut être aussi criminelle. D'où vient qu'on voudroit être seul possesseur de certains avantages? C'est qu'on craint que les autres ne deviennent nos égaux, & qu'ils ne partagent avec nous l'estime, les égards & la consideration du public. Un tel motif ne peut avoir sa source que dans l'orgueil, qui est un des principes de l'Envie. La diférence que je trouve, à cet égard, entre l'Envie & la Jalousie, c'est prémiérement, que les sentimens qui animent un jaloux, peuvent être moins vifs, moins actifs, moins constans, que ceux qu'éprouve un Envieux, parce qu'étant revètu des mêmes avantages qui lui inspirent de la jalousie, il peut être retenu par cette considération: En second lieu, qu'un home est poussé par l'Envie dans tous les états où il se trouve, tandis que suivant la définition que j'ai donée de la Jalousie, on n'est jaloux que dans certaines circonstances particuliéres. Pourquoi PHILOTIME conçoit-il de la Jalousie de ce que PHLISTENE a gagné la faveur du prémier Ministre de la

Cour, qu'il a obtenu quelque emploi, qu'il s'est distingué dans quelque rencontre ? C'est qu'il est lui même dans le cas. Pourquoi EUDOXE est-il sans cesse enflamé du désir de ce qui apartient aux autres, & dévoré par le chagrin que lui fait éprouver la prospérité d'autrui ? C'est que l'Envie est un feu qui le consume, come la rouille consume le fer : Qu'il soit révêtu, ou non, des avantages les plus considerables & les plus distingués ; qu'il soit dans l'opulence, ou dans l'indigence, le bonheur de ses semblables lui blessera toûjours la vüe.

Je borne ici mes réfléxions, quoique je ne me flate pas d'être parvenu au but, & d'avoir rempli les vües de l'Auteur de la Question proposée: Il auroit sans doute souhaité qu'on eût discuté cette question avec plus d'étendüe, de précision & de succès que je ne l'ai fait ; mais pour celà, il faudroit un Ecrivain qui eût plus de lumiéres & de capacité que moi. Je ne me pique nullement d'être en état d'instruire les autres : Je n'ai eû d'autre but que celui de m'amuser & d'éxercer mon esprit.

FRAGMENS HISTORIQUES.

VI.

FRAGMENT.

Medecine des Egiptiens

ESCULAPE, Roi de *Memphis*, est sans contredit plus ancien que l'ESCULAPE des Grecs : La Médecine peut donc passer pour une découverte des Egiptiens. Ils ne la purent cependant pas perfectioner, par la voie des Expériences ; les Loix l'avoient rendüe trop dangereuse. Elles obligeoient chaque Médecin à ne s'apliquer qu'à la guèrison d'une seule espéce de maladies & à s'en tenir aux recettes légales, qui étoient inserées dans les Livres sacrés. S'ils s'en départoient, ils étoient responsables de l'événement. Leur principe dominant étoit, que la plûpart des maladies viennent d'un surchargement d'estomac, ainsi les lavemens, les vomitifs & la diette faisoient le fonds de toutes leurs Ordonances. Ils y ajoutoient certains rits mistérieux : Un Médecin ne parloit que d'Astrologie, d'influence de Planètes, de Magie, de Démons tutelaires. On leur atribüe encor, je ne sais quel préservatif universel, grand élixir,

préparation

préparation chimique, faite avec la pierre philosophale, qui avoit la rare vertu de rendre la vie à un mort.

On a voulu prouver qu'ils étoient fort verſés dans l'Anatomie, parce qu'ils avoient remarqué, qu'il y a un nerf particulier, qui va du petit doigt au cœur; qu'ils ſavoient par l'acroiſſement & le décroiſſement du cœur, pourquoi la vie humaine ne s'étend pas au delà d'un ſiécle. Le cœur d'un enfant d'un an, diſoient-ils, pèſe deux drachmes & ce poids augmente de la même quantité chaque année juſqu'à 50. ans. Dès lors il diminue avec la même proportion. Ou ces obſervations ſont chimériques, ou il faut dire après MOLIERE: *C'étoit autrefois ainſi; mais nos grands Médecins ont changé tout cela.* Anatomie

Les Prêtres furent toûjours les dépoſitaires des ſciences de l'Egipte. Ils avoient divers Colèges. On inſcrivit les principes des conoiſſances en partie ſur des Colones, en partie dans les Livres Sacrés. La coutume de mettre des Inſcriptions ſur des piliers, fut bientôt imitée des Peuples voiſins. Les plus fameuſes de ces *Colones ſavantes* étoient celles de HERMES. PYTAGORE & PLATON ont lû tout ce qu'elles contenoient, & leur ont l'obligation de toute leur Philoſophie. Les Livres ſacrés Maniére de conſerver leurs conoiſſances!

renfermoient non ſeulement ce qui avoit raport au Culte des Dieux & les Loix, mais des Collections hiſtoriques & toutes ſortes de ſujets importans.

Entre ces Monumens literaires, les uns étoient clairs; les autres obſcurs & miſtérieux. C'eſt qu'il y avoit une Science vulgaire, & une ſecrette: La prémiére ouverte à tout le monde; la ſeconde voilée & déguiſée de mille façons.

Ils ſe ſervoient de trois diférens caractères. La prémiére ſorte étoit des Hiéroglyphes d'animaux, des parties du corps humain, d'inſtrumens de Mathématiques. Nos Antiquaires ont ramaſſé une immenſe quantité de ces images, qu'ils expliquent peut-être avec plus de peine, que de ſuccès. Les deux autres ſortes étoient les Lettres ſacrées & les vulgaires. Les ſacrées étoient en uſage dans les Régiſtres publics, & pour mettre par écrit les matiéres ſublimes, abſtraites, & regardées come très importantes. Les vulgaires étoient pour le comerce ordinaire de la vie. Elles ſont perdües les unes & les autres, ou ſi la forme en reſte dans quelques inſcriptions, il eſt impoſſible de les déchifrer. Tout ce qu'on ſait, c'eſt que leur Alphabet étoit de 25. lettres, & que ces lettres alloient de la droite à la gauche. L'Alphabet Copte ne

Caractères.

contient aujourd'hui que des Caractères grecs, excepté ſept, qui ſont peut-être les ſeuls reſtes des anciennes Lettres Egiptiennes.

Leur Langue eſt ſans contredit une des plus anciennes du monde, & probablement c'étoit une Mére-Langue du tems de la confuſion de *Babel*. Elle s'eſt conſervée en partie chez les Coptes; mais ils y ont mêlé pluſieurs mots Grecs, Perſans, Latins & Arabes: On parle même généralement aujourd'hui l'Arabe en Egipte. La Langue.

En jettant les yeux ſur la Carte, on aperçoit aiſément combien la ſituation de cet admirable Païs eſt avantageuſe pour le Comerce. Un Peuple auſſi induſtrieux profita ſans doute de bonne-heure de ces avantages. On aſſure que PSAMMITIQUE eſt le prémier Roi du monde, qui ait ouvert ſes ports aux étrangers; mais cela ne prouve pas que les Egiptiens ſoient les inventeurs du Négoce, come ils le prétendent. Un principe de Réligion leur donoit beaucoup d'averſion pour la Mer, parce qu'elle engloutit leur *Nil*. Malgré ce ſcrupule, ils ne furent rien moins qu'ignorans en fait de Marine. Les Grecs même les reconoiſſoient pour leurs Maîtres dans la Navigation, & nous verrons le grand SESOSTRIS faire équiper une flotte Comerce

de 400. Vaisseaux, outre un prodigieux Navire de bois de cèdre, long de 280. coudées, doré en dehors, enrichi d'argent en dedans, & dédié à OSIRIS.

Rélìgion. A ce détail, qui nous a présenté un Peuple actif, ingénieux, savant, moderé, ami des Loix, faisons en succèder un autre, qui va nous ofrir tous les traits de la crédulité, de la superstition, de l'extravagance. Lisons le, & plaignons le malheur de l'home abandoné à sa foiblesse & à son néant. L'Egipte eût plusieurs Divinités de diférens ordre; mais on y adora surtout ISIS & OSIRIS, c. à. d. selon l'opinion la plus vraisemblable, le Soleil & la Lune. Ces deux Astres passoient chés eux pour les grandes causes de la nutrition, de la génération, & pour la source des autres parties de la nature, qu'ils regardoient aussi come des Dieux. Tels étoient JUPITER ou la force vivifique des Créatures: VULCAIN ou le feu: CERES ou la Terre: OCCEAN ou le Nil, ou l'Humidité: MINERVE ou l'Air.

Outre ces Dieux célestes, ils en admirent encore de terrestres. C'étoient moins des Conquérans, que plusieurs de leurs Rois, qui avoient répandu des bienfaits sur le genre humain. Or quoique les Corps de ces Dieux mortels restassent dans

les Sépulcres, on croioit néanmoins que leurs Âmes brilloient dans les étoiles, par exemple celle d'Isis dans le Chien, celle d'Orus dans l'Orion.

Malgré ce Polytheiſme, on veut qu'ils aient reconu un Dieu ſuprême, Créateur & Arbitre du monde. Ils le nommoient tantôt Osiris, tantôt Serapis; quelquefois Isis. On liſoit à *Sais* cette belle Inſcription: *Je ſuis tout ce qui a été, tout ce qui eſt, & qui ſera: Aucun mortel n'a encore levé le voile épais qui me couvre.* On voit encore de nos jours la ſuivante à l'honeur d'Isis: *A toi qui étant une, ès toute choſe, la Déeſſe* Isis. Il eſt conſtant que les Habitans de la Thébaide n'adoroient que le ſeul Dieu éternel & immortel; diſtinction qui les afranchit des contributions qu'on païoit dans la Baſſe-Egipte pour l'entretien des Animaux ſacrés. On ne peut pas toûjours luter contre l'éxemple: Les Thébains ſe corrompirent enfin; on en vint même à la folie incroiable de ſe faire des Dieux des Animaux & des Végétaux: Une Ville adora le Crocodile, tandis que l'autre érigeoit des Autels à l'Ichneumon. Ici l'on invoquoit les Chiens, & là on les mangeoit. Dela les animoſités & les querelles entre les Villes voiſines: Trait de politique des Rois, pour prévenir les ſéditions géné-

rales, en semant ainsi les haines mutuelles, par la contradiction des Cultes.

Osiris. OSIRIS étoit présenté sous l'emblème d'un Sceptre & d'un œil, pour désigner son pouvoir & sa providence: Quelquefois sous celui d'un Faucon, à cause de sa vüe perçante & de sa vitesse. Tantôt on lui donoit une figure humaine très indécente, pour marquer sa faculté générative, tantôt la forme d'un Taureau.

Isis. ISIS se réprésentoit ordinairement come une Femme, avec des Cornes de vache sur la tête, tenant dans sa main droite un Sistre, simbole du mouvement perpétuel de la nature, & dans sa gauche une Cruche, qui dénotoit la fécondité du Nil. Quelquefois, come CIBELE, elle avoit le corps tout garni de Mamelles, parce qu'elle nourit tout.

Serapis. SERAPIS avoit une forme humaine, avec un boisseau sur la tête, emblème de l'abodance. Sa main droite étoit apuiée sur la tête d'un Serpent, dont le corps étoit entortillé autour d'une figure à trois têtes, l'une de Chien, l'autre de Lion, la troisiéme de Loup. Dans sa gauche il tenoit une mesure de la longueur d'une coudée, come pour mesurer la hauteur des eaux du Nil.

Dois je parler d'ANUBIS à la tête de

Chien, d'HARPOCRATE Dieu du ſilence, avec le doigt ſur la bouche, d'ORUS fils d'ISIS & d'OSIRIS, peint come un enfant emmailloté; de CANOPUS, qui de Pilote du vaiſſeau d'OSIRIS devint un Dieu célébre? Les Caldéens avoient porté le Dieu *Feu* dans toutes les Provinces d'Egipte avec un triomphe inſultant. Il avoit conſumé toutes les autres divinités. CANOPE ſeul vengea ſes confréres. Un Prêtre le remplit d'eau du Nil, car ce Dieu n'étoit qu'un vaſe parſemé de trous; on les avoit fermés avec de la Cire dans cette ocaſion. Le feu fondit la cire & fut éteint.

De tous les Animaux ſacrés, le plus révéré étoit le Bœuf APIS. Il devoit naître d'une vache incapable de faire un autre veau, & conçu, diſoient les Prêtres, au bruit du tonerre. Il avoit le corps noir, excepté une tache blanche & quarée ſur le front; la figure d'un Aigle ſur le dos; un nœud ſous la langue come l'eſcarbot &c. on lui ſacrifioit des Taureaux choiſis par le Sacrificateur avec la plus éxacte précaution. Il les falloit nets, & ſans le moindre poil noir. Dès que le Prêtre en avoit trouvé quelqu'un, tel qu'il vouloit, il lui atachoit un morceau de parchemin aux cornes, y mettoit ſon cachet & ordonoit qu'on le gardat. C'eut été un crime de ſa- APIS

crifier la victime fans ce fceau. Le jour du facrifice, on allumoit d'abord du feu; on répandoit du vin fur l'animal; on prioit. Enfuite la victime étoit écorchée. On lui coupoit la tête, qu'on vendoit à quelque grec, ou qu'on jettoit dans la riviére, avec cette formule d'éxécration: *Puiffent tous les maux dont nous fomes menacés, retomber fur cette tête!* auffi ne mangeoit on point en Egipte la tête des animaux.

Quand le Bœuf APIS mouroit, tout le Païs étoit en deuil. On le pleuroit pendant quelque tems; on lui faifoit enfin de fomptueufes funerailles. Son fucceffeur étoit nouri pendant 40 jours à *Nilopolis*. Les Femmes feules, entiérement nües, avoient le privilège de l'y vifiter; mais après ce tems, il ne leur étoit plus permis de le voir. De *Nilopolis* on le transportoit à *Memphis*, dans un fuperbe Vaiffeau, & là on le plaçoit dans une Cabane dorée, au milieu du Bocage de VULCAIN.

Fête d'ISIS.

La Fête d'ISIS fe célébroit avec beaucoup de pompe. On jeunoit la veille. Un jeune Bœuf, dont on avoit ôté les entrailles & coupé les piés, le cou & les épaules, rempli de pain, de miel, de raifins fecs, de figues, d'encens, de parfums, & arrofé d'une huile précieufe, étoit immolé à la Déeffe; encore faloit il qu'il fut fans dé-

faut. Dans la Ville de *Busiris*, après ce sacrifice, les homes & les femmes se donoient la discipline; plus insensés encore, les Cariens se taillandoient le front avec des épées.

Fête de DIANE.

A *Bubastis* on célébroit la Fête de DIANE. Le Peuple s'embarquoit, & sur ce Vaisseau les femmes jouoient du tambourin, & les homes de la flute. On chantoit & l'on battoit des mains en même tems. Ils s'arêtoient à chaque Ville, & les femmes s'y montroient à nû. Arrivés à *Bubastis*, ils faisoient des sacrifices, où l'on consumoit plus de vin que dans tout le reste de l'année. Le concours montoit d'ordinaire à sept cent mille ames, sans les enfans.

Culte des Plantes & des Animaux.

Les Poëtes satiriques ont acusé les Egiptiens d'avoir enfin déifié les Oignons & les Poreaux de leurs Jardins. Une abstinence trop scrupuleuse à l'égard de certains végétaux a sans doute doné lieu à cette raillerie piquante; mais ils rendirent certainement des homages divins aux plus vils animaux, au Chien, à l'Ibis, au Crocodile &c. Logés magnifiquement, servis avec apareil par des gens illustres & d'un mérite distingué, ces Dieux n'étoient nouris que de mets exquis. On les lavoit dans des bains tiédes; on leur prodiguoit les on-

guens précieux, les senteurs odoriferantes, les parfums. Ils se couchoient sur des tapis somptueux; ils avoient des terres destinées à leur entretien. C'étoit une distinction héréditaire & glorieuse de les garder. On punissoit de mort le profane qui osoit les tuer. Un Romain, qui eût le malheur de tuer un chat, ne pût échaper à la fureur, du Peuple. Dans les tems afreux de disette les Egiptiens aimoient mieux se manger les uns les autree, que d'atenter aux jours sacrés de ces Animaux.

En général on les pleuroit après leur mort. La perte d'un enfant chéri paroissoit moins douloureuse, que celle d'un Loup, d'un Ichneumon. A la mort d'un Chat, tous ceux de la maison se rasoient les sourcils: On ne faisoit plus d'usage de ses provisions. On se ruinoit sans ressource pour en décorer les ridicules funerailles.

Les Prètres Egiptiens ont toûjours afecté de jetter un voile sur ce culte insensé. Il étoit fondé, disoient-ils, sur des mistères sublimes, qu'on ne pouvoit révéler sans crime. Plus heureux de nos jours, il a trouvé des Apologistes, qui nous débitent gravement, que ces homages ne se raportoient point aux Animaux eux mêmes, mais aux Dieux dont ils étoient les Symboles. La vüe perçante & la vitesse du

Faucon ; l'Aſpic, qui ſeul entre tous les Animaux ne vieillit point ; le Crocodile, qui n'a point de langue, organe inutile pour la Divinité ; ce ſont là, ajoutent-ils, des emblêmes frapans de la nature divine. Ils ont encore imaginé je ne ſais quelle conformité tipique de certains animaux avec quelques parties de la nature. Froides alluſions, & qui d'ailleurs ne prouvent rien !

Parmi ces Animaux ſacrés, on comptoit le Phénix, oiſeau imaginaire, ſur lequel on fait mille récits fabuleux. On le peignoit avec un plumage doré & de couleur cramoiſi, avec la figure & la taille d'un Aigle : Il avoit la tête ornée d'une belle crête, la queue blanche, parſemée de plumes incarnates ; les yeux auſſi étincelans que les étoiles. Après avoir fourni une carriére de 500 ans (d'autres même diſent de 1000) il ſe faiſoit un bucher de bois aromatiques ; il l'allumoit en battant des ailes, & s'y conſumoit. De ſa cendre naiſſoit un ver, qui devenoit un autre Phénix. Mais je m'arête trop longtems ſur l'Hiſtoire Egiptienne ; entrons en Europe. Le Phénix.

Le prémier pas que j'y fais ne me préſente que des Peuples agreſtes, des mœurs barbares, une triſte anarchie. Les Grecs, dans leur état primitif, ne me paroiſſent La Gréce

qu'immédiatement au dessus des Bêtes sauvages. Les fruits, les herbes & les racines sont leur prémier aliment. Il couchent en plein air, dans des creux d'arbres, ou dans des fentes de rocher, plus propres à servir de repaires aux ours, qu'à des homes. PELASGUS leur aprend enfin à se bâtir de chétives cabanes, à se couvrir de peaux, à se nourir de glands. Une taille gigantesque, des forces extraordinaires, les rendent insolens & cruels. Le vol & le brigandage les empèchent de cultiver leurs terres. Le partage de leurs jours demeure longtems désigné par le tems de veiller, & celui de dormir; leur année par le tems de semer & celui de moissoner. Il y a bien loin de cet état grossier à cette supériorité de mérite, qui les rendra la Nation la plus libre & la mieux policée de la terre. Il faudra purger leur Païs de corsaires & de brigans, détroner des Tirans, jetter peu à peu parmi eux les fondemens des Arts, des Sciences, & des Loix. En attendant ces beaux jours, nous allons voir la Grèce partagée en divers petits Roïaumes, & ses Peuples croupir dans une ignorance profonde.

PELASGUS.

Le prémier période de leur Histoire dans l'espace de 900 ans ne nous ofrira que des récits fabuleux, des exploits frivoles de

Héros, des combats de Dieux. Les prémiers traits de cette Hiſtoire furent puiſés dans des Langues amies des figures, des métaphores, des alluſions hardies & tracés par des Poëtes, qui emploïoient des façons de parler frapantes & allégoriques: C'étoit ſans doute pour faire une impreſſion plus profonde, parce qu'ils chantoient leurs piéces en public: La honte de leur origine leur dicta tant des fables, peut-être plus que le vain amour de l'antiquité.

Dans cette prémiére époque, la Grèce n'avoit certainement pas l'étendüe, que les conquêtes & l'envoi continuel de pluſieurs colones lui donérent dans la ſuite. JOSEPHE, & après lui BOCHART, prouvent trés bien qu'ils tirérent leur prémier nom de JAVAN fils de JAPHET, car le nom de ce Patriarche lû ſans points eſt *Ion*; on les déſigna longtems ſous le nom général d'*Iones* & les Grecs ont apellé juſqu'a ce jour leur langue *Javanith*.

LAUSANNE.



LIVRES NOUVEAUX.

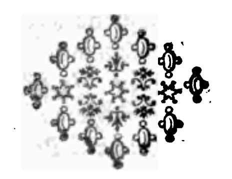
POUR faire mieux conoitre l'Ouvrage, que nous anonçames le mois dernier, ſous le Titre d'*Eſſai Analitique ſur les Facultés de l'Ame, par* M. Charles BONNET, nous avons crû devoir raporter ici une petite Introduction de l'Auteur, que les Libraires ont fait imprimer avec la Préface & la Table des Chapitres, pour ſervir de Proſpectus à un Ouvrage auſſi intèreſſant par le fonds du ſujet, que par la maniére neuve dont il eſt traité. Nous croïons que tout lecteur capable d'atention & de réfléxion ſentira le prix du travail de M. BONNET, & découvrira combien il peut contribuer à perfectioner nos idées & à répandre la lumiére ſur une matiére environée juſques ici des ténèbres les plus épaiſſes. Si, come cela n'eſt pas impoſſible, il fourniſſoit quelques nouveaux argumens aux partiſans du matérialiſme, il eſt bon d'obſerver, que les alimens les plus ſalubres peuvent être convertis en poiſon, en paſſant par des alambics envénimés.

La variété qu'éxige un Journal, & plus encore la nature de l'Ouvrage, qui ne le rend pas ſuſceptible d'extrait, nous oblige

malgré nous à nous borner à cette Introduction : La voici :

*Quelle est la nature de nos Facultés ? Quels en sont les progrès, les bornes respectives, la dépendance réciproque ? Coment l'Home passe-t-il de l'état d'Etre capable de sentir, de vouloir, d'agir, à l'état d'Etre qui sent, qui pense, qui veut, qui agit ? Que sont le sentiment, la pensée, la volonté, l'action ? En un mot, qu'est-ce que l'Home ? Ce sujet intéressant est couvert de ténèbres si épaisses, qu'il seroit téméraire d'oser se promettre de les dissiper. Je ne veux donc qu'essaïer ce que peut ici l'*Analise*; j'irai du conu à l'inconu, du composé au simple. Je méditerai chaque sujet avec toute l'aplication dont je suis capable; je le décomposerai le plus qu'il me sera possible, je l'anatomiserai. Je tâcherai de réduire mes idées à leurs petits termes, & de les enchainer tellement les unes aux autres, que la chaine soit par tout continuée. Je formerai des* Hipothèses, *& ces Hipothèses je ferai ensorte qu'elles reposent sur des* Faits, *& qu'elles en soient come les* Conséquences *naturelles. Je ne sais point encore où ma marche me conduira : Je la décrirai exactement. Je m'atens à rencontrer des précipices ; je m'arêterai sur leurs bords, & j'y placerai des signaux. Peut-être m'enfoncerai-je dans un Labirinte plus tortueux que celui de* DEDALE ; *mais je ne craindrai pas de m'y égarer, parce que le fil dont j'aurai fait usage,*

me ramènera facilement au point d'où je serai parti. Peut-être ne découvrirai-je point les vérités que je cherche: Peut-être découvrirai-je des vérités que je ne cherche point: Peut-être enfin ne ferai-je que rapeller dans un nouvel ordre des vérités que je sais, & qui ont été traitées par divers Auteurs. Quoiqu'il en soit, je me rendrai atentif à tout ce qui s'ofrira sur ma route; rien n'est ici à négliger; les plus petits Faits peuvent devenir féconds en conséquences. Je vais voïager dans les Terres Australes *du Monde* Métaphisique; *mais plus fidèle dans mes récits que la plûpart des voïageurs, je ne parlerai que de ce que j'aurai vû, & je dirai coment j'aurai vû: Je veux qu'on puisse revoir après moi, aller plus loin que moi, & me redresser par tout où je me serai trompé.*



CORPS D'OBSERVATIONS

De la Société d'Agriculture, de Comerce & des Arts, établie par les Etats de Brétagne. Années 1757. & 1758. Rennes 1761.

Ce n'eſt pas à la Brétagne ſeule à ſentir les obligations qu'elle a aux Illuſtres Auteurs de la Société d'Agriculture, Arts & Comerce, établie dans cette Province. Outre l'éxemple, qu'ils donent aux Citoïens des autres Païs, en cultivant, au fort même d'une Guerre ſanglante, des Arts d'une utilité journaliére, que l'on néglige ſouvent au ſein de la paix; les expériences qu'ils comuniquent, les lumiéres qu'ils répandent par leurs Mémoires, méritent les éloges & la reconoiſſance de tout le public. Mais il eſt vrai que la France & leur Province en particulier en reſſentent les plus grands avantages, par la généreuſe protection que le Roi & les Etats leur acordent, & ſurtout par les privilèges, les penſions ou les récompenſes dont ils favoriſent les divers Etabliſſemens auxquels la comiſſion de comerce a doné lieu.

L'avertiſſement qu'on a mis à la tête de ce Corps d'obſervations, prévient modeſtement le Lecteur ſur la foibleſſe des comencemens;

mais il fait trés bien ſentir combien une carriére auſſi vaſte que celle de l'Agriculture, des Arts & du Comerce avoit beſoin du concours d'un grand nombre de perſones pour la fournir dans toute ſon étendüe. L'Agriculture ſeule demande une longue étude pour en bien conoitre les vrais principes & la pratique. On ne manque pas d'idées ; mais elles ſont éparſes ; & les perſones même qui les poſſèdent ne peuvent bien ſouvent en profiter ; le but de la Société eſt de recueillir ces conoiſſances, de les raprocher & de les répandre. Les Membres qui la compoſent ſe regardent come les dépoſitaires des Inſtructions que leur fourniront des Citoïens éclairés, & amis du bien public. Ils y joindront leurs propres expériences, come le fruit des obſervations qui leur auront été adreſſées des divers Cantons de la Province ; & ce bien ſera la récompenſe du travail de la multitude. Ce ſera donc éxactement l'ouvrage du public, réveillé & encouragé par les Etats. De tous ces matériaux bien digerés, la Société formera un Corps dont les parties ſeront liées. Elle aſſignera les principes qui doivent porter à certaines entrepriſes, ou en éloigner. Elle rendra compte de ſon travail aux Etats, afin que la Province puiſſe, par des encouragemens, faire proſpérer ce dont l'utilité aura été reconüe, & emploïer ſon crédit pour

faire cesser les obstacles qu'une administration œconomique ne peut surmonter sans cet apui.

Le principal but de cet avertissement est d'inviter les Citoïens à grossir le dépôt des observations, & pour en fixer l'objet, on trace en peu de mots le cercle des Objets sur lesquels on atend les secours de ceux qui aiment leur Patrie, & qui se font un devoir & une gloire de la servir.

L'AGRICULTURE intéresse tout le monde, depuis le Souverain jusqu'au moindre de ses Sujets. Qu'on abandone l'Agriculture, l'Etat sera sans revenus, & le sujet sans subsistance. Le Clergé, la Noblesse, le Tiers Etat, les Rentiers même, tous les ordres enfin ne se soutiennent que par le travail pénible des cultivateurs.

Les progrès, ou la décadence de l'Agriculture dépendent de plusieurs Causes. Les unes tiennent à la *Politique*, les autres viennent du plus ou moins de lumiéres dans *la Science œconomique*; d'autres enfin dépendent des métodes qu'on suit dans le *Manuel des Opérations*.

Les principes politiques qui agissent sur l'Agriculture sont ceux qui opérent nécessairement la dépopulation ou la pauvreté : Ce qui semble se raporter immédiatement à tout ce qui s'opose à la multiplicité & à la fécondité des Mariages, à l'augmentation du tra-

vail & de l'induſtrie. Si les matiéres demandent à être éxaminées avec profondeur, elles veulent être diſcutées avec beaucoup de circonſpection. Le ſiſtème politique d'un Etat embraſſe toutes ſes parties : Le lien qui les réunit doit partager ſon éfort avec égalité ; s'il ſe relâchoit ſur certains points, ils ceſſeroient de tendre tous à un centre comun, & le déplacement d'une ſeule partie entraineroit le déplacement de pluſieurs autres (*).

On peut réduire à l'œconomique de l'Agriculture ce qui intèreſſe directement les propriétaires dans l'adminiſtration de leurs biens. L'Agriculture ne conſiſte pas ſeulement

(*) Il ſemble que l'Auteur de l'avertiſſement ait eû en vüe l'impoſition inégale ou trop forte des charges qui découragent l'Agriculteur, & afoibliſſent l'Agriculture; vû qu'il propoſe enſuite come très intéreſſante une Tabelle de comparaiſon, qui préſenteroit les forces reélles d'un Canton, déterminé au comencement du Siécle, mis en paralèle avec ſon état d'aujourd'hui : Quelle étoit ſa population, le nombre des Mariages, la quantité d'enfans qui naiſſoient, *la quotité des Impots* que telle Paroiſſe portoit &c. pour en inférer juſqu'à quel point les Cauſes Politiques ont agi favorablement ou défavorablement ſur la Paroiſſe ou le Canton qu'on auroit pour ainſi dire analiſé. Il faudroit éxaminer en même tems s'il s'eſt établi dans le lieu quelque nouveau genre d'induſtrie, propre à y atirer des Habitans ; ſi au contraire il s'eſt formé dans les environs des Etabliſſemens qui aïent apellés les homes.

à bien cultiver;mais à cultiver les choses qui donent le plus de profit. Le choix dans ce genre résulte de conoissances indépendantes des pratiques de l'Agriculture. Ainsi l'on doit faire beaucoup d'atention aux productions qui ocupant beaucoup de bras, aquiérent de nouvelles valeurs ; à mesurer les entreprises, & en général tous les travaux sur la cherté des voitures & la facilité des exportations ; à doner aux produits un débit sûr & facile.

On ne doit pas moins étudier la situation & l'exposition des lieux, les besoins locaux, le plus ou le moins de consomations, l'emploi des matiéres du crû du Païs.

L'article *des Engrais* est un des plus importans, & peut être des plus négligés. Il y a dans chaque Canton une proportion à établir entre la qualité & la quantité de ces Engrais, & la nature du sol labourable. Il y a de même une proportion à suivre, entre l'étendüe du terrain à mettre en prairie, & l'étendüe du terrein qu'on laboure. L'étendüe des prairies doit être déterminée par la quantité de bétail qu'on doit entretenir ; & le nombre du bétail dépend de la quantité d'Engrais qu'éxige nécessairement la culture. Il y a d'ailleurs un choix à faire dans l'espèce du bétail rélativement à la culture des terres ; ce qui doit faire varier la proportion des prairies, parce que les diférentes espèces d'Ani-

maux confoment plus ou moins de fourages, & fourniffent plus ou moins d'Engrais. Quel fruit ne retireroit-on pas de déterminations fixes fur cette matiére !

Ces obfervations œconomiques deviendroient plus intéreffantes encore, par leurs conféquences, que la conoiffance d'un procédé d'Agriculture pratique. Convaincre le laboureur de la néceffité de former des prairies artificielles; fixer leur étendüe proportionelle avec les autres Terres; c'eft rendre un fervice plus important, que de décrire le procédé qu'on doit fuivre pour former de telles prairies. On trouve des méthodes partout; l'expérience aprend bientôt à les rendre parfaites, en les pliant à la nature du fol: Mais on ne trouve nulle part la quantité proportionelle de terrain que les prairies doivent ocuper (*).

La bone ou la mauvaife PRATIQUE ne contribüe pas moins aux progrès ou à la décadence de l'Agriculture. Les laboureurs n'ont comunément que des *routines*, qui ne paroiffent au prémier coup d'œil que des prati-

---

[*] Ajoutons pour nôtre Païs une autre proportion non moins importante, & prefqu'entiérement négligée; c'eft celle du Bétail que l'on garde, avec les prairies que l'on a en propre.

ques machinales. Cependant on a eû souvent lieu de remarquer, que certaines pratiques de la Campagne, qui paroissent fondées sur une mauvaise théorie, sont justifiées par une longue expérience. L'Agriculture est nécessairement une routine entre les mains de ceux qui ignorent les principes phisiques dont leur pratique est le résultat; ignorance heureuse pour un Païs auquel il importe autant de n'avoir qu'un petit nombre de Phisiciens, que d'avoir un grand nombre de laboureurs. Une routine, fondée sur de bons principes ignorés du laboureur, est tout ce qu'on peut desirer de mieux pour l'Agriculture: Mais les causes phisiques sont si diversifiées; tant de circonstances souvent dificiles à apercevoir, concourent à rendre les pratiques avantageuses ou nuisibles, que les routines qui ne sont introduites que par imitation peuvent être acompagnées d'ineptie. Il faut alors les changer.

Chacun croit que les cultures qu'il a pratiquées ou vû pratiquer renferment tout l'Art de l'Agriculture: Aussi trouve-t-on une multitude de persones qui pensent de trés bone foi n'avoir rien à aprendre sur un Art si étendu, & même être en état de doner aux autres d'utiles leçons. Cette confiance, quoique trés naturelle, puisqu'elle est presque générale, est blamable, en ce qu'elle nuit aux

progrès de l'Art. Elle empèche les lumiéres de s'étendre. Resserré dans le cercle de ses conoissances, presque persone ne profite de celles d'autrui. Cependant un petit nombre de réflexions conduiroient à dissiper une erreur qui est si comune.

La diversité des Terres est presqu'infinie, & celles qui se ressemblent le plus à certains égards, demandent souvent des pratiques de culture diférentes, & quelquefois oposées. Coment seroit-il possible à une persone qui ne s'est apliquée qu'à l'Agriculture d'un petit Canton, d'avoir des idées nettes sur les principes de l'Agriculture générale? Et sans ces principes, coment peut-on juger si on tire de ses terres tout le parti qu'on en peut tirer?

Il faut avoüer aussi, qu'il y a des cultivateurs qui ont raison de se croire trés bien instruits par raport aux Cantons qu'ils habitent; come il y a des Cantons cultivés avec autant d'intelligence que de succès.

Pour profiter des lumiéres de ceux qui ont pris la bone route, & y ramener ceux qui s'en sont écartés, ou qui ne l'ont jamais conüe, il seroit à souhaiter que des persones choisies fissent une exposition simple, mais détaillée, de tout ce qui entre dans l'Agriculture de leur Païs: Il faudroit que l'on y trouvat une idée sufisante,

De la nature des terreins, & de leur exposition.

De la manière de labourer; des instrumens que l'on y emploïe; du nombre de labours usités pour chaque genre de culture; & des saisons qui leur conviennent.

De la qualité des grains & des graines qu'on y séme, & de la quantité qu'on y emploïe dans une étendüe déterminée.

De la quantité qu'on y recueille, & de la manière dont se font ces recoltes. Si l'on fauche, ou si l'on moissone? Coment on lie les gerbes; coment on les garantit de l'humidité? &c.

De la nature des prairies, de leur proportion en étendüe avec les terres labourées.

Des espèces de bois qui réussissent le mieux, & de la méthode qu'on suit pour leur rétablissement.

Enfin de tout ce qui est l'objet des Agriculteurs.

Les détails dans lesquels on vient d'entrer, quoique trés abrègés, prouvent que c'est par amour pour le bien public, que la Société desire de conoitre éxactement l'état de l'Agriculture de la Province. Les Citoïens éclairés savent à peu près ce qui manque dans le Canton qu'ils habitent; la nature des secours qui y seroient nécessaires; ce qu'on y fait, ce qu'on pouroit ou ce qu'on devroit y faire. On les suplie avec instance de comuniquer leurs observations & leurs vües. Tout

le monde est intéressé à grossir un dépot, qui n'a été établi que pour le bien comun, & qui rendra au centuple les instructions que chaque particulier y aura versées.

Les Arts ouvriroient une carriére bien vaste, si on prenoit ce terme dans le sens qu'on y atache ordinairement. Dans les vües de la Société, on ne doit envisager que les Arts placés entre l'Agriculture & le Comerce. Elle n'étend pas le mot d'*Arts* au dela de ce qui regarde le labourage, les préparations des matiéres du crû, leur fabrication & leur aprêt; les machines qui peuvent faciliter la culture, les préparations, les manufactures, la navigation. Entre les observations qui seront présentées à la Société, elle préférera toûjours celles qui auront une aplication prochaine à des objets d'utilité établis ou ébauchés. Ainsi des instrumens de labourage ou de culture plus simples & plus comodes, des moulins à huile, à scie, à papier; des machines propres à abréger le travail des Artisans, & des Fabriquans; l'introduction de nouvelles industries, en linge ouvré, petites étofes de fil ou de laine; voila ce qu'elle desire le plus de voir s'acréditer ou s'établir. Ce n'est qu'après avoir porté à la perfection les Arts qui font subsister la multitude, qu'on doit songer à coux qui demandent une dexté-

rité & des conoissances dont la plûpart des homes ne sont pas capables.

Au reste, on peut contribuer au progrès des Arts, sans s'apliquer aux machines & aux instrumens des Artistes & des Artisans. Par éxemple, ce seroit travailler pour les manufactures de toiles que d'éxaminer si la maniére de cultiver & de préparer les chanvres & les lins, de blanchir les fils &c. n'en altére pas la qualité, soit du côté de la force, soit du côté de la souplesse. Il peut s'être glissé des erreurs, ou même des abus dans la fabrication, qui nuisent à l'ouvrier & à son débit. Le bien public demanderoit qu'ils fussent conus. Les observations de cette espèce ne sont minucieuses qu'en aparence; tout ce qui peut conduire au bien général est digne de l'atention d'un Citoïen.

Quant au COMERCE, il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir qu'il s'étend à tout, & que par conséquent il intéresse tous les homes. Il est vraisemblable que la vigilance de la Société tombera particuliérement sur ce qu'on nomme *Comerce intérieur*. Malgré la capacité des Négocians, l'établissement de la Société peut leur être utile en leur épargnant des discussions qu'ils abandonent souvent, pour ne pas s'écarter de leurs travaux. Les Comerçans ne voient comunément leur objet qu'en grand; l'utilité publique veut qu'

leur épargne toute distraction; & ce sera pour eux un grand avantage de doner toute l'activité possible au Comerce intérieur, parce qu'il fortifie à plus d'un égard le Comerce extérieur ou d'exportation.

On verra par l'ouvrage de la Société que si elle n'a vû qu'une partie du bien qu'on peut faire, elle n'a détourné les yeux d'aucun des objets qu'elle a pû observer, ou qu'on lui a fait apercevoir. On rassemblera de nouveaux faits, les avis, les instructions, les plaintes même sur ce qui embarasse le Comerce.

Plus il est dificile que le Comerce se soutienne également, plus il est nécessaire que ses variations soient observées avec persévérance. Sans cette aplication, un faux pas en entraineroit mille autres, & le mal pouroit devenir irrémédiable, avant que d'être aperçù. La Société désire donc extrêmement, qu'on lui comunique tout ce qu'on croira pouvoir augmenter le bien, arrêter ou prévenir le mal sur cette matiére. Si l'on avoit besoin d'exciter les Patriotes à doner des instructions & à comuniquer leurs vües, il sufiroit sans doute de leur montrer les délibérations des Etats, sur ce qui compose le Corps d'observations de la Société; ils y verroient avec quelle facilité la Province acorde des secours, & prête son apui à tout ce dont le public peut profiter. Ses bienfaits anoncent à ceux qui soufrent,

qu'ils n'ont qu'à montrer leurs beſoins pour être ſecourus, & qu'ils ne pouront s'en prendre qu'à eux mêmes, ſi les obſtacles, que trouvent trop ſouvent le zèle & la bone volonté, ne ſont pas aplanis, lorſqu'ils ſeront de nature à l'être.

On a crû devoir préſenter ici l'abrègé de ce qui ocupe la Société. Les perſones inſtruites verront avec plaiſir qu'on entre dans la carriére qu'elles ont fournie; celles qui ne le ſont pas gagneront peut-être beaucoup, à aprendre que la Province a les yeux ouverts ſur tout ce qui peut contribuer à la rendre floriſſante, & qu'elle récompenſe ceux mêmes qu'elle invite à s'enrichir.

Le zèle de la Société pour le bien public l'engage à prier ſes Lecteurs de s'ocuper plûtôt de ce qui devroit-être dans ce Corps d'obſervations, que de ce qui s'y trouve en éfet. Plus on ſera étoné en voïant des comencemens ſi foibles, (ajoute modeſtement l'Ecrivain de cette Illuſtre Société,) plus on ſera porté à ſecourir des Citoïens qui demandent au nom du public l'aſſiſtance de tous ceux qui peuvent les éclairer. Ils n'ont garde de propoſer come une invitation leur propre reconoiſſance, mais celle du public, qui, apréciant les homes par le bien qu'ils font, peut ſeul récompenſer dignement ceux qui ſe

rendent les bienfaiteurs de l'humanité (*).

On prétend, (ajoute l'Auteur) qu'un assés grand nombre de Citoïens, éclairés par une longue expérience, privent leurs Compatriotes d'excellentes observations, par des motifs que la Société a bien de la peine à suposer. Les uns, dit-on, sont arrêtés par le défaut d'habitude à écrire les choses qu'ils éxécutent le mieux. D'autres à qui leurs afaires laissent peu de momens libres, n'en trouvent point pour porter ce qu'ils ont écrit au degré de correction qu'ils sont capables d'y doner, & sans lequel ils se font une peine de pro-

---

(*) La Société de RENNES, en donant elle même le plus beau modèle de zèle, d'aplication & de modestie, propose aux Grands Seigneurs de tous les Etats un éxemple à suivre, dans la conduite qu'a tenüe à son égard M. *le Duc* d'AIGUILLON, Gouverneur de la Province. Cette Société se fait un devoir d'aprendre au public, l'intérêt qu'il a pris à son établissement ; l'empressement avec lequel il en a fait autoriser les Assemblées par un Brévet de S. M. l'atention qu'il a à exciter le zèle & des associés & de ceux qui peuvent concourir aux progrès de leur travail ; les démarches qu'il a bien voulu faire pour apuïer les vües dont il a reconu l'utilité ; les soins qu'il s'est doné personellement pour éclairer la Société par des instructions qu'elle n'auroit pû se procurer ; tout se réunit pour lui assurer une reconoissance égale à son amour pour le bien public.

duire leurs obſervations. Ces perſones ignorent, ainſi il eſt juſte de les en avertir, que le ſtile eſt ce qui intéreſſe le moins la Société. Des obſervations, des faits, des expériences, des vües, voila ce qui atire ſon atention ; la maniére dont elles ſont écrites n'ajoute ou ne diminüe rien du cas qu'on fait de la pénétration, du Jugement & de la droiture de cœur de ceux qui écrivent. Les gens ſenſés jugent les ouvrages, come ils jugent les homes, par leur valeur intrinſéque. Le Mémoire le plus mal écrit ſeroit certainement le plus eſtimé, s'il contenoit plus de bones choſes que les autres. Que cet encouragement eſt généreux, de la part de ceux qui écrivent d'une maniére ſi pure & ſi élégante ?

Les Etats n'ont enviſagé que le bien public en inſtituant la Société. S. M. l'a autoriſée come un Etabliſſement *dont l'objet ne peut être que fort utile à la Province & à l'Etat*. Voilà le but que doivent enviſager continuellement ceux que la Province a honorés de ſon choix. C'eſt leur Titre, pour eſpérer qu'ils ſeront encouragés & ſecourus par les perſones qui ſavent voir & ſentir les beſoins de leur patrie.

L'*Avertiſſement* dont on vient de doner l'extrait eſt ſuivi d'une hiſtoire abrègée de l'excellent Etabliſſement qui y done lieu, tiré des Régiſtres des Etats de Brétagne.

Ces Etats aiant nommé le 11. Décembre

1756. une Comission pour le Comerce, composée des trois Ordres, du Clergé, de la Noblesse, & des Députés des Villes de la Province, aïant à leur tête M. l'Evêque de ST. MALO, cette Comission ne fit pas longtems atendre les fruits du zèle qui l'animoit. Déja le 28. Janvier 1757. elle réprésenta aux Etats par un Mémoire, *qu'aïant eû conoissance d'un excellent Mémoire de M.* MONTAUDOUIN *sur l'Agriculture, les Arts & le Comerce, dans lequel il proposoit, come trés utile, l'établissement d'une Société qui feroit son étude de ces trois objets, elle avoit jugé que rien ne pouvoit être plus avantageux à la Province que cet Etablissement. S'il y a* (dit ce Mémoire) *un moïen de tirer nos Cultivateurs de la létargie ou ils sont plongés, & d'animer nos Artistes, c'est sans doute de les faire instruire par des persones pour lesquelles ils ont du respect & de la confiance. L'éxpérience démontre que les laboureurs peuvent adopter des pratiques nouvelles, quand l'utilité en est prouvée. Ils ont besoin d'être instruits, plus encore par des exemples que par des leçons; l'un & l'autre sera l'objet principal de cette Société. Elle seroit composée dans chaque Evêché de six persones choisies, sans distinction d'ordre, parmi les Sujets que l'on auroit lieu de juger, par leur état ou leurs ocupations, être le plus au fait de chaque matiére. On chargeroit ces Comissaires d'éxaminer l'état*

l'état de ces trois parties &c. Ils correspondroient avec le Bureau général qui seroit établi à RENNES : *Ils se comuniqueroient respectivement leurs observations, surtout celles qui peuvent être d'une utilité générale, & se doneroient mutuellement les instructions rélatives aux objets dont ils seroient chargés. On exhorteroit les Comissaires à faire des expériences, à les suivre avec atention, & à faire part de leurs succès. Chaque Membre seroit obligé de remettre au Bureau général, avant la tenüe prochaine, un Mémoire sur quelque partie de l'Agriculture, du Comerce ou des Arts. Ces Mémoires y seroient lûs, éxaminés & comparés, & mettroient le Bureau général à portée de fournir aux Etats un Corps d'observations trés précieuses sur des objets si intéressans, & trop négligés. Les Etats auroient des conoissances sûres, pour encourager les entreprises qui mériteroient de l'être, pour exciter l'émulation, & porter dans peu d'années l'Agriculture, les Arts & le Comerce au plus haut point où ils puissent parvenir. C'est par une Société pareille que l'Irlande, qui étoit une des plus pauvres contrées du Monde, est devenüe tres florissante. Cette Société a fait distribuer des instructions & des récompenses, & l'Irlande a pris une face nouvelle.*

Les vües que répandroient sur les Arts, & sur les Manufactures tant de persones éclairées, produiroient les plus heureux éfets; les Artistes

aprendroient promtement les pratiques utiles des autres Païs; ceux d'entr'eux qui se distingueroient par leurs talens, obtiendroient une considération, qui en est la plus agréable récompense.

Tel étoit en précis le Mémoire, qui fut présenté aux Etats de Brétagne, qui l'aprouvérent sans balancer dès le même jour; en conséquence dequoi ils chargérent la même Comission du Comerce de dresser un plan qui règlat les ocupations & la correspondance des Associés, & d'indiquer aussi à l'Assemblée les sujets qu'elle croiroit les plus propres pour cette Comission. Et come rien n'est plus propre à soutenir le zèle des bons Citoïens, que l'aprobation des Supérieurs, les Etats aprenant que le Mémoire qui venoit de leur être présenté étoit de M. *de* PONTUAL de l'ordre de la Noblesse, sécondé par M. *de* PREMION, Maire & prémier Député de Nantes, cette Illustre Compagnie les remercia de leur empressement à se rendre utiles. Le 2. fevrier 1757. la Comission du Comerce présenta à l'assemblée des Etats le projet de réglemens qu'elle avoit dressé, en exécution de la délibération du 28. Janvier. Il contenoit 14. Articles. On y déterminoit *les Bureaux, les lieux & jours d'assemblée, à une fois par semaine pour celui de Rennes, & deux fois par mois pour les Bureaux correspondans de chaque Evêché. On y laissoit à*

chaque Associé la liberté de travailler sur la partie qui seroit le plus de son gout. On obligeoit chaque Membre de ces divers Bureaux de remettre à celui de son diocèse, avant la prochaine tenüe des Etats, un Mémoire détaillé sur quelque partie de l'Agriculture, du Comerce & des Arts. Tous les Citoïens étoient invités à leur remettre des Mémoires sur ces objets. Les Associés de chaque Evêché devoient avoir un Régistre pour chaque genre, dans lequel seroient insérés par extrait les Mémoires dont les originaux seroient conservés. On devoit envoïer au Bureau de RENNES, *trois mois avant la tenüe des Etats, les Articles qui pouroient mériter leur atention, & les Associés de Rennes devoient en former un* CORPS D'OBSERVATION *propre à être présenté aux Etats. Le Bureau de Rennes étoit choisi pour le centre de la correspondance générale, d'où les observations intéressantes seroient répandües dans la Province. Quand une pratique auroit été reconüe bone, chaque Comissaire devoit s'atacher à la répandre dans son Canton, en l'éprouvant lui même, en engageant sas amis à la suivre, & surtout en en démontrant aux laboureurs ou artistes les avantages.*

La Comission du Comerce présenta en même tems par M. *l'Abé de* NÔTRE DAME *de Villenenve* une liste des sujets qui avoient été jugés propres à former la Société, au nombre de

six par chaque Evèché; les dits Evèchés au nombre de neuf, savoir *Rennes*, *Nantes*, *Vannes*, *Quimper*, *Saint Malo*, *Dol*, *Saint Brieux*, *Treguier*, *&* *Léon*.

Les Etats aprouvérent également le projet de réglement & la liste, & après avoir remercié Mrs. de la Comission du Comerce, ils ordonérent que le Mémoire & le Règlement fussent envoïés à tous les Membres de la Société pour s'y conformer.

Il ne manquoit plus que l'aprobation formelle du Roi, qui sur le compte que le Duc d'AIGUILLON en rendit à S. M. confirma celle des Etats par un Brévet du 20. Mars 1757. dans lequel S. M. *jugeant à propos d'autoriser & d'encourager un établissement, qui ne pouvoit être que fort utile à la Province & à l'Etat, permet aux Associés agrégés par les dits Etats de s'assembler dans les tems, les lieux, & en la maniére portée par le dit Reglement &c.*

Mais des Patentes n'auroient pas sufi pour en accélerer le succés, si l'on n'y avoit annexé des secours & des recompenses, & c'est ce que les Etats firent avec une générosité & une promtitude dignes des plus grands éloges, sur les observations de la Comission du Comerce, déja le 10. Février 1757.

I.

Aïant été répresenté, que les Arts ne pouvoient être perfectionés sans le Dessein, &

que les Villes de *Rouen* & de *Rheims* avoient fondé par ce motif des Ecoles publiques pour l'enſeigner & doner de la vogue aux Manufactures, les Etats de Brétagne inſtituérent deux Maitres de Deſſein, l'un à *Rennes* & l'autre à *Nantes*, avec penſion de 500. livre à chacun, pour doner quatre jours de la ſemaine, & trois heures par jour, des leçons publiques à tous ceux qui ſe préſenteroient pour en recevoir. (*)

II.

Pour perfectioner la Manufacture des Toiles, de façon à étendre l'Agriculture & le Comerce, les Etats fondérent un prix de 300 Liv. en faveur de celui des Fabricans de la Province, qui auroit le mieux imité la qualité, longueur & largeur, le blanc & le pliage d'une piéce de toile de Hollande de la prémiére qualité, dont il feroit dépoſé un Coupon pour modèle, dans les principaux lieux de Manufacture; & un prix de 200. Liv. à celui qui auroit le mieux imité une piéce de la ſeconde qualité, en juſtifiant que la Toile eut été fabriquée dans la Province, & avec des fils du Païs.

III.

Pour augmenter & améliorer les Manu-

(*) Il a été fondé énſuite une troiſiéme Ecole de Deſſein à St. Malo.

factures de Papier, actuellement grossiéres & insufisantes pour emploïer les matiéres prémiéres de la Province, les Etats ordonent, qu'il soit doné à ces Manufactures des instructions sufisantes sur leur fabrication, & déposé dans les principaux Moulins à papier, des modèles de celui de *Hollande* & de *Gênes*; & que celui qui les auroit le mieux imité fut récompensé aux Etats suivans.

IV.

Le Sr. LE COCQ aïant établi une Manufacture de Couvertures de laines de la Province, ce qui les procure à meilleure marché & dispense de les tirer de l'étranger; pour encourager & étendre cette Fabrique, les Etats acordent au dit Sr. LE COCQ une some de 1000. Liv. outre celle de 500. Liv. païable à la fin de l'année courante 1757. & pareille some à la fin de l'année 1758. en prouvant par certificats, avoir formé chaque année dans sa Manufacture six Elèves choisis dans les Hopitaux par Mrs. de la Société des Arts.

V.

Pour favoriser l'établissement des Prairies artificielles en *trefle* apellé *Tremeine*, des gros Navets d'Angleterre apellés *Turneps*, (*)

(*) Les essais des Associés ont produits des Navets de 21. & jusques à 24. pouces de tour, du poids de 5. à 6. livres.

de la *Garence* & du *Pastel*, les Etats ordonent à leur Procureur Général de se procurer, & faire imprimer, aux fraix des Etats, les Mémoires instructifs, sur ces diverses cultures, les répandre dans la Province, faire venir des graines de ces diverses plantes, & les distribuer au prix coutant.

VI.

Sur la proposition d'encourager les Fabricans en Draps à ateindre la perfection de ceux de *Lodève* & *d'Elbœuf*, les Etats font déposer des Coupons des dits Draps dans les principaux lieux de fabrique, pour servir de modèle, & promettent une récompense de 10. liv. par piéce à tous les Fabricans de la Province, qui l'auront bien imité.

VII.

Aiant reconu l'utilité d'un métier à deux Navettes, (*) sur lequel le même Ouvrier fabrique à la fois deux piéces de toile, & vû l'ofre de *M*. DU SEL DES MONTS de former anuellement trois Elèves pris à l'Hopital; les Etats ordonent, qu'il sera doné à chacun d'eux un métier garni, coutant 70. liv. piéce.

VIII.

Pour favoriser l'emploi des laines du Païs,

(*) On l'apelle *la Navette Angloise*. Ce métier fit en 8. jours, & très bien, 2. piéces de toile, qui en eussent pris 14. sur un métier ordinaire.

& encourager l'imitation des Etamines du Mans, les Etats atribuent une recompense de 40. sols par chaque piéce de 40. aunes, qui imitera bien un coupon doné pour modéle; outre un prix de 50. liv à celui qui aura le mieux réussi.

IX.

Pour l'invention d'un Rouët sur lequel la *Dlle.* VINDACK file des deux mains à la fois, les Etats lui font une récompense de 24. liv. pour chaque Elève qu'elle formera jusques au nombre de douze, & acordent un Rouët à chacun de ces Elèves.

X.

Pour animer la fabrication des chapeaux fins, au lieu des grossiers qu'on faisoit actuellement, les Etats promettent le 4. pour cent de la valeur, aux Ouvriers qui fabriqueront dans la Province des chapeaux de Castor, de même qualité que ceux de Paris; & le 2. pour cent pour des demi Castors de la même qualité.

XI.

Pour encourager l'exploitation des mines de Charbon de terre, les Etats chargent leurs Députés à la Cour, de solliciter fortement la supression des privilèges acordés à ce sujet, come contraires à la disposition de la coutume &c.

XII.

Come il ſort de la Province de groſſes formes pour les pierres de moulage, les Etats voulant exciter la recherche des carriéres des dittes pierres promettent 2000. liv. pour les cent prémieres paires de meules, qu'on aura tiré dans la Province, & 1000. liv. pour la ſeconde centaine.

XIII.

La graine de lin du Païs ne donant que de foibles productions, les Etats ordonent qu'il ſera fait fonds de 6000. liv. pour en faire venir de *Riga* & de *Zelande*, pour être distribués aux Cultivateurs à 9. liv. le quintal par les Comiſſaires de l'Agriculture.

XIV.

Les Etats promettent une recompenſe à ceux qui auront fait des établiſſemens propres à fournir des farines ſemblables à celles de *Herac*, qu'on préfére pour l'aproviſionement des Colonies, quoique faites avec des bléss de Brétagne.

XV.

Item à ceux qui auront découvert de nouvelles carriéres de pierre à chaux.

XVI.

Les Etats ordonent de ſolliciter à la Cour la franchiſe de tous droits ſur la pêche des harangs, pêchés ſur les côtés de la Province,

pour encourager & augmenter ce riche comerce.

XVII.

La Ville de *Marseille* aïant eu jusqu'ici le privilège exclusif du Comerce du Levant, auquel cependant elle ne pouvoit sufire, les Etats de Bretagne chargent leurs Députés à la Cour, de faire les plus vives instances, pour obtenir la liberté de ce Comerce, en demandant l'éxemption du 20. pour cent sur les marchandises, qui seront aportées du Levant dans la Province &c.

XVIII.

Un Fabricant aïant ofert d'établir une Manufacture de diverses étofes de laines, qui font partie du Comerce d'Angleterre, conformes à des échantillons donés; d'établir 70. à 80. métiers battans; de les entretenir pendant 10. ans; d'emploier à cette fabrication deux tiers au moins de laines de la Province; de former chaque année 12. aprentifs dont 6. seroient pris dans les Hopitaux & 6. au choix de la Société des Arts; les Etats lui ont acordé une récompense d'un sol par aune d'étofe au dessous de 40. sols, de 2. sols depuis 40 sols jusqu'à 3. livres, & de 3. sols par aune du prix de 3. liv. & en dessus &c.

XIX.

La Comission de Comerce aïant fait conoitre, que les Marchands de draps, soieries &

merceries de la Province, & les Fabricans de draps & de petites étofes, suportoient avec beaucoup de découragement une imposition de 4200. liv. qui se levoit sur eux chaque année par répartition, pour le paiement des Inspecteurs, Comis, fraix de Bureau &c. Les Etats ordonent, qu'il sera fait fonds de la some de 8400. liv. pour les années 1757. & 1758. à l'entiére décharge des dits Marchands & Fabricans.

XX.

Les Etats éxemtent pendant 20. ans de toutes impositions réelles les terres nouvellement défrichées; & l'on demandera qu'elles ne soient point sujettes à la dime, pendant le même espace de tems; chargeant leurs Députés en Cour, de solliciter un Arrêt du Conseil à cet éfet, dont l'éxécution comencera le 1er. Janvier 1757.

XXI.

Les Etats acordent l'encouragement d'un sol par mouchoir, & d'un sol par aune d'étofe de trois quarts de lé & au dessous, & de deux sols par aune au dessus de trois quarts de lé.

XXII.

Les Etats ont aussi acordé à diferentes Comunautés, pour le rétablissement de leurs Ports, la some de 118000. liv. & ont nommé M. MAGIN, Ingénieur de la Marine, pour la direction des travaux des Ports & Ha-

vres, des Fontaines publiques, & desséchemens des Marais.

Des déliberations de ce genre sont peut être les plus belles que les grands Corps d'une Nation puissent former. Un Etranger, qui n'a aucune part aux avantages qu'elles procurent, ne laissera pas d'en admirer la sagesse, la générosité & la promtitude. Il semble que les Etats de cette Province, ou les promoteurs de ces entreprises, aient craint de diférer d'un instant le bonheur qu'elles devoient procurer. C'est sans doute aller à la vraïe gloire, par la plus estimable de toutes les routes, que d'accélerer par des encouragemens, des secours & des bienfaits, des travaux qui doivent rendre les peuples heureux.

Mais que pouroient faire les Compagnies, & les Souverains même, par des libéralités si bien entendües, si des Citoïens éclairés & zèles pour le bien public, n'y joignoient leur activité pour lever les dificultés de l'éxécution. C'est là sans doute le grand but des *Sociétés*, qui se consacrent à *l'Agriculture*, *aux Arts* & *au Comerce*. Choisir les objets, éclairer & varier les expériences, diriger les Entrepreneurs, vérifier les divers succès, rechercher les causes des échouemens, en découvrir le remède & le mettre en œuvre, faire naitre le gout souvent caché, déveloper l'industrie, mettre les talens dans leur jour, ati-

rer les regards du Prince & ſes largeſſes ſur tout ce qui le mérite; voilà ſans doute de nobles & d'utiles fonctions à remplir, & Mrs. de la Société de Bretagne font leur éloge, lorsqu'ils diſent dans *leurs obſervations préliminaires* „ que de telles Societés ſeroient par-„ tout, l'établiſſement le plus utile, & le plus „ propre à fortifier les ſources de l'aiſance pu-„ blique, étant ſur tout apuïées par des moïens „ ſi promts & ſi éficaces.

On peut voir dans le prémier volume d'obſervations de cette Illuſtre Compagnie, les heureuſes ſuites de ce concours de protections, de libéralités & de ſoins. Tous les Articles déliberés conditionellement par les Etats, furent mis ſous ſon inſpection, & dès lors les Bureaux auxquels chaque objet reſſortiſſoit, entrérent dans tous les détails. Ainſi le prémier ſoin du *Bureau de Rennes*, par raport aux Ecoles de Deſſein fondées à *Rennes* & à *Nantes*, fut d'éxaminer *ſur quelle partie du Deſſein, le Maitre devroit doner des leçons à ſes Elèves?* „ On croit devoir plûtôt „ former des bons Artiſans, que d'acroitre „ le nombre des Artiſtes. Le fils d'un Ser-„ rurier, d'un Charpentier, d'un Maçon, „ qui deſſineroit paſſablement la figure, aban-„ doneroit la profeſſion de ſon Pére, & vou-„ droit devenir Peintre ou Architecte; le „ nombre des Artiſans diminueroit; celui

„ des mauvais Artiſtes, déja trop grand, croi-
„ troit encore : Les Ouvriers demeureroient
„ dans l'état d'incapacité d'où les Etats s'é-
„ forceroient de les tirer.

„ On jugea donc, qu'on devoit regarder
„ come les meilleures leçons, celles qui de-
„ viendroient d'une utilité plus générale.
„ Le Maitre fut donc chargé d'aprendre à ſes
„ Ecoliers, à tracer des ſurfaces réguliéres ;
„ des aſſemblages de charpente, de ſerrurerie,
„ de menuiſerie; des coupes de machines ; des
„ machines entiéres, come un Moulin à blé,
„ un métier de Tiſſerand ; des piéces d'Hor-
„ logerie &c, & enfin quelques morceaux
„ d'ornement.

„ Le Maitre n'a pû cependant ſuivre à la
„ rigueur le plan qu'on lui avoit tracé. Les
„ Elèves ſe ſont atachés par préférence à deſ-
„ ſiner des fleurs & de l'ornement. Peut-
„ être eût-il été dangereux de contrarier leur
„ goût, avant que l'Ecole de Deſſein fut aſſés
„ afermie. Le Bureau permit au Maître de ſe
„ prêter aux circonſtances.

„ Il dona ſucceſſivement des liſtes de ſes
„ Ecoliers ; la derniére contenoit les noms
„ de 100 Elèves avec des Deſſeins de leur fa-
„ çon, pour faire juger de leurs progrès.

„ Le Bureau de *Nantes* a permis au Maître
„ de Deſſein d'enſeigner indiſtinctement la
„ figure, le païſage, l'ornement, la perſpec-

„ tive, & cette Ecole a preſque toûjours été
„ de 250. Elèves.

On done cet Article pour éxemple des atentions de la Société à faire remplir les vües importantes des Etats. Tous les autres, concernant les toiles, les papiers, les draps & autres étofes, les chapeaux, les meules à moudre, les farines, la pèche, les métiers à introduire, les nouvelles plantes à établir &c. ont été ſuivis avec le même détail, auſſi bien que l'épreuve des ouvrages auxquels on avoit ataché des prix. C'eſt de ce prémier travail, que la Société de RENNES rend compte au public ſous le Titre d'*Obſervations préliminaires*, qu'elle a rendües trés intéreſſantes.

Ce qui ſuit dans ce 1er Volume eſt le *Corps d'obſervation* que les Etats ont chargé la Société de lui préſenter. Il eſt diviſé en trois parties diſtinctes, l'*Agriculture*, les *Arts*, & le *Comerce*; mais elles contiennent trop de choſes, pour les détailler dans cet extrait. Bornons nous pour le coup à réfléchir ſur le goût qui paroît enchainer aujourd'hui tous les Peuples civiliſés vers de tels objets, & ſur la marche que l'Eſprit humain a tenu pour y parvenir.

Les prémiers pas des Nations, qui ſont devenües les plus polies, les plus induſtrieuſes, & dès là les plus riches & les plus puiſſantes, ont été des éforts & des ébauches,

pour sortir de la barbarie. Elle règnoit dans les mœurs, dans la façon de penser, dans le langage, dans les travaux de l'esprit, & dans les chef-d'œuvres même des Arts. Nulle Philosophie pour règler l'ordre des idées, nulles règles pour les exprimer avec justesse. Peu de principes certains pour avancer dans la carriére des Arts. A peine comença-t-on à raisoner, qu'on bégaïa ses raisonemens. De là tant d'Académies, qui ont ocupé des générations entiéres à faire ou à dire des ouvrages, qu'on ne conoit plus; de là tant de livres, dont quelques uns ne subsisteront que come des monumens d'un loisir mal emploïé. Peut-être trouvera-t-on que ce mauvais goût a trop duré pour l'honeur du genre-humain: Mais combien de secousses ne faloit il pas pour sortir de ce cahos! Combien d'essais infructueux pour le débrouiller! La marche de l'Esprit est bien lente vers le vrai & vers le beau, lorsqu'il est une fois asservi par les préjugés & par de mauvais modèles. Enfin la bone Philosophie a brillé; l'on a mieux pensé, & l'on a conclu qu'il faloit parler come l'on pensoit. Le stile a été débarassé de ses faux ornemens, & de ses fadeurs; la clarté, une simplicité noble, ou une élocution nerveuse en a pris la place: Mais il faloit des objets dignes de leur expression, come il avoit été nécessaire d'avoir des

expressions

expressions dignes des objets; & après beaucoup de tems perdu, l'on est venu à sentir; come si l'on eut été frapé d'un coup de lumiére, que le génie n'étoit presque rien, s'il n'étoit emploïé à l'utilité publique. (*)

L'*Angleterre*, qui a doné tant d'apui à la Réligion, qui est elle même l'apui de l'humanité, & à la bone Philosophie qui doit guider tous les Esprits dans l'aquisition des conoissances, a remis en honeur l'Agriculture, come le principe de tous les Arts, & le soutien de la vie.

L'Ecosse & *l'Irlande* imitérent son éxemple; des Sociétes de particuliers remplis de zèle, prirent à cœur de ranimer cette source de richesses, & les Parlemens de ces deux Roïaumes recompensérent ceux dont l'industrie avoit augmenté la some des biens de leur Patrie.

L'Allemagne a conû depuis plusieurs années le prix de cette Science, produit d'excellens Ouvrages, & érigé nombre d'Ecoles pour l'enseigner. (**)

(*) L'on excepte dans ce jugement les Académies de Sciences & un petit nombre d'homes.

(**) M. *Christian* REICHART Associé de l'Académie des Sciences de Göttingen, dans un Ouvrage intitulé *Land und Garten Schatses*, Trésor de

Le *Dannemarc* & la *Suéde* ont fait aussi de l'Agriculture un objet principal d'administration politique. Des Sociétés, des Académies, ont été instituées, uniquement pour veiller sur les progrès de cet Art si important : La *Suède* a même porté le zèle au delà des bornes, en emploïant la sévérité des chatimens pour exciter les Peuples à cultiver ; moïens toûjours dangereux.

L'Italie, la fertile Italie a craint de ne pas sufire à ses besoins, & toute ocupée qu'elle sembloit être des Sciences spéculatives & des Belles Lettres, elle a tourné plusieurs de ses Académies à des travaux purement utiles.

La *France*, enchantée pour l'ordinaire des Arts agréables, & éblouie par le succès de ses Manufactures, a adopté un peu plus tard, & par une sorte d'émulation, la politique de ses voisins. Les Etats de Brétagne lui en ont doné l'éxemple.

La *Suisse*, en maintenant au dehors sa réputation militaire par les Troupes qu'elle done en vertu de ses alliances, & au dedans par la beauté de ses nombreuses milices, la

---

de l'Oeconomie & du Jardinage, nous aprend, que dans la plûpart des Universités & Académies les plus célèbres d'Allemagne, il y a des chaires établies pour l'Agriculture & de savans homes pour l'enseigner ; come à *Rinfeln*, *Halle*, *Francfort*, *Göttingen*, *Brunswick* & autres lieux.

Suisse dis-je, cultivoit déja avec beaucoup d'intelligence les diverses branches de l'Agriculture, dans le sein d'une paix profonde, dont elle jouit par un suite de l'heureuse position de ses Etats, & d'une sage constitution; mais bien plus encore par une faveur singuliére de la Providence. De riches vignobles; des champs fertiles; d'abondantes prairies; ses Alpes même, qui sous une courone de neiges & de glaces éternelles, nourrissent une quantité prodigieuses de bétail, exerceoient déja les talens œconomiques de ses Habitans; lors qu'une compagnie de Citoïens, zèlés pour la prospérité de la Patrie, vient encore les animer par un nouvel Institut: Des prix décernés sur des sujets importans; un Journal d'observation tenu avec soin, & un *Recueil de Mémoires sur l'œconomie Rurale* que l'on publie tous les trois mois; des Societés correspondantes, qui vont à son invitation s'unir entr'elles & avec elle, pour s'éclairer mutuellement sur l'Agriculture, les Arts & le Comerce; présagent à la Nation un nouveau genre de gloire & de nouvelles richesses.

Que l'on conmpare des Académies purement brillantes par des productions spirituelles, à ces sages Compagnies; on n'aura pas de peine à sentir, quelles de ces associa-

tions méritent mieux la reconoissance des vrais Patriotes, & de quels travaux se souviendra le mieux la Postérité.

AUX EDITEURS.

A l'ocasion de l'Epigrame, qui a couru le jour de la réception de M. DE LA CONDAMINE *à l'Académie Françoise.*

MESSIEURS

VOUS avés raporté dans vôtre Journal du Mois de Février l'Epigrame faite lors de la réception de M. DE LA CONDAMINE à l'Académie Françoise & vous l'atribüés, ainsi que tout le Public le faisoit alors, à M. PYRHON; mais il est à propos que vous soiés informés qu'elle n'est point de lui & que M. DE LA CONDAMINE en est lui même l'Auteur. Come il est assés d'usage, à la réception d'un nouvel Académicien, de faire courir quelque piéce satirique, dans laquelle ordinairement le Récipiendaire & l'Académie se trouvent égratignés, M. DE LA CONDAMINE, craignant que sa surdité ne dona prise à quelque Muse caustique, jugea à propos de la prévenir & se hata de faire la petite Epigrame dont il s'agit. Lorsqu'il a vû qu'elle avoit réussi, & qu'on lui

en faisoit mistère ; il s'en est déclaré l'Auteur, bien sûr que persone ne pouroit se persuader que le trait, qu'il porte sur l'Académie fut plus sérieux, que celui qu'il lance sur lui même. En éfet, ses sentimens pour l'Académie Françoise, & la haute idée qu'il s'est faite de ses ocupations sont assés clairement exprimés dans son Discours de Réception, & apuïés de preuves trop fortes, pour pouvoir être mis au rang des Complimens ordinaires.

J'ai l'honeur d'être &c.

B * * *.

ELOGE HISTORIQUE
DE MINOLET, MON CHAT.

Privé du jour à minuit le 15 de Mai de l'année courante 1761.

MINOLET nâquit une telle année, un tel mois, une telle heure ; une telle minute, de l'an mille sept cent cinquante & tant, d'une Mére, Fille d'une autre Mére, issüe d'une autre, ainsi d'autre en autre, elle remontoit jusqu'à celle de l'Arche, & celle-ci jusqu'a celle qui eût l'honeur distingué de miauler la prémiére sur nôtre précieux globe terraquée,

sur lequel nôtre espèce triomphe, en réunissant toutes les qualités & les inclinations des animaux libres, répandus sur sa surface, qui ne sont pas absolument bêtes.

Il faut cependant convenir, que la généalogie de MINOLET n'ajoutoit rien a son mérite, parce que les Chats conviennent tous, qu'ils y ont le même droit, malgré la figure, la grandeur, la couleur, l'adresse, la force, la ruse &c. qui les distingue dans diférens climats. Jamais un Chat, parlant d'un autre, n'a dit que c'étoit un Chat de deux jours, come la grandeur d'ame & la modestie engagent un home à le dire d'un autre home come lui.

Les Chats s'en tiennent donc mordicus & grossiérement a ce qu'a dit le fameux Chef des Hébreux, non pas que les humains, plus éclairés, plus profonds & plus instruits, suposent sans cesse une nouvelle création, qui leur présente à tous momens des Ames de deux jours, c'est à dire créées depuis peu. Voici encore une diférence notable. Les Chats ne comptent leur généalogie que par les femelles, parce que les males, qui sont de francs libertins, ne prennent aucun soin de la nouriture & de l'éducation de leurs enfans. Ils y a parmi nous beaucoup de Péres dans le même cas; mais nous ne somes pas si bêtes que de pousser la raison jusqu'à ce point, parceque

la raiſon eſt déraiſonable, lorſqu'elle s'aviſe de choquer les idées & les notions, qu'on nous a fait prendre des choſes, ſans trop ſavoir pourquoi.

Dans les Indes orientales il y a des Roïaumes, qui en matiére généalogique penſent préciſément come les Chats, mais par un autre motif. Les enfans de la Sœur du Roi lui ſuccèdent, à cauſe, dit on, que les enfans d'une femme, d'où qu'ils viennent, ſont bien d'elle; mais de ceux du Roi, on n'en eſt pas à beaucoup près auſſi certain. Déciſion admirable, qui fait un honeur infini au Beau Sèxe, demême qu'à la ſagacité du Législateur.

J'ai lieu de me flater que ces deux traits d'érudition feront plaiſir a mes Lecteurs. Je ne ſuis pas de ces Auteurs qui, pour écrire avec plus d'aménité, préférent les trivialités & les lieux comuns bien tournés & bien arondis, a des vérités males, dont la force des expreſſions rendent les Lecteurs atentifs & curieux, ce qui les garantit du ſomeil, que leur procurent ſouvent mes confréres.

Revenons à MINOLET. Son enfance fut remarquable par ſes badinages gracieux & par un goût éfrené pour l'écriture. Il formoit des Lettres hébraïques & le Chifre des Francs-Maçons avec une facilité étonante. Tout étoit papier pour lui: Etofes, linges, tapiſſe-

ries, paille cordée, bois, mains, visages, portoient des illustres marques de sa noble inclination. Une vertu poussée à l'excès dégénére en vice. On le corigea tout doucement de cette fureur d'écrire, beaucoup plus facilement qu'un Auteur au dessous du médiocre, qui ne fait que nous redire ce qu'on a dit cent fois, & qui faute de pouvoir tirer quelques pensées de sa débile cervelle, entrelasse ses frases usées, de citations l'une sur l'autre, cousues avec un fil que la saine raison n'a pas tordu.

Nôtre Chat, corigé de ce petit défaut, prit goût pour l'étude. La Phisique le subjugua. Il n'étoit chairs, ragouts, beures, fromages, lards, dont il ne voulut conoitre les raports & l'essence de leur composé; cette ocupation studieuse & trop active, ne plaisoit point a la cuisiniére. Les femmes ont bien une phisique pratique, mais la spéculation n'est pas de leur goût. Sur cette expectative, on fit une consultation, & l'on trouva des moiens heureux d'empêcher MINOLET de devenir trop grand Phisicien. J'en ai toûjours conservé du regrêt, parce qu'avec le tems il auroit pû décider la pétulante querelle, a l'ocasion des pillules de Mrs. REINET & BIANCHI; spécifique admirable pour toutes sortes de maux, dans le tems qu'on en faisoit le magnifique éloge, que les disputeurs intéressés au débit,

avoient composé avec tant de soin & d'ardeur. Aujourd'hui, & depuis longtems, on n'en parle plus. Quel revers !

Détourné de l'étude & particuliérement de la phisique, nôtre Héros prit le parti qui comence les grands homes, mais qui ne les finit pas. Ce fut la chasse & la guerre. Il ataqua d'abord, pour essaier ses forces, le Peuple Souriquois, ensuite la Nation Ratonique. Il étoit lui même le Général de l'Armée. Ses exploits remplissoient de leur bruit éclatant, toute la Maison & le voisinage. On ne parloit que de son courage & de son habileté. Si les Chats avoient eû des Gazetiers & des Auteurs courtisans, on l'eût apellé le GRAND MINOLET. Il mettoit tout en usage pour vaincre & parvenir à ses fins. Tromperies, embuscuscades, ruses, forces, célérité, retraites simulées, marches trompeuses, tout étoit de mise pour lui, s'il croioit y trouver son compte. Je donerois volontiers ici un détail de ses grandes actions, mais un Auteur célèbre de nos jours, m'a fait comprendre que les détails ne signifioient rien, qu'il sufisoit pûrement & simplement d'écrire l'histoire, suivant les idées nettes ou confuses qu'on en avoit, sans s'embarasser d'autre chose. Je cède à l'autorité; mais il me reste un scrupule. Il me semble qu'en prenant ce parti, le titre de l'ouvrage devroit être : *Histoire des sentimens, des*

conoiſſances & des lumiéres de M. un tel ſur l'hiſtoire. Cela couvriroit bien des défauts & peut être des travers, puiſqu'en ne diſant que ce que l'on ſait, on n'eſt pas obligé de dire ce que l'on ne ſait pas. Je me vois donc réduit, puiſque le ton en eſt doné par un grand Maître, à me conformer à la mode, dans laquelle conſiſte tout le bon ſens que nous poſſédons, juſques à ce qu'elle paſſe, come tant d'autres judicieuſes fantaiſies.

Les Héros ont des foibleſſes, ce qui ne peut être autrement, depuis qu'on s'eſt aviſé d'apeller ainſi, la facilité de ſe livrer aux penchans que la nature nous a donés. Cette belle invention eſt une ſource de blame & de critique ſans fin; elle cadre fort bien avec l'orgueil ſalutaire qui nous conduit. Nous dégradons, nous apétiſſons, nous agrandiſſons, ce qui nous plait, ou nous déplait, au moïen de la prodigieuſe quantité de conditions contradictoires, que nous éxigeons de nos ſemblables, pour mériter ſans taches nôtre meſquine aprobation. Les Chats y vont plus rondement; ils écoutent plus la nature que des ſentimens ſublimes vuides de choſes & d'objets. Ils n'ont jamais pû comprendre, qu'en ſe privant des plaiſirs naturels, on en pût devenir plus grand Chat. O! nature quelqu'admirable que tu ſois, tu n'as égard qu'à l'eſpèce, les accidens particuliers ne changent rien à

son plan. Faut-il que des inductions obligent chaque individu a y concourir, forcé à s'y livrer par un instinct imprimé si fortement, qu'il est supérieur à tout !

Le grand MINOLET aussi bien constitué qu'aucun Chat le fut jamais, ne pût se défendre contre les traits brulans de l'amour. Pour plaire il aprit la Musique & parvint à former des sons presqu'aussi harmonieux que les vers irréguliers de Mr. ** mais pas aussi joliment entortillés que sa prose, qu'on croit avoir déja lüe en la lisant & qu'on oublie pour toûjours. Depuis cette époque amoureuse, l'écriture, l'étude, la phisique, la chasse, la guerre, tout se perdit dans l'oubli. Il falut combatre des rivaux, il en triompha. Trois années consécutives signalérent ses victoires. Mais, ô revers aussi funeste qu'inatendu ! La nuit du milieu de Mai dernier, c'est à dire entre le 15 & le 16 a minuit précis, un rival furieux, pour se vanger des mépris de la maitresse de nôtre Héros, se jette sur elle & tache de la précipiter d'un cinquiéme étage en bas. L'amant aimé, qui voit l'afreux péril, court a sa belle pour la retenir & la sauver. Mais son empressement trop vif, plein de feu, contribüe malheureusement à remplir sa fatale destinée. Entrainé par la Reine de son cœur, il tombe & perd la vie ? De son éxistence à sa fin il n'y eût point d'intervale.

Ce fut moins le coup de sa chute terrible, qui termina ses jours, que le saisissement violent dont il fut ateint, en voïant l'objet de son bonheur prêt à périr sans retour. Son action héroique justifia sa foiblesse, ou plûtôt la force de son amour. S'il eût été Philosophe, il eût été moins hardi & plus poltron, cela est certain.

Telle a été la fin du grand MINOLET. Il fut regrêté de tous ceux qui avoïent le bonheur de le conoitre, & l'exception peut être de quelques voisins ignorans, que sa phisique n'acomodoit pas, car dans ses momens de loisir, il aimoit a se perfectioner incognito dans cette science, malgré le beau Discours de nôtre Compatriote ROUSSEAU, qu'il regardoit come un paradoxe, surtout à l'égard de la Phisique, sans laquelle on ne distingueroit pas la chair du poisson, ni le lard du fromage; ce qu'il entendoit au mieux.

Cet éloge n'est point fait dans la vüe de captiver les bones graces de l'héritier, de l'heritiére, ou des parens & amis du défunt. Mrs. les Chats n'envisagent la reconoissance que come un moïen de s'atirer de nouveaux bienfaits. Il raportent tout à leur cher individu & ne le cachent pas. Nous en faisons demême; mais par un excès de sincérité nous voulons que l'on croïe le contraire. Chaque mortel est pourtant bien persuadé que la chose

eſt ainſi. S'il y a des dupes, c'eſt donc leur faute. Qui ſe plaint d'avoir fait des ingrats déclare facilement qu'il eſt dupe ou ſot. Le ton plaintif anonce un home, qui n'a pas eû le bonheur de conoitre ſes ſemblables, ou qui regrête le malheur qu'il a d'être moins habile que ceux dont il eſt mal ſatisfait. La triſteſſe de mon ſujet m'oblige à l'égaïer de quelques traits de morale; d'autres ont le ſecrêt de s'en ſervir pour atriſter un ſujet. Chacun a ſa méthode : J'en laiſſe le choix à mes judicieux Lecteurs.

J'ai tâché de faire conoitre MINOET mon Chat, à ceux qui ne le conoiſſent pas & les diſpoſer à le regretter. Ne ſerois-je pas plus heureux dans mon projet, que tant de faiſeurs d'éloges, que tant de Panégiriſtes, qui ſemblent n'afecter de pleurer que pour nous faire rire? J'atens avec une impatience, mêlée de crainte, que quelque charitable confrère veuille bien, dans cette ocaſion, doner quelque ſigne de vie pour me tirer de ce doute. Je l'aſſure d'avance que je ſuis & ſerai ſon trés obéiſſant & trés obligé confrére.

JEAN BATISTE L'AFLIGE'.

EPITAPHE DE MON CHAT.

MINOLET n'eſt plus ! quel domage !
Il étoit tel en vieilliſſant,
Qu'on l'avoit vû dans ſon bel âge ;
Doux, aimable & divertiſſant,
Quitant le pain pour le fromage.
L'amour ſur lui fut trop puiſſant.
Il vit la mort : Son grand courage,
En mépriſa le pas gliſſant.
Sous cette tombe il eſt giſſant.
MINOLET n'eſt plus ! Quel domage !



A MADEMOISELLE A**.

En lui envoïant un Serin, le 1er Juillet 1761. jour d'une Fête militaire à Genève.

SUR une Fête militaire,
Dont on fait une grande afaire,
Vous demandez des vers, vous n'aurés qu'un Serin.
Cet échange n'eſt pas honete,
Mais pour vous contenter je me tourmente en vain;
Je rimerai juſqu'à demain
Sans pouvoir arracher un bon vers de ma tête;
Le pinçeau tombe de ma main:
Et d'une guerre imaginaire
Dont l'intermède eſt un feſtin,
Et le but n'eſt qu'une chimére;
Je ne puis tracer le deſſein.
S'il falloit de vos yeux célébrer la conquête,
Ma Muſe à vos déſirs ne feroit pas muette.
Mais coment faire le récit
D'une fête qu'on n'a point vûe?
A moins que ma plume peignit
Des danſes, des Soldats, combattans dans la nüe.
J'ai fuï loin de cette revüe;
Le bruit des armes métourdit,
Me done preſque la berlüe!

Mes yeux de *Plein Palais*, (*) parcourant l'étendüe
Ont cru voir nos Marchands transformés en Césars
Tracer un camp & forcer des remparts,
Portant la cuirasse & l'épée,
Se ranger sous les étendarts
De MARIUS ou de POMPE'E,
Et come leurs Ayeux afronter les hazards,
Et triompher de toutes parts.
Aujourd'hui leur valeur trompée,
Ne craint plus pour nos boulevards:
Nos voisins généreux, sans fiel, sans artifice,
Sont de nos murs les plus fermes remparts.
Ha! porquoi des furreurs de MARS,
Par un fatiguant éxercice,
Sembler vouloir être complice!
Faire fleurir en paix le comerce & les Arts,
Chérir la Vérité, pratiquer la Justice,
Du Dieu que nous servons, respecter le pouvoir,
Contre un fier Enemi défendre sa Patrie,
Fallut il exposer & son sang & sa vie;
C'est la nôtre unique devoir.
Qu'on ne me vante plus ces fêtes,
Et ces tumultueux ébats,
Foibles images des Combats.

(*) *Plein palais est une promenade aux portes de Genève, où l'on fit le nouvel éxercice, en présence du Magistrat. On dit que cette fête militaire fut belle.*

Qui désolent de grands Etats,
Du céleste couroux terribles interprètes.
Ha! puissent leurs affreux éclats
Se briser bien loin de nos têtes,
Et puissent nos heureux climats
N'éprouver jamais ces tempêtes,
Sources fécondes du trépas!
Laissons les Souverains terminer leurs débats,
Et reprenant en main la règle & le compas,
Brisons les guerrières trompettes,
Dont le bruit fait trop de fracas.
Changeons nos piques en houlettes.
Chantés, Bergers, sur vos musettes,
Les douceurs de l'aimable Paix,
Et que nos tranquiles retraites
Rétentissent de ses bienfaits;
Chantés les fleurs & la verdure:
Que les beautés de la nature
Charment les Esprits & les Coeurs;
Et qu'une félicité pure
Ramène les antiques moeurs.
Ha! pourquoi retracer les horreurs de la Guerre,
Et du bruit des Mousquets faire trembler la terre.
Sans poudre, sans plomb, sans combats,
Vos yeux feroient plus de conquêtes
Que ne feroient tous nos Soldats.
Pardonés mon refus, belle & sage Uranie!
Pour peindre les Combats je manque de couleurs

Mais s'il falloit chanter vos atraits enchanteurs ;
Qui triomphent de tous les cœurs,
J'y voudrois consacrer mes jours, & mon génie.
Allés, petit Oiseau, célèbrer par vos chants,
Les graces, l'esprit, les talens,
De vôtre nouvelle Maitresse,
Exprimés lui vôtre tendresse.
Auprès d'elle tout prend du goût, du sentiment ;
Et lors qu'on l'à vüe un moment
L'ame satisfaite atendrie
Voudroit la voir toute sa vie.

ENIGME.

Lecteur me conois-tu ? Dans le Siécle où nous somes,
De la tranquilité je suis le vrai chemin :
Je ne m'atache qu'à des homes ;
Je suis du genre féminin ;
D'un cercle j'ai la figure ;
Qui me porte ne me voit pas ;
Je ne suis point une parure,
Cependant j'ai beaucoup d'apas,
Car je puis, avec assurance,
Me vanter que tous les ans,
Je nouris, dans la seule France,
Sans grand travail plus d'un milier de gens.

LOGOGRIPHE.

Aux bois come à la Ville, on m'entend fort
souvent.
Dépouillé de mon chef, je rens l'home puiſſant ;
Remis dans mon entier, prenés moi par derriére
Je ſuis éxactement auſſi dur que la pierre.

AUTRE.

Pris par derriére ou par devant,
J'ofre, Lecteur, également
L'une des Sœurs, que chaque année
On voit paroitre éxactement,
Des vieillards ſurtout deſirée,
Et favorable au tendre Amant,
A qui je procure ſouvent
L'ocaſion de voir ſa bien aimée.

Le mot de l'Enigme du Mois dernier est LIT & celui du Logogriphe MESINTELLIGENCE ; où l'on trouve, *Mile*, *Cent*, *Lien*, *Genèse*, *Lime*, *Mécène*, *Sentence*, *Lie*, *Ile*, *Seine*, *Nimes*, *Nil*, *Linge*, *Sel*, *Miel*, *Lit*.

TABLE.

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL
DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intèressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

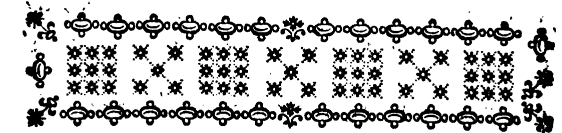
AOUT 1761.



NEUCHATEL,
De l'Imprimerie du prémier EDITEUR *de ce Journal.*



MDCCLXI.



JOURNAL HELVETIQUE.

AOUT 1761.

DISCOURS

Prononcé au Magnifique Conseil du Deux-Cent, de la République de Genève.

Par M. J. R. TRONCHIN Procureur Général. Le 5. Janvier 1761.

MAGNIFIQUES ET TRE'S HONORE'S SEIGNEURS.

L'UNIVERS est gouverné par des Loix simples & invariables come celui qui les a faites.

Les Sociétés fondées par des Législateurs, c'est à dire par des homes grands par comparaison, mais toûjours extrêmement bornés, se détruisent souvent par les règles mêmes établies pour les conserver.

Quand ces Législateurs auroient pû embrasser, d'une vüe générale, les institutions les plus assorties au génie & à la satisfaction de leurs Peuples, coment auroient-ils pû prévoir une succession d'événemens qui, changeant la fortune des Etats, ont rendu leurs Loix primitives souvent impuissantes, & quelquefois dangereuses?

Cependant, si on éxamine les causes qui ont fait disparoitre tant de Républiques que nous cherchons encore, on trouvera qu'elles ont moins péri par le défaut de sagesse de leurs Loix, que par le défaut de leur observation.

Suspendés dans un Etat l'éxercice des Loix: Ouvrons un moment les bariéres que la sagesse humaine a inventées contre les passions, vous verrés incontinent confondre & bouleverser toutes les parties de la Société la plus florissante, come on voit dans une tempête les rivages couverts des débris de ces Vaisseaux, qui peu auparavant aportoient l'abondance & la prospérité!

Les Loix sont donc la puissance protectrice des Sociétés civiles: La justice qui en est la conséquence est aussi le moïen que les Loix emploïent pour conserver le Gouvernement.

Si l'on fait atention que la constitution d'un Etat n'est que le sistème général de ses Loix, que la justice considerée come une

vertu politique, n'en eſt que l'obſervation, on verra bien que l'obſervation des Loix & de la Juſtice doit avoir une influence ſuprème ſur le maintien des conſtitutions libres.

Permettés, Magnifiques Seigneurs, que je faſſe quelques réfléxions ſur cet important ſujet, également digne du Sanctuaire des Loix, dans lequel je parle, & des Miniſtres de la juſtice qui daignent m'écouter.

On a reproché aux Grecs de regarder come Barbares tout le reſte de la Terre: C'eſt qu'ils ne voïoient hors des limites de la Grèce que des Peuples ſoumis au pouvoir abſolu. Il a dû être permis à des homes qui obéiſſoient à la Juſtice & aux Loix, de regarder, avec mépris, des Eſclaves qui ne conoiſſoient ni les Loix, ni la Juſtice..

Envain chercheriés vous la juſtice dans ces malheureuſes contrées, elle n'eſt jamais qu'à la ſuite de la vertu. Vous pouvés bien y rencontrer un Viſir honête-home, car la Morale n'eſt étrangére nulle part; mais vous aurés a dépendre de ſon ignorance, de ſes préjugés, de ſa précipitation: Vous n'y trouverés jamais un Magiſtrat dont les Loix aïent éclairé le jugement & la volonté. La juſtice dans ces Gouvernemens ne peut, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, s'éxercer que par ſaillies.

Poſons donc pour principe qu'on s'éloigne de la juſtice à proportion qu'on s'apro-

che de l'arbitraire : Auſſi les Loix ne protégent-elles point cette ſorte de de Gouvernement. C'eſt un coloſſe qui ne ſe ſoutient que par l'énormité de ſa maſſe.

Mais c'eſt dans les Gouvernemens moderés que préſident les Loix : C'eſt-là, qu'elles ont établi des Miniſtres qui rendent, pour ainſi dire, à la juſtice un culte règlé, & qu'inſpirant à ceux qui comandent une modération qui les renferme dans les bornes qu'elles leur ont marquées, & à ceux qui obéiſſent un eſprit de docilité qui les fait aller au devant de leurs ordres, elles lient invinciblement ces deux parties de l'Etat, ſans avoir recours à une force étrangére, toûjours dangereuſe.

Telle fut *Lacédémone* tant qu'elle reſta dans la force de ſon inſtitution. Telle fut *Rome* dans ſes beaux jours. Les Sénateurs étonoient alors le monde par leurs vertus, come ils l'étonérent depuis par leurs injuſtices.

Si l'on vouloit ſuivre les progrès de la force & de la foibleſſe de ces deux Gouvernemens, on les trouveroit dans une coreſpondance éxacte de leur juſtice & de leur injuſtice, de leur ſoumiſſion, ou de leur mépris pour les Loix.

Le prémier coup porté à la conſtitution de Rome fut ſans doute l'établiſſement des Tribuns qui, ataquant toûjours les préroga-

tives du Sénat, n'avoient été établis que pour défendre le Peuple. Ils ne durent leur origine qu'aux véxations afreuses, éxercées par des homes puissans, sur des débiteurs malheureux.

Les Loix & la Justice sont donc les bases sur lesquelles reposent les Républiques. Dans les Gouvernemens absolus l'obéissance est forcée : Dans les Gouvernemens moderés l'obéissance est inspirée. Come il y a peu de forces phisiques, il faut donc multiplier les forces morales. Les Magistrats n'y doivent marcher que précédés de la réputation de leur justice. Cette réputation est, pour eux, la puissance même.

Ce qui est vrai des Républiques, en général, est encor plus vrai des petites. Les forces réelles d'un Gouvernement sont ordinairement calculées sur la grandeur de l'Etat gouverné. Come il faut que le Gouvernement puisse au besoin en secourir les parties éloignées, il a falu nécessairement lui acorder une puissance assés libre & assés étendüe. Il a donc plus de moïens de faire respecter son autorité : Les limites en étant moins marquées, il est plus dificile d'en discerner les écarts & les abus.

Mais dans les Etats dont la sphère est extrêmement bornée, le pouvoir des Magistrats est ordinairement plus resserré. C'est l'image

du Gouvernement Domeſtique, dans lequel un Pére ne doit paroitre à ſes Enfans qu'environé de ſes Vertus. Il ſeroit perdu ſi ſes injuſtices venoient à lui enlever leur reſpect & leur confiance : Les Loix y étant plus conüe, & les infractions plus ſenſibles, elles choqueroient d'avantage. De plus, la petiteſſe de l'Etat empêchant qu'il n'y ait de grands Citoïens, & les homes qui peuvent aiſément ſe comparer étant naturellement en garde contre leurs ſupérieurs, tout ce qui auroit l'air de l'autorité arbitraire y paroitroit le Deſpotiſme même.

Il faut donc, dans ces Gouvernemens, qu'il y ait une Raiſon publique, qui ſoit également la Raiſon des Magiſtrats & des particuliers. Si les Loix ne ſont point aſſés clairement expliquées dans le cas de détail, il faut que les Magiſtrats, qui en ſont les interprêtes, en cherchent l'eſprit & qu'ils le ſuivent : Si elles ſe taiſent abſolument, ils doivent, en conſultant les règles de l'analogie, chercher dans ce que preſcrivent les Loix conües, ce que la Loi auroit preſcrit ſi elle avoit parlé ; & conſultant encore la nature du Gouvernement, il ne faut pas qu'ils oublient que l'éxercice d'un pouvoir équivoque eſt ſouvent l'écueil d'un pouvoir légitime.

Ainſi, ſi on faiſoit la queſtion ſi ſouvent agitée, quel ſeroit de tous les Gouvernemens

le plus parfait, il me semble que ce seroit celui où il y auroit le moins d'éxercice de volonté particuliére, où les règles toûjours puissantes & toûjours observées, laisseroient à peine apercevoir la main des Magistrats: A l'éxemple du Gouvernement de la Providence, toûjours présente pour le maintien invariable de ses Loix & toûjours invisible.

Il y a donc deux Règles essentielles au maintien des Gouvernemens libres: L'une qui ne juge, qui ne décide, qui n'ordone rien que de conforme à la Loi: L'autre qui veille atentivement à l'observation de tout ce que les Loix ont éfectivement prescrit. Ces deux Règles me paroissent comprendre tous les devoirs de la justice, envisagée come moïen de conservation du Gouvernement.

Il semble d'abord que ces devoirs sont d'une observation facile; il faut cependant bien que cela ne soit pas: Si la chose étoit si aisée ARISTIDE & CATON n'auroient pas été l'objet des respects du Genre Humain.

Etre entouré des passions les plus séduisantes sans les ressentir jamais: Ne conoitre d'autre règle de conduite qu'un atachement infléxible à la justice, avec un amour immense du bien public: Sacrifier mille fois des places qui atiroient les regards de l'Univers, plûtôt que de sacrifier sa vertu: Résister, avec force, à des ambitieux qui s'éle-

voient insolamment au dessus des Loix : Soutenir avec plus de courage encore, les vrais intérêts de l'Etat contre tout un Peuple, souvent aveuglé par ses conducteurs, & se charger de sa haine pour le servir plus utilement: Telles étoient les maximes de ces homes, dont encore aujourd'hui nous n'entendons point prononcer les noms sans admiration & sans une sorte d'atendrissement.

Mais ce n'est pas pour immoler ainsi ses volontés à la justice & aux Loix qu'ordinairement on se destine au Gouvernement : On en desireroit les places avec moins de véhémence : La vertu qui les feroit accepter les feroit aussi recevoir avec une fraïeur réligieuse ; car dans de si grands engagemens, la vertu est toûjours timide.

Des vües d'intérêt, le goût des preséances, le desir de l'autorité, voilà les ressorts qui dans tous les tems & dans tous les lieux déterminent la plûpart des homes ; heureux encore si le cœur ne se propose pas en secret de sacrifier la Justice à l'idole du crédit & de l'autorité. *A Dieu ne plaise*, disoit THEMISTOCLES lorsqu'il entra dans le Gouvernement, *que je sois jamais assis sur un Tribunal où mes amis n'aïent pas plus de faveur auprès de moi que des étrangers.*

Maxime funeste & cependant trop suivie. Coment le Peuple d'*Athènes* auroit-il porté

le joug des Loix, quand il le voïoit indignement brisé par ceux qui en devoient être les gardiens incorruptibles? Bientôt la corruption rendit la justice étrangére dans cette malheureuse République : Elle y devint enfin odieuse. Je ne suis pas surpris d'un mot d'un de ses Citoïens, lequel, interrogé sur les raisons qui le fesoient condanner ARISTIDE à l'éxil, répondit froidement, *je suis fatigué d'entendre toûjours apeller cet home juste*

Au milieu de ces ateintes continuelles donées à la Justice & aux Loix, il faut bien que la constitution s'altére. Tout est lié dans la Législation. Il est impossible de maintenir le respect pour les Loix fondamentales, si vous n'imprimés pas dans les cœurs, un respect général pour toutes les Loix : Car c'est l'atachement aux Loix particuliéres qui mène a l'amour de la constitution reçüe : Mais plus elles doivent être inviolables dans les Républiques, plus aussi, il faut l'avoüer, il est dificile d'en assurer l'éxécution.

C'est un grand avantage des Monarchies, que presque toûjours les Loix y sont mieux observées : Il sufit que le Prince le veuille, & coment ne le voudroit-il pas, puisqu'elles ne sont en éfet que sa volonté ?

Mais dans les Républiques la volonté générale qui fait la Loi, ne peut être répréséntée que par la volonté du plus grand nombre :

Elle choque donc bien des volontés particuliéres : Elle gêne bien plus les desirs du Citoïen que les desirs du Prince : On est donc bien plus ocupé à les éluder : Les Magistrats n'ont ni le même pouvoir, ni le même intérêt à leur éxécution.

Dans une République les dépendances sont réciproques : La partie qui comande est liée à celle qui obéït. Les Magistrats se trouvent donc souvent entre la Loi & celui qui la viole ; les priéres, les importunités, quelquefois leur propre intérêt, & ce qui est pour la vertu une épreuve plus violente, les intérêts de l'amitié : Ensorte que les Loix, qui devroient comander avec autorité, sont souvent réduites au silence. Le malheur est cependant, que quand une fois elles sont tombées dans l'oubli, il est presqu'impossible de les en tirer. Les éxemples reçûs, l'esprit général qui en résulte, introduisent insensiblement l'habitude de les violer & l'habitude de le soufrir. Il faut voir chez les Historiens, dans le déclin de Carthage, de Rome & d'Athènes, lorsque les Loix eurent été avilies, come on y éxerçoit les jugemens, come on y craignoit les coupables : Coment après avoir protégé les abus, on vint enfin à protèger le crime, à s'élever contre l'inocence, & coment la liberté changée dans une licence & une anarchie afreuses, devint enfin si insuportable,

que la Tiranie ne fut plus regardée, par les gens sages, come le plus grand des malheurs.

Les Loix doivent donc être dans les Républiques, ce que le Monarque est dans son Empire: Elles doivent règner souverainement: Mais on conspire continuellement contr'elles. Il faut donc que les Magistrats les rapellent continuellement. Pour les faire règner il n'y a qu'un moïen, c'est qu'ils en soient eux mêmes les esclaves. S'ils veulent être obéïs, il faut qu'ils leur rendent une obéïssance aveugle. Ils ne doivent point avoir de volonté propre, car dans les Républiques c'est la loi qui doit comander & non pas l'Home.

Si ces Magistrats veulent doner du poids à leurs jugemens, il faut qu'ils adorent la justice; qu'ils soient conus pour l'adorer, & & que persone n'ose en atendre d'eux le sacrifice. Il faut que le droit du particulier le plus foible, de l'Etranger le plus obscur, soit égal devant eux, au droit du Citoïen, ou du Magistrat le plus favorisé. A cet égard point de relachement, point de négligence qui ne soit funeste. CE N'EST PAS ETRE JUSTE QUE DE NE L'ETRE PAS TOUJOURS. S'ils cessoient de l'etre une fois, on pouroit espérer qu'ils cesseroient de l'être encore. Les desirs entreroient dans tous les cœurs, & les passions des homes en crédit, renverseroient tout de-

vant elles. Inutilement alors voudroient-ils rapeller les règles, leur éxemple feroit plus fort que leur autorité; on opoferoit à leur fermeté, leurs foibleffes précédentes: Leur juftice même ne paroitroit plus que leurs partialité, & le Peuple gaté par leurs indulgences, ne chercheroit plus dans les Miniftres des Loix, que des Miniftres de fes fantaifies.

C'eft ce qu'on vit bien clairement dans les Républiques que j'ai déja citées, lorfque les Magiftratures n'étant plus regardées come la récompenfe de la vertu, mais come préférence à des travaux utiles, comencérent à devenir des moïens de fortune, ou de grandeur perfonelle; il falut pour les obtenir ménager les Citoïens qui pouvoient les doner: On fit plier les Loix devant eux: On les fit plier encore devant leurs créatures. La vertu des Magiftrats comença bientôt de pefer au Peuple: Il voulut être flaté, & il ne récompenfa plus que les flateurs & la flaterie. Ce n'étoit plus le tems où, fur la fimple répréfentation de FABIUS, une Centurie qui avoit déja nommé deux Confuls, retourna aux fuffrages & en nomma deux autres.

Le Peuple vint par degrés à préférer VATINIUS à CATON: Il fut étoné de fa propre corruption, & rougit de cette indigne préférence, mais il ne fe corigea pas, parceque la corruption du Peuple fupofe toûjours la cor-

ruption de ceux qui le gouvernent, & qu'il est plus aisé de maintenir le respect par la Justice & les Loix, que de le rapeller quand il est une fois oublié.

Les Loix devant toûjours avoir leur éfet; elles doivent être acomodées à l'état d'une République. Elles ne doivent pas être trop sévéres, surtout quand elles ne sont pas bien fixes. Leur sévérité & leur contraste avec les mœurs reçües en arêteroient infailliblement l'éxécution. Il y faut; & surtout dans les Loix pénales, plus d'éxactitude que de rigueur: Faites pour réprimer les désordres & le vice, plûtôt que pour inspirer la vertu, elles punissent plus qu'elles ne récompensent. Leur ministère est donc triste & les Magistrats ne sauroient trop le dépouiller de sa tristesse naturelle: Sans passion sur le Tribunal, ils deviennent criminels au moment où ils consultent leurs cœurs; hors de-là ils ne sauroient être trop humains & trop sensibles. Il faut que le coupable, au milieu des regrets qui le dévorent, puisse sentir encore celui d'avoir forcé ses Magistrats à le punir. Simples dans la Société avec leurs égaux, faciles avec leurs inférieurs, pleins d'égards pour les malheureux, jamais importunés par leurs plaintes, ne regardant come à eux que le tems que leur laisse le soin des afaires publiques. . . Je ne finirois point un portrait, dont heureusement

pour l'Etat, j'ai ſous les yeux tant de modèles. Mais je dirai tout en deux mots.

IL FAUT QUE L'ON CRAIGNE LA MAGISTRATURE, ET QUE L'ON ADORE LES MAGISTRATS.

Puiſſent les Loix, ſans ceſſe invoquées au milieu de nous, y protèger toûjours nôtre heureuſe conſtitution. Puiſſiés vous, MAG. SEIG. être toûjours les modèles de cette juſtice qui, pour me ſervir des expreſſions de la ſageſſe elle même, ELEVE UNE NATION, pendant que d'autres Peuples, trop puiſſans pour être heureux, rempliſſent du bruit de leurs noms cette Terre qu'ils défigurent! Puiſſions nous, dans l'étroite circonférence où la Providence nous a renfermés, nous éxercer à des vertus plus paiſibles & plus précieuſes aux yeux des Sages!

Je voudrois que ma Patrie fut révérée come ce Temple où l'Equité s'eſt retirée: Qu'à vôtre éxemple vos Succeſſeurs en fuſſent éternellement les Réligieux Pontifes! C'eſt le vœu que je fais pour mon Païs; c'eſt le vœu que je fais pour V. S. le plus noble des vœux & le plus digne d'elles. Celui que je fais pour moi, eſt que vous daigniés, MAG. SEIG. me continuer cette protection indulgente, qui conſidére plus les éforts que les ſuccès.

LETTRE

LETTRE AUX EDITEURS.

Au sujet du Discours précédent.

JE déclare, MESSIEURS, que le Discours que vous venés de voir, je ne le tiens que des mains de l'indiscretion. Une copie faite à la hate & de plus trés fautive, est mon original. J'ai rémédié, de mon mieux, à ce qui m'a parû défectueux, ou tronqué ; ce qui ne peut que faire perdre bien des beautés de détail, mais le fond reste. J'ai lieu de croire que l'indiscrêtion qui ne fait que trop de mal dans la Société, aura produit, dans cette ocasion, un grand bien.

Vos Lecteurs éclairés verront sûrement avec plaisir, la diférence qu'il y a de la production d'un home d'esprit & de génie, à celles de tant d'Auteurs qui semblent ne vouloir dire de bones choses, que pour en diminuer le prix & nous en faire naître le dégoût.

Un Ecrivain pénétré de ce qu'il expose, touchera & persuadera toûjours ses Lecteurs; tandis que ceux qui ne puisent leurs raisons & leurs phrases que dans leur mémoire, nous fatiguent sans nous éclairer: Ils n'ont jamais fini de citer, sans rien conclure; le volumineux d'un écrit loin de réparer les fautes les multiplie: Le jugement y fait peu d'éxer-

cice. Ce que l'on n'a pas pris la peine de penser, c'est précisément ce que l'on dit de trop, & sans ce trop le reste se réduiroit à trés peu de chose.

Il est indubitable que de l'observation & du maintien des Loix dépend la conservation d'un Etat Républicain. Leur manquer de respect, c'est l'ébranler: Les rendre inutiles, c'est le perdre. Voici sur ce sujet un morceau d'un Discours Polonois, que j'ai mis en vers, dans l'idée de le rendre plus frapant; peut-être me suis-je trompé come bien d'autres :

Aprenès qu'un Etat est de même qu'un mur :
C'est le fondement seul qui peut le rendre sûr.
Si de ce fondement on détache une pierre,
Tout le reste en détail tombe, & couvre la terre.
Ainsi, quand de nos Loix on détourne le sens,
Que pour y déroger les éforts sont pressans,
Que leurs fiers énemis s'arment de l'industrie,
Citoïens éclairés veillés sur la PATRIE !
Arêtés les progrès d'un Despotisme afreux,
Qui fait de l'home libre un Etre malheureux !

Le reste n'est pas de la même force.

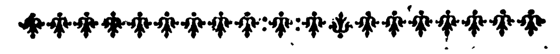
Quoique le Discours de M. le Proc. Gén. T. ne semble s'adresser qu'à des Magistrats, il n'en est pas moins utile pour les Particuliers capables de réfléchir. La soumission aux Loix

eſt égale pour tous & l'éxercice de la juſtice convient à toutes les conditions. Plus les Citoïens d'une République s'apliqueront à l'éxercer entr'eux, moins les Magiſtrats auront d'ocupation ſoit au civil, ſoit au criminel. La preuve la plus convaincante que la conſtitution d'un Etat ſubſiſte dans toute ſa force & ſon excellence, c'eſt lorſque les Loix poſitives n'ont pas beſoin du ſecours de ceux qui le gouvernent. C'eſt le vrai tems de la félicité & du bonheur de tous les individus. Cet heureux tems ne peut avoir lieu qu'en éclairant les particuliers ſur ce qu'ils ſe doivent à eux mêmes, aux autres, à leur Patrie, enfin à leurs véritables intérêts.

C'eſt dans cet unique but que je comets aujourd'hui une ſeconde indiſcrêction, en rendant public cet éxcélent Diſcours. J'eſtime & j'honore infiniment ſon Auteur. Je ſuis ſi perſuadé de l'excellence de ſon caractère & de ſon amour pour l'humanité, que je ne fais aucun doute qu'en ſe plaignant de mon procédé, il ne pardone, de bon cœur, à mon intention. Les traits lumineux qu'il a trouvé convenable d'ofrir à ſes égaux, pour les fortifier dans l'amour de la juſtice & des Loix, je les préſente, avec la même diſpoſition, à mes dignes compatriotes & à tous autres en état d'en profiter. Ai-je tort?

Si l'orgueil vient braver d'auſſi ſages maximes,
La VERTU, dans ſon tems, ſaura punir ſes crimes.
O VERTU! Rends nos cœurs ſenſibles à ta voix!
Fais fleurir ma PATRIE & triomphe ſes LOIX.

GENEVE.



EXAMEN

De cette Queſtion, *Seroit-il avantageux aux Homes qu'ils vécuſſent plus longtems.*

A M. de T**.

VOUS avés entendu, *Monſieur*, avec quel enthouſiaſme l'un de nos amis, parla hier de la longue vie des Patriarches, & quels furent ſes regrets ſur la brieveté de la nôtre. On chercha les raiſons phiſiques de cette briéveté, car pour les raiſons morales, la volonté de Dieu peut ſufire. Le Créateur a ſans doute le droit & le pouvoir d'acourcir ou d'étendre à ſon gré la durée des Créatures. J'ajoutai que l'Etre ſuprême, en abrègeant la vie humaine avoit fait un acte qui ne prouvoit pas moins ſa profonde Sageſſe, ſon infinie Bonté, que ſa Juſtice; que par là il avoit moins eû deſſein de punir les Homes que d'abrèger leurs ſoufrances. On ſouhaita que

je misse sur ce sujet mes raisons par écrit, afin de pouvoir juger plus facilement de leur justesse & de leur évidence; les voici.

J'admets d'abord la vérité de ce que dit l'Ecriture Ste. de la longue vie des prémiers Homes. L'histoire ancienne & prophane n'en parle pas avec la même certitude, mais come elle ne remonte pas aussi haut que l'Histoire sacrée, qu'elle ne fait que bégaier sur l'origine des Homes, qu'on ne trouve chés elle aucuns monumens, ni de leur vraie généalogie, ni de leur durée, on ne peut faire aucun fond sur ce qu'elle raporte, qui n'est pas même vraisemblable; ce n'est pas dans la narration des Fables, qu'on doit chercher la vérité.

Il est donc certain, par le témoignage de l'Ecriture Ste. que la vie des Homes étoit fort longue, puis que METHUSALA parvint jusqu'à l'âge de 969 ans & NOE' jusqu'à celui de 950. Si leurs Sucesseurs eussent vécu aussi longtems ils se seroient crû éternels, & auroient oublié qu'ils devoient mourir.

Mais quelle étoit la cause d'une si longue vie? Cette question est d'autant plus en sa place, qu'il paroit que les prémiers Homes, manquant des comodités & des instrumens que nous avons aujourd'hui pour cultiver la Terre, qui étoit alors inculte & déserte, & leurs besoins n'étant pas moins pressans que

ceux de leur Postérité, ils devoient se fatiguer plus que nous; leurs travaux étoient sans doute plus pénibles; ils étoient forcés de faire eux mêmes ce que font aujourd'hui des animaux. La chartüe n'étoit pas encore inventée.

On ne vit pas un bœuf pressé de l'aiguillon
Tracer d'un pas tardif, un pénible Sillon.

La Terre étoit alors couverte de bois, qu'il faloit défricher, & de marais qu'il faloit dessécher. Les prémiers Homes, sortis du Jardin d'Héden, étoient condannés à la cultiver, à la sueur de leur visage. Les infirmités & les maladies, sont la suite & l'éfet ordinaire d'un travail long, dur, & continuel; malgré cela, les prémiers Homes parvenoient à une extrême vieillesse. Ils voioient souvent jusqu'à la sixiéme génération de leurs descendans. Quelque étonant que cela nous paroisse aujourd'hui, MOISE, dans la narration qu'il en done, ne supose ici ni prodige ni miracle: Il en parle come d'une chose simple & naturelle. Aussi l'étoit-elle. Les causes d'une si longue vie ne sont pas dificiles à trouver. La Terre étant alors dans sa prémiére jeunesse, pour ainsi dire, comuniquoit aux Homes sa force & sa vigueur. Les fruits, les légumes & les grains qu'elle produisoit étoient remplis de sucs purs & abondans. Les Ho-

mes (*) satisfaits d'une nourriture si bone & si propre à leur constitution & à leur temperamment, ne faisoient pas peut-être usage de la viande, qui enflame le sang & à laquelle nos oraganes ne paroissent pas destinés. Ils ne les avoient pas encore alterés par des alimens, aprêtés par le luxe & la volupté. Les liqueurs fortes étoient heureusement ignorées des prémiers Homes; ils n'ont même conu le vin qu'assés tard, & n'en faisoient usage qu'avec modération. Come la Terre leur fournissoit le nécessaire, & qu'ils ne conoissoient pas le superflu, ils étoient moins agités que nous de ces passions violentes que font naître l'intérêt & l'ambition, & qui causent des maladies si dangereuses & si funestes.

Quel auroit été le motif des querelles & des animosités des prémiers Homes? Se seroient-ils disputés la propriété d'un ruisseau, où chacun pouvoit boire à son aise sans rien ôter à son compagnon. Se seroient-ils batus pour l'espace d'un terrein, qui plus étendu,

(*) On considère ici les Homes dans l'état d'inocence; mais cet état fortuné a peu duré; il ne nous en reste aucuns monumens qui prouve que les Homes eussent fait alors de grands progrès dans les Arts & dans les Sciences; mais leur Postérité, dans quel crime afreux ne fut-elle pas plongée! Ce qui fut cause que Dieu abrégea leur vie.

leur auroit été fort inutile ? L'or & l'argent n'excitoient encore ni leurs desirs, ni leur cupidité. L'avarice ne les avoient pas encore arrachés des entrailles de la terre. Un éxercice moderé, une vie douce & tranquile, une nourriture simple & frugale, voilà les causes naturelles de la vigueur & de la longue vie des prémiers Homes ; à mesure que leurs descendans ont dégénéré, leur vie a été abrègée, & cette brièveté est un éfet de la bonté & de la clémence de Dieu ; c'est ce qu'il faut démontrer, mais prémiérement répondons à quelques objections.

On dira qu'il étoit nécessaire que les prémiers Homes vécussent longtems, parce qu'aïant été en quelque maniére témoins des merveilles de la Création, & étant les dépositaires de la Tradition, non écrite, il falloit qu'ils la transmissent à leurs descendans, qu'ils peuplassent la Terre & qu'étant les Chefs des Nations, les Péres instruisissent leurs Fils des découvertes & des observations (*) qu'une longue expérience pouvoit

(*) Toutes les observations & les découvertes ne sont pas également utiles. Quand nous ignorerions ce que NEUTON nous a apris sur les couleurs, & leurs diverses gradations, les admirerions nous moins? Est-il nécessaire de savoir quelle est la nature du Soleil & quelle est sa distance de la terre, pour jouïr de sa chaleur & de sa lumiére ?

leur avoir apris. Ils afermissoient leur autorité en l'éxerçant, & acoutumoient leurs Enfans à une dépendance & une soumission qui faisoient leur repos & leur bonheur. Cela est vrai, mais les choses ont changé aujourd'hui de face. La Tradition n'est plus confiée à une mémoire souvent infidèle; les faits, les événemens, les découvertes importantes, les pensées même des Homes, ont leurs signes non équivoques. Tous les Peuples ont des caractères significatifs; l'usage de l'Ecriture, ou le moïen de peindre leurs idées, de retracer aux yeux les faits qui ne sont plus, & qui méritent d'ètre conservés. La Société a établi des Chefs auxquels les Péres même sont subordonés, & ils n'ont plus la liberté d'abuser de leur pouvoir. Si la Terre étoit plus peuplée qu'elle ne l'est, ses productions seroient bientôt épuisées & ne pouroient plus sufire aux besoins de ses Habitans. Ils seroient pressés les uns sur les autres, & manqueroient de logement. La Providence a établi une harmonie admirable, une sage proportion entre la fécondité de la Terre & celle de l'Home; si elle étoit plus chargée qu'elle ne l'est, la disete & la famine se feroient sentir de toutes parts. La cruelle faim rétabliroit bientôt l'ordre phisique.

On ajoute, que si les Homes vivoient plus longtems les Arts & les Sciences seroient

éxercés avec plus de ſuccès, & feroient plus de progrès. J'en doute. Les Homes de tous les lieux & de tous les tems n'ont jamais eû qu'une certaine meſure de conoiſſances; elles ont leurs bornes ainſi que les flots de la Mer. Si DESCARTES, NEUTON &c. euſſent vécû plus longtems, je doute fort qu'ils euſſent pouſſé plus loin leurs découvertes.

La vieilleſſe fixe les limites de l'Eſprit come celles du Corps. Pluſieurs Savans ont ſurvécu en quelque ſorte à eux mêmes. Il y a plus; ſi les Savans vivoient plus longtems, ils feroient reſpecter leurs erreurs, l'autorité qu'ils auroient aquis nuiroit aux progrès de la vérité. Une génération ſuccèdant à une autre, excite une nouvelle émulation, & produit cette diverſité d'idées, cette circulation ſi néceſſaires à l'avancement des Sciences. Elles ont leur enfance, leurs progrès, leur âge de maturité, & leur vieilleſſe. Ces révolutions excitent la curioſité, ſoutiennent l'atention: La place qu'un Savant laiſſe vuide eſt bientôt remplie par un autre, qui aura un ſucceſſeur. La gloire eſt un vif aiguillon, qui anime les Eſprits & ſoutient leur vol. Si les prémiéres places étoient toujours ocupées par nos Ancêtres, nous n'aſpirerions ni à les égaler, ni à les ſurpaſſer.

Enfin, rien ne ſubſiſte dans le même état; il ſe fait une circulation perpétuelle dans les

Corps, come dans les Esprits; le train de la vie humaine, qui paroit presque toûjours le même, se varie pourtant sans cesse; des craintes & des espérances, des péchés & des repentirs, quelques legers plaisirs traversés par des chagrins cuisans; quelques jours sereins bientôt éclipsés par des jours nébuleux. *Rien de nouveau sous le Soleil.* Cependant le spectacle qu'il nous présente se combine de mille maniéres, & présente diverses nuances, quoique le fond reste le même. Les saisons & les années se succèdent sans interruption les unes aux autres. Le Soleil se lève & se couche; les mêmes événemens reparoissent sur le théatre du monde; des Guerres sanglantes, suivies d'une Paix courte & incertaine, des victoires balancées par des défaites. On voit la puissance d'un Prince passer à un autre, dont la postérité tombera à son tour dans la décadence. Un Vieillard qui a vécu quelques années, (car la vie de l'home n'est qu'un point, un instant dans l'éternité) a tout vû; il se lasse de voir reparoitre successivement les mêmes objets: Tout l'ennuie & le fatigue. Il aspire à une vie meilleure, à voir *de nouveaux Cieux, & une nouvelle Terre.*

Nos erreurs, nos desis, nos craintes,
Nos plaisirs, nos revers, nos plaintes,
Tout dans l'éternité s'abime sans retour;

Ha ! laiſſons à Dieu ſeul règler nos deſtinées !
Nous ſavons quelles ſont l'une à l'autre enchainées ;
Que celui qui vit un ſeul jour,
Peut ſe vanter d'avoir vècu pluſieurs années.

Il n'y a que la Réligion ſeule qui ſoutienne le Vieillard, ſur le bord de la foſſe. La nature l'avertit de ſa décadence & lui anonce une mort prochaine. La Philoſophie ne lui ofre que le néant, ou des doutes qui déchirent le Cœur & l'Eſprit ; on flote ſans ceſſe entre la crainte & l'eſpérance ; on veut l'immortalité de l'ame, mais on la craint, parce qu'on redoute un Juge irrité. La Réligion nous aprend à l'apaiſer, & nous raſſure contre nos remords & nos tereurs.

Après avoir éxaminé s'il ſeroit avantageux aux Homes de vivre plus longtems, je dirai un mot ſur une autre queſtion, qui a quelque raport à la précédente ; on demande, *Quels doivent être nos ſentimens ſur la mort de nos Amis & de nos Parens, & juſqu'où nous devons porter nos regrets ?*

Il eſt certain qu'un des plus grands maux que cauſe une longue vie, c'eſt d'ètre le témoin & le ſpectateur de la mort de ſes Parens & de ſes Amis. Dans une vieilleſſe avancée, on ſe trouve preſque ſeul : Tout diſparoit autour de nous ; le ſpectacle change ; nos co-

noiſſances & nos parens diſparoiſſent de deſſus la Terre ; on ne marche preſque plus que ſur des ruines & ſur des tombeaux. La vie étant prête à nous manquer, il ne vaut pas la peine de former de nouveaux liens ; ceux qui nous uniſſoient à nos amis étant rompus par la mort : Mais ſufit-il de les regrèter, & ne devons nous rien à leur mémoire ? Les éfacerons nous de nôtre ſouvenir, ainſi qu'une belle fleur, qu'on admire le matin, & qu'on coupe le ſoir lors qu'elle eſt flètrie, & qu'elle a perdu ſes couleurs & ſon éclat ? Non, nos amis & nos parens doivent vivre encore dans nos cœurs ; c'eſt là où le ſouvenir de leurs vertus & de leurs talens doit trouver un azile qui dure autant que nous ? Nous devons défendre leur réputation ſi elle eſt ataquée : Nous devons tâcher de faire ce que nous ſavons qu'ils deſiroient que nous fiſſions ; entrer dans leurs vües, & les éxécuter, autant qu'elles ſont juſtes & légitimes. C'eſt ainſi qu'on peut perpétuer en quelque ſorte leur éxiſtence : C'eſt ainſi qu'un ancien Philoſophe, auquel ſon ami avoit légué ſa Mére pour la nourir, & ſa Fille pour la marier, éxécuta fidèlement ſa volonté, qu'il regardoit come ſacrée. C'eſt moins des plaintes & des larmes que nos amis éxigent de nous, qu'une atention délicate à éxécuter ce qui leur plairoit, s'ils en étoient les témoins. Ils condanneroient eux mêmes une

afliction excessive, que la Raison ne condanne pas moins que la Réligion ; le déseſpoir est moins une preuve de nôtre amitié, que de nôtre foiblesse. Il ofense les parens & les amis qui nous restent, & qui ont droit sur nôtre cœur. Laissons leur la consolation d'adoucir nôtre afliction & acordons à la sagesse, ce qu'on ne peut refuser au tems.

GENEVE.

AUX EDITEURS,

En leur envoïant une Ode tirée du Ps. XXIII.

MESSIEURS,

LA lecture de quelques uns de vos Journaux à produit une émotion dans mon esprit à laquelle je n'ai pû résister. Coment se peut-il que tant d'homes, si fort portés au bon & au beau, négligent ce qu'il y a de plus parfait, je veux dire la loüange de Dieu, si fort recomandée dans l'Ecriture Sainte, puis que Dieu dit lui même au Ps. L. celui qui sacrifie loüange, me glorifie, & ailleurs, j'honorerai celui qui m'honore.

Après cela quel choix peut-il rester à l'esprit sur ses ocupations. C'est Dieu lui même

qui parle, & qui veut bien, par un éfet de sa clémence infinie atacher à sa gloire, indépendante de tous les Etres, les foibles éforts de ceux qui feront servir à sa loüange les dons qu'ils ont reçû de sa bonté. La terre dans toute son enceinte, a-t-elle quelque trésor comparable au prix proposé ? Tout home capable de penser & de méditer a certainement le talent nécessaire pour cet éfet. On le contesteroit inutilement. J'en apelle à tous ceux qui s'apliqueront à le chercher avec soin en eux mêmes. C'est ici qu'on peut dire, qu'il est doné à tous d'aller à Corinthe; d'où vient donc si peu d'homes si atachent-ils ? Cette question mériteroit bien d'être discutée; envain objecteroit-on une impuissance imaginaire, l'Eternelle Vérité y répond elle même au 9. ℣. du XI. ch. de St. Luc, *& moi je vous dis* &c. mais sans raisoner d'avantage sur une matiére que des siécles ne sauroient éclaircir, je vous prie, *Messieurs*, d'inserer dans vôtre Journal l'Ode ci-jointe tirée du Ps. XXXIII. & j'invite tous les bons Esprits à travailler ou sur le même sujet ou sur d'autres. La prémiére partie de la justice est de rendre à Dieu ce qui lui est dû, & ce tribut c'est la loüange, surtout lorsque sa bonté nous dit qu'il y prend plaisir : L'éxemple & le conseil du plus grand Roi du monde, & celui de tant d'autres homes dignes du respect & de

l'estime de tous les siécles, doit y engager. Que ne doivent pas faire les Chrétiens, si les Païens ont crû que la loüange de leurs Divinités en atiroit la protection! La Fable faite sur le Poëte Simonide, anonce assés quel a été leur sentiment à cet égard.

Si Dieu doit toûjours être loüé, il est pourtant des circonstances qui éxigent ce devoir d'une façon particuliére, telle est celle ou nous nous rencontrons, où Dieu, pour enrichir les homes, leur ouvre ses trésors spirituels & temporels. Si mon talent ne produit pas tout le fruit qu'il devroit faire paroitre, j'avoüe que c'est parceque j'ai demandé trop tard la grace de le mettre au jour. Aussi j'exhorte tout esprit sage à ne rien négliger pour éviter mon chagrin à cet égard, & ce conseil s'adresse particuliérement aux jeunes gens.

J'ai l'honeur d'être.

NEUCHATEL.



ODE

ODE *tirée du Ps. XXXIII.*

Vous tous de qui l'esprit suit toûjours la justice,
Présentés au Seigneur un humble sacrifice,
Ofrés avec ardeur vos Cœurs par vos concerts,
Et loüés dans vos chants le Dieu de l'Univers.
Rien n'est si beau que la loüange,
Dans la bouche des homes droits,
Rien n'est si digne de leur choix,
Alors que sans aucun mélange,
Elle prend son essor jusques au Roi des Rois!

Célébrés le avec la musique
Des instrumens les plus parfaits,
Entonés un nouveau Cantique,
Dont la grace sême les traits.
Sa Parole puissante est toûjours immuable,
L'ordre de l'Univers le fait voir à nos yeux:
Elle est ferme & soutient & la terre & les Cieux
Et tout ce qu'elle a fait demeure inébranlable;
Dieu chérit la justice & se rend favorable,
A ceux qui dans leurs mœurs la suivent constamment.
La Terre toute entiére est pleine de sa grace,
Sa fertile Parole a fait le Firmament

Par des feux infinis elle en fit l'ornement
Et son soufle tout seul anima son espace,
Qu'il rendit radieux par son atouchement.

Son Pouvoir infini quand il lui plait rassemble
Les eaux qu'il fait tenir ainsi qu'en un monceau,
Et le même pouvoir met come en un caveeau,
Les abimes profonds que sa main place ensemble;
Que devant lui l'Univers tremble,
Et que plein de zèle il s'assemble,
Pour loüer Dieu qui fit le Ciel, la terre, & l'eau.
Il dit, & dans l'instant l'être prend sa naissance.
Il dissipe les nations,
Et par l'éfet de sa Puissance,
Il confond quand il veut leurs résolutions.

Mais le conseil de Dieu dicté par sa sagesse,
Demeurera ferme à jamais.
Chacun de ses desseins subsistera sans cesse;
La force soutient tous ses faits.
O qu'un Peuple est heureux & que sa gloire est grande
Quand l'Eternel en est le Dieu, !
Et qu'il veut bien de son Saint Lieu,
Le choisir & montrer qu'il reçoit son ofrande,
Parce qu'en ses projets il cherche son aveu!

Dieu du plus haut des Cieux aperçoit tout le monde;
Ses yeux sont atentifs sur l'état des humains;

Il en forme les cœurs, c'eſt lui ſeul qui les ſonde ;
Il conoit leurs deſirs & l'œuvre de leurs mains.
Le Roi n'eſt point ſauvé par une grande Armée,
L'hôme le plus fort tombe & perd ſa renommée,
Le cheval au combat ne done aucun ſecours.
Mais Dieu veille ſur ceux qui recherchent ſa grace;
Dans les calamités il la rend éficace,
Pour les en préſerver & conſerver leurs jours.

Nous nous égaïerons certainement en lui,
  Parce qu'il eſt nôtre eſpérance ;
  Son nom qui fait nôtre aſſurance,
  Sera nôtre invincible apui.
Grand Dieu, puis que nos cœurs t'apellent aujourd'hui
Regarde avec bonté nôtre humble confiance;
  Égale lui l'éfet de ta gratuité
Come nous n'atendons rien que de ta clémence,
Qu'elle ſoit nôtre bien pendant l'Eternité !

❀ ❀

PARAPHRASE *sur le Pseaume LVI.*

O Dieu mon unique espérance,
Azile des persécutez ;
Toi qui fais seul nôtre assurance
Au milieu des adversités :
O toi que l'Univers adore !
D'un cœur afligé qui t'implore,
Exauce les vœux aujourd'hui ;
Des piéges que l'on vient me tendre,
Si mon Dieu daigne me défendre,
Je serai trop fort avec lui.

Telle la colombe timide,
Pleine de trouble & de terreur
A l'aspect du Vautour avide,
En veut éviter la fureur :
Par sa prompte fuite elle espére,
Sous l'aile d'une tendre mére,
Trouver un assuré secours ;
Tel je viens, dans ma juste crainte,
A l'abri de ton aile sainte,
Mettre mon honeur & mes jours.

Oui Seigneur, mon ame charmée
N'invoquera plus que ton nom ;
Ma voix par ta grace animée

En fera rétentir Sion :
Dans le danger qui m'environe
Je ne vois plus rien qui m'étone,
Tous mes voeux vont être éxaucés ;
Tu conois ma misére extrême,
Je conois ta bonté suprême ;
Tu me rassures, c'est assés.

O Ciel ! ô puissance adorable !
Quel spectable frape mes yeux !
Quelle lumiére favorable,
Vient m'éclairer du haut des cieux !
Le calme succède à l'orage ;
Je brave l'inutile rage,
De ceux qui trament contre moi.
Ton bras puissant, Dieu des armées,
A dans leur troupes allarmées
Fait passer la honte & l'éfroi.

Le Trés-Haut, du sein de la nüe,
A fait briller la vérité.
Désormais par lui soutenüe,
L'inocence est en sûreté ;
Sa justice se manifeste ;
Des fureurs du lion funeste
Il détruit le vain apareil :
Lion dont la dent menaçante
Me faisoit frémir d'épouvante,
Même dans les bras du someil.

J'ai vû du Démon de la haine,
Les fils des homes agitez ;
Contre moi leur bouche inhumaine
A vomi ses malignitez,
Ainsi que des fléches cruelles,
Par mille piquures mortelles,
Nous blessent les dents des méchans ;
Leurs langues, en crime fécondes,
Font des ateintes plus profondes,
Que les glaives les plus tranchans.

Au Tout-Puissant gloire immortelle !
Loüé soit le Dieu de la paix,
Qui sur cette engeance rebelle
Vient de faire tomber ses traits.
Du juste il a pris la défense,
Il a terrassé l'insolence
De ces mortels audacieux ;
Que par nous sans cesse chantées
Ses loüanges soient exaltées,
Et sur la terre, & dans les cieux.

La fraïeur d'un épais nüage
Avoit obscurci mes regards ;
Les embuches sur mon passage
Sembloient naître de toutes parts :
Près de ces tigres implacables,
Parmi tant d'objets redoutables
Mon courage étoit abatu ;

Mon ame triste & languissante,
Sous une charge si pesante,
Laissoit sucomber sa vertu

Quelle étoit leur barbare envie ?
Où tendoit leur frivole ardeur ?
Que pouvoient-ils sur une vie,
Que protège le Créateur !
Dieu tone ; ils mordent la poussiére,
La foudre sur leur tête altiére
Porte l'horreur & le trépas ;
De leurs projets folles victimes,
Ils trébuchent dans les abîmes
Qu'ils avoient creusé sous mes pas.

Grand Dieu mes jours sont ton ouvrage,
Pour toi seul ils sont réservez ;
Daigne accepter le pur homage,
De ces jours que tu m'as sauvés ;
A te les voüer tout me presse ;
Daigne, ta droite vengeresse
Ou me défendre ou me punir ;
A tes Décrets toûjours docile,
Mon ame agitée ou tranquile
Ne cessera de te bénir.

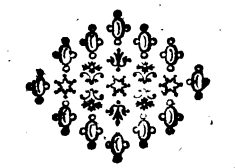
Eclatez, ma Harpe & ma Lire ;
Joignez vos acords à ma voix, Il

Servez le beau feu qui m'inſpire,
Je veux chanter le Roi des Rois!
Au pied de ſes Saints Tabernacles
A ſes bontés, à ſes miracles!,
Rendons un légitime honeur;
Que le Soleil ſortant de l'onde,
Ou ceſſant d'éclairer le monde,
Me trouve loüant le Seigneur.

J'irai par mes divins Cantiques,
De ſon joug vanter les douceurs;
J'irai par des ſons prophétiques,
Réveiller la foi dans les cœurs.
Chez les peuples les plus ſauvages
Sur les plus reculez rivages
Je lui dreſſerai des autels;
Et les Dieux de bois & d'argile,
Verront leur puiſſance fragile
Diſparoitre aux yeux des mortels.

Le Seigneur s'eſt montré terrible,
A mes ſuperbes énemis;
Il s'eſt montré doux & ſenſible,
Pour un cœur fidèle & ſoumis.
Le Ciel tèmoin de mes allarmes,
L'eſt encor du ſort plein de charmes,
Qui comble aujourd'hui tous mes vœux;
Et malgré la noire impoſteur
Tout reconoit dans la nature,
Que Dieu ſeul peut nous rendre heureux.

Que tes bienfaits & ta victoire ;
Soient le ſujet de nos concerts ;
Grand Dieu, que l'éclat de ta gloire
Ebblouiſſe tout l'Univers !
Qu'à chanter ton nom tout s'uniſſe ;
Que l'Enfer de rage frémiſſe,
Au bruit de ce nom redouté :
Qu'il vole au deſſus du tonerre ;
Que par les bornes de la terre,
Il ne puiſſe être limité.



LETTRE

A l'ocasion d'une Brochure intitulée la Berlüe.

Sirenum voces & Circæ pocula nosti:
Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset
Sub domina meretrice fuisset turpis & excors:
Vixisset canis immundus, vel amica luto sus.

HOR. *Ep. 2. Liv. I.*

J'ai lû, il y a peu de jours, une brochure intitulée *la Berlüe*, qui parut en 1759. La lecture de ce petit ouvrage m'a fait plaisir; l'esprit y brille par tout. C'est une ingénieuse critique des mœurs ridicules, des discours & des maniéres afectées des gens qui courent sans cesse après l'esprit & qui ne l'ateignent jamais, des vices en un mot & des vicieux à la mode, dont le nombre déja si grand s'acroit encore tous les jours. L'Auteur égale en quelque façon ces deux illustres réformateurs du gout dépravé & de la barbarie grossiére, qui a règné pendant tant de siécles, je veux dire HORACE & BOILEAU: C'est à eux que l'on est redevable de la poli-

tesse, de la pureté & de la délicatesse que l'on remarque dans toutes les persones, qui ont reçû quelque éducation, & dans tous les ouvrages estimés. Je ne me contente pas de dire, que l'Auteur de cette Satyre, pleine de sel, va de pair avec ces grands homes, j'ose dire qu'il a sur eux une supériorité bien flateuse, & qui ne lui sera point disputée; c'est la moderation qui la lui done. Il critique sans fiel, il reprend sans amertume. *Il fait la guerre aux vices, mais il aime les personnes*, ce sont là les termes qu'il emploïe; aussi persone n'y est malignement désigné, persone n'y est tourné en dérision; l'Auteur ne se sert pas du comode, mais odieux prétexte de vouloir être utile au genre humain, en lui montrant ses défauts, pour en prendre ocasion de se venger de ses énemis, en les marquant au coin du ridicule, dont on se lave plus dificilement chez le Public, que du crime le plus noir. L'Auteur, quoiqu'agé, a eu beaucoup de déférence pour le beau sèxe, & semble en quelque façon lui avoir fait sa cour aux dépens du nôtre; il n'a laissé en arriére aucun de nos travers; il les a fait voir au plus grand jour; il n'a rien exageré cependant, chose étonante pour un flateur & sur tout pour un moraliste! Il est le fléau des petits maitres, mais il épargne les petites maitresses. C'est cette injuste partialité qui

me fait prendre la plume; je vois déja que nos petites Dames tirent vanité d'un ménagement qu'elles ne méritent certainement pas; je vois qu'elles en sont si glorieuses, qu'elles s'arrogent une supériorité tyrannique sur nos fats écrasés par cette brochure. Je veux, s'il est possible, mortifier leur amour propre, (dont, soit dit par parenthése, la dose n'est pas petite) en les mettant au dessous même de ces fats auxquels elles se croïent si supérieures: Il seroit tout à fait criant de ne pas soutenir de pauvres infortunés, contre les Auteurs de leur infortune, car si nos jeunes gens sont sots, frivoles, impertinens, ils le doivent aux peines extravagantes qu'ils se donnent pour imiter les sotises, la frivolité & l'impertinence des femmes du bel air. Je ne suis plus jeune, tant s'en faut; j'ai passé ma jeunesse au sein de la volupté & des délices, dont je suis retiré depuis long tems, graces à mes petites réfléxions & au dégout inséparable de la continuité des plaisirs. D'acteur je suis devenu simple spectateur; ce rolle ne manque pas d'agrémens; il me dédomage au delà de mes espérances de celui que je joüois précédemment; la revüe que je fais de tems à autre des avantures de ma jeunesse me console de sa perte; cette revüe soulève toûjours ma bile contre les femmes perfides & coquettes; je

voudrois comuniquer ma mauvaise humeur à tous les jeunes gens; je voudrois leur inspirer une juste défiance, je ne dis pas du séxe en général, je suis trop énemi de l'injustice, pour avoir un pareil but; mais uniquement des minaudiéres, des prudes, de toutes les femmes du *bon ton*, de toutes celles enfin dont la seule ocupation est d'atirer dans leurs filets, par les amorces les plus séduisantes, cette jeunesse, qui juge de la bonne foi & de la probité des autres par son bon caractère. Ma simplicité m'a souvent rendu leur dupe. Je ne suis pas vindicatif; je voudrois neantmoins redevenir jeune & que mes trompeuses le redevinssent aussi: Quel plaisir de les duper à mon tour! Je ne puis avoir cette consolation, mais j'aurai du moins celle de faire tous mes éforts pour diminuer le nombre de leurs proïes, ne doutant point que la conoissance de ces dangereuses Syrènes ne produise cet éfet. Le peu de pensées que je vais mettre sur le papier, seront celles qui se présentent à mon esprit, toutes les fois que je me rappelle ce que j'ai éprouvé, toutes les fois que je fais atention à ce qui se passe encore sous mes yeux. J'ai eu bien long-tems *la berlüe*, mais depuis que je me sers de lunettes, châque chose se montre à moi dans son état naturel; les verres que j'emploïe diminuent, il est vrai, les objets, bien loin

de les grossir, mais j'aime mieux les voir afoiblis qu'èxagérés; je ne veux rien d'outré. Je le répete, je ne veux pas que les homes soient les seuls dont on publie les défauts; je veux que les ruses & les artifices de bien des femmes soïent connus; que leurs petitesses le soïent aussi; je veux que les femmes méprisables soïent méprisées.

PENSE'ES DE'TACHE'ES

Que je continüerai de comuniquer, si elles ne sont pas reçües avec dédain.

Les Aigles fixent le soleil sans être éblouis; les homes ont la berlüe dès qu'ils jettent un regard sur une femme: Quel contraste!

* * *

Rien n'est si mauvais présentement que ce qu'on apelle *bon*. Qu'est-ce en éfet que le *bon ton*, que *la bonne compagnie &c*.

* * *

Que pensés vous d'un tel? Faites cette question aux persones les plus sensées, vous en recevrés cette réponse, *c'est un Petit-Maitre, un Fat meprisable*: Faites la même question à nos Dames *du bon ton*: Elles vous répondront, *c'est un très joli home, un très aimable Cavalier*. Qui eut crû qu'un *très aimable home* ou *un Petit-Maitre* fussent des termes synonimes!

* * *

Quiconque ne se remüe point pour plaire aux femmes du bel air demeure couvert de la poussiére de l'oubli, dout il n'est tiré que pour passer pour un rustre & un grossier.

* * *

Les Dames mangent beaucoup plus présentement qu'autrefois ; les modes changent & les apétits aussi ; cependant pour ne pas éteindre tout à fait la mode de l'année passée, elles hésitent, elles demeurent un quart d'heure à se faire presser, à délibérer si elles mangeront ou si elles ne mangeront pas ; toûjours l'afirmative prévaut, ce n'est pas au reste, disent elles, qu'elles aïent faim, qu'elles aïent apétit ; c'est simplement besoin de manger. C'est à la lettre la réponse qu'elles font après avoir été long-tems sollicitées ; subtile distinction ! Grands Logiciens vous seroit-elle entrée dans la tête ?

* * *

Rien de plus beau que la langue ; rien de meilleur que la langue, disoit ESOPE ; rien de plus mauvais que cette même langue, disoit il encore très prudemment. Rien de plus abondant que les mauvaises ; rien de plus rare que les bonnes : C'est ce qu'il auroit dû ajoutêr.

* * *

J'ai connu les injustes victimes de la langue d'une femme ; victimes d'autant plus à plain-

dre, qu'elles ne voulurent pas d'une justification, qui auroit entrainé inévitablement la perte de leur persécutrice & n'auroit pas manqué de mettre le désordre & la division au sein d'une famille. Sage & rare générosité! Qu'il est beau à un persécuté de ne pas devenir persécuteur, quand il en a le pouvoir!

* * *

Le tems amène tout en conoissance; telle persone odieuse & méprisée aujourd'hui sera demain chérie & respectée. Un persécuté innocent & reconu tel, est un infortuné que les cœurs compatissans plaignent, que les vertueux estiment, que les bons aiment; la fausseté des crimes qu'on lui a imputés semble (pour le dédommager) lui prêter des vertus qu'il n'a pas. Ceux même qui avoient aporté une oreille atentive à la colomnie sont les prémiers à faire son éloge; tant il est vrai que l'on est extrême en tout.

* * *

Philis jure à son Epoux, avec une feinte émotion & une pudeur empruntée, elle lui jure à la face des autels des flames que son cœur désavoüe; elle a pour tèmoins de sa réligieuse candeur une foule d'Amans, qui l'ont abandonée.

* * *

Lucie aime beaucoup la danse; elle ne cesse de le dire; je l'ai cru, je me trompois;

ce

ce n'eſt pas la danſe qu'elle aime, ce ſont les danſeurs.

* * *

Cloris n'aime point le jeu; ſelon elle il faut n'avoir point d'eſprit pour s'en amuſer. Efectivement, elle ne s'en amuſe pas, elle en profite: Ah! qu'il ſeroit à ſouhaiter que la probité & la ſincérité ne fuſſent pas un jeu pour elle & qu'elle ne le préferât pas aux autres.

* * *

Chloe' m'a forçé de jouïr de quelques unes de ſes faveurs; je me ſuis laiſſé gagner par ſes agaceries continuelles. Elle a confié ſcrupuleuſement le tout à un Mari qu'elle a enfin pû trouver: Grand Rousseau! tu fais des miracles! Ta Julie a déja une imitatrice. Je crains bien qu'elle n'en ait qu'une; mais ne déſeſpérons de rien, les griſettes ne manquent pas d'éfronterie.

* * *

Chére amie, diſoit un bon Bourgeois à ſa femme; tu travailles continuellement. Quand j'arrive je te vois toûjours en ſueur; le viſage enflamé, l'ouvrage à la main; modére toi, repoſe toi je te prie. Vas, benêt; laiſſe là toûjours travailler de cette maniére; un inſtant plûtôt tu l'aurois vû bien autrement ocupée.

* * *

Que les homes ſont ingrats, me diſoit Glycere; qu'ils ſont inconſtans! Que nô-

tre pauvre ſexe en eſt facilement la dupe! Veulent-ils de nous quelque faveur, on les voit ſoumis, rampans à nos piés, nous importuner par les ſermens qu'ils nous font d'une fidélité éternelle! Se rend-on à leurs preſſantes ſollicitations, le même moment qui les rend heureux, les rend parjures. Etoné de cette ſortie, (car c'etoit la prémiére fois que je voïois la peu tentative GLYCERE, lorsqu'elle me fit ces lamentations) Ah! ah! me dis je en moi même, Mlle GLYCERE a ce me ſemble, bien envie d'ètre trompée. Combien de femmes ſont dans ſon cas?

* * *

Caquet, médiſance, vertus diſtinctives d'une femme de rien, d'avec une femme eſtimable.

* * *

Quoi de plus mépriſable qu'une médiſante! Quoi de plus petit que les tripots de la plûpart de nos femmes, diſoit la jeune SUSETTE! Quelle fille au monde plus déteſtable que cette MESSALINE, qui n'ouvre la bouche que pour médire & calomnier, & qui ne la referme qu'aprés avoir déchiré impitoïablement ſes amies les plus intimes, ſes parens les plus proches à qui elle a mille obligations, & dont elle eſt chérie aveuglément! ah! qu'elle meriteroit d'ètre conüe, & de ſe voir fuir de tout ces honêtes gens qui l'aiment & qu'elle ſacrifie neantmoins tous les jours à

la méchanceté de sa langue ; vipére que - - - -
Paix, dis-je à cette bonne Dlle, MESSALINE est un monstre, j'en conviens ; mais vôtre zèle vous emporte, vous oubliés qu'il est une vertu qui surpasse toutes les autres, qui fait estimer & adorer ceux qui la possédent ; *la Charité.*

* * *

La cordialité que l'on voit régner chez bien des Epoux, cette amitié si tendre, cette union si vantée, n'est souvent dans l'intérieur que prudence, dissimulation, politique. Bien des Epouses ne se piquent pas de la plus éxacte fidèlité ; les homes sont plus sincéres : Ils ont presque tous une crédulité & une confiance aveugle en leurs femmes : Bons Maris ! qui avés été tels jusques ici, demeurés, persistés dans vôtre bonté, dans vôtre bone foi ; vôtre bonté vous rend tranquiles, vôtre bone foi vous rend heureux. Qu'il est doux de l'être à ce prix !

* * *

La source où je puise mes réfléxions est aussi abondante que les vices féminins sont nombreux ; mais come ils ne sont pas infinis, de même ma source n'est pas intarissable ; c'est pourquoi je m'arrête présentement, écrivant peu à la fois, afin de faire durer long-tems le plaisir que j'ai d'assurer avec la plus grande sincérité Mesdames les fourbes, les coquet-

tes & toutes celles dont le plus doux plaisir est de noircir & de perdre des inocens, qu'elles trouveront toujours en moi le plus zélé de leurs énemis; ce dont je les prie d'être persuadées, J. D. A.

De *Prudence*, petit Château fortifié, éloigné come l'on sait de plus de 100 lieües du grand Roïaume de *Dupomanie*, ce 9 Juillet 1761.



FRAGMENS HISTORIQUES.

VII.

FRAGMENT.

Origine des Chinois.

RIEN de plus certain, que l'ancienneté des Chinois; mais rien de plus douteux que leur origine. Aucun Peuple n'a étendu plus loin ses prétensions ambitieuses. Leurs Analistes font règner FOHI près de 600 ans, avant l'époque où nous avons placé le Déluge; & calculent une suite de 30 à 40 mille ans depuis leur prémiére fondation, jusqu'à ce célébre Empereur. On admet comunément, que la Chine comença à se peupler quelque tems

après la Dispersion, & que ses prémiers Colons se soumirent volontairement à FOHI.

Plusieurs modernes, zélés partisans des Chinois, abandonent même sans regret les règnes obscurs de FOHI & de ses Successeurs; mais ils défendent avec chaleur celui d'YAO, entre lequel & l'inauguration de FOHI, ils comptent 595 ans. Depuis YAO tout leur paroit sans replique dans l'Histoire Chinoise; une longue suite d'Observations Astronomiques; des ages d'Empereurs; des comencemens de Règnes déterminés avec une éxacte précision; l'autorité du *Chu-king*, le plus ancien des Livres sacrés de ce Peuple; les tèmoignages enfin des Livres de CONFUCIUS & des Auteurs contemporains, peut-on disent-ils éxiger des preuves plus décisives?

YAO 2357 ans avant J. C.

Cependant ce *Chu-king* si respecté, ces Livres si vantés ont été remplis de fables. Les Chinois eux mêmes ont corrompû leurs propres antiquités; la Tradition leur avoit transmis des notions confuses sur la Création du Monde, sur la formation de l'Home, le Déluge, l'invention des Arts. Ils en ont formé un Systême monstrueux d'Histoire. CONFUCIUS, qui vivoit il y a deux mille ans, se plaint dans le *Chun-*

lieu de la disette des Monumens Historiques. Aucun de nos anciens Historiens, soit Juifs, soit Grecs, soit Barbares n'a fait mention des Chinois ; MOÏSE, SANCHONIATON, BEROSE, MANETHON, HERODOTE n'en parlent point. On en est donc réduit aux conjectures, & le sentiment général est que *les Seres* des anciens, si fameux par leurs Manufactures de Soïe, firent dumoins une portion considerable des habitans de la Chine. Les Evénemens Chinois, rangés sous des époques règlées, ne forment donc qu'un corps de fables. Les Eclipses du *Chu-king* n'ont elles pas pû être calculées après coup & frauduleusement inserées dans les Annales ? N'est-il pas démontré, que les Chinois n'avoient, il y a cent ans, qu'une très legére teinture d'Astronomie ; qu'ils étoient même forcés d'avoir recours à des Astronomes Mahométans, pour arranger leur propre Calendrier ? Sous le Règne d'YAO, selon leurs Livres, le Soleil éclaira leur Païs dix jours & dix nuits sans interruption ; ce qui fit craindre un embrasement universel ; impertinente fiction, qui prouve mieux sans contredit leur profonde ignorance, que l'Antiquité prétendue de leur Nation.

Quel Paradoxe ! On veut que le Peuple Chinois ait été florissant & nombreux plus

de deux mille ans avant J. C. & cependant, ni les Perſes, ni les Grecs, ſi avides des ſciences étrangéres, qu'ils alloient les puiſer jusques dans les Indes, n'ont point entendu parler de ce Peuple célèbre? Ce n'eſt qu'après le Règne d'ALE'XANDRE le Grand, qu'on trouve leur païs déſigné de la façon la plus équivoque & la plus incertaine, ſous le nom du Roïaume *Sophitien.*

Qu'on reconoiſſe donc ſi l'on veut, l'a haute antiquité des Chinois; qu'on place leur Monarchie à coté de celles des Babyloniens & de l'Egipte; il n'en eſt pas moins vrai que la Chine n'étoit encore qu'un Etat foible & médiocrement peuplé 1300 ans avant l'Ere Chrétienne. Mr. FOUQUET, Evêque titulaire d'*Eleutheropolis*, a publié en 1729 une Table Chronologique de l'Empire Chinois, rédigée par un Seigneur Tartare, apellè NYEN, Viceroi de Canton en 1720, qui l'avoit tirée du *Kaugmu*, c: à: d. *des grandes Annales de la Chine.* Cette Table ne fixe le comencement de la véritable Chronologie Chinoiſe qu'au Règne de LYEVANG, qui vivoit 434 ans avant J. C. Lorsqu'on raportera donc dans le cours de ces Fragmens quelques traits de l'Hiſtoire Chinoiſe, ce ne ſera que pour ne rien omettre de ce que le lecteur pouroit deſirer; mais dès que le

Comencemens de leur véritable Chronologie.

fil Chronologique des Faits nous aura conduits à une Epoque certaine, nous nous arrèterons au détail des Provinces de ce beau Païs, de ses Villes, de ses Raretés, de son Gouvernement &c. Il est tems de reprendre la suite des Evénemens.

Ans du Monde 1800 av. J.C. 2204 Assyrie. Exploits fabuleux de NINUS.

A NEMROD, qu'on prétend être le même que BELUS, & dont j'ai déja parlé, succède NINUS, Prince d'une ambition sans bornes, & passionné pour la guerre. Il choisit les jeunes gens les plus robustes, & leur aprend la discipline militaire. Il forme de vastes projets. Les Arabes, Peuple libre & hardi, auroient pù les traverser; il engage ARIXUS leur Roi à joindre ses forces aux siennes. L'Arménie devient le prémier théatre de la guerre. BARZANES y règnoit. Il fut trop heureux de conserver sa courone, en devenant le Vassal du Vainqueur. PHARNUS, Roi de Médie, à la tête d'une armée nombreuse, essaie envain d'arrèter ce torrent. Fait prisonier avec sa Femme & sept Enfans, il subit sur une croix la peine de sa témérité.

Au gré de CTESIUS, ce ne sont là que de legers préludes. En 17 ans, NINUS soumet l'Asie, excepté la Bactriane & les Indes; Egipte, Phenicie, Cilicie, Pam-

philie, Carie, Lycie, Phrigie, Troade, Mysie, Cappadoce, Cadusiens, Daces, d'Apyriens, Hircaniens, Parthes, Persans, tout fléchit, tout est subjugué: La Bactriane seule résiste, Païs florissant à la verité, mais foible écueil, contre lequel le Héros vient échoüer, de même qu'une mer en couroux se brise contre un grain de sable.

Il bâtit *Ninive.*

De retour dans ses Etats, le Triomphateur toûjours actif, songe à immortaliser son Nom. Il rassemble des Ouvriers, amasse un trésor inépuisable, & bâtit la célèbre *Ninive* sur les bords du Tigre, longue de 7 lieües & demi, large de plus de quatre. Cette Ville superbe formoit un quaré oblong de vingt quatre lieües de circonférence. Ses Murs avoient cent piés de haut, & assés d'épaisseur pour y conduire à l'aise trois chars de front. Il les fit revêtir & fortifier de quinze cent tours, haute chacune de 200 piés.

Il se remet en Campagne.

Cet Ouvrage fut aussi rapide que ses conquêtes: Il se remet en Campagne, & soumet enfin les Bactriens. Voici le nombre des Troupes qu'il conduisoit à cette importante Expédition : *Dix sept cent mille homes de pié; deux cent dix mille cavaliers; dix mille six cent Chariots armés de faux.* Ce Monde de Soldats, divisé en

trois colones, entre dans la Bactriane; Païs dès lors parsemé de Villes opulentes. NINUS, ataqué dans la plaine, y perd d'abord 100 mile homes; mais il défait les Bactriens à son tour, prend toutes leurs villes, excepté BACTRA la Capitale, dont il est obligé de former le Siége. Chose incroïable, NINUS n'auroit pû s'en rendre maitre sans le secours de la belle SEMIRAMIS, dont l'Epoux étoit dans son armée. L'Héroine voïant que les Assyriens s'amusoient aux endroits foibles, se fit acompagner de quelques Soldats, qui avoient le rare talent de grimper contre des rochers. Habillée elle même en Soldat, elle s'empare d'une partie de la Citadelle, donne le signal au reste des Troupes, qui achèvent la conquête. Le butin y fut immense.

Prise de *Bactra.*

Pénétré des bienfaits, mais plus encore épris des charmes ravissans de cette Héroïne, Ninus ofrit sa Fille en Mariage à MENON, Mari de SEMIRAMIS, & le pria de lui cèder sa propre Femme. Sur son refus, il lui fit de terribles menaces: MENON efraïé se pendit de désespoir, & le Prince épousa SEMIRAMIS.

NINUS épouse SEMIRAMIS.

Sa mort. De retour à Ninive, il en eut un Fils qu'on nomma NINIAS. Bientot après il mourut, & remit les Rènes de l'Etat &

le soin de son Fils à la Reine. Elle éleva à NINUS un Tombeau haut de neuf stades & large de dix, qui a subsisté plus longtems que *Ninive*.

On a doné bien des tournures à la vie de SEMIRAMIS. On l'a dite Syrienne de naissance, domestique d'un des Serviteurs de NINUS, & Concubine du Monarque. Un jour il lui accorda la permission de s'asseoir sur son Trône avec une autorité absolüe pour quelques heures. Elle en profita en Femme habile, fit saisir, garotter & mettre à mort NINUS, & par ce moien elle devint Reine.

SEMIRAMIS.

Opinio[ns] diverses sur cette Heroïne.

Voici une Scène bien diférente. SEMIRAMIS naquit de la Déesse DERCETO, que VENUS rendit amoureuse d'un jeune home. Honteuse de cette foiblesse, DERCETO mit l'Enfant entre les rochers d'un désert, & se précipita elle même dans un lac, où elle fut changée en poisson. Une volée de pigeons vint vers l'Enfant; ils la couvrirent de leurs ailes, & la nourirent du lait, qu'ils trouvoient dans des cabanes voisines. Au bout d'un an, il falut quelque chose de plus solide. Ces ingénieux nouriciers allérent donc becqueter les fromages des Bergers d'alentour. On les épia; le manège fut découvert; l'Enfant aporté à SIMMA Chef des Bergers, fut apellée

SEMIRAMIS, nom Syrien, qui signifie PIGEONS.

Une beauté parfaite, tous les talens du cœur & de l'esprit rendirent bientot SEMIRAMIS *incomparable*; MENON Gouverneur de Syrie, ne pût la voir sans l'aimer; il l'épousa, & en eut deux fils, HYPPATES & HYDASPES (noms plutot Grecs qu'Assyriens.)

SEMIRAMIS devenüe Reine, soit par l'indolence de son Fils, qui livré à ses plaisirs se déchargea sur sa Mére des soins du gouvernement, soit par quelque autre moien, rassembla deux millions d'homes pour bâtir *Babylonne*. Je parlerai plus bas de cette superbe Ville. Elle fit ensuite creuser un Lac, qui étoit un quaré parfait. Chacun des cotés avoit 300 stades de long, & le tout étoit revêtu de briques cimentées avec du bitume. On ne creusoit ce Lac, que pour y recevoir les eaux de l'Euphrate, qu'il falut détourner, afin de construire au dessous de son lit une route, pour passer d'un des deux Palais dans l'autre. Deux cent soixante jours sufirent à ce pénible ouvrage, après lesquels le Fleuve reprit son cours.

Lac creusé.

Cette belle Reine fit ensuite élever au milieu de *Babylone* un Temple magnifique à l'honeur de JUPITER-BELUS, au dessus

Temple de BEL.

duquel ou plaça 3. Statües d'or batu, du poids de 2800 (*) talens de Babylone. Ces trois Divinités avoient en comun un Autel d'or batu, sur lequel étoient deux flacons, qui pesoient 30 talens, deux Encensoirs du poids de 300 talens chacun, & 3 gobelets, dont celui de JUPITER pesoit 1200 talens. Rien de surprenant en tout cela, puisque selon PLINE le gobelet de SEMIRAMIS en pesoit 15. Ce seroit un crime d'omettre ici son Obélisque, taillé dans les Montagnes d'Arménie de cent vingt cinq piés de haut, sur cinq de largeur, & autant de profondeur. A force de bœufs & d'anes, cette Reine à qui rien ne coutoit, fit transporter près de sa Capitale cette énorme masse. Obélisque.

(*) DIODORE s'est amusé à suputer les richesses renfermées dans ce Temple de BEL. La some totale, est de 6300 Talens Babyloniens. Le Talent Babylonien valoit 7000 Dragmes Attiques & par conséquent un sixiéme plus que le Talent Attique. Le sixiéme de 6300 est 1050; ainsi 6300 Talens Babyloniens valent 7350 Talens d'or Attique. Or 7350 talens Attiques d'argent valent argent de France vingt deux millions cinquante mile livres; en mettant donc pour les anciens la proportion de l'or à l'argent de dix à un, les richesses du Temple montoient à deux cent vingt millions cinq cent mille livres de France.

Expéditions de Semiramis.

Mais il est tems de la considerer à la tête de ses Armées. Elle débuta par la Médie ; chemin faisant elle fit faire un agréable jardin sur le sommet du mont *Bagistan :* De-là elle se rendit à *Chaon*, Ville Mède, près de laquelle, sur la pointe d'un rocher très élevé, elle fit planter de magnifiques Edifices, pour se procurer tout à la fois la perspective du Païs, de la Ville & de son Armée. Ce lieu voluptueux a malheureusement rendu sa chasteté problématique. *Ecbatane* la vit bientot aplanir le haut & pénible mont *Zarcaum.* La route qu'elle y fit pratiquer porta son nom depuis. Elle n'oublia point de batir un Palais à *Ecbatane*, & de s'y surpasser en magnificence. La Perse a longtems admiré les Ouvrages de SEMIRAMIS : Elle y aplanit, aussi bien que dans ses Provinces d'Asie, les rochers & les montagnes, pour ne pas se détourner. Quelquefois trouvant l'horison des plaines trop uniforme, elle y eleva des collines, des bourgs & des Villes.

D'Asie elle passa en Afrique, où l'Oracle de JUPITER AMMON lui aprit. „Qu'elle disparoitroit aux yeux des homes, „& recevroit de quelques Peuples d'Asie „des honeurs divins, dans le tems que „son fils NINYAS conspireroit contre sa „vie“. Cette prédiction ne l'empêcha pas

de règler l'Ethiopie, d'où elle vint se reposer à *Bactra*. La paix qu'elle y goutoit l'ennuïa & lui dona l'idée d'envahir l'Inde ; projet vaste & hazardeux, mais auquel elle se prépara de longue main. L'ordre fut doné à tous les Gouverneurs de ses Etats d'envoïer dans 3 ans tous leurs jeunes gens avec habillement complet, dans un certain lieu de la Bactriane. Elle fit tuer trois cent mille bœufs noirs, & distribuer leur chair à des pauvres, à condition qu'ils en dresseroient les peaux en forme d'Eléphans, au dedans desquels devoit marcher un Chameau. Le stratagême étoit fin. Elle manquoit d'Eléphans & les Indiens en avoient beaucoup ; ils se croioient même les seuls qui en eussent. Ses Eléphans contrefaits, ses Vaisseaux, ses Troupes tout fut prèt au gré de ses desirs. Je crains de ne pas trouver assés de chifres. 3, 000, 000 de fantassins, 500, 000 chevaux ; 200, 000 chariots, 100, 000 homes montés sur des chameaux, 2000 vaisseaux portés par d'autres chameaux ; tout cela partit sous ses ordres.

Elle porte la guerre dans les Indes.

SUIDAS autre Grec grossit encore ces prodigieux calculs du Médecin CTESIAS ; mais je ne sais pourquoi nos modernes, toujours vétilleux, se sont avisés de supputer, qu'il n'y a aucun endroit sur la sur-

face de la terre capable de nourir une pareille multitude, quand même les homes & les bêtes n'auroient mangé que de l'herbe. Plaisante objection, puisqu'une armée encore bien plus nombreuse fût aussitôt levée par STABROBATES, Monarque des Indiens, dès qu'il sût l'orage qui le menaçoit. Il fit construire 4000 barques des roseaux du fleuve Inde nommés *Bamboue*. Il envoïa ensuite des Députés à la Reine, pour la détourner d'une Guerre si injuste. Il les chargea même d'une lettre, où il reprochoit à SEMIRAMIS ses infamies, & juroit qu'il la feroit mourir en croix. Elle la lut & répondit gravement, qu'elle aprendroit à cet Indien à la conoitre.

Cependant les deux Armées en viennent aux mains sur l'*Indus*. Le combat fut opiniatre. La Reine coula à fond 1000 barques Indiennes, & fit cent mille prisoniers. STRABROBATES feignit alors de fuir, pour l'engager à passer le Fleuve. Elle laissa 60000 homes pour garder le Pont. Les Eléphans contrefaits marchoient à la tête; ils jettérent l'éfroi parmi les Indiens, qui les crurent réels; mais les fuïards découvrirent la ruse au Roi, qui en informa les siens.

SEMI-

SEMIRAMIS avançoit avec fierté. Les chevaux Indiens s'aprochérent avec fureur des prétendus Eléphans ; mais l'odeur désagréable de ces peaux de bœuf les mit en désordre. La plûpart renversérent leurs Cavaliers. La Reine ataque les Indiens, en défait une partie, & force le reste à rejoindre le gros de l'armée. Piqué de cet échec le Roi charge les Assyriens avec son Infanterie & ses Eléphans. Le choc fut violent. Au milieu de la mêlée le Prince & l'Héroïne combatirent ensemble. Elle reçût d'abord une blessure au bras & une autre à l'épaule : La seule vitesse de son cheval lui sauva la vie.

Sa défaite.

Arrivés au Pont, les Assyriens fugitifs vouloient passer tous à la fois. Il y en eût d'étoufés, d'écrasés, de noyés. Déja les Indiens couvroient ce Pont. La Reine le fit rompre, & il en périt un grand nombre. Le Monarque Indien fut averti par divers prodiges de ne pas continuer sa poursuite. On échangea les Prisoniers, & SEMIRAMIS revint à Bactra avec moins du tiers de son Armée.

Ce fut en cette Ville qu'un Eunuque, vil ministre de son Fils, tacha de l'assassiner. L'Oracle l'avoit prédit, ainsi envisageant ce trait come une fatalité divine, elle pardona à ce Fils, & le déclara Roi.

Elle disparut dès lors aux yeux des homes, & partit sous la forme d'une Colombe, avec une volée de pigeons, qui l'atendoient exprès sur le toit de son Palais. Elle vécut 62 ans & en règna 42.

Sa fin.

Cette vie de SEMIRAMIS ne semble-t-elle pas faite pour se joüer de la crédulité humaine? Quel tissu de fables? quel roman? Je ne parle point des dificultés insolubles que présente l'Histoire sacrée; coment auroit-on pû lever de pareilles Armées dans des tems si voisins du Déluge? L'Histoire profane elle même met au jour l'imposture; les plus graves Historiens nous peignent l'Egipte dans une paix profonde jusqu'à SENNACHERIB, qui forma le dessein de l'envahir. NINUS ne l'a donc pas conquise. Dans les Annales de la Syrie & de la Phénicie, on ne trouve aucune trace de Monarchie Assyrienne, avant le tems de PUL. JOSEPHE nous aprend que les Phéniciens restérent dans l'indépendance jusqu'à SALMANAZAR. Quel imposteur que ce CTESIAS? Coment a-t-il pû trouver tant de partisans? Mais hatons nous de dire deux mots du Fils de SEMIRAMIS. Heureusement qu'on nous a epargnés sur ses Successeurs, dont on ne conoit pas même les noms pendant 30 générations: Nouvelle preuve, qui nous

autorise à fixer, après l'Ecriture sainte, la Monarchie Assyrienne à l'an du Monde 3233, c'est-à-dire près de 14 siécles plus tard.

Ninyas. NINYAS se trouva donc maitre d'un Empire immense ; il ne lui restoit que l'Inde à conquerir ; mais il ne voulut pas l'entreprendre. Renfermé dans son Palais, il y joüa, selon quelques uns, le role d'un Tyran hardi & d'un fin politique. Chaque année il faisoit lever une Armée, en prenant un certain nombre d'homes en châque Province. Cette Armée, après avoir servi un an, étoit remplacée par une autre. Les Oficiers avoient donc à peine le tems de se faire conoitre de leurs Soldats, & par là même ne pouvoient former aucune entreprise contre le Monarque.

D'autres en plus grand nombre, nous le peignent come un Prince lascif & paresseux, qui sous ses lambris dorés ne s'ocupoit que de ses plaisirs. Exemple qui fut suivi de ses Successeurs, qui enchérirent même sur sa nonchalance, & cependant il n'y eût ni révoltes, ni révolutions pendant plus de 1200 ans. Qui le croira?

L'Egipte. La Chronologie Egiptienne est encore une matiére des plus épineuses. On a osé faire monter la some des 30 dynasties à trente six mille cinq cent vingt cinq ans.

Tous les Historiens ne nous ofrent que des diférences sensibles dans la Succession des Rois, dans leurs Noms, dans la durée de leurs Règnes. Ce seroit sans doute un travail inutile de vouloir les acorder entr'eux, ou avec l'Ecriture Sainte. Chacun des Savans, qui sont entrés dans ce Calcul, me paroit plus habile à réfuter les autres, qu'à démontrer quelque chose de certain. CAMBYSE dans son Expédition emporta les mémoires des Prêtres Egiptiens. Pour réparer cette perte, ils en composérent de nouveaux, où ils firent beaucoup de fautes, & inventérent surtout à l'égard des tems reculés. On supose avec assés de probabilité, que pour doner un air plus antique à leur Monarchie, ils firent règner l'un après l'autre des Rois Contemporains, ou Collateraux. Pour peu qu'on soit instruit, on s'étone avec raison, du ton décisif de quelques Modernes, qui ont prétendu débroüiller ce cahos.

MENÉ'S. MENÉ'S ou MENAS, est assés generalement reconu pour le prémier Roi d'Egipte, & pour CAM, Fils de NOE, ou selon quelques uns pour le Fils ainé de CAM. De son tems tout le Païs, excepté la Thébaïde, n'étoit qu'un Marais. Il détourna le cours du Nil, qui lavoit auparavant le pié de la

Montagne sabloneuse, qui est vers la Lybie & batit *Memphis*, dans l'ancien lit de ce Fleuve: Il aprit à ses Sujets les élémens de la Réligion, institua des Fètes; & même il est taxé d'avoir introduit le luxe & la magnificence.

DAUSANNE.

ANALYSE

De l'Extrait du Projet de Paix perpétuelle de M. l'Abé de ST. PIERRE, *par J. J.* ROUSSEAU, *Citoïen de Genève, avec quelques Réfléxions, par un autre Citoïen de Genève.*

CE projet avoit déja été imprimé dans les œuvres de M. l'Abé de ST. PIERRE, mais il a reçû un nouveau lustre, en passant par les mains de M. ROUSSEAU, dont on conoit l'élégance, l'énergie du stile & les lumiéres. On ne sauroit faire un meilleur usage de ses talens, qu'en les emploïant à établir entre toutes les Puissances de l'Europe, une Paix solide & perpétuelle. On dit que le bon Roi HENRI IV. avoit déja eû la même idée, & nul Prince n'étoit plus propre que lui à éxécuter un projet aussi important. M. l'Abé de ST. PIERRE, animé de zèle pour le bien public, ne cessa, tant qu'il vécut, de prêcher la né-

ceſſité de terminer par un Congrès les troubles & les Guerres, qui déſolent l'Europe. Animé d'un noble enthouſiaſme, il exhorta, par ſes diſcours & par ſes écrits les principaux Souverains à former une Diette générale, où tous leurs diférens fuſſent examinés & décidés (*). On regarda ſon projet come le rève d'un bon Citoïen, & nul Prince ne fut diſpoſé a reconoître l'autorité d'un Tribunal, qui eût le droit de prononcer ſur leurs prétenſions réciproques ſans apel, & d'une maniére définitive; & coment les décider? Il y a des prétenſions équitables, mais trés obſcures, & trés compliquées, dont il eſt preſque impoſſible de diſcerner la juſtice, & ſur leſquelles on ne pouroit faire droit, qu'en faiſant tort à des Poſſeſſeurs de bone foi, qui jouiſſent ſans ſcrupule de l'héritage de leurs Péres; mal aquis, peut être, mais qui eſt devenu légitime par une longue poſſeſſion (**).

(*) Mais par quelles règles les Chefs de cette Diette générale décideroient-ils les diférens des Souverains? Ce ne pouroit être par des Règlemens particuliers, arbitraires & abuſifs? Seroit-ce par le Droit public? Mais n'étant point établi ni autoriſé de concert, n'aïant aucuns principes généraux & conſtans, il eſt plein de règles contradictoires.

(**) On en pouroit citer pour éxemple la Navare, qui a été certainement uſurpée par l'Eſpagne;

Il n'y a point de Prince en Europe, qui ne se crût autorisé à reclamer d'anciennes Terres, qui ont apartenu à leurs Ancêtres. L'Empereur des Romains, selon un grand Jurisconsulte, seroit en droit de révendiquer toutes les Provinces qui formoient anciennement le vaste Empire de *Rome*. BARTOLE regardoit l'Empereur come le Souverain naturel du Monde. Quelle source de procès & de disputes; quels sont les Juges & les Plénipotentiaires, qui seroient capables & en pouvoir de les terminer?

Outre ces prétensions, qui ont quelques couleurs de justice; il y en a d'imaginaires, forgées par l'ambition. Celles-ci n'ont point de bornes, & ne peuvent être limitées par aucun Traité, ni aucun Congrès. Le Siécle passé, un Prince célèbre par ses conquêtes, se croioit en droit d'envahir tout ce qui étoit à sa bienséance, & croioit juste tout ce qui lui étoit utile. Les Souverains d'aujourd'hui auroient-ils plus de moderation & d'équité, & M. ROUSSEAU peut-il espérer plus de succès, que n'en a eû sous le règne précédent, l'Abé de ST. PIERRE? Mais loüons leurs bones,

gne; aussi PHILIPE II. & son Fils, eurent-ils quelques scrupules de cette usurpation dans leur lit de mort. Aujourd'hui une longue possession en autorise la propriété.

intentions, il est beau, il est utile même de mettre sous les yeux des Homes, ce qu'ils devroient faire, mais qu'ils ne font pas. C'est à la sagesse à doner des leçons, tant pis pour ceux qui n'en profitent pas. Voici ce que M. ROUSSEAU écrit sur ce sujet à son ami, M. de BASTIDE. *Il y a six ans*, dit-il, *que M. le Comte de* ST. PIERRE *m'aïant confié les manuscrits de feu M. l'Abé son oncle, j'avois comencé d'abrèger ses écrits, afin de les rendre plus comodes à lire, & que ce qu'ils ont d'utile fut plus conu. Je vous envoïe ce morceau come le moins indigne des regards du Public & come un sujet inaugural pour vous, qui aimés la Paix, & dont les Ecrits la respirent. Puissions nous la voir bientôt rétablie entre les Puissances, car entre les Auteurs on ne l'a jamais vüe, & ce n'est pas aujourd'hui qu'on doit l'espérer* (*)... *Si vous mettés mon nom à cet Extrait n'allés pas, je vous suplie, mettre poliment, M.* ROUSSEAU, *mais J. J.* ROUSSEAU, *Citoïen de Genève, ni plus ni moins*. M. BASTIDE a fidèlement satis-

(*) M. ROUSSEAU a raison : Il y a des Critiques qui sont si atentifs à chercher les défauts d'un Ouvrage, qu'ils n'en sentent pas les beautés. Ils renversent & ruinent tout, & n'édifient rien ; ils ne sont propres qu'à causer du trouble dans la République des Lettres. Le mieux seroit de les laisser dire ; ils se dévoreroient eux mêmes, ou mouroient come de vils insectes faute d'alimens.

fait à ses desirs, mais il lui rend justice, en disant dans l'Avant propos de cet Extrait: *Par la simplicité du titre, il paroitra d'abord à bien des Gens que M.* ROUSSEAU *n'a ici que le mérite d'avoir fait un bon Extrait. Qu'on ne s'y trompe point, l'Analiste est ici Créateur à bien des égards.*

Il est dificile qu'un Home de Génie fasse un Extrait sans y mêler quelque chose du sien; souvent ce qu'il y joint vaut mieux que ce que l'Auteur a écrit, & l'ouvrage y gagne. Il y a tel Extrait fait par BAYLE & FONTENELLE que les conoisseurs préférent au Livre dont on a fait l'Analyse, & je ne doute point que M. ROUSSEAU n'ait ajouté un nouveau prix à l'Ecrit de l'Abé de St. PIERRE. Voici come il comence son Extrait.

Come jamais projet plus grand, plus beau, ni plus utile n'ocupa l'esprit humain, que celui d'une Paix perpétuelle & universelle entre tous les Peuples de l'Europe, jamais Auteur ne mérita mieux l'atention du public, que celui qui propose des moïens pour mettre ce projet en éxécution. Il est même bien dificile, qu'une pareille matiére laisse un Home sensible & vertueux, éxemt d'un peu d'enthousiasme, & je ne sai si l'illusion d'un cœur véritablement humain, à qui son zèle rend tout facile, n'est pas en cela, préférable à cette apre & repoussante raison, qui trouve toûjours dans son indiférence pour le bien

public, le prémier obstacle à tout ce qui peut la favoriser. . . . J'espére que quelque ame honête partagera l'émotion délicieuse avec laquelle je prens la plume sur un sujet si intèressant pour l'humanité. Je vai voir, dumoins en idée, les Homes s'unir & s'aimer; je vai penser à une douce & paisible Société de Fréres, vivans dans une concorde éternelle, tous conduits par les mêmes maximes, tous heureux du bonheur comun, & réalisant en moi même un tableau si touchant, l'image d'une félicité qui n'est point, m'en fera goûter quelques instans une véritable.

Je crois entendre l'illustre FENELON dans son *Télemaque*, où il peint si bien les charmes de la Paix & les horreurs de la Guerre. „Un Prince pacifique; dit-il, est un don „du Ciel qu'on ne peut trop chérir, ni trop „respecter; un méchant est quelquefois forcé „de paroitre bon; mais qu'il est beau, qu'il „est grand, quand on peut tout ce que l'on „veut, de ne vouloir que ce qui est juste!

Il ne faut pas avoir longtems médité sur les moïens de perfectioner un Gouvernement quelconque, continüe M. ROUSSEAU, *pour apercevoir des embaras & des obstacles, qui naissent moins de sa constitution que de ses rélations externes; de sorte que la plûpart des soins qu'il faudroit consacrer à la police, on est contraint de les doner à la sûreté, & de songer plus à le mettre en état de résister aux autres, qu'à le*

rendre parfait en lui même. Si l'ordre social étoit, come on le prétend, l'ouvrage de la Raison, plutôt que des passions, eût-on tardé si longtems à voir qu'on a fait trop, ou trop peu pour nôtre bonheur; que chacun de nous étant dans l'état civil avec ses Concitoïens, & dans l'état de nature avec tout le reste du monde, nous n'avons prévenu les Guerres particuliéres que pour en allumer de générales, qui sont mille fois plus terribles; & qu'en nous unissant à quelques Homes, nous devenons réellement les Enemis du Genre humain.

S'il y a quelques moïens, poursuit-il, *de lever ces dangereuses contradictions, ce ne peut être que par une forme de Gouvernement confédérative, qui unissant les Peuples par des liens semblables à ceux qui unissent les individus, soumette également les uns & les autres à l'autorité des Loix. Ce Gouvernement paroit d'ailleurs préférable à tout autre, en ce qu'il comprend à la fois les avantages des grands & des petits Etats, qu'il est redoutable au dehors par sa puissance, que les Loix y sont en vigueur, & qu'il est le seul propre à contenir également les Sujets, les Chefs & les Etrangers.*

Ce projet est sans doute le plus beau & le plus utile qui soit entré dans l'Esprit humain. Voici coment M. ROUSSEAU prétend qu'on peut l'éxécuter. Il supose une Confédération, ou Diette générale, composée des principales

Puiſſances de l'Europe, ou de leurs Miniſtres, qui ſignent de leur part les cinq Articles ſuivans.

Par le prémier, les Souverains contractans, établiront entr'eux une alliance perpétuelle & irrévocable, & nommeront des Plénipotentiaires pour tenir dans un lieu déterminé, une Diette, ou un Congrès permanent, dans lequel tous les diférens des parties contractantes ſeront règlés & terminés par voïes d'arbitrage ou de jugement.

Par le ſecond, on ſpécifiera le nombre des Souverains dont les Plénipotentiaires auront voix à la Diette; ceux qui ſeront invités d'acceder au Traité, l'ordre, le tems, & la maniére dont la Préſidence paſſera de l'un à l'autre par intervales égaux; enfin la qualité relative des contributions, & la maniére de les lever, pour fournir aux dépenſes comunes.

Par le troiſiéme, la Confédération garantira à chacun de ſes Membres, la poſſeſſion & le gouvernement de tous les Etats qu'il poſſède actuellement, de même que la ſucceſſion élective, ou héréditaire, ſelon que le tout eſt établi par les Loix fondamentales de chaque Païs; & pour terminer tout d'un coup la ſource des démêlés qui renaiſſent inceſſamment, on conviendra de prendre la poſſeſſion actuelle & les derniers Traités, pour baſes de tous les droits mutuels des Puiſſances contrac-

tantes, renonçant pour jamais & réciproquément à toute autre prétension antérieure, sauf les successions futures, contentieuses & autres droits à échoir, qui seront tous règlés à l'arbitrage de la Diette, sans qu'il soit permis de s'en faire raison par voïes de fait, ni de prendre jamais les armes l'un contre l'autre, sous quelque prétexte que ce puisse être.

Par le quatriéme on spécifiera les cas, où tout Allié infracteur du Traité, seroit mis au ban de l'Europe & proscrit come Enemi public, savoir s'il refusoit d'éxécuter les jugemens de la grande Alliance; s'il faisoit des préparatifs de guerre; s'il négocioit des Traités contraires à la Confédération, s'il prenoit les armes pour lui résister, ou pour ataquer quelqu'un des Alliés.

Il sera encore convenu par le même article, qu'on armera & agira ofensivément, conjointément & à fraix comuns contre tout Etat au ban de l'Europe, jusqu'à ce qu'il ait mis bas les armes, éxécuté les jugemens & règlemens de la Diette, réparé les torts, remboursé les fraix, & fait raison même des préparatifs de guerre, contraires au Traité.

Enfin, par le cinquiéme, les Plénipotentiaires du Corps Européen auront toûjours le pouvoir de former dans la Diette à la pluralité des voix pour la provision, & aux trois quarts des voix, cinq ans après, pour la définitive,

sur les Instructions de leurs Cours, les Réglemens qu'ils jugeront importans, pour procurer à la République Européenne & à chacun de ses Membres tous les avantages possibles; mais on ne poura jamais rien changer à ces cinq Articles fondamentaux, que du consentement unanime des Confédérés.

Mais qui sont ces Confédérés? Les voici dans l'ordre que l'Auteur les indique.

L'Empereur des *Romains* (*).
L'Empereur de *Russie*.
Le Roi de *France*.
Le Roi d'*Espagne*.
Le Roi d'*Angleterre*.
Les Etats Généraux.
Le Roi de *Dannemarck*.
La Suède.
La Pologne.
Le Roi de *Portugal*.
Le Souverain de *Rome*.
Le Roi de *Prusse*.
L'Electeur de *Baviére* & ses Co-Associés.
L'Electeur *Palatin* & ses Co-Associés.
Les Suisses & leurs Co-Associés.

(*) L'Impératrice Reine ne seroit pas contente de n'avoir aucune voix dans la Diette Européenne, pour les Roïaumes de *Hongrie* & de *Bohème*, qui valent bien ceux de *Sardaigne* & de *Portugal*.

Les Elect. Eclésiastiques & leurs Associés ;
Le Roi de *Naples*.
Le Roi de *Sardaigne*.

Plusieurs Souverains moins considérables, tels que la République de Gènes, les Ducs de Modène & de Parme, & d'autres, étant omis dans cette liste, seront joints aux moins puissans par forme d'association, & auront avec eux un droit de sufrage semblable au Votum curiatum des Comtes de l'Empire.

Cette Association ressemble à celle de la Ligue *Achéenne*, qui devint illustre en poussant les derniers soupirs de la liberté de la Grèce ; les *Gaules* eurent anciennement leurs *Cités*, & les Latins leurs *Féries* ; mais nulle de ces Confédérations n'aprocha pour la sagesse de celles du Corps Germanique, des Etats Généraux, & de la Ligue Helvétique.

Je crains fort que ce projet, quelque utile qu'il soit, ne reste dans le néant, & ne soit jamais qu'une belle chimére, semblable à la pierre philosophale, ou à un remède infaillible & universel (*). L'intérèt & l'ambition

(*) Tout chimérique que soit ce projet, ce n'est pas un mal de le proposer ; il servira du moins à faire sentir combien la Paix est préférable à la Guerre ; S'il n'est jamais éxécuté, *c'est que le mieux*, dit M. R**. *ne s'éxécute pas come il s'imagine. En Politique come en Morale, l'étendue de nos*

des Princes sont trop vifs, trop enracinés pour s'assujettir à un frein, tel que celui qu'on vient de proposer. On conviendroit d'ailleurs dificilement du nombre des articles qui devroient composer un Code aussi important, de la maniére de le rédiger, & de lui doner une sorte de sanction. Les grands Etats mettroient un trop grand poids dans la balance, & les petits ne voudroient pas se soumettre volontairement à une domination qui ne leur laisseroit qu'une ombre de liberté. La Politique est un Art trop subtil, trop combiné, trop contentieux pour se plier à des règles générales, que le pouvoir & la force croiroient pouvoir violer impunément; une barriére qu'on peut rompre, est bien foible contre les atentats de l'ambition.

Il en seroit peut-être des Souverains come des Particuliers; les Loix, les Edits les plus clairs & les plus autentiques sont une digue impuissante contre leurs passions. Quoique les Livres du Droit Romain contiennent les décisions les plus justes & qu'on puisse les regarder come étant le Droit des Gens, on ne sait que trop, par une fatale expérience, qu'il est facile de les éluder; d'ailleurs les meilleures Loix ne peuvent statüer que sur un petit nombre

nos conoissances ne prouve guéres que la grandeur de nos maux.

nombre de cas, le reste demeure à l'arbitrage des Juges, qui ne peuvent avoir qu'une idée imparfaite & défectueuse des règles de l'Équité & de la Justice.

Les Homes sont par-tout des Homes, & les plus grands ont aussi des intérêts plus importans à ménager & à concilier. Si l'on plaide pour les confins d'une Chaumiére, à plus forte raison disputera-t-on pour les frontiéres d'une Province, ou d'un Roïaume; & si les Plénipotentiaires nommés par leurs Souverains pour la Diette Générale, ne sont pas d'acord entr'eux, quel est le Tribunal supérieur qui ait le droit & l'autorité de terminer leurs diférens? On sait que le simple Cérémonial, tout frivole qu'il est, a souvent fait échoüer les Négociations les plus importantes; que sera-ce quand il s'agira de prononcer un Arrêt définitif, entre des Souverains dont les intérêts sont si oposés, les vües si diférentes, & le point d'honeur si délicat? Je ne sai s'il est vrai ce que dit sur ce sujet M. R**. *Quand il sera question*, dit-il, *de la police du Congrès, on trouvera mille obstacles & dix mille moïens de les lever.* J'en doute fort, il est plus aisé de former des dificultés que de les résoudre.

Ici l'Auteur propose deux questions; la prémiére, *si la Confedération proposée iroit sûrement à son but, & seroit susisante pour doner*

à l'Europe une paix solide & perpétuelle. On vient de voir par ce qui précéde, & par d'autres raisons qu'il seroit facile d'ajouter, si l'on ne se proposoit d'abrèger, que ce projet est presque impossible dans l'éxécution, & qu'il est sujet à être arrêté par mille obstacles. La seconde question est celle-ci, *s'il est de l'intèrêt des Souverains d'établir cette confédération, & d'acheter une Paix constante à ce prix.*

Il seroit à desirer pour le bien & le repos de l'Europe, que ce projet eût lieu; mais je ne sai s'il est de l'intèrêt particulier des Souverains de se brider eux mêmes, & de s'assujettir en quelque sorte à un Tribunal supérieur? Je sai que la Paix ne peut être achetée trop chèrement, puis qu'elle est le trésor le plus précieux; mais les Homes sont-ils toûjours ce qu'ils doivent, & ne sacrifient-ils pas tous les jours un intèrêt réel & permanent à un intèrêt aparent & passager. Si nous ne pouvons espérer la Paix qu'à cette condition, je doute fort que nous puissions l'obtenir jamais.

O Paix, fille du Ciel, viens te montrer aux Homes;
Viens calmer leurs noires fureurs :
En toi sont tous les biens, & la Terre où nous somes,
Sans toi n'est qu'un séjour de tristesse & d'horreurs.

Et bien, dira M. R**, l'éxécution de ce projet bannira de la Terre les horreurs que MARS traine après lui; elle sera l'heureux domicile de la Paix; les Sciences & les Arts;... mais je ne pense pas que M. R** a fulminé contr'eux une Sentence de condannation. Il se fait ici une objection à lui même; écoutons-le, il parle si bien! Dans le fortuné azile de la Paix, le bruit des armes ne se fait point entendre, mais que deviendront alors les éxercices militaires? Voici sa réponse: *Je n'ai rien à dire sur l'apareil des armes, parce que destitué de fondemens solides, soit de crainte, soit d'espérance, cet apareil est un jeu d'Enfans, & que les Souverains ne doivent point avoir de poupées. Je ne dis rien non plus de la gloire des Conquérans, parce que s'il y avoit quelques monstres, qui s'afligeassent uniquement pour n'avoir persone à massacrer, il ne faudroit point leur parler raison, mais leur ôter les moïens d'éxercer leur rage meurtriére* (*).

M. R**, qui a trouvé nos danses, nos jeux & nos éxercices militaires si admirables,

(*) M. ROUSSEAU remarque fort judicieusement que les Princes qui ont aspiré à la Monarchie universelle, montroient en cela plus d'ambition que de génie. Coment envisager ce projet sans en voir l'impossibilité & le ridicule?

n'a-t'il pas fait réflexion, que par son propre raisonement, ils sont aujourd'hui assés inutiles. Nôtre République est née libre & souveraine, mais non guerriére. Heureusement nous somes trop petits pour aspirer à faire des conquêtes, & cette petitesse même fait nôtre sureté: Nos voisins sont trop habiles, pour ne pas voir manifestement qu'il est de leur intérêt de nous laisser tels que nous somes, & qu'ils ne pourroient qu'y perdre, si par une fatalité imprévüe, nous venions à changer d'état & de gouvernement. Certainement les plus puissans concourroient à nous protéger & à nous défendre & les plus foibles n'oseroient nous ataquer. Il est donc d'une sage politique d'inspirer à nos Concitoïens le goût de la Paix, compagne des Arts, des Sciences, & du Comerce, & non le goût du militaire, qui a produit chés les Romains les plus funestes Révolutions, & des Guerres Civiles qui ont déchiré la République. Lorsqu'il ne leur étoit pas permis de tourner les Armes contre l'Enemi Etranger, ils les tournoient contre leurs propres Concitoïens. Il n'y a qu'à lire les Révolutions de la République Romaine par VERTOT pour en voir la preuve. Quand l'Enemi étoit à nos portes, qu'il nous pressoit de tous les côtés, que ce qu'il ne pouvoit nous arracher par les Armes, il tâchoit de le dérober par surprise; c'est bien

alors, que le zèle pour la liberté, l'amour de la Patrie, nous auroient fait un crime d'un lâche repos; nôtre someil même étoit troublé & interrompu par le bruit des Armes. La nuit couvroit de ses sombres voiles des complots plus noires qu'elle; on ne pouvoit veiller avec trop d'atention, ni exercer son courage avec trop d'activité: Mais aujourd'hui que la Providence nous procure un heureux loisir (*), aujourd'hui que nous n'éprouvons les horreurs de la Guerre que par la compassion qu'elles excitent dans nos cœurs, aujourd'hui il nous est permis de tourner nos regards sur des objets plus doux & plus agréables, sur les progrès du Comerce & de l'Agriculture, sur l'utilité & le succès des Arts & des Sciences. Nos mains ne seront plus ocupées qu'à des travaux pacifiques, & nos plumes qu'à célébrer la beauté de la vertu & de la vérité, & à confondre le méchant & l'impie.

(*) Je sai que ce n'est pas l'usage des Politiques d'avoir recours à la Providence pour expliquer les causes de certains événemens particuliers & extraordinaires; mais elle se montre quelquefois si à découvert, qu'on ne peut la méconoitre, come elle le fit en 1602. dans la délivrance de *Genève*. Quelquefois aussi elle agit par des voïes insensibles & secrettes, mais qui ne sont pas moins sûres & infaillibles.

Citoïens ! On n'eſt plus dans le tems de nos Péres,
Pourſuivis, oprimés par des mains ſanguinaires ;
Ils devoient de leurs coups repouſſer les éforts ;
Nés libres y reſter, fuſſent-ils vifs ou morts.
Alors, la liberté vit nos ſages ancêtres
Ne voulant que Dieu ſeul & nos Loix pour ſes Maitres,
D'un Enemi cruel rompre les bataillons
Et de ſon ſang impur engraiſſer nos ſillons.
Craignant plus que la mort un honteux eſclavage
Ils trouvoient leurs remparts dans leur propre courage.

Mon amour pour la Paix m'entraine peut-être trop loin, je reviens au projet de nôtre Auteur. Son éxécution aiant établi ſelon lui, une Paix perpétuelle entre toutes les Puiſſances de l'Europe, il ne leur reſteroit pour Enemi que le Turc, contre lequel il ſeroit facile, étant réunis, de ſe défendre & de repouſſer avec ſuccès ſes ataques. Un autre avantage bien réel, que procureroit l'éxécution de ce plan, c'eſt qu'elle épargneroit à l'Europe ſanglante la dépopulation que cauſent les Armées, perte ſenſible & funeſte, mais qui en produit encore une autre plus irréparable que celle des Homes qui meurent, par ceux qui ne naiſſent pas, par l'augmentation des Impôts,

par l'interruption du Comerce, par la déser-tion des campagnes, par l'abandon de l'Agri-culture; ce mal qu'on n'aperçoit pas d'abord se fera sentir cruellement dans la suite, & c'est alors qu'on est étoné d'être si foible pour s'être rendu si puissant (*). L'Auteur anonce à l'*Angleterre*, qui aspire aujourd'hui à de-venir conquérante, qu'une semblable desti-née l'atend, & que les Anglois en courant aux conquêtes, courent à l'esclavage (Voïés la note de la pag. 53.) M. R** pourroit se tromper dans sa Prophètie, le Peuple Anglois n'est point né pour la servitude, & tous ses Rois qui ont fait leurs éforts pour l'assujettir, ont été les victimes de leurs entreprises; ils ont été écrasés eux mêmes sous le poids des fers qu'ils destinoient à leurs Sujets. M. ROUSSEAU a raison de dire, après l'Abé de St. PIERRE, que la véritable gloire des Princes consiste à procurer l'utilité publique & le bon-heur de ceux qu'ils gouvernent. C'est par de bones Loix, par une sage police, par de gran-des vües œconomiques qu'un Souverain judi-

---

(*) M. ROUSSEAU dit que de deux Etats qui nourrissent le même nombre d'habitans, celui qui ocupe une moindre étendüe de terre est réellement le plus puissant. Aussi l'Empereur ADRIEN fit il un sage Règlement, par lequel il resserroit & fixoit les bornes de l'Empire.

cieux est sûr d'augmenter ses forces sans rien doner au hazard. Tous les Sujets de plus qui lui naissent dans le sein de la Paix sont autant d'Enemis qu'il tüe.

Le projet de l'Abé de St. Pierre, qui selon l'aparence ne sera jamais qu'une simple spéculation, dont on dit que Henri IV. avoit déja eû l'idée, mais qu'il crût impraticable, ce projet, dis-je, dans l'état où sont aujourd'hui les choses, est peu nécessaire pour tenir la balance entre toutes les Puissances de l'Europe. Celles qui ont essaïé de rompre cet équilibre, ont toutes échoüé; l'ambitieux Charles Quint tenta vainement de parvenir à la Monarchie universelle (*); toute l'*Allemagne* soulevée oposa un obstacle invincible à ce plan téméraire. Philippe II. son Fils, moins guerrier, mais non moins habile ni moins ambitieux, fit des éforts inouïs dans le tems de la Ligue pour se rendre maître de la France, sous le titre spécieux de Défenseur de la Réligion Catholique; mais ni la Cour de *Rome*, qui l'apuïoit, ni le Clergé qui

(*) Après la perte de la bataille de *Pavie*, où François I. fut fait prisonier, conduit à *Madrid*, forcé de faire un Traité, où il livroit au Vainqueur ses meilleures Provinces, la *France* paroissoit perdüe; elle étoit sans argent, sans Soldats; cependant elle se releva bientôt de sa chûte, & parût plus formidable que jamais.

le regardoit come son zèlé Protecteur, ni le parti formidable des *Guises*, qui étoit vendu à l'*Espagne*, rien ne pût le conduire au succès dont il se flatoit; il excita des troubles, il fomenta les guerres civiles; il prit quelques Places, mais le Roïaume resta enfin entre les mains de son légitime Maître; les armes victorieuses de HENRI IV. apuïérent la justice de sa cause, & le firent triompher de tous ses Enemis.

Mais sans remonter si haut, bornons nous à considérer deux événemens du Règne de LOUIS XIV. Ces deux époques célèbres dans l'Histoire, sufiront pour montrer que le projet d'une Monarchie universelle, est aussi impossible qu'insensé. Le succès même seroit funeste au vainqueur. Les grandes Monarchies durent peu, elles s'écroulent & se précipitent par leur propre poids.

LOUIS XIV. en 1672, conçût le dessein de subjuguer la *Hollande*, après avoir humilié l'*Espagne*, endormi ou intimidé toutes les Puissances de l'Europe. L'*Angleterre*, la seule, qui par sa situation, ses forces, & ses intérêts, pouvoir s'oposer au progrès de ses armes étoit gagnée, & agissoit de concert avec lui, dans la frivole espérance de partager ses conquêtes; elles sembloient assurées; des Troupes nombreuses & aguerries, comandées par les plus grands Généraux & par le

Roi lui même, la terreur que ſes victoires avoient déja répandüe dans le ſein de ſes Enemis conſternés & abatus, tout anonçoit un ſuccès infaillible. Preſque toutes les Villes de la *Hollande* furent priſes dans une ſeule campagne; *Amſterdam* même fut ſur le point d'ouvrir ſes portes au vainqueur; mais celui qui a mis des barriéres aux flots de la mer, arrêta tout à coup ce fierConquérant. Il fut forcé de reculer & de ſe retirer promtement ſur ſes frontiéres, pour éviter les eaux dont le Païs conquis étoit inondé, & qui ſufirent à peine pour éteindre les incendies qu'il avoit allumées. Au bruit de ſes trophées, toute l'Europe allarmée ſe réveil'a come d'un profond ſomeil; elle conſpira pour les abatre, & réprimer ſon ambition.

L'autre époque eſt bien diférente; elle n'ofre plus LOUIS XIV ſous l'aſpect d'un vainqueur ſuperbe & triomphant, ſous qui la Terre plie, qui prétend doner la Loi à toute l'Europe; elle le préſente dans la poſture la plus foible, la plus humiliée; ſes finances étoient épuiſées par de longues guerres; il avoit perdu en pluſieurs batailles fatales à la France, ſes meilleures troupes; les Alliés conduits par le Prince EUGENE & par MARLBOROUGH, étoient déja entrés dans le cœur de la *France* & menaçoient de la réduire à ſes anciennes limites; une ſeule reſſource reſtoit

au Monarque François, c'étoit de détacher l'*Angleterre* de la ligue; il l'entreprit & il y réussit; MARLBOROUGH fut disgracié, le Prince EUGENE perdit contre VILLARS, la bataille de *Denain*; la France fut sauvée; LOUIS XIV. ne demanda plus la paix en supliant; mais en Souverain redoutable à ses Enemis.

ANONCES DE LIVRES.

DANS la Librairie de la Société Typographique & Litteraire de BERNE se trouvent, *Abrègé du Traité de* HOYLE *sur le jeu du Whist* 8vo. 1761. 4 batz. *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. de* FONTENELLE, *par M. l'Abé* TRUBLET *in* 12. *Amsterd.* 1759. 20. batz. *De la Mort pour la Patrie*, Livre Allemand trés bien écrit, 8vo. Berlin 1761. 8 batz; *Les Glaciéres de la Suisse*, en Allemand, par M. GRUNER 8vo. 3 vol. avec 18 planches trés bien gravées & une belle Carte en papier ordinaire 65. batz & en papier blanc 75. *Recueil de toutes les Troupes qui forment les Armées Françoises*, dessiné & enluminé d'après nature en grand 8vo. & en 220 planches 1761. pour un Louis neuf. *Considérations sur la Guerre d'Allemagne*, Livre trés bien écrit

8vo. Paris 1761. 8 batz. *Caliste, Tragédie par M.* COLARDEAU *8vo. Amsterd.* 1761. 4. batz. *Les Mœurs du tems, Comédie 8vo. Amsterd.* 1761. 3 batz. *Les Jésuites criminels de lèze Majesté dans la theorie & dans la pratique 8vo. Amsterd.* 1760. 20 batz. *Le Provinciali o lettere scritte da Luigi di Montalto ad un Provinciale de' suoi amici colle Annotazioni di Gugl. Wendrok tradotte nell' Italiana favella con delle nuove Annotazioni 8vo.* 6 Tom. *Venezia* 1761. On donera pour 2. Louis neufs, jusqu'à la fin de Nov. prochain, *Waltheri Lexicon Diplomaticum abbreviationes syllabarum & vocum in Diplomatibus & Codicibus à Seculo VIII ad XVI usque occurentes exponens fol.* 1756 & après ce tems-là pour 3 Louis neufs. On trouve aussi ce dernier Livre pour le même prix, chez le Sr. GAUM Libraire à *Ulm.*

On poura avoir gratis, jusques à la fin de Novembre, un nouveau Catalogue des Livres de la Société, tant François, que Latins & Allemands.

LES Fréres *Claude & Antoine* PHILIBERT, Libraires à Genève font imprimer:

Amusemens Périodiques Iere. Part. 8vo. Coppenhague 1761.

Cet Ouvrage s'imprime par Souscription.

& aura 2. vol. par an, ou 4. Part. qui contiendront 50 à 52. feuilles.

Prix de Souſcription pour l'année entiére à Copenhague Liv. 6. 15. ſ. de France en papier fin, & à Genève 7 Liv. 10 ſ. 4. Liv. 10 ſ. papier comun, & à Genève 5 Liv 5 ſ.

TABLE *des articles de la premiére partie.*

On trouvera auſſi dans peu chez les mêmes Libraires une nouvelle Edition des *Fables de la Fontaine* en 2 vol. in 8vo. ſuivant la derniére de Paris en 4 vol. in fol.

AUX AUTEURS

Des Réponses faites aux Questions insérées dans le Journal de Mars 1761.

MESSIEURS

JE ne m'étois nullement flaté, en proposant les trois Questions que l'on a vû dans le Journal de Mars, que tant de savantes plumes voulussent se doner la peine de les traiter; mais j'ai été trompé d'une maniére bien agréable. Vous avés, *Messieurs*, plus que rempli mon atente à tous égard, non seulement par le grand nombre de Réponses faites à mes Questions; mais principalement par la maniére claire, précise, & élégante, avec laquelle vous y avés répondu.

La reconoissance doit tout au moins être le prix de l'agréable & utile plaisir, que vos réponses m'ont procuré; mais je trouve que ce seroit peu de chose encore, si je ne la manifestois pas publiquement, & j'aurai crû, *Messieurs*, mériter l'odieuse épitète d'Ingrat, si j'avois tardé plus long-tems, à vous faire conoitre toute l'obligation que je vous ai.

Vous avés fait voir, *Messieurs*, dans l'éxamen de la Ire. Question, que la Superstition est infiniment plus dangereuse que l'Incré-

dulité, parce que celle-ci marche à pas plus lens, & qu'elle n'ose pas se montrer à visage découvert ; en un mot, parce qu'elle fait moins de progrès ; au lieu que la Superstition ne rougit point, mais se glorifie même de faire consister une partie essentielle de son culte odieux, à se livrer aux excès les plus abominables, & à cometre les crimes les plus inoüis ; les Exemples éfraïans que vous raportés, pris chés des Peuples mêmes qui se disent Chrétiens, en sont des preuves incontestables ; on pourroit les multiplier, mais ceux que vous avés cités sufisent pour démontrer invinciblement, que celle-ci est infiniment plus dangereuse.

Quant à la IIme. Question, elle m'a paru moins intèressante, mais plus dificile à traiter. Il s'agissoit de démontrer, que l'Amour propre, que bien des gens confondent assés ordinairement avec l'Orgueil & la Présomption, n'y a cependant pas autant de raport, qu'on se l'imagine comunément. Il me paroit que par Amour propre, on peut entendre aussi cette inclination dominante, que nous nous sentons pour nous mêmes, & que la Nature semble nous inspirer ; elle peut s'étendre aussi, mais avec moins de force, sur certains objets, qui nous paroissent dignes de notre amour, & de notre atachement, & pour qui nous nous intèressons par-

ticuliérement, parce qu'étant dignes de notre afection, ils font ce me femble par cette feule raifon, une partie effentielle de nous-mêmes; mais je conviens, que principalement par raport à nous, elle a fes inconvéniens: Elle peut nous rendre fouvent aveugles fur nos défauts & nos imperfections, de même que trop doux & trop indulgens, fur les fautes que nous comettons.

Sur la IIIme. vous avés fait voir, ce que c'eft que l'Envie & la Jaloufie, & en quoi elles diférent; vous avés démontré invinciblement, que la prémiére, de quel coté qu'on la confidére, eft toûjours criminelle; au lieu que l'autre, quoique très condannable à bien des égards, eft cependant permife, & même louable dans de certaines circonftances. (*)

II

(*) *Note des Editeurs.* Il nous a paru que dans les Réponfes faites à cette fecondé Queftion, on n'avoit pas faifi éxactement le vrai fens qu'elle devoit avoir. En éfet, fi l on entend par *Jaloufie* celle d'un Mari à l'égard de fa Femme, ou d'un Amant à l'égard de fa Maitreffe; fi on la reftraint à ce que nous poffedons ou fur quoi nous croïons avoir un droit legitime, la Queftion propofée ceffe d'en être une. Quelle comparaifon peut-on faire, entre le chagrin que nous reffentons naturellement de nous voir enlever ce qui nous apartient & le déplaifir qui ronge un cœur envieux à la vüe du bonheur des autres, & qui lui fait defirer des avantages fur

Il ne me reſte donc, *Meſſieurs*, qu'à vous inviter de nouveau à traiter les Queſtions ſuivantes ; elles me paroiſſent ſi non intéreſſantes, au moins aſſés curieuſes, pour que vous conſacriés un moment de loiſir à leur éxamen : Ce qu'on a vû dans le dernier Journal eſt ſans contredit un garant très aſſuré,

---

leſquels il n'a aucun droit ? Les Queſtions, que l'on propoſe, doivent toûjours être problématiques, autrement elles ne mériteroient aucune atention, puiſqu'elles n'éxigeroient ni éxamen, ni réfléxion. Il auroit donc falu, ſuivant nous, raprocher les objets de la *Jalouſie* & de l'*Envie*. L'Auteur de l'une des Réponſes dit judicieuſement, p. 268 : *On peut auſſi être jaloux des avantages des autres, ... &c. à cet égard la Jalouſie difére peu de l'Envie.* C'eſt ſous ce point de vüe que ces deux Paſſions auroient dû être éxaminées, puiſque c'étoit le ſeul, où elles pouvoient ſe comparer & rendre la Queſtion indéciſe. Le Jaloux & l'Envieux ſont l'un & l'autre afligés des avantages que poſſèdent leurs ſemblables ; mais par diférens motifs. Celui du Jaloux eſt uniquement ſa malveuillance pour le Genre Humain, ſans qu'il cherche à y trouver aucun avantage pour lui même : Le chagrin de l'Envieux nait au contraire du déſir qu'il auroit d'avoir pour lui les avantages que les autres poſſèdent. La Queſtion envisagée ſous cette face, préſente réellement un probléme : L'un s'aflige du bien & ſe réjouit du mal pour le mal même ; l'autre a des ſentimens pareils par intéret ; l'un anonce un degré ſupérieur de

que vous pouvés y travailler avec autant de facilité que de succès.

Je demande,

1. *Si un Ecrivain, qui cherche à captiver l'atention des Lecteurs, doit préférer l'agréable à l'utile?*

2. *Quelles sont les marques qui distinguent essentiellement l'Imprudence d'avec l'Indiscrétion? Quels en sont les éfets? & lequel des deux Vices est le plus condamnable?*

3. *Si la témérité considérée en général par ses éfets & ses suites, a causé plus de maux, que la lacheté envisagée sous le même point de vüe?*

J'ai l'honeur d'être avec une parfaite estime &c.

F. L......

---

méchanceté, l'autre découvre en outre une insatiable & injuste cupidité.

Nous prions les Auteurs des Réponses de ne pas s'ofenser de cette Note: Nous n'avons point intention de leur faire peine, en proposant nos idées, qui ne font qu'indiquer une façon diférente de la leur d'envisager la Question dont il s'agit. Come nous ne nous croïons point infaillibles, peut-être est-ce nous qui nous trompons: L'Auteur de cette Lettre le décide déja davance, par la satisfaction & la reconoissance qu'il témoigne de la maniére dont ses Quuitions ont été décidées.

EPITRE

Sur l'Agriculture à Mad. DENIS.

QU'IL est doux d'emploïer le déclin de son âge
Come le grand VIRGILE emploïa son printems !
Du beau Lac de *Mantoüe* il aimoit le rivage,
Il cultivoit la Terre & chantoit ses présens :
Mais bientôt ennuïé des plaisirs du Village,
D'ALEXIS & d'AMINTE il quita le séjour,
Et malgré MEVIUS, il parut à la Cour ;
C'est la Cour qu'on doit fuïr, c'est aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du Jour, Dieu des Vers, j'ai ton éxemple à suivre,
Tu gardas les Troupeaux ; mais c'étoient ceux d'un Roi,
Je n'aime les moutons que lorsqu'ils sont à moi :
L'arbre qu'on a planté rit plus à nôtre vüe
Que le parc de Versaille & sa vaste étendüe.
Le Normand FONTENELLE au milieu de Paris
Entoura de rubans le chalumeau champètre :
Mais il vantoit des soins qu'il craignoit de conoitre,
Et de ses faux Bergers il fit de beaux Esprits.
Je veux que le Cœur parle, ou que l'Auteur se taise.

Ne célébrons jamais que ce que nous aimons
En fait de sentiment, l'Art n'a rien qui nous plaise ;
Ou chantés vos plaisirs, ou quités vos chansons ;
Ce sont des faussetés, & non des fictions.
Mais quoi ! Loin de Paris se peut-il qu'on respire ?
Me dit un petit maître amoureux du fracas ;
Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas ;
On s'oublie, on espére, on jouït, on desire ;
Il nous faut du tumulte, & je sens que mon Cœur
S'il n'est pas enyvré va tomber en langueur.
Atends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Meurissent ta raison, sillonent ton visage,
Que GAUSSIN t'ait quité, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un BERNARD t'ait volé, qu'un Jaloux hipocrite
T'ait noirci des poisons de sa langue maudite :
Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,
Ait ravi des honeurs qu'on éléve au mérite ;
Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
Et de savoir quiter le monde qui nous quite.
Mais vivre sans plaisirs, sans faste, sans emploi,
Sucomber sous le poids d'un ennui volontaire !...
De l'ennui ! Pense-tu que retiré chés toi,
Pour les tiens, pour l'état, tu n'as plus rien à faire ?
La nature t'apelle, aprens à l'observer ;
La France a des déserts, ose les cultiver.
Elle a des malheureux ; un travail nécessaire
Ce partage de l'home & son consolateur,

En chassant l'indigence amène le bonheur.
Change en épis dorés, change en gras paturages
Ces ronces, ces roseaux, ces afreux marécages;
Tes Vassaux languissans, qui pleuroient d'être nés,
Qui redoutoient surtout de former leurs semblables,
Et de doner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaïment par des nœuds désirables.
Un Canton désolé se peuple & s'enrichit,
TURBILLY dans l'Anjou, t'imite & t'aplaudit;
BERTIN qui dans son Roi voit toûjours sa Patrie
Prête un bras secourable à ta noble industrie;
TRUDAINE sait assés que le cultivateur
Des ressorts de l'Etat est le prémier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins pour le soutien du Trône,
A la faux de CERES, qu'au sabre de BELLONE.
J'aime assés St. BENOIT, il prétendit du moins
Que ses Enfans tondus, chargés d'utiles soins,
Méritassent de vivre, en quitant la charüe,
En creusant des canaux, en défrichant des bois;
Mais je suis peu content du bon home FRANÇOIS;
Il crût qu'un vrai Chrétien doit gueuser dans la rüe,
Il voulut que ses fils, robustes fainéans,
Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.
Dieu veut que l'on travaille & que l'on s'évertüe,
Et le sot Mari d'EVE au Paradis d'Héden
Reçût un ordre exprés d'arroser son Jardin.

C'eſt la prémiére Loi donée au prémier home,
Avant qu'il eût mangé la moitié de ſa pomme :
Mais ne détournons pas nos mains & nos regards
Ni des autres emplois, ni ſurtout des beaux arts.
Il eſt des tems pour tout, & lorſqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de Montagnes pelées,
De quelques malheureux ma main ſêche les pleurs,
Sur la Scène à Paris j'en fais verſer peut être ;
Dans Verſaille étoné, j'atendris de grands cœurs,
Et ſans croire aprocher de CORNEILLE mon Maître
Quelquefois je puis plaire à l'aide de CLAIRON.
Au fond de ſon bourbier je fais rentrer FRERON.
L'Archidiacre TRUBLET prétend que je l'ennuïe;
La répréſaille eſt juſte & je ſais à propos
Confondre les pervers & me moquer des ſots ;
En vain ſur ſon crédit un Délateur s'apuïe,
Sous ſon bonet quaré que ma main jette à bas
Je découvre en riant la tête de MIDAS.
J'honore DIDEROT malgré la calomnie ;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie,
Les Echos des rochers qui ceignent ce déſert
Répétent après moi le nom de DALEMBERT.
Un Philoſophe eſt ferme & n'a point d'artifice ;
Sans eſpoir & ſans crainte il ſait rendre juſtice ;
Jamais adulateur, & toûjours Citoïen,
A ſon Prince ataché, ſans lui demander rien,
Fuïant des factions les brigues énemies,

Qui se glissent par fois dans nos Académies;
Sans aimer LOYOLA, condannant St. MEDARD,
Des billets qu'on éxige, il se rit à l'écart,
Et laisse au Parlement à réprimer l'Eglise.
Il s'élève à son Dieu, quand il foule à ses pieds,
Un fatras ennuïant d'Argumens d'écriés,
Et son ame infléxible au vrai seul est soumise.
C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois
En guerre avec les sots, en paix avec soi même,
Gouvernant d'une main le soc de TRIPTOLEME,
Et de l'autre essaïant d'acorder sous ses doits
La lire de RACINE, & le luth de CHAPELLE.
O vous, à l'amitié, dans tous les tems fidèle,
Vous qui sans préjugés, sans vices, sans travers,
Embélissés mes jours, ainsi que mes déserts,
Soutenés mes travaux & ma Philosophie;
Vous cultivés les Arts, les Arts vous ont suivie,
Le sang du grand CORNEILLE élevé sous vos yeux(*)
Aprend par vos leçons à mériter d'en être,
Le Pére de CINNA vient m'instruire en ces lieux,
Son ombre entre nous trois aime encore à paroitre;
Son ombre nous console & nous dit qu'à Paris
Il faut abandoner la place aux SCUDERIS.

(*) *On sait que M. de* VOLTAIRE *a reçu chez lui la Petite-Fille du Grand* CORNEILLE, *& qu'il prend soin de son éducation.*

Le mot de l'Enigme du mois dernier est TONSURE. Celui du prémier Logogriphe est COR, où l'on trouve *Or* & *Roc*; & celui du second est ETE'.

TABLE.



